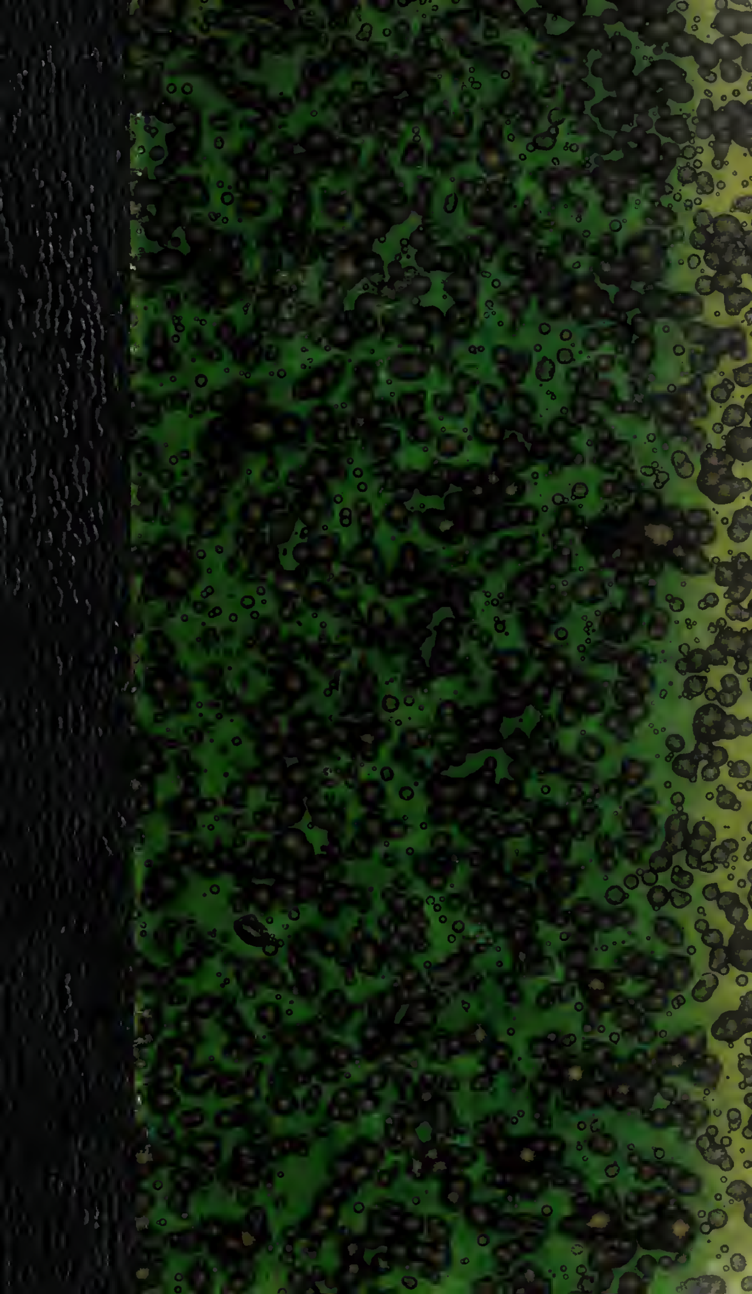


A Monsieur Lanson

Hommage respectueux

J. Bédier

La Petite Lotte

PAR

Simone BODÈVE



PARIS

BONVALOT-JOUVE, ÉDITEUR

15, Rue Racine, 15

—

Est vraie toute chose adéquate
à son objet.

Spinoza

Vérité, une et infinie, insaisissable et changeante, Vérité de la Science faillible des hommes, qui n'existes que pour qui te cherche et te dérobes à qui te tient ; toi, qui n'es pas et qui es la vie, digne de tous les noms, susceptible de toutes les formes ; pour toi, j'ai cueilli ces fleurs que le hasard a mises sur ma route. Toutes, celles qui te chérissaient, celles qui te méconnaissaient, étaient nées pour ta grandeur, toutes pour toi ont souffert et dorment ou dormiront avec ta paix. Je n'ai pas su très bien les réunir, ni juger de chacune selon ta seule justice, mais je tiens de toi la joie de l'avoir tenté avec piété et dans ton espérance.

La Petite Lotte

I

Charles Bugeot et Lise Valbour s'étaient mariés s'adorant. Lui, orphelin, venu de Castres, très jeune, à Paris ; après avoir fait un peu tous les métiers, actif, entreprenant, travailleur, était à vingt ans vendeur dans une grande maison de fournitures pour modes, où Lise, petite ouvrière fleuriste, toute mincette et pâlotte, venait de temps en temps faire des achats pour sa patronne.

Il avait été séduit par la grâce naïve de ses seize ans, cette grâce indéfinissable de la jeunesse : crainte et allégresse, étonnement et espérance. Il n'aurait su dire ce qui lui plaisait le plus dans la petite Lise : ses beaux yeux clairs, le front têtu sous les cheveux sombres, la bouche mignonne qui ne consentait jamais à rire alors même qu'on aurait pu croire qu'elle en avait grande envie et qu'une petite fossette commençait déjà à se creuser dans la joue. Il l'aimait, et comme il n'était pas de ceux qui s'endorment sur leur désir, ayant fait cette découverte, tout de go, il avait décidé d'aller demander la main de Lise à ses parents.

La famille Valbour habitait un modeste logement, avenue du Maine, derrière la gare Montparnasse. Lise était la plus jeune des sept enfants : quatre gar-

çons, trois filles, et restait seule à la maison. Elle voyait rarement son père qui, palefrenier à la Compagnie des Omnibus, rentrait souvent dans la nuit, dormait encore le matin quand elle partait pour l'atelier, et n'était déjà plus là le soir quand elle revenait. La mère, pauvre femme atteinte d'un commencement de cataracte, toute la journée s'occupait du ménage, se traînant péniblement d'un meuble à l'autre, et soignant encore les tout petits que quelqu'une de ses filles, mariées et travaillant au dehors, ne manquait pas de venir lui confier.

Charles fut déçu par l'accueil fait à sa démarche. C'était un dimanche d'hiver après-midi. On le reçut dans la salle à manger, grande pièce carrelée et froide, sommairement meublée d'un buffet de noyer, d'une table ronde, de quelques chaises et du lit pliant de Lise. Le père écoutait en fumant sa pipe ; la mère ôtait, essuyait et remettait ses lunettes. Lise, assise près de la fenêtre assidûment raccommodait des bas. A vrai dire, elle n'avait répondu que par un « oui » bien timide aux avances de son amoureux, mais ce dernier n'en demandait pas davantage pour commencer de bâtir des quantités de châteaux en Espagne, et il allait, allait, de plus en plus déconcerté, regardant obstinément la tête brune, espérant qu'elle se tournerait enfin pour l'encourager d'un sourire. Ses paroles dans le silence lui semblaient faire un bruit effrayant.

Les vieux réfléchissaient. Ce grand garçon, bien mis, beau parleur, exubérant, qui s'avisait de rechercher leur petiote, si jeunette, les intimidait fort et ne leur disait rien qui vaille. Quand il se tut, la mère toussa un peu, rajusta ses lunettes, et entreprit d'expliquer d'une voix tremblante que Lison était encore bien délicate et fluette, qu'elle avait toujours donné beaucoup de mal et commençait

seulement à gagner un peu, qu'enfin, puisqu'il devait partir au service, on verrait lorsqu'il reviendrait.

Alors Lise se leva, il vit qu'elle pleurait, elle lui tendit la main :

— J'attendrai, murmura-t-elle.

Et la mère cependant, tout en le reconduisant, lui répétait :

— Réfléchissez, Monsieur, réfléchissez, nous sommes de bien pauvres gens.

Ils s'attendirent cinq ans, cinq ans pendant lesquels il la vit à peine deux ou trois fois l'année et obtint seulement la permission de la sortir un peu à la fin. Il se rattrapait en lui écrivant de longues lettres très passionnées, qu'elle comprenait mal sans doute, car elle n'y répondait jamais que quelques lignes froides et embarrassées, tracées d'une main malhabile. Il ne s'y arrêtait point : elle ne savait pas, et il ne s'en sentait que mieux protecteur.

Ils furent mariés en mars 18... en l'église Saint-Pierre de Montrouge. Lise défaillait, blanche comme sa blanche robe de mousseline. Elle admirait son mari, sans oser le regarder, confusément fière à la pensée que toutes ses petites camarades d'atelier, venues pour la voir, le lui enviaient, en même temps étonnée qu'il l'ait choisie. Elle sentait son cœur dans sa poitrine gros à l'étouffer, il débordait d'un amour et d'une reconnaissance sans bornes. Elle se souvenait du premier jour où il était venu chez eux. Il avait dit qu'il entendait s'établir à son compte et qu'il se faisait fort de vendre dix fois plus de fleurettes que les jolies mains de Mlle Lise ne sauraient en confectionner. Elle aurait donc des ouvrières, elle serait patronne à son tour, il avait été jusqu'à parler de fortune. Et Lise se réjouissait d'avoir, au cours de ces longues années, en veillant bien des

nuits, en travaillant bien des dimanches, su réaliser une somme de cinq cents francs qu'elle apportait avec les humbles meubles que frères et sœurs avaient pu lui réunir, de-ci, de-là.

Dès le début, leurs affaires prospérèrent. Chaque soir, Charles rentrait ayant vendu ses échantillons et les mains pleines de commandes. Il aurait voulu que sa femme prît une ouvrière ; mais sagement elle s'y refusait disant, comme elle l'avait entendu dire à sa mère, lorsque le père ou un frère rapportait par hasard un peu plus d'argent que d'habitude : « Nous sommes trop heureux, que va-t-il nous arriver ? »

Il avait rêvé d'un petit logement bien propret, astiqué et gai, et quand il revenait pour le déjeuner, il trouvait encore tout en désordre. Souvent il rapportait un bouquet ; il aurait voulu qu'elle le mît sur la table au milieu de la nappe bien blanche, en face de leurs deux couverts placés côte à côte ; mais il fallait déjeuner sur un coin de l'établi, à côté des pots à colle, avec de la charcuterie. Lise, ni peignée, ni débarbouillée, le quittait vite pour se remettre au travail.

Le soir, il fallait dîner de même. Après il prenait un livre, lisait sous la lampe tandis qu'elle travaillait encore. Il aurait voulu lire tout haut, lui expliquer. Lise n'aimait pas les livres. Un de ses frères, qui aimait aussi à lire, avait été envoyé aux bataillons d'Afrique parce que les livres lui avaient fait une mauvaise tête. Quelquefois, Charles venait près d'elle, s'amusait à rouler sous ses doigts une boucle de ses cheveux, voulait l'embrasser, elle le renvoyait : « Va te coucher, va, il faut que je finisse. »

Il rentrait dans leur chambre, se couchait de mauvaise humeur dans un lit qui n'avait pas été fait où elle venait le rejoindre très tard dans la nuit,

quelquefois même lorsque l'aube commençait à poindre.

Au début, il ne lui en voulait pas trop, il considérait qu'elle faisait cela pour assurer leur avenir, leur prospérité. Tout bas, il pensait qu'elle exagérait le dévouement. Il s'efforçait de le lui faire comprendre le plus doucement qu'il pouvait.

Ardent au travail, il appréciait les distractions. Il s'était dit qu'il la mènerait au concert de temps à autre entendre des choses drôles, qu'elle rirait de tout son cœur et retiendrait des chansons qu'elle lui chanterait le dimanche matin pendant qu'il l'aiderait à ranger leur ménage avant de partir pour la promenade. Il aimait aller à la campagne l'été faire une partie de canot sur la Marne et déjeuner d'une friture à la guinguette. Il avait pensé qu'on la lui envierait à son bras, si jolie, avec une petite robe claire et un chapeau garni de ces fleurs qu'elle faisait.

Lise n'aimait pas le concert, cela coûtait très cher et on y entendait de vilaines choses. L'eau mouvante l'épouvantait, le soleil l'aveuglait, elle craignait la poussière des chemins et les regards des passants. Elle ne consentait à porter que des robes noires qu'il la suppliait vainement d'égayer d'une cravate de dentelle ; elle disait qu'une femme mariée convenable ne met pas de chapeaux à fleurs. Enfin, elle préférait de beaucoup rester à travailler à la maison.

Avant sa passion pour Lise, Charles avait aimé bien des femmes ; bien des jolies filles, gaies et bon enfant, s'étaient données à lui pour le plaisir, séduites par sa belle prestance, sa hardiesse, son regard noir, parfois un peu dur, mais ordinairement très doux ; peut-être leur facilité était-elle la cause qui l'avait engagé à s'éprendre de Lise, si peu expan-

sive, et parce qu'il est dans la nature des tempéraments audacieux de rechercher la difficulté. Or, tout contact charnel inspirait à sa femme une répugnance invincible que rien ne parvenait à amoindrir, et Charles commençait à s'énerver peu à peu contre cette femme qui ne se soumettait à ses caresses que comme à une corvée et qu'il était impossible d'émouvoir parce qu'elle se défendait comme d'un crime de toute émotion. Moins infatué de lui-même, il en eût eu raison peut-être avec beaucoup de patience et de délicatesse, mais il n'y comprenait rien. Il se moquait d'elle, disait que ce n'était pas une femme qu'il avait épousée, mais un sac de grosse toile et ne réussissait qu'à la scandaliser.

Dans l'étroit logement qu'habitaient les Valbour, filles et garçons devaient occuper la même chambre, et la mère avait cru bon d'apprendre à ses filles à exagérer la pudeur ; elle-même était d'un petit village de Lorraine où comme dans beaucoup d'autres la pudeur proscrivait l'hygiène. Ces précautions n'avaient pas empêché le plus jeune des frères, Louis, justement celui qui était parti pour les bataillons d'Afrique, de faire une tentative obscène certain soir auprès de sa petite sœur Lise, alors âgée de quatorze ans. Lise savait donc que les hommes ont facilement le goût de la dépravation ainsi que sa mère le lui avait dit alors (ce qui explique l'ascendant que prennent sur eux les mauvaises femmes) mais qu'il est du devoir des honnêtes femmes de ne pas y répondre. Elle se sentait mourir de honte à la pensée de se peigner devant son mari, parce qu'il lui fallait lever les bras, et regardait comme une abomination le fait de retirer sa chemise pour se mettre au bain.

Cependant Lise croyait aimer Charles profondément. Vis-à-vis d'elle-même, très sincèrement elle

avait pris l'engagement de faire son bonheur, c'est-à-dire sa fortune. Quand il rapportait un bouquet, elle était touchée, mais regrettait l'argent dépensé inutilement pour elle. Elle comprenait bien qu'il avait besoin de distractions, lui, si occupé tout le jour à discuter des affaires, et elle l'engageait à aller au concert le samedi soir ; elle comprenait qu'il avait besoin de voir des camarades, lui, d'esprit si brillant, et elle lui conseillait d'aller de temps en temps au café retrouver quelques amis. Elle se disait que, si actif, il lui fallait bien prendre un peu l'air de la campagne et, puisqu'il aimait le canotage, elle le poussait à aller à Joinville le dimanche. Ainsi, du reste, elle pouvait travailler plus tranquillement, et elle l'admirait heureuse de le trouver si beau dans ses vêtements de rechange avant le départ.

Il résistait et elle ne comprenait pas. Elle ne comprenait pas ses violences et pourquoi souvent il partait ainsi en refusant de lui dire au revoir. Elle ne voyait pas en quoi elle avait pu le contrarier. A force de scènes, il avait obtenu qu'elle fît à déjeuner et rangeât son ménage. Elle veillait un peu plus tard, voilà tout. Sur la question du travail, elle restait intraitable. Ceci c'était sa tâche sainte, particulière. Elle voulait rester seule à établir cette fortune dont elle avait assumé la responsabilité.

Peu à peu, il prit de mauvaises habitudes, rentrant de plus en plus tard, ne se leva plus que difficilement. Autrefois, garçon, il savait de temps en temps passer une soirée à lire, seul dans sa chambre. Maintenant, quand il restait à la maison, il n'avait de goût à rien, il s'ennuyait. D'ailleurs Lise perdait tous ses charmes ; les beaux cheveux jamais soignés se ternissaient, les joues devenues jaunes et creuses n'avaient plus de fossettes, les yeux clairs avaient perdu leur doux éclat. Un com-

mencement de grossesse la rendait malade sans qu'elle consentît à se reposer, sa mère ne s'était jamais arrêtée que juste pour accoucher. Et Charles, devant ce naufrage de son rêve, dont il ne se comprenait pas coupable, sentait un immense dégoût, une grande lassitude l'envahir, une vive aigreur aussi. Il s'irritait à propos de rien, tapait les portes, l'accusait de manquer de goût ; lorsqu'un client n'avait pas apprécié un nouveau modèle :

— C'est fichu comme toi, disait-il.

Lise pleurait de cette injustice :

— Les hommes ont leurs moments, répondait sa mère, cela lui passera, patiente.

Il arriva à Charles de rentrer ivre, de ne pouvoir se lever le lendemain, et elle dut partir elle-même aux rendez-vous chez les clients avec le porteur de boîtes d'échantillons. La maison, lancée maintenant, semblait marcher toute seule. Durant les vingt années qui suivirent la guerre de 1870, le commerce de fleurs connut une période des plus florissantes. De tous côtés les commandes affluaient. N'en pouvant plus, Lise se résigna à prendre une ouvrière. Elle fut surprise et douloureusement froissée de voir Charles s'étonner comme s'il doutait de son courage.

Les jours d'échéance, Charles faisait les encaissements. Il en vint à garder une bonne partie de l'argent ; alors Lise commença de réellement souffrir. Pour défendre son but, ce but dont elle avait fait la raison d'être de son existence, elle trouva l'audace de se révolter, Charles fut stupéfait, mais non attendri. Il crut comprendre enfin : elle était avare. Ce furent des disputes terribles. Il jouait maintenant tous les soirs à la manille ; on racontait, en outre, qu'il était bien avec plus d'une première dans les maisons où il vendait, mais cela Lise ne voulait pas

le supposer. Il était joueur, qui jamais aurait pu s'en douter à le voir ? Il restait des nuits entières sans rentrer, disparaissait même pendant deux ou trois jours et revenait ayant mangé tout l'argent, alors qu'à la maison il y avait des fournisseurs à payer. Lise courait affolée chez sa mère lui raconter en sanglotant tous ses malheurs, et la pauvre vieille femme disait :

— Je le voyais bien qu'il n'était pas pour toi.

Lise rappelait comment cela n'avait tenu qu'à un fil qu'elle ne le connût jamais, elle aurait bien pu ne pas être fleuriste. On avait longtemps hésité entre ce métier et celui de couturière. La mère levait ses mains ridées, les reposait lentement sur ses genoux :

— Que veux-tu, c'était ta destinée.

Une nuit, il y avait quinze mois qu'ils étaient mariés, en rentrant à deux heures, Charles trouva la sage-femme installée chez lui et apprit qu'une fille lui était née. Il fut saisi d'une vague honte ; quelque chose comme un remords lui pinça le cœur. Il embrassa doucement Lise comme il ne l'avait pas fait depuis bien longtemps.

— Tu l'as vue ? demanda-t-elle, la nourrice l'emmènera demain, nous l'appellerons Charlotte.

II

La petite fille fut mise en nourrice à X..., dans le Morvan. Six mois après, Lise recevait une lettre du médecin du pays, lui conseillant de reprendre sa fille au plus vite, car, disait-on, on la laissait mourir de faim.

C'était à la fin de la saison d'hiver ; de nombreuses commandes restaient à livrer encore, Charles menait toujours la même vie déréglée. Lise s'en fut prier une tante, sœur de sa mère, autrefois fleuriste également, de venir garder la maison et surveiller les ouvrières. Il y en avait cinq maintenant, plus un placier ; Charles était trop intermittent, il assumait la direction générale des affaires, la tenue des livres, les visites aux commissionnaires en cas de commandes importantes à enlever. Il s'habituait surtout à la flânerie dont on apprend le désœuvrement, à mettre tout en route sans rien finir, à attendre des autres et du hasard l'arrangement de toutes choses, ce qui lui permettait de les accuser quand cela allait mal, et de se glorifier de ses qualités d'initiative quand cela se terminait bien.

Lise prit un train du soir, arriva dans la nuit, fit à pied les six kilomètres de la gare au village, mi-morte de froid et de terreur, régla la nourrice sans discussion (elle n'avait pas le temps) et repartit le lendemain sans s'être reposée, emportant une petite créature chétive et malingre, venue en ce

monde pour être une perpétuelle cause d'ennui, couverte de plaies, n'ayant plus la force de crier, qu'elle n'osait toucher, et qui était son enfant.

On décida de confier la fillette à sa grand'mère. Celle-ci presque aveugle s'ennuyait seule (tous les autres petits enfants trop grands allaient à l'école). Elle restait en compagnie du vieux père, qui avait eu sa retraite et passait ses journées, l'hiver au coin du feu de la cuisine, l'été à la fenêtre quand il n'allait pas faire un tour de promenade au parc Montsouris.

Petite Lotte, comme on l'appelait, devint en quatre, cinq ans, une jolie petite fille brune, avec de beaux yeux gris comme sa maman, un peu maladive et nerveuse, assez têtue, ne parlant qu'avec peine lorsqu'il y avait du monde et par contre, se faisant à elle-même dans la solitude d'interminables discours. Vers cette époque, Lise la reprit, sa vieille mère étant morte.

On ne s'occupait pas beaucoup de l'enfant, lui demandant seulement de faire le moins de bruit possible et de n'entraver le travail de personne. Lorsque sa mère la rencontrait par extraordinaire, elle criait :

— Sacrée mâtine, il faut que tu sois tout le temps dans mes jambes.

Aussi la petite se tenait-elle tout le long du jour dans un coin de la salle à manger, immobile, avec quelques jouets auxquels elle tenait conversation, faisant les demandes et les réponses.

Le soir, vers six heures, Lotte avait faim. Elle venait alors, furtivement, s'asseoir sur son petit banc, au fond de l'atelier. Silencieuse, elle regardait sa mère et les ouvrières tourner leurs piquets. Quelqu'une l'ayant aperçue, parfois levait la tête

pour lui sourire ; le découpeur devant son plomb donnait de grands coups de maillet.

Lotte songeait, s'étonnait :

Elle se souvenait d'une vieille femme, en bonnet blanc qui, lorsqu'elle pleurait, toute petite, la prenait sur ses genoux, la berçait doucement. La vieille aussi avait coutume de promener lentement ses doigts sur son visage, et Lotte n'aimait pas cela :

— Laisse, ma petite, je ne te vois plus, disait la grand'mère.

— Mais, Mémé, tu me regardes.

Il y avait encore Pépé après lequel Mémé était souvent en colère parce qu'il volait le sucre dans le sucrier, sur le buffet, Pépé, près duquel Lotte devait passer en courant lorsqu'elle avait un gâteau ; il était très gourmand. Il était seul maintenant, dans une grande chambre, très haut, très haut et très loin. On allait le voir le dimanche, d'autres fois, on allait voir Mémé, laquelle avait acheté un petit jardin dans un autre grand jardin appelé le cimetière Montparnasse. Mémé n'était jamais là quand on venait la voir. Lotte ne comprenait pas ; elle ne comprenait pas non plus pourquoi, dans ce jardin, Mémé plantait seulement des herbes et des fleurs et pas de ces pommes de terre que Lotte aimait tant.

Un jour, un peu avant que Mémé ne s'en allât dans son jardin, on avait apporté dans la maison une petite fille nommée Guiguite : c'était sa petite sœur. Elle était grasse et blanche avec des cheveux pâles et poussait des cris terribles lorsqu'on voulait lui mettre certains souliers bleus qui avaient appartenus à Lotte et que cette dernière affectionnait beaucoup. Guiguite était maintenant à la campagne chez la tante Sophie (une sœur de Lise mariée à un ancien garçon de ferme) et avait emporté les souliers bleus.

Avec amertume, Lotte se souvenait d'avoir aimé un grande poupée « Jojo » qui fermait les yeux. Le matin, de bonne heure, avant l'arrivée des ouvrières, Lotte l'installait sur l'établi, dans l'atelier, devant sa mère, déjà travaillant. Elle balançait « Jojo » dans une bercelonnette pour la faire « doder » gazouillant un refrain, fredonné souvent par son père, le soir, tard, quand il rentrait et que maman criait après lui, ce qui réveillait la petite fille :

C'est l'amant d'A..., c'est l'amant d'A...,
Qui demande des confitures
C'est l'amant d'A...,
C'est l'amant d'Amanda.

— Tiens tu m'agaces avec ton Amanda.

Et Maman avait jeté a terre « Jojo » relevée la tête fendue.

Lotte en avait eu un chagrin immense, pleurant une matinée entière, refusant de manger à midi. On l'avait enfermée dans un placard, déjà habité par une souris. La peur avait rendu l'enfant malade ; elle était restée couchée deux jours.

Pendant plusieurs jours encore, Lotte avait détesté maman. Puis, maman, une fois, en train de déjeuner toute seule en face de sa fille, s'était mise à pleurer. Lotte s'était jetée dans ses bras, pleurant à gros sanglots. Maman avait essuyé ses yeux, grondé :

— Grosse bête, pourquoi pleures tu, tu n'as pas de mal ? Mange, cela vaudra mieux.

Maman ainsi était drôle. Tout un coup, rarement, elle vous embrassait ; après quand on allait pour faire câlin, elle disait :

—Non, laisse-moi tranquille, je n'ai pas le temps.

Surtout, il y avait papa.

Papa n'était pas là souvent, heureusement ; il était méchant, tapait les portes, donnait des coups de poing sur la table, disait que rien n'était jamais bien cuit. Un soir, oui, par la fenêtre, il avait jeté son assiette pleine de soupe.

Il arrivait cependant à papa de rester là plusieurs jours de suite ; il n'était plus méchant, voulait qu'on laissât Lotte aller et venir, travaillait au plomb, riait avec les ouvrières ; maman criait : il n'abattait pas beaucoup d'ouvrage et dérangeait toute la maison. Après le déjeuner, il faisait danser Lotte sur ses genoux, mais l'ayant regardée par hasard, il l'avait posée à terre, disant :

— Est-elle assez mal ficelée, cette petite.

Maman avait répondu :

— Avec quoi, veux-tu que je l'habille ?

Papa et maman s'étaient disputés très fort, cassant tout sur la table. Une seconde fois, Lotte avait eu une grande frayeur, pleurant. Maman lui avait donné une gifle, et papa, l'avait prise par le bras et jetée dans la chambre.

L'amie de Lotte était Lucie Parent, l'apprentie, occupée le soir à balayer l'atelier après le départ des ouvrières. En attendant le dîner, qui venait toujours très tard, Lotte avait conté sa peine et son malheur, Lucie l'avait embrassée :

— Moucheronne, t'vas pas déjà te triturer les méningues, à ton âge ? t'as le temps d'en voir d'autres, c'est la vie.

Devant la fenêtre de la cuisine, dans laquelle il était défendu d'entrer, se trouvait un toit sur lequel venaient des pierrots. Lotte s'y faufilait, émiettait son pain :

— Viens petit n'oiseau, viens.

Petit « n'oiseau » ne venait pas, c'est qu'il y avait Minou regardant de ses yeux verts étincelants.

Partout, il suivait Lotte. Pourquoi en voulait-il aux petits oiseaux ?

La venue de Minou, du gros noir Minou, interrompait la rêverie de la petite. Il était son plus cher compagnon. Comme elle, il aimait à sauter et cela lui était interdit. Il ne refusait jamais une caresse, pour lui non plus, l'heure du dîner ne sonnait pas en même temps que celle de la faim.

Il s'asseyait devant l'enfant, fermait à demi les paupières, bâillait, la regardait :

— Miaou.

Lotte regardait sa mère, puis parlait au chat, timidement, à voix basse, pour qu'on ne l'entendît point.

— Maman travaille, — miaou. — A faim, faim, Minou. Viens sur mes genoux, pour faire câlin, doux, doux, Minou.

Ainsi, tout comme celle d'une grande personne, sa jeune vie comportait un passé, un présent et un avenir, des choses disparues, elle ne savait comment, des choses actuelles, les unes gaies, les autres tristes, sans qu'elle sache pourquoi, des choses désirées qu'il fallait attendre, elles aussi sans savoir pourquoi.

Vers l'âge de six ans, petite Lotte fut mise à l'école. Papa et maman s'étaient beaucoup disputés à ce sujet. Lise avait été à l'école des Sœurs, elle aurait voulu y envoyer sa fille parce que, disait-elle, la tenue des enfants y était plus convenable, Charles répondait que les sœurs étaient des oies, bonnes pour élever des oies. Il avait fini par obtenir gain de cause : Lise se souvenait vaguement d'avoir entendu dire que les Sœurs faisaient payer aux commerçants les fournitures de classe : livres, cahiers, plumes, etc., tandis que l'Ecole communale ne demandait rien.

Le jour de la rentrée de Lotte, survint un grand événement : Maman étant sortie pour acheter un petit frère se fit une entorse et dut se coucher malade. Il fallut emporter le petit frère à la campagne avec Guiguite, chez la tante Sophie. Telle fut l'histoire qu'on conta à Lotte lorsqu'elle revint à quatre heures avec Lucie Parent, et l'enfant en eut une grande peine. car elle s'était d'avance réjouie à l'idée de ce petit frère qui, dans sa pensée, devait être un compagnon de jeu.

Lucie Parent restait maintenant tout à fait à la maison comme bonne et couchait dans l'atelier sur un petit lit de toile qu'on relevait le matin. Elle ne s'en allait chez elle que le dimanche soir. C'était loin son chez elle, rue des Mignonnes (Lotte comprenait « Mignonnes » au lieu de Mignottes) à Belleville, dans un sale quartier, selon maman. Lucie était une grande fille de quinze ans, en paraissant dix-huit, avec une forte poitrine et des cheveux châtains, frisés à la chien, mangeant une partie de sa figure déjà fanée. Lucie mettait encore de la poudre de riz. Elle avait une mère, malade toujours, « de la frime pour pas se la fouler », un frère télégraphiste, « déjà un mufle », une sœur Georgette, brunisseuse, « qui se faisait empiler par les hommes », une autre sœur, Marie, celle-là « qu'était dans la haute ».

Sa sœur Marie jouait les fiancées dans une Agence Matrimoniale. C'était très bien payé ; voici comment les choses se passaient : un Monsieur chic et décavé venait demander une jeune fille richement dotée pour se refaire ; on lui proposait Marie comme une Américaine, ou autre chose, qu'avait des cent et des cent mille francs. La présentation avait lieu le plus souvent dans une loge à l'Opéra. Fallait voir comme Marie était nippée. Le Monsieur offrait des bagues et des bracelets, avec des boîtes de bonbons,

et dedans des pinces pour les prendre. Quand il y en avait assez des bijoux, pas des bonbons, on disait au Monsieur que décidément, il ne plaisait point ; il se doutait peut-être du truc, mais il ne se rebiffait pas, il aurait eu l'air trop bête. La patronne gardait les bijoux pour les revendre, Marie gardait les bonbons en plus de sa paie et les donnait à sa jeune sœur qui les partageait avec Lotte « à la santé des poires ».

Quelquefois ces rendez-vous de fiançailles étaient fixés chez la patronne. Avant d'entrer chez les Bugeot, Lucie y allait de temps à autre pour jouer la femme de chambre avec un petit bonnet et un tablier brodé. Un soir, Marie était dans le salon avec un fiancé. Lucie fut sonnée pour allumer le lustre. On a sa fierté, n'est-ce pas ? Quand Lucie vit sa sœur se pavanant sur le canapé et la regardant dédaigneusement, son sang ne fit qu'un tour :

— Grande bringue, t'as pas fini de te carrer dans tes frusques ? T'es comme moi de la famille à ri-qui-qui, ma vieille. Va, loupiote, je le lui ai sorti mon compte de compliments. Tu parles, le type, la binette qu'il faisait. Les mufles, ils m'ont fichue à la porte.

— Ecoute Lucie, parle pas comme cela, maman l'a dit que tu ne serais jamais qu'une ouvrière.

— Ta mère, je m'en bats le flanc droit et l'œil gauche de ta mère ; c'est patron, ça fait des magnes, et c'est pas toujours capable de vous payer le samedi. Allons, fais pas ta fiole, ta mère c'est une bonne femme comme je suis une bonne fille.

A son tour, Lotte devait raconter.

On admet généralement que les enfants sont aptes à recevoir des impressions vives, mais passagères, qu'on n'hésite pas à tenir pour quantité négligeable, ceci parce que leur langage est insuffisant. Cependant, ces images reçues sont en eux comme des cli-

chés non développés, plus lentes à s'effacer qu'on ne le suppose, susceptibles de conséquences qui, pour être subies dans l'inconscience, ou mal exposées, n'en sont pas moins réelles. Pour leur apprendre à conclure, il suffirait de leur apprendre à traduire. Les grandes personnes y gagneraient les premières, mais combien parmi elles, façonnées par la discipline sociale, sont moins que des enfants.

L'école de Lotte était au bout d'un grand couloir, celui qu'on voyait de la rue. Au fond, il y avait une cour, à gauche, un escalier montant dans les classes, en face, la concierge guettant les petites filles en retard, à droite, un autre couloir conduisant au préau, puis à un jardin étroit, planté de quelques arbres, pauvres, souffreteux, comme tristes d'être ainsi enfermés non seulement entre des murs, mais encore dans des grillages.

Lotte était dans la neuvième classe, laquelle comprenait soixante élèves. Beaucoup ne savaient pas leur alphabet, mais Lotte avec papa, le soir, quand il était là, apprenait ses lettres. Papa n'avait pas grande patience. Dès que Lotte semblait ne plus se rappeler, il fronçait les sourcils, pourtant Lotte trouvait le plus souvent.

Lotte aimait par-dessus tout la géographie ; elle ne savait pas encore bien lire, mais suivait sur la petite carte dans son atlas les explications données par la maîtresse sur la grande au mur. Pendant la récréation, Lotte se cachait dans un coin avec cette géographie. Une maîtresse l'ayant vue, lui avait pris son livre, l'avait poussée :

— Va jouer.

Lotte n'était pas habituée : elle était tombée sur la grille brisée d'un arbre et s'était fait un grand trou dans la tête. Depuis Lotte ne jouait plus. Peut-être ces petites filles là étaient-elles trop brusques,

peut-être étaient-elles trop nombreuses, peut-être le préau et le jardin étaient-ils trop petits. Quand toutes les classes de l'école s'y trouvaient réunies, chaque enfant y sentait les coudes de sa voisine et dès qu'on y faisait un mouvement, on se croyait prise dans un tourbillon digne d'être nommé « Mêlée Sociale ». Une partie bitumée devant les cabinets était réservée aux maîtresses surveillantes. Certainement elles n'y allaient pas et vous punissaient en classe lorsqu'on levait le doigt pour demander à y descendre et que ce n'était pas l'heure. Elles se promenaient de long en large, à pas lents, apparaissant ainsi que des divinités inaccessibles aux faiblesses de ce petit monde dans lequel pour subsister il fallait absolument choisir un camp, être des fortes, des opprimées, des hypocrites, ou de celles qui n'étaient plus, se contentant de suivre le plus rude courant. Cependant la ville de Paris possède des musées pour l'hiver, des squares, des parcs et des bois pour l'été, où apprendre à chercher, à prévoir, à comprendre par soi-même, à marcher, à se défendre, à supporter une course plus longue qu'on ne l'avait d'abord supposé, ou la privation d'un goûter, à partager, à s'associer dans la peine et le travail, parce qu'on se sent liées par le désir d'une même joie. Toutes ces choses qui sont au peuple où a-t-on jamais songé à lui montrer comment il pourrait réellement en jouir ? C'est des choses qu'on apprend le culte des choses, de la vie qu'on apprend la vie et non des livres. Mais allez donc demander à une pauvre femme, seule chargée de diriger soixante petits êtres, de leur apprendre la vie plutôt que l'ordre, et de vouloir en faire des créatures volontaires et agissantes plutôt que de paisibles momies.

La maîtresse de Lotte était une dame tout en noir,

l'air sévère, ennuyé et solennel, toujours en train de gronder et de punir, jamais contente. Lotte l'aimait bien pourtant sans oser le lui dire. Une fois passant près d'elle, la maîtresse avait caressé ses cheveux doucement :

— Petit mouton.

Lotte s'était liée d'amitié avec sa compagne de table, Blanche Frène. Agée de neuf ans, Blanche Frène était une jolie petite fille douée de beaux cheveux blonds, et portant un col blanc sur son tablier d'écolière. Sa mère était marchande de poissons dans le passage. A quatre heures, Lotte revenait avec Blanche et Lucie, mais Blanche n'avait pas tardé à quitter Lotte pour partir avec une autre. Lotte lui avait fait des reproches, le cœur gros, et Blanche avait déclaré :

— Non, tu sais, t'es tout de même trop mal fichue et ta bonne à l'air canaille.

Ainsi s'expliquait que Lotte ait eu les yeux si rouges, mais c'était fini pour toujours, tout au long de la vie, Lotte n'aimerait jamais plus que Lucie. — Embrassons-nous.

La concierge avait une chatte rousse, méchante. Assise sur le bord de la fenêtre au pied de l'escalier, elle griffait les petites filles passant trop près. Lotte avait entendu deux grandes dont l'une montrait à l'autre que cette chatte était un chat. La petite aurait bien voulu voir, mais n'avait pas eu le courage de s'approcher.

— Dis, Lucie, Minou, qu'est si doux, est-ce un chat de vrai ?

Lucie riait, riait.

— T'es épatante, ma petite loupiote, y a pas à dire, avec toi, on se les tirebouchonne. T'occupe pas mon gros, Minou c'est ton chat, il est doux comme toi.

Quelquefois, le samedi soir, maman laissait Lotte aller avec Lucie au théâtre de Belleville pour cinq sous chacune. Il fallait attendre le long des boutiques dans la rue, il y avait beaucoup de monde.

Dans ce théâtre, on était très serré, on montait tout en haut, en haut. Des gens mangeaient du saucisson et jetaient leurs pelures sur le chapeau des dames à l'orchestre en les interpellant :

— Boulotte, eh bébé !

Ainsi Lotte avait vu jouer les *Misérables*. Il s'agissait d'un homme se traînant à terre en hurlant. Plus tard, un curé lui remettait des chandeliers d'argent pour le calmer, mais surtout une petite fille montait sur un mur le long d'un fil.

— C'est Cosette, avait dit Lucie, une moucheronne comme toi.

Lotte aurait bien voulu savoir aussi monter le long d'un fil.

Elle avait vu encore *Marie-Jeanne*, une dame qui avait perdu son enfant, puis qui le retrouvait. Lucie avait pleuré, pleuré, et expliqué à maman, en racontant la pièce le lundi qu'elle en avait été malade tant elle s'était amusée. Dans cette pièce, il y avait un lac. Lotte avait demandé des explications à Lucie en le lui montrant. Lucie avait déclaré :

— Mais c'est la scène, grosse bête.

Comment l'eau de la Seine pouvait-elle venir sur le théâtre ? Ceci émerveillait la petite fille.

Le jeudi, Lucie emmenait Lotte aux Buttes Chaumont, pendant ce temps maman était tranquille. C'était un grand jardin, bien plus joli que le cimetière Montparnasse. Il y avait une cascade, une petite maison sur une butte au milieu d'un lac (comme dans *Marie-Jeanne*). C'était sale pour y monter, des petits garçons faisaient « pipi » tout le long. Pour y parvenir, il fallait traverser un pont :

— Le pont d'amour ou des suicides, disait Lucie, hein, crois-tu qu'il y en a des dindes dans le monde ?

Lotte voyait seulement des cygnes et aimait à leur jeter du pain.

Ces jours étaient des jours heureux, des jours à marquer d'une pierre blanche, Lotte n'en était pas encore à l'étude de l'histoire ancienne ; cependant elle devait vite connaître l'adversité en apprenant certain soir, rentrant seule de l'école que maman avait renvoyé Lucie.

Lise avait confié à Lucie Parent des couverts en ruolz venant de « Mémé » pour les faire réargenter par la sœur brunisseuse. Lucie n'avait pu rendre les couverts, elle, ou sa sœur, les avait vendus, volés.

Affolée, bouleversée par cette nouvelle, Lotte avait réuni toutes les petites pinces à bonbons que Lucie lui avait données. Il y en avait des « or » et des « argent ». Elle les avait portées à sa mère pour la supplier afin qu'elle les vendît et achetât d'autres couverts, la priant de tout son cœur de reprendre Lucie. Maman avait refusé, Lotte s'était mise à sangloter, maman était entrée dans une effroyable colère. Lise peu démonstrative, avait des accès de jalousie frénétique. Cette affection de sa fille pour une étrangère qu'elle venait de déclarer « voleuse » lui faisait l'effet d'un vol véritable. Il y a des gens qui aiment ainsi, leur cœur est un grand livre où tout se passe par doit et avoir. Elle avait giflé et regiflé l'enfant, la secouant par les épaules :

— Sale morveuse, on se crève pour élever ça, et ça pleure pour une fille, une rien du tout, une dégoûtante, une...

Lotte pâle, les yeux secs, tout à coup, indignée, se redressait de toute sa petite taille, criant :

— C'est pas vrai ! c'est pas vrai !

Qu'est-ce qui n'était pas vrai ? Elle n'aurait su le dire. Maman la traînait, battant toujours, puis l'emportait dans la chambre toute raidie et hurlante :

— Lucie ! Lucie ! Lucie !

Ce qui était vrai, c'est que Maman, comme autrefois avec la tête de « Jojo » sans demander son avis, sans tenter une consolation, venait de briser le pauvre cœur affectueux de sa petite fille.

Les deux mois de vacances s'écoulèrent, très longs. Lotte n'avait plus d'autre ami que Minou, et pas même cette chère géographie qu'il avait fallu rendre. Comme récompense, elle avait obtenu un jeu de jonchets avec lequel elle se distrayait un peu. Quand elle en était fatiguée, elle allait à la fenêtre, regarder les emballeurs travailler dans la cour, ou bien elle dérobait une paire de ciseaux, découpait des bateaux et cocottes de papier. Maman la voyait, criait. Avec les ciseaux, Lotte pouvait se blesser, avec les papiers, elle salissait la maison. Souvent le petite restait la tête dans ses bras, sur la table sommeillant à demi, comme Minou. Il frisait son nez, semblant approuver cette sage quiétude, mais qu'elles coulaient lentes, et longues, et tristes, les heures. Ce fut avec un véritable soulagement que l'enfant vit arriver de nouveau le jour de la rentrée.

Elle avait beaucoup profité au point de vue instruction de cette première année de classe et fut jugée digne de monter en sixième, tandis que Guiguite, qui venait d'atteindre ses six ans, elle avait environ quinze mois de moins que sa sœur, revenue à Paris, entrait en neuvième.

Elle était toujours grasse et blanche, avec des cheveux pâles et les yeux noirs de son papa. Tout le monde était d'accord pour déclarer que Guiguite serait une très jolie fille.

Lotte, au contraire, enlaidissait; trop grande pour son âge, maigrichonne. ses cheveux sombres, bouclés et courts, sans cesse emmêlés et dans sa figure, ses grands yeux gris dans son petit visage au teint mat, la faisait ressembler à un méchant chat.

Effectivement, Lotte était bien devenue un méchant chat. La nouvelle maîtresse de sixième à laquelle sa collègue l'avait recommandée, disait de sa nouvelle élève :

— C'est un mouton, mais un mouton enragé.

Cependant Lotte n'était ni tapageuse, ni bavarde, ni véritablement dissipée. Elle se tenait à l'écart, n'aimant pas ses compagnes qui, pour la plupart, filles de commerçants aisés, se moquaient d'elle. de ses robes rococos, mal taillées dans les vieilles robes de sa mère, et surtout d'un pantalon de finette dont les bords noirs dépassaient d'au moins cinq centimètres le bas de sa petite jupe ; mais Lotte n'appartenait pas encore au camp des résignées, et toutes s'étonnaient de la trouver en dépit de son apparence frêle, si ardente à la riposte.

Lotte savait toujours ses leçons, faisait bien ses problèmes, ne voulait rien comprendre à la grammaire, ni apprendre à écrire de façon lisible, aussi était-elle pour ces causes continuellement punie. D'autre part, elle était celle de la classe qui avait le plus de mémoire et c'était toujours elle que faisait lever la maîtresse pour répondre aux questions de M. le Délégué Cantonal. Si Lotte avait été punie, elle s'en vengeait en ne répondant pas. Rien ne suffoquait plus Mlle Collon, personne très brune, aux traits réguliers, l'air d'une vierge byzantine sous ses austères bandeaux noirs, sèche et dévote, tenant plus à la réputation de sa classe qu'aux progrès réels de ses élèves. Elle se contenait toutefois faisant à la petite de continuelles leçons sur l'amour-propre,

mais s'étant laissée entraîner à l'appeler : Bohémienne, Lotte avait répondu : Bigote. Dès lors, Mlle Collon comprit qu'il était inutile de s'occuper davantage d'une enfant manifestement marquée par l'esprit du mal et de la rébellion. C'était triste sans doute. Les voies de Dieu sont impénétrables.

Cet abandon n'émut pas l'enfant. Elle n'aimait pas ses maîtresses, personnes distinguées, correctes et lointaines, qui lui faisaient l'effet de se mouvoir dans un monde étranger.

Le soir, Lotte avait mission de ramener Guiguite. Celle-ci, indolente et douce, abandonnait entièrement à son aînée, la direction de ses affaires. Lotte faisait les devoirs et les problèmes, Guiguite qui assez tôt, était parvenue à écrire pas mal les recopiait. Minou assis devant l'encrier, les yeux mi-clos, surveillait l'air paterne. Lorsque Guiguite avançait sa plume pour prendre de l'encre, il levait une patte, voulait jouer, Guiguite effrayée se reculait, et v'lan une griffe ; mais ouitch ! c'était en vain que des quantités de fois, Lotte avait expliqué à la petite sœur que Minou n'était pas méchant, qu'il fallait seulement ne pas se sauver. Guiguite était bête.

Papa, pour un temps, de nouveau, restait à la maison.

Il avait trop fait la noce et était malade prétendait maman ; alors il achetait une conduite. Il voulait que ses filles fussent instruites, « l'ignorance, disait-il, est la cause de tous les malheurs », installé dans la salle à manger, il leur apprenait le calcul. Avec Lotte cela allait bien, mais avec Guiguite ! En trois combien de fois trois ? Jamais Guiguite ne voulait comprendre comment c'était un que cela faisait, ainsi que Lotte le lui soufflait malgré les gros yeux de papa. Papa giflait Lotte, giflait Guiguite, prenait la règle, tapait Guiguite, maman arrivait :

— Pas sur la tête, brute !

Papa et maman se disputaient : les sales livres, la sale instruction, la sale école, ils étaient cause de tout le mal de la terre.

C'était la paix ; non. Quand Guiguite avait commencé de pleurer, elle ne pouvait plus s'arrêter. c'était une intarissable fontaine que cachaient ses beaux yeux.

— Qu'elle est bête, qu'elle est bête, cette enfant, criait maman.

Et je te gifle, et je te regifle, Guiguite s'affalait par terre, submergée par ses larmes et par sa sottise. Lotte la relevait :

— Viens, nous allons faire des cocottes.

On faisait des douzaines de cocottes de papier pour jouer à la fermière qui leur donne du grain :
— Cococodec, cococodec.

De nouveau, maman revenait, les giflait toutes deux pour les faire taire.

— Pleure tout bas, conseillait Lotte.

Lotte et Guiguite couchaient ensemble dans une alcôve de la salle à manger. Leur lit était le vieux lit de Pépé, mort paralysé, tout seul dans sa grande chambre. Ce lit avait un sommier avec des ressorts. Le soir, dès que maman était partie après avoir soufflé la lampe, les petites filles se relevaient, mettaient leur édredon bien au milieu. On montait sur le haut du lit, se laissait tomber : flac ! On rebondissait comme des balles, c'était follement amusant. Mais cette Guiguite, elle riait comme elle pleurait ; maman ayant entendu apparaissait très en colère et distribuait quelques taloches :

— Vilaines sales, moi à votre âge, maman m'attachait ma chemise autour des jambes. comme cela j'étais bien obligée de me tenir tranquille, tâchez un

peu de finir si vous ne voulez pas que je vous en fasse autant.

Maman disparue, vite Lotte courait pieds nus chercher une pelote de ficelle dans le tiroir du buffet. Lotte attachait Guiguite, Guiguite attachait Lotte. De nouvelles clameurs faisaient encore déranger maman. Lotte avait si bien attaché Guiguite qu'il n'était plus possible de la détacher.

Les enfants, de nouveau battues, finissaient tout de même par s'endormir. Guiguite pleurant écoutait Lotte raconter des histoires de cette Mémé que la petite sœur n'avait pas connue.

Mlle Collon avait tort alors de prétendre que Lotte fût irrémédiablement marquée par l'esprit du mal, déjà elle commençait de concevoir la justice.

Un soir, à quatre heures pour goûter, il y avait neuf pruneaux. Maman les partagea, les petites les mangèrent. Or, Lotte ayant imaginé de compter les noyaux trouva qu'elle en avait quatre, Guiguite cinq, et se mit à réclamer le cinquième pruneau.

Maman n'en ayant plus, Guiguite en larmes offrit vainement de donner à Lotte son goûter du lendemain, rien ne parvint à l'attendrir. Lotte voulait le cinquième pruneau.

De guerre lasse, maman finit par mettre Lotte sur le carré. L'enfant y resta longtemps, longtemps, assise sur une marche, elle ne pleurait plus, exténuée ; depuis longtemps, longtemps, la concierge avait éteint le bec de gaz. Lotte s'endormait, se réveillait, ayant froid. Un pas lourd se fit entendre : C'était un homme semblant trébucher, il chantait d'une voix avinée, montait leur étage.

Lotte se leva toute tremblante :

— Eh bien quoi, on se sauve quand j'arrive ?

C'était papa qui l'embrassait en bavant sur sa joue.

Papa devenait de plus en plus méchant. Tous les soirs, il rentrait tard, criait. Lotte avait toujours peur lorsqu'il s'arrêtait en traversant la salle à manger. Une nuit n'avait-il pas fait lever maman pour qu'elle lui servît à dîner.

Le samedi, il y avait toujours des factures à encaisser chez les commissionnaires. Papa les emportait, ne revenait pas. On dînait vite d'une tasse de chocolat ou de café au lait ; on couchait Guiguite, et maman, avec Lotte, s'en allait chercher papa. Lise emmenait sa fille pour qu'on la respectât et ne la prît point pour une mauvaise femme.

On trouvait Charles attablé chez un marchand de vins de la rue Sainte-Apolline, jouant aux cartes avec des amis. D'abord il était aimable, voulait qu'elles prissent quelque chose. Lise refusait, Lotte s'endormait sur la table. Vers deux ou trois heures du matin, papa consentait à partir.

Aussitôt qu'ils étaient dehors, papa et maman se disputaient. Une nuit, sur le boulevard, ils se battirent. Charles traîna Lise par les cheveux pendant plusieurs mètres. L'enfant se jeta sur lui, le tapant de ses deux petits poings fermés. Elle eut une violente crise de nerfs ; il fallut rentrer, la coucher, la veiller, aller chercher un médecin. On craignit une fièvre cérébrale. Pendant quinze jours, Charles resta à la maison.

Peu de temps après, c'était la distribution des prix.

Ceux qui organisent ces cérémonies chaque année se sont-ils jamais demandé s'il est vraiment moral de décerner des récompenses au mérite, et en public encore ? L'examen de l'assemblée en ces instants solennels est à ce sujet des plus édifiants. On peut voir les parents s'enorgueillir des succès remportés par leurs enfants plus que des progrès réels qu'ils

ont faits, et jugeant de ceux-ci par ceux-là, ce qui leur évite la peine de s'en rendre compte par eux-mêmes. Ainsi va le monde, jugeant sur les apparences pour ne point se donner de mal, éternellement dupe de tout ce qui luit. Aussi bien ne s'agit-il point de faire bien, mais surtout de luire. Admirable résultat d'un système qui s'inspirant, prêchant l'oubli de soi-même n'a rien trouvé de mieux pour attirer à sa morale que d'intéresser l'égoïsme, dès l'enfance, comme on pêche les petits poissons avec des vermisseaux pour obtenir qu'ils se résignent à sauter dans la poêle.

En ces temps glorieux, on peut voir les enfants fiers de la supériorité que leur confère, non leur savoir, mais la couronne et le livre qu'ils ne liront même pas, qu'on leur remet. Des mères se montrent leurs filles plus coquettement arrangées, frisées que celles des autres, tandis que les filles regardent dédaigneusement leurs compagnes, moins heureuses dont les cheveux n'ont pas eu l'honneur des papillottes et dont nulle ceinture chatoyante n'orne la robe. Qui n'a rencontré dans la rue quelqu'une de ces petites filles vêtue de blanc, ceinturée de bleu ou de rose, les cheveux ordonnés en boucles savantes, une couronne de feuilles dorées sur la tête, un livre non moins doré sous le bras, marchant toute vaine et glorieuse au bras d'une maman endimanchée aussi vaine et glorieuse que la petite d'éblouir les passants. Comment devant ce spectacle résister au désir de réclamer à l'enfant la fable de la grenouille s'enflant pour devenir aussi grosse que le bœuf ? Si la fille la sait, la mère éclatera, ni l'une ni l'autre n'y ont jamais rien compris. Qu'est-ce que cette joie factice à côté de la joie véritable d'un enfant ayant obtenu le jouet, le livre désiré, gagné ? Qu'est-ce qu'une morale qui légalise le goût de la

fausse beauté? Qui prétend obtenir qu'on apprenne par l'appât d'une récompense, alors que ceux-là ne savent rien. qui ignorent que l'étude est à elle-même son propre bienfait ? Que signifient tous ces discours, ou sociaux, ou politiques, toujours incompréhensibles pour les petites intelligences, alors qu'orateurs et auditeurs savent parfaitement que le meilleur serait celui qui dirait : Allons-nous en.

Parmi les déshéritées, se trouvait Lotte qui, malgré sa mauvaise tête, appelée pour un premier prix de calcul. n'osa aller le chercher, honteuse de sa pauvre robe sombre. Guiguite, enrégimentée pour chanter dans les chœurs, se trompa et dut sortir des rangs tout en larmes. Cependant, avant de partir. il fallut encore attendre la fin des louanges décernées à ces malheureuses et héroïques maîtresses d'une école conçue telle que les parents ne s'en soucient guère, que les enfants l'aiment rarement et que les meilleures, parmi celles qui sont entrées dans cette voie de l'enseignement avec enthousiasme, finissent par s'en désintéresser devant la pauvreté des résultats.

Les vacances auraient pu être gaies, on était trois : Minou, Guiguite et Lotte, mais plus que jamais les réprimandes et les corrections abondèrent. Grondées lorsqu'elles restaient à la maison, parce qu'elles faisaient toujours trop de bruit, grondées lorsqu'on leur permettait de descendre dans la cour, parce qu'elles ne remontaient pas en temps voulu pour faire les commissions, les pauvres enfants soupiraient après la rentrée comme après la liberté, elles qui, durant l'année scolaire, avaient soupiré après les vacances comme après la liberté.

Au mois d'octobre, Guiguite trouva moyen de passer en septième. Lotte monta en cinquième. Mme Richebourg n'ennuyait pas trop ses élèves ;

mariée, elle ne pensait qu'à son ménage et s'intéressait particulièrement à celle qui, le matin, savait la première lui apporter ses pantoufles ; elle avait les pieds sensibles et se déchaussait en arrivant. L'honneur de la servir était très recherché; Lotte ne put l'obtenir ; par contre, aux fêtes de Pâques, grâce aux notes obtenues pour la composition générale, elle passa en quatrième,

La quatrième classe était confiée aux soins de Mlle Collon, l'aînée, laquelle était encore plus noire, plus sèche, et revêche, et dévote que sa sœur. Mlle Collon l'aînée n'était plus une femme, ni une maîtresse d'école, c'était un principe ; au triomphe de la justice elle avait voué son existence. On n'aurait pu la représenter sans balance, ni glaive; seulement dans ses balances, elle prétendait équilibrer les éléments les plus dissemblables, ne comprenait pas qu'on chantât bien et écrivît de travers. Qui peut le bien d'un côté le peut de l'autre, disait-elle ; ainsi quiconque savait une chose était assuré d'être puni pour ce qu'il ne savait point et le glaive s'abattait sans cesse sur toute initiative, afin d'être certain de ne pas oublier quelque mauvaise herbe. Naturellement, elle n'aimait pas Lotte qui le lui rendait ; la maîtresse et l'enfant étaient prévenues l'une contre l'autre.

Lotte, dans cette classe, se fit une amie, sa première amie depuis Lucie Parent. C'était Rachel, une juive. Comme Lotte, Rachel était mal habillée, comme Lotte, Rachel était marquée par l'esprit du mal, mais beaucoup plus que Lotte, elle était douce et passive ; elle était encore très myope et portait des lunettes, Lotte la protégeait, lui lisait sur le tableau ce qu'il y avait d'écrit quand elle ne le voyait point, ou que la maîtresse l'effaçait trop vite.

Les parents de Rachel n'étaient pas établis, aussi

Lotte la méprisait-elle un peu. Le père était homme de peine, la mère faisait des ménages. On rencontrait Rachel le dimanche et le jeudi sur le boulevard « avec des tripotées d'enfants » disaient quelques grandes, l'air dégoûté. Ces gens pauvres ont toujours des tripotées d'enfants. Il s'agissait de trois petites sœurs, cinq, sept et huit ans, avec lesquelles Lotte et Guiguite allaient quelquefois jouer à cache-cache « ou à loup me veux-tu » ?

Continuellement, Lotte et Rachel étaient punies l'une pour l'autre. On envoyait Rachel dans la première classe, et Lotte chez la Directrice. La Directrice était une bonne femme, uniquement éprise de conciliation. Elle accueillait la petite fille avec un sourire.

— Te voilà encore, tiens, lis, sois sage.

D'autres fois, elle l'envoyait se promener au jardin, cette punition devenait une récompense. Lotte aimait la Directrice, cette dernière lui avait prêté la *Révolution Française* de Louis Blanc. Lotte la lisait avec Rachel durant la récréation. Mlle Collon les ayant vues avait voulu les séparer. L'enfant avait croisé ses bras sur sa poitrine :

— De quel droit ? nous sommes libres.

Rachel dessinait admirablement, Lotte n'avait su apprendre à tenir un crayon ; aussi pendant la leçon de Mme Barnier, Rachel faisait-elle le dessin de Lotte. Pourtant les deux petites étaient placées exprès loin l'une de l'autre. Elles s'entendaient tout de même. Mlle Collon n'en revenait pas ; la malice de Satan tient du prodige. Lorsqu'elle prenait Rachel en train de faire un second dessin, elle s'ingéniait à obtenir un aveu, mais ceci vainement. Rachel se fut laissée couper en tous petits morceaux plutôt que de dénoncer sa compagne. Méprisant le dicton qui veut que dans le doute on s'abstienne,

Mlle Collon punissait, tous ces instincts justiciers révoltés, elle devenait malade, plus jaune, et Lotte, ravie de surprendre ainsi sa maîtresse en flagrant délit d'injustice... Pourquoi punissait-elle puisqu'elle ne savait pas? — s'en allait chez la Directrice, le front haut comme ces martyrs dont parlait tout le temps Mlle Collon, en chantant de toutes ses forces le chant des Girondins.

La pauvre Rachel n'était pas toujours bien débarbouillée. Mlle Collon en sortant à quatre heures le fit un soir remarquer à son père, pauvre homme très misérable qui venait rarement la chercher. Il répondit :

— Je le dirai à mon « fame ».

Et tout le monde de rire, et chacune à tour de rôle de demander à Rachel :

— Comment va-t-il son fame à ton père?

Depuis ce temps on appelait encore Rachel : Prussienne. Ce mot seul avait le don de la faire sortir de son apathie ordinaire. Elle se précipitait sur son insulteuse, Lotte volait à son secours, la mêlée devenait générale. On reprochait à Lotte de ne pas savoir respecter le droit des gens, de tout jeter en l'air jusqu'aux encriers, ainsi elle inonda le tablier d'une compagne et la robe de Mademoiselle; on lui remit un mot pour ses parents. Papa le lut, le déchira simplement et dit :

— Fais attention, cette Rachel est une juive, elle t'exploitera.

Lotte vivait de la sorte très contente d'elle-même lorsqu'il lui advint de faillir et de négliger la pauvre Rachel pour une grande : Louise-Sarah Haag. Comme Blanche Frène autrefois, Louise-Sarah Haag portait des cols blancs, elle avait, en outre, des bottines vernies et une ceinture de cuir jaune sur son tablier luisant de satinette. Son chapeau était orné de

ruban bleu ciel et une bonne venait la chercher et la conduire, marchant quelques pas derrière, respectueusement, portant la serviette de l'enfant.

Elle était juive, élevée chrétiennement, se faisait appeler Louise et non Sarah, son nom véritable. Mlle Collon la traitait bien et la regardait mal. Ses parents étaient bijoutiers et possédaient une maison de campagne à Fontainebleau. Avant les vacances, Louise devait y partir. Elle était habituée à faire tout ce qu'elle voulait. L'école payée par les contribuables, les riches seulement, était selon la petite aux ordres de ces derniers.

Ses allures de révolte avaient séduit Lotte, l'entraînant par la suite à devenir également vantarde et jeteuse de poudre aux yeux. Rien n'est propice au développement de ces défauts comme la vie écolière. La pauvreté de Lotte l'en avait jusqu'alors préservée, elle se mit à conter, sans trop savoir pourquoi, qu'elle aussi avait une maison de campagne et quitterait l'école avant la fin, l'administration dirait ce qu'elle voudrait. Mlle Collon avertie, demanda des renseignements, Lotte confirma, et la Directrice, afin qu'elle ne fût pas entièrement privée du prix de calcul que ses compositions devaient lui valoir, lui fit remettre un livre.

Lotte le reçut, étonnée, un peu honteuse. Les jours passèrent, elle ne partit point. Mlle Collon fit une grande leçon sur le mensonge et les petites filles qui racontent des histoires pour obtenir les prix qu'elles savent ne pas mériter. Appelée chez la Directrice, Lotte confessa sa faute, mais la bonne dame ne voulut pas reprendre le livre se contentant de déclarer que sa petite amie lui avait fait beaucoup de peine, punition que Mlle Collon crut devoir aggraver en faisant appeler la mère pour la mettre au courant de ce qui s'était passé.

Lise détestait l'école, les maîtresses et les livres, mais elle fut profondément froissée de comprendre que sa fille aînée avait de mauvais instincts, que l'éducation qu'elle recevait dans sa famille ne faisait que développer. Elle ne sut trop que répondre et rêva pour la petite d'une punition exemplaire comme les sœurs qui l'avaient bien élevée, elle, savaient en inventer : mise à genoux une heure chaque jour pendant un mois, promenade avec écriteau, etc., Charles, consulté, décida qu'on livrerait Lotte à la méditation, châtiment féroce entre tous. Le soir, après le dîner en attendant la fin d'un gros rhume attrapé soi-disant en tombant ivre dans le bassin des Tuileries, il lisait le *Dernier jour d'un condamné à mort*.

Chaque soir, Lotte restait dans la salle à manger sans lumière, Guiguite était envoyée jouer, mais Guiguite ne savait pas jouer seule. Elle s'asseyait tristement sur la marche d'un escalier de l'autre côté de la cour et regardait la fenêtre où se tenait Lotte.

Celle-ci s'accusait vraiment dans l'amertume de son âme. Elle n'était pas coupable de la faute que lui reprochait ses punisseurs, jamais elle n'avait songé à voler un livre, mais elle était coupable, elle le sentait, d'une autre faute que ses juges divers n'avaient su lui expliquer, ne l'ayant pas comprise parce que ne l'ayant pas cherchée. Coupable comme si elle ne criait pas lorsqu'on battait Guiguite, comme si elle buvait tout son lait le matin sans en donner à Minou, comme si sortie avec Louise-Sarah Haag et rencontrant Lucie Parent, elle n'allait pas l'embrasser. Où était-elle Lucie Parent ? Peut-être en train de se friser et de mettre de la poudre pour aller au théâtre, peut-être en train de courir sous les gouttes ? car il pleuvait, il faisait de plus en plus noir, Guiguite en bas n'apparaissait plus sur sa marche que

comme un pauvre petit paquet immobile. Il pleuvait à verse, cette Guiguite toute seule n'aurait jamais l'idée de remonter, il faudrait que maman allât la chercher et ce qu'elle serait secouée… Lotte n'avait pas voulu faire de la peine à la Directrice, elle n'avait pas voulu voler un livre, mais elle s'était oubliée elle-même et les siens et tout ce mal était arrivé par sa faute, Mlle Collon avait le droit de le dire.

Lotte pleurait, pleurait, laissant ses larmes couler sur ses joues. Elles arrivaient au coin de sa bouche, l'enfant les recueillait sur ses lèvres et s'étonnait de les trouver salées.

III

Le commerce de fleurs comprend plusieurs catégories de fabricants et de revendeurs, ceux qui font la grosse fleur, ceux qui font la petite fleur. Beaucoup encore se spécialisent, adoptant une sorte de fleur unique.

Ces maisons vendent, ou du moins vendaient, car peu à peu elles sont arrivées par suite de la concurrence, et de la concurrence étrangère surtout, à supprimer les intermédiaires, à des maisons dites « de monture » lesquelles montent en piquets, en garnitures de robes de bal ou de chapeaux, les fleurs qu'elles achètent pour les revendre ensuite aux modistes, aux grands couturiers, aux magasins de nouveautés, aux commissionnaires pour l'Angleterre ou l'Amérique, à certaines maisons de voyage qui fournissent la province. On conçoit que les modistes pouvant monter leurs garnitures d'une part, les fabricants pouvant parfaitement faire de même, les maisons de monture proprement dites soient destinées à disparaître, ou à végéter misérablement, et ce, d'autant plus que l'établissement d'une maison de ce genre ne nécessitant pas l'emploi d'un grand capital, nombreux sont les placiers, placières, premières, qui s'établissent mus par le louable et naturel désir d'être leurs propres maîtres. Ainsi se constituent de petites maisons se faisant entre elles une concurrence acharnée, accablées

encore par les grandes maisons qui les accusent de gâcher le métier (sans voir que le seul tort de ce métier est d'être devenu inutile), en arrivant à vendre à tous prix et à consentir des remises exorbitantes. Certains patrons dans cette partie sont plus misérables que les ouvriers et ouvrières qu'ils emploient et vivent sur des bénéfices inférieurs aux maigres salaires qu'ils paient.

Parmi ces petites maisons, la maison Bugeot était devenue une des plus connues et des plus prospères de la place. Ceci tenait à ce qu'elle fabriquait elle-même durant la morte-saison beaucoup de petites fleurettes, et encore aux nouveaux modèles qu'elle savait lancer chaque année ; enfin, nul ne l'ignorait dans le monde des placiers et placières, à l'activité incessante de Mme Bugeot autant qu'à l'intelligence de son mari.

Depuis leur établissement, les Bugeot passaient pour avoir fait des affaires d'or, ce qui veut dire qu'en dépit des débordements de Charles, ils avaient pu réaliser une vingtaine de mille francs ; mais il advint que Charles, enthousiasmé, fut repris d'un vif amour de la campagne. Malgré l'opposition de Lise, on finit par acheter un terrain à Neuilly-sur-Marne, en un lieu dit la Maltournée, et durant tout l'été (on ne visite les clients que l'hiver) Charles s'occupa de faire bâtir, s'improvisa maçon lui-même, si bien qu'au mois d'octobre, lorsqu'il fallut rentrer à Paris, la maison comprenant un rez-de-chaussée (quatre pièces et cuisine) sur perron, entourée d'un jardin suffisamment ombragé de quelques beaux poiriers et pruniers, était prête et en état de recevoir la famille... l'été suivant, en admettant que Lise consentît à y venir, ce contre quoi elle protestait.

Charles s'enorgueillissait du succès obtenu. Il

n'avait pas tout à fait tort; lui, avait eu l'idée de consacrer les économies de la saison à la fabrication durant l'été des fleurs qui étaient nécessaires pour les montures, ainsi on était certain de les avoir, de plus la main-d'œuvre était à moitié prix. Lise s'était résignée avec peine, la mode pouvait ne pas être justement aux fleurs qu'on avait faites. Extrêmement économe, ordonnée pour les affaires, sachant tirer parti de tout et de rien, sa crainte de l'aléa était extravagante et irréductible. Cependant le résultat avait été heureux, elle en restait déconcertée, convaincue que quelque chose de mauvais allait en sortir, témoin cette maison qu'elle ne pouvait souffrir, et où elle avait laissé son mari seul tout l'été, heureuse d'être tranquille.

Charles aimait sa maison. C'était un de ses plus chers rêves de jeune homme. Il l'avait souvent exposé à Lise dans ses longues lettres de fiancé, racontant qu'il la placerait dans un clos vert et plein d'arbres, choisi par elle, lorsqu'ils seraient riches assez, et :

Aussi loin que son ombre irait sur le gazon
Aussi loin, il voulait borner son horizon.
Tout bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'un songe.

Hélas, qu'il était loin le songe !

Tous les samedis, Charles éprouvait un ardent désir de revoir sa maison et, quelque temps qu'il fît, partait. Elle était sommairement meublée d'un lit-cage, d'une table, de quelques chaises. Quelques assiettes et autres ustensiles de ménage permettaient d'y faire à déjeuner et dîner à l'occasion. Charles y avait aussi transporté tous ses livres, mais il n'était pas fait pour la solitude. Dès le dimanche matin, s'ennuyant, il commençait à traîner les guinguettes du bord de l'eau, retrouvant des voisins avec lesquels

il s'était lié durant l'été. Avec eux, il allait à la pêche, criait, disputait, s'enivrait, ne revenait à Paris que le mardi ou le mercredi dans des états pitoyables, répondant aux reproches de Lise, qui trouvait qu'ainsi l'argent filait trop vite, que c'était lui qui l'avait gagné et que tout cela n'arriverait pas si elle suivait son mari comme c'est le devoir d'une femme.

C'est alors que Lise eut l'idée de faire porter un second lit à Neuilly et de conseiller à son mari d'emmener leur fille aînée à laquelle, à mesure qu'elle avançait en âge et montrait une vive petite intelligence, il paraissait de plus en plus s'attacher.

Après avoir embrassé la pauvre Guiguite, trop bête et dont papa ne voulait pas, Lotte partait avec lui le samedi soir. On allait à pied de la Gare de Nogent-le-Perreux jusqu'à la Maltournée ; c'était loin, Lotte était bonne marcheuse. On était à la mi-février, il faisait froid ; le vent vous piquait les joues comme avec des aiguilles. Lotte aimait cela.

Le dimanche matin de bonne heure, papa la réveillait. Ils allaient ensemble faire de longues promenades au bord de la Marne, vers Ville-Evrard, Noisy-le-Grand, Chelles, Noisiel. Quelquefois, on louait un bateau. Tout le long du chemin, on causait des études de Lotte, on discutait de la solution des problèmes de son arithmétique. L'enfant les faisait tous les uns après les autres, tout ce qui était calcul la passionnait. On rappelait les faits de l'Histoire de France, de la Révolution, Lotte croyait la connaître dans ses moindres détails, papa l'avait abonnée à un cabinet de lecture, lui-même allait lui chercher des livres, ainsi elle avait lu, dévoré, les Révolutions de Michelet, d'Edgard Quinet, d'Henri Martin... Lotte aimait encore l'Histoire Ancienne. Si elle avait été un homme, elle aurait voulu être Léoni-

das, ou encore ce petit garçon qu'un renard déchirait et qui ne sentait rien. Elle admirait sincèrement Brutus, détestait Carthage, rêvait d'aller aux Pyramides.

Papa parlait du temps où il était soldat, il exaltait le courage des jeunes généraux de la République, louait surtout le génie de Bonaparte.

— Mais il a tué la liberté, disait Lotte.

Papa le reconnaissait, cela ne faisait rien, c'était un grand homme tout de même.

La petite fille secouait la tête :

— C'est lui que Charlotte Corday aurait dû tuer plutôt, seulement, il n'était pas grand encore et elle ne savait pas,

— Ah, si on savait ! soupirait papa.

Ils déjeunaient au restaurant avec des copains. Lotte ne les aimait pas. Avec eux, papa buvait beaucoup pendant des heures. Après il était rouge, congestionné, tout à coup très irritable, puis soudain tout attendri. Ces brusques changements d'humeur effrayaient l'enfant, lui gâtaient son plaisir. Pourtant quelquefois, papa voulait bien cesser de boire à la prière de sa petite fille, et Lotte, prenant sa tâche au sérieux, pensait à faire leur déjeuner elle-même à la maison.

On rentrait vers cinq heures afin d'arriver pour le train de sept heures à la gare. (On dînait à Paris où maman et Guiguite attendaient.) On reprenait le bateau pour descendre. Lotte demandait à ramer.

Assis devant elle, papa la regardait. Toute rose, les boucles brunes enlevées par le vent, les yeux clairs lui souriaient, les lèvres entr'ouvertes laissaient voir les petites dents serrées. Lotte était heureuse, elle voulait descendre ainsi toujours jusqu'à la mer, mener son bateau loin, loin, en Amérique.

Papa riait :

— Ma pauvre choutte, elles n'en feraient qu'une bouchée de toi et de ton bateau les vagues.

Non, Lotte avait confiance, elle les couperait sur le côté. elle savait comment on doit s'y prendre, elle l'avait lu dans une histoire de voyage.

Charles pensait à sa jeunesse, à une petite Lison, si jolie. si douce qu'il avait aimée, tellement aimée !

— Oh, papa, ces drôles d'herbes !

Lotte voulait les herbes, papa prit les rames, en quelques coups on arrivait, il les attrapa, le bateau penchait, il n'y avait pas de danger. Papa secouait les feuilles sur la tête de sa petite fille. Lotte riait de tout son cœur, de toutes ses fossettes, secouait ses boucles, les frottait pour les essuyer sur les genoux de papa ; un baiser sur sa nuque. C'était papa qui l'embrassait, pleurant.

Lotte cessa le jeu, interdite, silencieuse, se mordillant les lèvres pour ne pas pleurer aussi,confusément inquiète. Elle tenait dans ses petites mains la main de papa et la caressait doucement, les yeux baissés. Papa avait des torts sans doute, tout de même, maman criait peut-être trop souvent après lui. Le bateau glissait avec lenteur entre les feuilles, l'eau semblait morte. à droite, tout près, un peu plus bas. une plâtrière sur la rive mettait une grande tache blanche, à gauche de grands arbres noirs tendaient leurs bras nus vers le ciel gris et morne comme avec des gestes désolés.

Charles songeait à tout ce qu'il avait rêvé d'être, à tout ce qu'il avait cru, espéré, qui était parti, tombé, loin derrière lui, ainsi qu'en un gouffre, tandis que sa vie au fil des jours comme la barque à la dérive s'en était allée.

Lise, Lison, tant aimée. Pourquoi n'avait-il pas été heureux ? Pourquoi n'avait-elle pas été heureuse ? Sa faute à lui peut-être.

Charles coupable ? allons donc, allons donc. Ne s'était-il pas montré dès le premier jour prêt à faire son devoir, tout son devoir envers Lise, sans même tenter de la séduire ? N'avait-elle pas eu une belle chance de le rencontrer, lui au lieu du charretier dont elle aurait bien fait l'affaire ? Quelle femme il avait eue, quelle idiote il avait prise, comment ne l'avait-il pas vu ? Sans cœur, et sans chair, l'argent, rien que l'argent. Oui, c'était une bonne femme, plus d'un traînard de la place la lui enviait, elle avait fait sa fortune, mais qu'était-il devenu ? Elle lui avait appris à haïr le travail. Oui, lorsqu'il avait fait la noce plusieurs jours et qu'il rentrait malade, elle le soignait, mais un mot tendre de sa bouche l'avait-il jamais entendu ? Et cependant, il ne demandait que cela, il aurait donné sa vie pour une caresse.

Il éclata en sanglots violents. Il pleurait sur lui, convaincu qu'il était l'être le plus abandonné de tout l'univers, un être généreux que tout sans cesse avait desservi.

L'enfant atterrée, le prenant par le cou, essayait de le consoler :

— Papa, je suis là, ta petite fille qui t'aime bien.

— Ma petite fille, ma petite fille chérie, toi, tu es affectueuse déjà, tu sais les mots qui apaisent, toi tu m'aimes, tu m'embrasses.

— Papa, je t'aime bien, pas ainsi, laisse-moi.

— Charlotte.

La voix sonna étrangement, à la fois comme une menace et comme une prière. L'enfant eut peur, se recula. L'homme les yeux injectés de sang, la face écarlate, essayait de la renverser au fond du bateau, tandis qu'elle se cramponnait désespérément à l'un des bords, affolée, voyant la barque osciller au milieu des herbes, appelant d'une voix lamentable :

— Papa ! Papa !

— Tais-toi.

Un dernier cri : Papa ! se confondit avec le clapotis de l'eau et le bruit que fit le bachot en venant buter contre la rive.

. . . .

. . . .

. . . .

Lotte eut une fièvre cérébrale, pendant plusieurs jours on la crut perdue. Elle délirait des heures entières, tantôt se dressant en poussant de grands cris, tantôt parlant d'un bateau, d'herbes, d'une plâtrière, et finissant par crier de nouveau, appelant d'une voix déchirante : Papa ! Papa !

Lise ne comprenait rien à ce qui s'était passé. Charles était rentré le dimanche soir en voiture avec la petite sans connaissance, enveloppée dans son pardessus, brûlante de fièvre, il avait été accueilli par des sottises :

— Tu n'es qu'un propre à rien, on lui confie sa fille, il dit qu'il l'aime sa fille, et voilà l'état dans lequel il la ramène. Qu'est-ce qu'elle a, une fluxion de poitrine ? Cette idée d'aller sur l'eau, on saura ce que cela coûte.

— Couche ta fille, Lise, cela vaudra mieux.

— Ah vraiment ! Monsieur trouve que cela vaudra mieux que je sois là pour réparer les gaffes qu'il a faites. Ah le jour où je t'ai connu ! jour de malheur ! Ai-je assez travaillé depuis ? en ai-je assez passé des nuits pour que tu te goberges avec tes cartes, tes femmes, oui tes femmes, de belles saletés, et sa campagne, une chic idée, parlons-en, il va falloir fiche son argent au médecin, maintenant.

Lise déshabillait la petite, rageusement, pleurant à la fois de douleur et de colère, inquiète et agacée en même temps, de voir qu'il ne sortait des lèvres de l'enfant que de vagues murmures indistincts.

Charles partit en faisant claquer la porte et ne reparut pas de la nuit. Le lundi, Lotte allant de plus en plus mal, Lise envoya la première ouvrière arrivée chercher le docteur.

Il vint seulement quelques heures plus tard. Avec ces gens, on peut mourir, ils ne sont jamais pressés. Il ausculta la petite, hocha la tête, demanda si elle n'avait pas éprouvé une grande peur, une grande émotion. Lise pensait qu'avec son père elle avait dû tomber à l'eau, cependant, elle répondit sèchement :

— Non.

N'était-ce pas son métier à lui de le savoir ? elle ajouta :

— Enfin, Monsieur, qu'est-ce qu'elle a ?

— Je ne sais pas encore, Madame, je reviendrai, surtout pas de bruit autour d'elle.

— Alors, Monsieur, vous êtes médecin et vous ne savez pas.

— Non, Madame, non, je ne sais pas.

Le docteur Lagorne était médecin du quartier depuis vingt ans, et de la société de secours mutuels des fleuristes, ce qui lui valait la clientèle des petits commerçants genre Bugeot auxquels il ne prenait que trois francs par visite. C'était un brave homme, chargé de famille, n'ayant en sa science qu'une confiance limitée, désireux de joindre les deux bouts, chaque année, de mettre tout le monde d'accord, et, disait-il encore, de n'assassiner personne.

Il redressa son lorgnon, regarda son interlocutrice en souriant ironiquement, et sans paraître s'émouvoir davantage de l'indignation dont son expression témoignait, demanda de quoi écrire son ordonnance.

Il revint le tantôt ainsi qu'il l'avait dit, soutint de nouveau malgré les dénégations obstinées de la

mère que la petite avait dû être révolutionnée et trouva enfin qu'elle avait une fièvre cérébrale.

Rien n'a changé depuis ce matin, pensa Lise, c'était un truc pour faire une visite de plus.

Lise avait installé sa table de travail près du lit de sa fille. Elle ne la quittait que pour aller voir de temps en temps ce que faisaient les ouvrières. La nuit, elle dormait près d'elle dans un fauteuil. Quant à Charles, il était resté cinq jours sans rentrer; maintenant, il ne paraissait pas de la journée, n'arrivait que très tard dans la nuit, ivre et titubant, traversait la salle à manger en longeant le mur comme s'il avait voulu qu'on ne le vît pas, et ne demandait jamais de nouvelles. Cette indifférence révoltait la mère. Ne doit-on pas aimer son enfant? Elle se retenait à grand'peine de lui crier ce qu'elle pensait de sa conduite abominable. Une nuit, elle commença :

— Misérable, jamais je n'aurais cru que tu avais si peu de cœur.

Le mari les yeux fous leva la main pour la frapper.

— Tais-toi, c'est toi la cause de ce qui est arrivé, toi, toi, toi, tu entends.

Ils allaient se criant des injures. Lotte s'éveilla. Ils se turent et les nuits suivantes ne parlèrent plus.

La fièvre cessait et l'enfant allait mieux. Il lui arrivait de demander Guiguite (on l'avait envoyée chez la tante Sophie), mais elle n'écoutait pas la réponse qu'on lui faisait, et retombait dans de grands silences dont Lise s'efforcait en vain de la faire sortir. Des heures passaient, de nouveau, Lotte se soulevait, disait :

— Lucie, tu sais, Lucie Parent, je l'aimais bien.

Après elle demandait :

– Rachel a-t-elle passé son certificat ?

Ou encore :

— Elle le méritait, tu sais, a-t-elle eu le premier prix de dessin ?

— Voyons, ma petite fille, nous ne sommes pas au moment des prix, nous ne sommes qu'au mois de mars, il a fallu que tu sois malade, que cette tuile me tombe juste en pleine saison.

Lotte disait ah ! et se taisait, sans un mot pour déplorer que ce fût la saison, sans une effusion vers cette mère qui s'éreintait à la soigner, uniquement préoccupée d'étrangères. Lise soupirait : Cette fille vraiment ressemblait à son père, toujours aimable au dehors, gardant sa méchanceté pour le dedans.

Par un bel après-midi de printemps précoce tout ensoleillé, elles étaient ainsi seules. Lotte avait voulu qu'on laissât la fenêtre ouverte, la porte de l'atelier était ouverte également, un bourdonnement de ruche en arrivait.

— Papa, dit Lotte.

Lise se leva, vint s'accouder au pied du lit. Le petit visage tout aminci semblait un masque de cire, les beaux cheveux avaient été coupés, un léger pli se dessinait au coin de la bouche lui donnant une étrange expression de lassitude. Les yeux fixes et durs regardaient droit devant eux semblant voir ailleurs. L'enfant tenait ses petites mains maigres croisées sur sa poitrine. Lise l'appela doucement :

— Lolotte, te rappelles-tu ce dimanche où tu es allée avec ton père à Neuilly, c'est en revenant que tu es tombée malade. Qu'aviez-vous fait ? Raconte-moi.

— Nous avions pris un bateau et papa a voulu...

— Parle, voyons qu'a-t-il voulu ton père ?

— Il a voulu...

Lotte leva son petit bras, le laissa retomber, puis ferma les yeux, le visage douloureusement crispé, disant d'une voix éteinte :

— Je ne peux pas.

Lise devenue toute pâle ne trouvait pas une parole. Pour se donner une contenance, elle se dirigea vers la porte, les ouvrières parlaient plus fort.

— Laisse-les, va dit l'enfant, et elle se retourna contre le mur.

Charles et Lise eurent cette nuit là une explication terrible. Charles nia d'abord, avoua ensuite, s'accusant d'être un misérable : puis, comme Lise, emportée par la colère, l'accablait des pires invectives, il protesta qu'il n'avait rien fait de grave, se transforma en accusateur, s'en prenant à son indifférence, à son avarice, prétendant encore qu'elle avait appris des manières provocantes à sa fille. Ils se battirent.

Le lendemain le docteur Lagorne fut à la fois stupéfait et grandement effrayé de l'état dans lequel il trouva sa malade. Il ne demanda pas d'explications. Le visage rougi et tuméfié de Lise était suffisamment explicite, mais il conseilla d'emmener l'enfant à l'hôpital. Lise, blessée au vif dans son amour-propre, faillit s'en étrangler de colère :

— J'aime ma fille, Monsieur, je la soigne.

— Raison de plus, Madame.

De nouveau Charlotte délira. Guiguite qu'il avait fallu reprendre, le petit frère ayant attrapé la rougeole, se précipitait alors vers le lit criant :

— Lolo, Lolo, je suis là, je ne veux pas que tu meures.

Une taloche la renvoyait pleurer dans un coin.

Enfin, le docteur Lagorne déclara :

— Je crois que nous l'en tirerons, mais évitez le

bruit je vous en conjure, Madame, avec une rechute. si la pauvre petite n'en mourrait pas, elle resterait idiote.

Par une bizarrerie extraordinaire, plus la notion des choses revenait à la malade, moins celle-ci voulait voir son médecin, le pauvre homme cependant la traitait avec toute la douceur imaginable. Avant de lui prendre la main, il s'asseyait auprès d'elle, lui racontait des histoires, tout était inutile. Lotte ne le quittait pas des yeux, semblant l'épier farouche, et dès qu'il tentait un mouvement vers elle, se dressait toute hérissée. Il lui avait apporté des images, une grande poupée, vêtue de velours et parlant. Lotte l'avait regardée longtemps, puis jetée.

Comme après chaque visite, l'enfant semblait avoir une recrudescence de fièvre, la mère n'était pas éloigné de croire que le médecin le faisait exprès. Sa gentillesse ne la touchait point. Elle pensait qu'il fallait être fou pour donner des poupées à une grande fille de onze ans et que, pour ce que l'argent lui coûtait — trois francs une visite, il ne restait pas une demi-heure — il pouvait bien faire des cadeaux inutiles. Allait-il continuer de venir puisque la petite était sauvée ainsi qu'il l'avait dit ? Lise n'osait le prier de rester chez lui, mais elle s'efforçait de traduire son désir par son attitude ; elle savait gré à l'enfant de son inexplicable antipathie, l'y encourageait en faisant sur le docteur, avant son arrivée et après son départ, des réflexions désobligeantes, pas toujours interrompues assez tôt, ni commencées assez tard pour qu'il ne les entendît point, elle ne le reconduisait plus :

— Ne vous donnez pas la peine, disait-il.

Comprenait-il le manège de la mère ? Sa malade l'intéressait, il sentait là un mystère qu'il aurait

voulu éclaircir, continuait de venir, toujours calme et s'exprimant doucement, captant peu à peu la confiance de la petite. Lise pensait que ces gens sont décidément sans amour-propre et que d'ailleurs elle ne paierait pas de sitôt.

Depuis leur dernière dispute, Charles s'occupait activement de la maison, rentrait pour dîner, (on mettait la table dans l'atelier), ne faisait plus de scènes. Lise se reprenait malgré tout à l'espérance, lorsque la concierge lui remit une lettre de sa sœur Sophie. Le petit garçon, ayant attrapé une bronchite par-dessus sa rougeole, était mort. Charles dut tout quitter pour partir à l'enterrement.

Lise se sentait devenir enragée de haine contre tout devant cette injustice du sort. N'avait-elle pas toujours fait son devoir ? pourquoi cet acharnement contre elle ? Alors que d'autres paresseuses et dépensières qu'elle connaissait, voyaient tout leur réussir, telle cette Mme Porcher, la femme du marchand de vins chez lequel Charles allait jouer. Une belle femme qui avait pour mari un brave homme, toujours occupé à se donner du mal pour faire aller sa maison tandis qu'elle coquetait, sinon davantage, avec le bel Hector, placier et associé de la Maison Ledoux, pourtant marié aussi. Ah la vie !

Un matin, en s'éveillant, Lotte se découvrit et se vit toute rouge. Elle fut saisie d'une terreur affreuse, cependant elle n'appela pas, mais ramenant ses couvertures jusque sous son menton, se mit à réfléchir. Des histoires lui revenaient, des racontars de fillettes auxquels elle n'avait jamais prêté grande attention, les prenant pour des méchancetés. C'est ainsi que des grandes dans le jardin, près de leur banc, aimaient à s'apitoyer sur la mère de Rachel qui avait tant d'enfants et dont chaque fois le ventre devait s'ouvrir. Et pauvre Rachel de sangloter, tandis que

d'autres soutenaient que cela arrivait tout seul. Charlotte prenait parti pour ces dernières, bien qu'elle n'en sût rien du tout, afin de consoler Rachel qui adorait sa maman. Maintenant, elle pensait que c'était peut-être les premières qui avaient raison, elle se souvenait d'une ouvrière disant un soir en parlant d'une de ses compagnes, mariée depuis peu, et morte d'une fausse couche :

— Que voulez-vous aussi, c'est trop jeune.

Lise fut fort contrariée en voyant ce qui s'était passé, et pétrifiée quand elle entendit sa fille demander d'une voix blanche, mais tranquille :

— Maman est-ce que je vais bientôt mourir?

Elle haussa les épaules et répondit d'un ton rogue :

— Voyons ne fais pas l'imbécile...

— Maman, cela vaudrait mieux.

— Ah mais! tu m'agaces avec tes manières. Tais-toi, à ton âge, on sait beaucoup de choses, je me souviens bien de ce que j'entendais en classe, et j'étais à l'école des Sœurs, moi. Ton père n'a voulu que te faire peur, tu le sais parfaitement bien, et tu es une grande fille maintenant voilà tout.

Beaucoup de personnes ont coutume de parler avec mystère ou de ne pas parler du tout de ces choses de la vie. Quelque enfant demande-t-il des explications, on lui fait un conte stupide. Insiste-t-il ? On lui enjoint de se taire en l'accusant d'être vicieux. Cependant la vie ne changeant pas selon les caprices de la pruderie, les grandes personnes qui désirent rester silencieuses en sont réduites à compter sur la loquacité des autres. Ainsi les petites intelligences se souillent d'hypothèses saugrenues et apprennent qu'il y a un vice, lequel on pourrait définir : Le besoin de savoir ou de faire les choses défendues, uniquement parce que défendues. Lise croyait n'a-

voir jamais connu le vice dont lui avait tant parlé en classe et dans la famille. Jamais elle n'était restée ainsi des heures à réfléchir, elle n'avait pas de crises de nerfs. Après l'histoire de son frère, elle n'avait pas songé à attraper une fièvre cérébrale. Elle avait même continué de l'aimer son frère, puisque c'était son frère, seulement leur mère les menait tous autrement durement. Lise n'avait pas su élever ses enfants, elle avait voulu qu'ils fussent plus heureux, et cela encore se retournait contre elle, le résultat c'était cette fille énigmatique, agaçante, apprenant la mort de son petit frère sans s'émouvoir (Lotte ne l'avait jamais vu) et parlant de mourir avec des airs de victime, alors qu'elle n'avait rien. De plus, Lotte se mettait à causer avec son médecin, il allait profiter de cet accident pour continuer ses visites, et Lise craignait que la petite n'en arrivât à des confidences tout à fait inutiles mais dont elle était bien capable ayant prouvé dès son enfance qu'elle n'avait aucune retenue. Lise admettait cet argument de son mari : Charlotte avait toujours eu des manières provocantes. Charles n'était pas méchant. Depuis la mort de leur pauvre petit, il était redevenu très bon avec sa femme, comme aux premiers temps de leur mariage, mais elle appréciait mieux cette bonté, et trouvait du charme à ses caresses. Pourquoi ? Cela lui était arrivé tout à coup, la remplissant de honte. Lise craignait le regard de sa fille comme si celle-ci eût pu la deviner. Ce regard se posait sur elle parfois comme pour une interrogation anxieuse et suffisait à arrêter sur ses lèvres les reproches qu'elle croyait utile de lui adresser pour la secouer, pour qu'elle cessât cette comédie. Lise avait vaguement l'intuition que la tendresse particulière qu'elle ressentait maintenant pour Charles empruntait à ce qui s'était passé quelque chose d'horrible, que ce qui s'était passé en

était la cause, et c'était vrai sans doute. Charles et Lise s'étaient depuis débattus l'un et l'autre au sein d'une telle détresse morale, tout leur manquant à l'un et à l'autre à la fois, que leur commune torture les avait rapprochés.

Ces choses arrivent comme pour dire que la vie avilie, désavouée, méconnue, opprimée, est là, toujours invincible et suprêmement pitoyable. Lise la maudissait, l'accusait seule de sa déchéance, bien prête aussi de maudire cette enfant qui était là encore pour lui reprocher de déchoir. Peut-être n'était-ce pas la vie qui était coupable, mais ce vice, attrait irrésistible de ce que tout défend, interdit, que subissent sans résistance ceux-là trop faibles, sur lesquels la compression s'est exercée jusqu'à les rendre incapables de toute impulsion naturelle, pauvres malades que rien ne peut guérir.

Le docteur Lagorne permit enfin à Charlotte de se lever un peu chaque jour, puis proposa à la mère d'envoyer la petite chez des paysans qu'il connaissait aux environs de Châteaudun, et qui ne prendraient pas cher. Charles laissa voir que c'était assez son avis, tout en protestant qu'il entendait ne plus s'occuper de sa fille, laissant la mère libre. Lise songea que ce serait encore de l'argent de perdu. Pourtant, soulagée, elle accepta.

IV

Lotte partit toute seule, à huit heures du matin, elle aussi était heureuse de ce départ. Guiguite s'était jetée dans ses bras en pleurant, sa mère l'avait embrassée, elle s'était laissée faire, le leur avait rendu distraitement ; le visage fermé, le regard absent, elle ne tenait plus à rien, sa pensée ne s'attardait plus qu'à ce mot : partir, ne plus rien voir, ne plus rien entendre de tout ce qu'elle connaissait.

Elle descendit à B.... comme on le lui avait dit, devant une petite gare tout enguirlandée de glycines. Sur le quai, une jeune fille de vingt ans, vêtue d'une jupe et d'un caraco de teinte neutre, la face jaune, encadrée d'une marmotte blanche cachant entièrement ses cheveux et que recouvrait encore un bonnet noir en dentelles, garni de rubans rouges et verts, causait avec un employé. Lotte restait là, interdite, ne sachant exactement que faire. La jeune fille s'étant retournée, l'aperçut et vint à elle :

— C'est moi qu'suis Henriette Pagcol.

Elles sortirent ensemble. Henriette arrangea une planche dans une charrette à deux roues qui attendait sur la place, fit asseoir la petite. Elles partirent.

Le gros cheval brun trottait doucement. Henriette examinait sa compagne tout en tenant les yeux baissés et ne parlait pas. Charlotte cherchait à comprendre pourquoi elle portait encore un bonnet par-dessus sa marmotte, et pourquoi dans ce bonnet, elle

mettait tant de petits rubans. A la sortie de la ville un groupe de gamins jouaient sur la route. Ils s'arrêtèrent, s'écartèrent pour les laisser passer, puis se mirent à courir derrière la voiture, poussant de grands cris :

— C'est votre chapeau, dit Henriette.

Elle ajouta :

— Quand on passera sur le pont du chemin de fer, faudra vous tenir, des fois que Zéphir irait s'emballer ; l'est craintif.

Le craintif Zéphir paraissait bien lourd pour s'emballer, cependant il prit effectivement sa course un peu avant le pont, sans que Lotte pût découvrir à quel propos. Henriette tirait de toutes ses forces sur les guides, criant :

— Aidez-moi donc.

Le malheureux cheval courait tout sur le côté, et Lotte pensait qu'au lieu de passer sur le pont, il allait les jeter sur la voie. La voiture arriva juste au ras du parapet que les roues effleurèrent. Quand Zéphir fut de l'autre côté, il s'arrêta pour souffler.

Henriette Pageol habitait tout au bout du village avec son vieux père. Cet homme chenu, presque complètement plié en deux, fit sur Lotte une impression profonde. Il leva, pour lui souhaiter le bonjour, une face ridée où vacillaient des yeux au regard mort, et encadrée de longs cheveux gris sale. Sa bouche tremblait toujours, sa main était sèche, ridée et froide.

Tout de suite, Lotte aima la chambre qu'on lui avait réservée. Pour y pénétrer, il fallait descendre trois marches. La porte donnait sur une réserve où l'on rangeait les sacs de blé. La nuit, Lotte entendait les souris y grignoter. La fenêtre grillée arrivait au ras du sol du jardin, devant s'étendaient quelques rangées de poiriers et on pouvait se croire

ainsi enterrée au fond d'un grand bois. Le plancher était la terre nue ; toutefois, pour faire honneur à la Parisienne, on avait sorti un petit tapis de laine aux couleurs vives. Placé au milieu de la chambre, il n'avait pas un mètre carré peut-être. Lotte l'aimait, il avait un petit air naïf de dire : Je suis là pour toi.

Lotte possédait, en outre, un coffre pour serrer ses vêtements, il était également sa table de toilette. elle avait aussi une chaise de paille, sur laquelle elle montait pour atteindre son grand lit aux rideaux de lustrine verte.

La maison comprenait encore une autre pièce, très grande, meublée de deux lits pareils à celui de Charlotte. Elle était occupée par le père et la fille. Il s'y trouvait deux grands coffres de bois, une immense cheminée avec un petit banc à l'intérieur pour s'asseoir. Pour entrer dans cette pièce, il fallait aussi descendre des marches, mais là, c'était la porte qui servait de fenêtre. Cette porte s'ouvrait en deux parties ; pour voir clair il fallait laisser le haut ouvert. La plupart des maisons du village étaient ainsi, cachées sous de grands toits de chaume dont les pentes inclinées arrivaient presque à terre.

— Pourquoi? avait demandé Lotte.

— A cause du vent.

L'enfant regardait, curieuse, étonnée. Le vent ici ne semblait pas souffler plus fort qu'ailleurs. Peut-être comme le cheval Zéphir, les petites maisons étaient-elles craintives.

On mangeait dans la grande salle sur l'un des coffres. La petite, non habituée, préférait prendre son assiette sur ses genoux. On lui faisait chaque jour des œufs et une côtelette qu'un boucher apportait de la ville. Les Pageol mangeaient de la bouillie, du pain avec un morceau de fromage, quelquefois un

morceau de lard. Souvent Henriette enlevait l'assiette de son père encore à moitié pleine :

— Vous en avez assez.

Cet acte peinait la petite, elle aurait voulu partager sa côtelette. Le vieux refusait, hochant la tête :

— Ça n'est pas pour nous.

Parlant de sa fille, il disait lorsqu'elle s'absentait pour une raison quelconque :

— Faut pas vous attentionner, l'est pas méchante, l'est aigrie.

Henriette Pageol, en effet, était malade, elle avait des abcès tout autour du cou, et allait à Châteaudun pour se faire soigner, mais il lui était venu un abcès semblable dans l'aine et, pour celui-là, elle ne voulait pas voir de médecin malgré les prières et les raisonnements de son père :

— Une jambe, c'est une jambe, ma fille.

— Taisez-vous, savez pas qu'est que vous dites, vous ne comprenez rien.

Les Pageol étaient pauvres quoiqu'ils eussent des champs. Le père ne pouvait plus travailler. Avant, le fils s'en occupait ; il s'était marié avec une belle jeune fille alerte et avenante et établi aubergiste dans un pays voisin: La bru était très gentille, les premiers temps, invitait Henriette et le vieux, les nourrissait, les soignait bien. Henriette ne voulait pas rester, détestait sa belle-sœur :

— Voyez-vous, soupirait le père, c'est point sa faute. Ils étions jeunes, amoureux, tout le jour y se taquinions comme de jeunes chats, ça lui fait gros, l'est jeune aussi elle.

Henriette Pageol allait aux champs à la place de son frère. Puis, quand elle était trop fatiguée, elle restait à la maison à tricoter, déplorant l'argent que ça coûtait de faire faire le travail. Alors, Lotte assu-

rait qu'elle pourrait bien aussi manger de la bouillie, elle l'aimait beaucoup.

Lise n'eût pas manqué de se scandaliser de cette générosité de sa fille qui se montrait à son égard si peu reconnaissante. C'est que la reconnaissance n'est pas un sentiment naturel et que la tendresse ne va naturellement qu'à ceux qui donnent ou semblent donner sans rien en attendre.

Lotte aimait encore à s'en aller le long du Loir. Il était large, coulait calme et clair, on voyait les cailloux du fond. De temps en temps, Henriette lui confiait les deux vaches à garder. Lotte n'était pas très rassurée, elle avait un grand bâton :

— Y a qu'à se mettre devant recommandait Henriette.

L'enfant n'osait pas, dès qu'elles arrivaient au bord de l'eau, les méchantes bêtes tendaient le cou comme pour humer l'odeur du champ d'en face lequel appartenait au meunier, et traversaient, l'eau leur venant jusqu'au jarret. Lotte devait retourner chercher Henriette qui arrivait furieuse, invectivant ses bêtes ainsi que des petites filles déraisonnables.

En remontant le Loir, on arrivait à une petite passerelle ; de l'autre côté, s'étendait une grande allée au fond s'entrevoyait une maison blanche, les portes et les volets toujours fermés, le château. Lotte aimait à s'asseoir, restait à la regarder. Après elle s'enfonçait dans la futaie.

On y entrait par une petite sente toute verte. Il s'y trouvait beaucoup de sapins, une odeur pénétrante vous arrivait des profondeurs. Le soleil, de place en place, barrait le chemin de longues bandes lumineuses, des avenues s'ouvraient avec, au loin, de grandes clartés qui étaient des clairières. Lotte marchait doucement ainsi qu'en un temple. Parfois, l'herbe frémissait, ondulait, une couleuvre s'enfuyait

en dérangeant quelques feuilles. Lotte s'arrêtait effrayée, de petits oiseaux lançaient des trilles brillantes, quelque coucou émettait ses deux notes monotones et mélancoliques. Elle répondait : coucou. L'oiseau recommençait, et elle se mettait à rire toute seule.

Au bout, on arrivait à un grand rond vert. Au milieu s'élevait un énorme chêne, aux rameaux tordus, au tronc puissant. La petite défaisait son mantelet, le posait à terre, se couchait. Elle restait ainsi des heures. Au travers des feuilles elle regardait le ciel. Tous les bruits semblaient en tomber ouatés, comme s'ils eussent craint de troubler cette grande paix qui enveloppait la terre, et Lotte rêvait à la maison blanche, toujours close et muette au bord de la rivière qui lui semblait le château de la Belle au Bois Dormant.

Sur le chemin, il lui arriva de se croiser certain jour avec un paysan. Il la salua, passa tranquille. Mais Lotte n'osa plus dès lors aller jusqu'au gros chêne. Elle faisait quelques pas dans le sentier, s'arrêtait le cœur battant, hésitante, se reprochant sa lâcheté comme l'abandon d'un ami, puis retournait en courant.

Partout, dans le village, il y avait du monde, des vieux et des femmes sur les portes, des gamins jouant, chacun lui criait :

— Bonjour.

Elle répondait doucement, ne voulait lier conversation avec personne, et se réfugiait dans l'église.

C'était une toute petite église au porche protégé d'un auvent de bois, avançant sur la place, son clocher n'était qu'une grande flèche d'ardoise, la porte était toujours ouverte. A l'intérieur, la mousse tapissait les pieds des murs et même les dalles du sol. Au fond le chœur flamboyait bien que beaucoup

de vitraux fussent cassés. A droite et à gauche, une chapelle ; dans l'une se trouvait une belle vierge de pierre grise, au sourire accueillant, tendant les bras comme si elle eût voulu serrer sur son cœur tous les petits êtres en peine. Dans l'autre peinte en bleu et parsemée d'étoiles d'or, était accorché un grand tableau un peu moisi. On y voyait des arbres comme ceux de la futaie, et un cerf, les pattes rigides, la tête chargée de bois, ornée d'une auréole, regardant sévère et digne un chasseur à cotte de pourpre, les mains jointes, à genoux devant lui.

Lotte allait sourire à la Vierge, prenait une chaise, la posait délicatement à terre, et s'asseyait devant le tableau. L'une incarnait la tendresse dont sa pauvre petite âme souffrante avait tant besoin, l'autre une grande justice en laquelle elle voulait croire. Une justice qui devait présider aux destinées de la maison blanche, guider et soutenir Lucie Parent, Rachel, Guiguite, dans la vie, consoler les pauvres créatures perdues, toujours arrivait à jeter les chasseurs aux pieds de leurs victimes. Sans doute, Mlle Collon était là pour démontrer que la foi n'attendrit point tous les cœurs. La foi de Mlle Collon n'était pas véritable, son Dieu était un faux Dieu. Charlotte se remémorait certains passages de ses lectures et qu'Edgar Quinet, Michelet, parlaient d'un Dieu. Parfois, une hirondelle entrait, voletait çà et là, faisant : cui-cui, et distrayait Lotte de sa rêverie. D'autres fois, elle finissait par s'endormir. Pour sa divinité, elle ne trouvait pas de prière bien précise. Si elle eût connu les Pères de l'Eglises, elle eût dit : « O mon Dieu ! donnez-moi votre paix, une paix tranquille, une paix qui ne serait troublée d'aucun regret. »

Au début du crépuscule, elle s'en revenait par un sentier bordé de buissons épineux serpentant au

travers des champs. De-ci, de-là, de délicates campanules frissonnaient entre les herbes, Lotte les cueillait pour le père. Au bout du chemin, elle se retournait, contemplait la plaine, émue.

La belle plaine ! Le soleil pas encore couché, mais déjà caché derrière le bois dorait la tête des arbres et dotait les champs d'un éclairage étrange. Des terres jaunes simplement retournées passaient au rouge sombre, tandis que d'autres, où croissaient des avoines et du blé, resplendissaient dans une fine lumière, adoucie, tamisée. Le bleu du ciel devenait vert. Vers lui, l'église élançait sa flèche, touchante d'être si hardie, étant si menue. De cette plaine tous se plaignaient ; les uns disaient : la récolte sera bonne, elle aurait pu être meilleure, si ceci, si cela ; d'autres répondaient : la récolte sera mauvaise. Le soleil sans les entendre parait chaque champ, aucun n'était pareil et tous étaient splendides, soit que le ciel fût tout à fait pur, soit que l'horizon gardât quelques gros nuages, oiseaux noirs et fantastiques, amoncellements de montagnes aux cimes neigeuses, ou seulement de longues traînées, nuées blanches plus légères que le plus léger voile de tulle.

Les belles plaines de nos campagnes ! Combien pour elles savent peiner qui par elles ne savent ou ne peuvent se réjouir. Combien peu savent voir leur beauté à cette heure où un même soleil magnifie avec elles la joie de la terre et le travail des hommes, triomphante réponse de la nature, une et l'infinité, au timide espoir qu'exprime l'humble église de leur village. Cette paix divine, partage des choses insensibles qui l'ignorent, ne pourrons-nous jamais faire qu'il soit donné de la connaître à tous les cœurs ?

L'enfant devait souvent rester devant la porte de la maison attendant le départ des oies en train de

manger des pommes de terre dans une grande terrine. placée au milieu de la cour. Rentrée, elle allait s'asseoir au coin de la cheminée en face du vieux. Elle regardait les petites flammes jaunâtres lécher la marmite où se faisait la soupe, reportant les yeux de temps à autre sur les fragiles fleurettes dansantes entre les doigts tremblants de son compagnon. Il les tenait avec précaution, attendri par cette attention de la jeune fille, essayant pour elle un pauvre sourire. Il avait toujours travaillé, comme une bête de somme. Il n'était plus bon à rien, très las, vaguement désireux d'un peu de tendresse et de quiétude, comme on peut l'être de ce qu'on sait chimérique et impossible. Sa fille n'avait pour lui que de dures paroles. Il les acceptait comme son dû. Qui était-elle cette petite demoiselle étrangère bonne pour lui, quoique ne lui devant rien? Il ne comprenait guère. Elle était triste, il aurait voulu la distraire, et ne savait pas très bien.

Lise vint voir sa fille à la fin du mois. Lotte apprit que tout le monde s'était installé à Neuilly. Maman avait un air gai que la petite ne lui avait jamais vu, des roses rouges ornaient son chapeau, ses cheveux dépassaient sur son front.

— Tu te frises ? s'étonna l'enfant.

Maman rougit sans répondre. Elle avait apporté une ceinture de cuir jaune de la part de papa. Lotte la laissa sur le coffre où elle avait été déposée, sans un mot de remerciement, sans consentir à y toucher. Il fallut qu'elle se fît belle, et se promena toute la journée dans le village, maman entrait dans chaque maison, causait, aimable. Elle comptait ramener Charlotte avec elle. En apprenant comment elle était sauvage, taciturne et fiérote, elle jugea qu'il valait mieux la laisser encore.

Ainsi se passa tout l'été. Lotte forcissait, son teint se rosait légèrement, elle causait plus volontiers avec le vieux père Pageol, l'obligeant à partager sa côtelette, retournait au gros chêne et ne semblait plus craindre les passants. Elle consentait à retirer ses bas pour traverser le Loir et chercher les vaches, jouait même souvent avec une petite chevrette qu'on avait achetée et qui, en courant, la jetait par terre. Le soir elle voulait aussi manger de la bouillie ; après, elle lisait tout haut l'Evangile selon saint Luc qu'Henriette avait découvert dans l'un des coffres, et elle consolait de son mieux la pauvre fille que ses abcès faisaient atrocement souffrir. Celle-ci s'étonnait qu'elle pût ainsi passer des heures à l'église, et refusât cependant d'aller à la messe.

— La messe, c'est de la comédie, disait Lotte.

Et elle se lançait dans de grandes explications, son auditrice ne paraissait guère convaincue.

Une lettre de maman arriva, envoyant l'argent pour revenir. Les classes allaient recommencer, Charlotte était grande, elle devait se mettre à travailler bientôt.

Un matin, de nouveau, Henriette attela le Zéphir. Lotte le cœur gros, serrant la main du vieux père, son petit paquet au bras, devant la porte, attendait. Elle emportait un jupon de laine rouge, cadeau d'Henriette et l'Evangile. Il faisait un grand vent, soulevant des nuages de poussière ; sans cesse, sur la route, le Zéphir s'effrayait et sautait de côté. Sur le quai la jeune fille et l'enfant s'embrassèrent et Lotte resta longtemps à la portière agitant son mouchoir,

Lotte trouva Guiguite très changée et grandie. Elle avait maintenant beaucoup d'amies et était occupée à jouer avec elles dans la cour, elle ne salua sa sœur que d'un bonjour vague, rieur et hâtif. Ma-

man avec le commencement de la saison avait de nouveau beaucoup d'ouvrage. On ne voyait papa qu'aux heures des repas. Le premier jour, il avait été embrasser Lotte, elle avait pâli, sans répondre. Ces repas pour elle étaient un supplice; assise en face de lui, elle n'ouvrait pas la bouche, déjeunait vite pour s'en retourner en classe, le soir dînait vite pour aller s'asseoir dans un coin avec un livre. Charles avait essayé de réagir, de lui parler, se moquant d'elle.

— Tu as donc laissé ta langue avec les oies que tu quittes ?

Il n'en avait rien obtenu. Agacé, il l'avait menacée de la gifler. Lotte avait levé la tête, lui lançant un tel regard à la fois dédaigneux et désespéré, qu'il n'avait pas osé.

Qu'éprouvait-il devant elle ? Un sentiment de gêne insupportable. Pour s'en délivrer, il aurait voulu lui demander pardon, lui dire qu'il regrettait, lui expliquer. Il ne trouvait pas les mots, dès qu'il tentait une démarche, il sentait son insuffisance, bien plus son action néfaste qui avait pour effet d'éloigner l'enfant davantage. Alors, il voulait se persuader, ainsi qu'il affectait de le croire vis-à-vis de Lise, qu'il n'avait rien fait de tellement blâmable et essayait de la brusquerie maladroitement. Il aimait sa fille, mais il n'était pas profond psychologue, il ne voyait pas qu'entre elle et lui, plus rien n'était possible que la haine, sinon l'oubli, que son crime était d'avoir profondément troublé, bouleversé une jeune âme, fière, naïve et tendre, en répondant par l'infamie à une effusion charmante. En en méconnaissant la pureté, il lui avait appris la méfiance d'elle-même et la petite surveillait ses gestes et ses paroles, toujours renfermée en une réserve plus que prudente.

Charles avait eu un éclair de raison, il avait voulu

revenir en arrière, recommencer sa vie, il s'était promis d'avoir désormais de la conduite. Cela apparaissait étrangement difficile et le résultat s'affirmait mince à côté de l'effort qu'il coûtait. De jour en jour, il croyait voir plus clairement que le mal qu'il avait fait était irréparable, que son enfant ne reviendrait jamais vers lui, que c'en était fini des seules joies pures qu'il lui avait été donné de connaître, ces joies qu'elle lui avait permis de revivre en lui rappelant les belles heures studieuses de sa jeunesse, quand lui aussi lisait, pensait. Pourquoi les appréciait-il trop tard? Pourquoi comprenait-il trop tard qu'il n'aurait jamais dû y renoncer? Vraiment le châtiment dépassait la faute, Charlotte exagérait la susceptibilité, montrait une mauvaise volonté opiniâtre, un mépris trop tenace et injurieux. Ah! cette fille était bien têtue comme sa mère.

Ainsi nous sommes toujours prêts à accuser les autres de nos erreurs, et prompts à nous abuser nous-mêmes. Il savait que cela était faux. Si Lise se fût permis de le prétendre, il l'eût vivement rabrouée pour sa folle outrecuidance. Sa fille était trop intelligente, elle lui ressemblait à lui, il lui avait fait du mal, c'était une monstrueuse injustice que cela eût pu être possible, il ne l'avait jamais voulu.

L'incompréhension de Lise aussi l'agaçait; autrefois elle ignorait le plaisir, maintenant, elle semblait ignorer les remords. Sur elle il venait de remporter une victoire, il en éprouvait une satisfaction malsaine, il l'avait matée, la méprisait et finalement demeurait mécontent, aussi négligeait-il Lise affectueuse après l'avoir tant tourmentée, résistante. La malheureuse n'y comprenait rien, ses préjugés avaient cet avantage de l'empêcher de s'en plaindre et de lui tenir lieu de dignité, et cet inconvénient de

l'empêcher de reconnaître vis-à-vis d'elle-même qu'elle en souffrait plus que de tout autre chose.

Charles avait toujours été orgueilleux, il était devenu d'une suffisance insupportable, rien n'était bon de ce qui ne venait pas de lui. Il était devenu avare, ce qui n'était pas pour lui était toujours trop cher. A table, il lui fallait un couvert et un verre réservés, des mets d'exception, lesquels se trouvaient n'être jamais ceux qu'il aurait désirés. Les disputes étaient fréquentes. Lorsqu'elles commençaient, Lotte s'esquivait en cachette pour lire dans l'atelier. Si Lise l'apercevait, elle la rattrapait, tournant sa rage contre elle :

— Sale bête, sans cœur, ah ! cela lui est bien égal, le mal qu'on se donne.

Lise accusait les livres de monter la tête à sa fille.

Le soir après le dîner, elle aurait voulu qu'elle vînt apprendre à travailler, Lotte s'y refusait. Maman pour la punir s'emparait de son cartable ; il fallait bien le rendre, il contenait les livres de l'école. D'ailleurs quand Lotte ne lisait pas, elle ne travaillait pas davantage, elle restait immobile, silencieuse, réfléchissant. Ni punition, ni reproche ne la touchait, elle était d'une apathie invincible et déconcertante. La mère était stupéfaite, se rappelait cette menace du médecin promettant qu'elle deviendrait idiote, comme on se souvient qu'un tel vous a jeté un sort, et songeait sérieusement à placer l'enfant dans un couvent.

A l'école aussi, on trouvait Lotte profondément transformée, Rachel n'y était plus, personne ne savait trop pourquoi, on attribuait à son départ la tristesse de son amie.

Lotte travaillait assidûment ; elle supportait les taquineries de ses compagnes, leurs méchancetés sans y répondre, si bien qu'elles avaient fini par

la laisser tranquille. Mlle Collon l'avait surprise pendant la récréation lisant l'Evangile, elle lui avait parlé doucement, demandant si elle allait faire sa première communion.

— Non, avait répondu Lotte, ce n'est pas nécessaire.

Pendant quelque temps, la maîtresse s'était efforcée d'être aimable. Elle n'obtenait que des réponses brèves, des monosyllabes. Quand de guerre lasse, elle finissait par s'éloigner, raide, majestueuse et lente, Lotte la suivait des yeux en murmurant : Pharisienne.

Lotte était maintenant rarement punie, cependant Mlle Collon dut sévir deux fois dans des circonstances particulièrement pénibles et gênantes.

Ayant trouvé sa chaise toute barbouillée d'encre et ne pouvant parvenir à découvrir la coupable, elle menaçait de punir toute la classe. Lotte se leva, déclara :

— C'est moi.

Mais Georgette Blanc, la plus dissipée et la plus en retard, se leva à son tour pour déclarer que c'était elle. Lotte avoua son mensonge, fut moralisée. Cette même semaine, Lotte mérita la croix et le lundi, Mlle Collon, avec stupeur, vit arriver Georgette Blanc, radieuse, portant la croix que Lotte lui avait donnée.

Un mot fut remis à Guiguite avec mission de le transmettre à leurs parents. Lise, que les nouvelles manières de son aînée inquiétaient, avait chargé Guiguite de rapporter ce que faisait sa sœur. Guiguite ne s'en souciait pas, elle était toujours entourée d'un essaim de petites filles jaseuses, le soir à quatre heures. On oubliait vite Lotte trop triste. On se retrouvait toutes ensemble les après-midi du jeudi et du dimanche, sur le boulevard. Guiguite jouait, Lotte

lisait assise sur un banc. Chacune d'elle recevait un sou pour son goûter, Lotte l'économisait, cela lui permettait d'écrire de temps en temps à Henriette Pageol de longues lettres dans lesquelles elle lui prêchait la résignation. La pauvre fille mourut quatre mois après le retour de la petite. Celle-ci écrivit au père, il s'était retiré chez son fils, lequel répondit qu'il était très flatté de l'honneur qu'on faisait à sa famille. Dès lors, l'enfant n'économisa plus que pour acheter des livres. C'est ainsi qu'elle put acquérir, pour dix sous, les *Pensées de Pascal* chez un libraire soldant de vieux bouquins dans le passage.

Dès les premiers jours de l'été, on prit l'habitude de partir tous les samedis pour la campagne. C'était la volonté de Charles, et Lise ne savait plus lui résister. La mélancolie de la petite augmenta. Elle avait pour Neuilly, et pour la Marne surtout, une grande aversion, se sauvant dès qu'il s'agissait d'y aller. Charles fréquentait les guinguettes, faisait du canotage, rentrait ivre avec des copains ivres également, voulait qu'ils dînassent, couchassent à la maison. A table, ils tenaient des propos obscènes, se livraient à des incongruités, racontaient des histoires grossières. Charles s'esclaffait, plaisantait sa femme, gênée, parlait des filles, mijaurées, saintes nitouches, qui, au fond, ne demandaient pas mieux. Guiguite riait, papa l'embrassait, Lotte, très pâle, regardait sa mère, indignée de son silence. Celle-ci, effrayée, trouvait parfois le courage de la montrer au père en lui disant :

— Prends garde.

Alors, il s'en tenait aux sarcasmes.

Pour comble de malheur, Charles se lia avec le voisin, un ancien fleuriste approchant de la soixantaine et époux d'une jeune femme de vingt-cinq ans. Grande et mince, les cheveux roux, les lèvres pein-

tes, le visage poudré, l'allure indolente, Mme Stidel incarnait pour Lise le type même de la cocotte. Cette femme devint la cause et le prétexte d'effroyables scènes qui dégénéraient en batailles. Cela arrivait la nuit. Les fillettes couchaient dans une chambre attenante à celle de leurs parents. Réveillées, elles se levaient, tiraient leur lit devant la porte, écoutaient les coups, les heurts, les injures. Soudain tout s'arrêtait, puis on entendait maman pleurer, soupirer, gémir. Guiguite sanglotait :

— Il la tue.

Lotte secouait la tête, frémissante de honte et de colère, se souvenait et plaignait maman. Elle se détournait de Mme Stidel quand elle la rencontrait, faisant semblant de ne pas l'avoir vue, et rentrait à la maison pour ne pas répondre lorsqu'elle l'entendait appeler par-dessus la haie qui séparait les deux jardins :

— Bonjour mignonnes.

Cette femme, qui se laissait aimer de papa, sans y être forcée, lui répugnait, lui faisait l'effet d'être sale. Cette insolence permettait à Charles de crier à propos de tout et de rien qu'aucune mère n'était capable d'élever ses enfants plus mal que la leur.

— T'es rien malhonnête aussi, reprochait Guiguite.

Un dimanche matin, à la suite d'une épouvantable dispute, Lise fut prise des douleurs de l'enfantement et accoucha d'une fille, à huit mois. Mme Stidel arriva la première pour la secourir, recommanda son médecin qui ne demeurait pas loin. Lise voulait une sage-femme. Charles la traita d'imbécile, cependant consentit à courir au Perreux. Ensuite, il fallut chercher la vieille tante Anna, la fleuriste, sœur de Mémé, écrire à la tante Sophie.

Tante Anna était une grosse femme aux gestes

lents et mesurés, les cheveux blancs et la voix douce. Les enfants ne la connaissaient pas encore et la regardaient curieusement. Elle vivait très retirée, dans une petite chambre, à la barrière de Montrouge, avec moins de vingt sous par jour, ne se plaignait jamais, ne voyait personne, par contre se dérangeait toujours lorsqu'on la demandait. Elle gourmandait Charles, gourmandait Lise. Elle n'avait pas été heureuse, mais elle et son mari ne s'étaient jamais disputés. Il était sec, égoïste et dur, elle était sa femme, sa servante, elle s'inclinait. Sa seule consolation était d'aller prier, pleurer dans le sein de ce Dieu « qui est mort pour nous ». Le mari de tante Anna aussi était mort, heureusement pour son entourage. Depuis, chaque jour, elle n'avait pas manqué de prier pour son repos. Il lui avait laissé un fils, sec comme lui-même. Sa mère l'aimait passionnément, il ne venait jamais la voir, lui envoyait l'argent de son terme, irrégulièrement, avec quelques mots pour déplorer que les affaires soient si dures. Il était représentant de commerce, pas encore marié.

Tante Anna souffrait, mais elle espérait en Dieu. Le malheur de Charles et de Lise, c'était de ne pas avoir de religion. Papa disait qu'elle était folle, se moquait d'elle, lui rappelait des mésaventures. Comment elle avait été conduite au poste pour avoir voulu prêcher l'Evangile à un charretier maltraitant son cheval tombé. L'homme avait frappé la pauvre vieille du manche de son fouet, la foule s'était ameutée, ce qui avait fort contrarié tante Anna, elle n'aimait pas le scandale. Un sergent de ville, survenu sans rien savoir, avait arrêté la vieille et le charretier, parce que n'ayant que deux bras il ne pouvait en arrêter davantage. Au commissariat elle n'avait pas voulu se plaindre, demandant seu-

lement l'autorisation d'acheter un peu d'avoine pour le cheval, ce qu'on lui avait accordé en riant.

Maman de son lit appelait, disait qu'elle aurait mieux fait de garder cet argent-là pour elle, demandait quand elle se débarrasserait de tous ses « haius » Tante Anna conservait précieusement tout ce qui lui rappelait sa splendeur passée. Chez elle, selon papa, les chaises étaient accrochées au plafond, une armoire bouchait la fenêtre, la tante couchait au travers de son lit, le reste était occupé par des caisses.

— Voyons, Charles, mon enfant, vous exagérez.

Entre ses dents, maman marmonnait qu'il y en avait pour de l'argent et que jamais la tante n'aurait eu l'idée de faire cadeau à quelqu'un d'un de ces objets qui lui étaient inutiles. Guiguite riait ; la tante avait l'oreille dure. Papa l'appelait : « Vieille bique », elle répondait : « Plait-il ? » Guiguite n'aimait pas la tante qui l'avait grondée parce qu'elle avait souri ironiquement en apprenant que maman s'était tordu le pied. Lotte vers elle se sentait attirée, mais elle avait aussi reçu sa mercuriale, ayant manqué de respect à papa et refusé d'embrasser sa petite sœur comme il le lui avait ordonné.

Lotte ne pouvait aimer ce petit être, cette masse informe de chair rouge, cela aussi était sale, cela aussi la troublait profondément, rejetait sa conscience dans de nouveaux débats. Sa mère n'avait pas accepté volontairement d'avoir cet enfant, sa mère aussi était une victime, le petite se mettait à l'aimer.

Lise justement entrait dans une période de dépression morale intense. Pendant quelques mois, elle avait été heureuse comme elle n'avait jamais soupçonné qu'on pût l'être, et c'était déjà fini ! Sa grossesse avait été laboriense d'autant plus que, deve-

nue coquette, elle s'était serrée pour la cacher. Elle souffrait atrocement des assiduités de son mari auprès de leur voisine : chaque fois que, devant elle, il lui adressait la parole, elle avait des éblouissements, ses mains se crispaient prises d'une frénésie d'étranglement. Quand il quittait la maison pour aller à côté, c'était comme si on lui eût arraché de la chair. Charles ne se gênait pas, déjeunait, dînait chez les Stidel. Lise raillait ce mari imbécile. Elle le détestait autant que sa femme pour sa placidité. C'était un gros homme chauve, petit, bedonnant, toujours congestionné. Il sortait rarement de chez lui, heureux d'être loin du monde, retiré des affaires au moment où elles commençaient à devenir mauvaises, son ambition satisfaite. Cette ambition n'avait jamais tendu qu'à cela : Une petite maison, une table bien servie, une bonne pipe, un fauteuil confortable, une bonne et jolie fille, payée de sa complaisance par le loisir qu'elle aurait de se pomponner à son aise.

— Pas de nerfs, disait-il, au cours de leurs rares visites, c'est tout ce que je demande à ma femme, et elle est nerveuse, ma femme, je l'ai dressée, elle ne me le fait jamais voir, pas la poulette à son coco chéri ?

La poulette cessait une seconde de se ronger les ongles, éclatait d'un rire sonore et faux. Charles paraissait contraint, ramenait la conversation sur le terrain des affaires, accusait M. Stidel d'être trop pessimiste, promettait encore de beaux jours au commerce de fleurs.

— Non, mon cher, répondait l'autre, vous verrez ce que je vous dis, dans dix ans d'ici toutes les petites maisons comme la vôtre seront fichues. L'Allemagne nous assassine, ah ! si on reprenait l'Alsace.

En attendant, Lise aurait voulu lui envoyer une lettre anonyme autant pour voir sa tête que pour se venger.

Après son accouchement, Lise se sentit calmée, amollie ; de voir sa fille s'empresser autour d'elle, l'attendrissait, elle pleurait. Elle n'avait jamais eu le courage de vouloir connaître exactement l'étendue du malheur de son enfant, il est de ces choses dont les gens qui se respectent ne parlent point. Elle considérait que ce n'était pas grave puisque cela n'avait pas eu de conséquence matérielle, en même temps, elle tenait la petite pour une femme puisqu'elle savait. Cette incuriosité, cette attitude confirmait Lotte dans la croyance qu'elle était perdue. La mère faisait ses confidences d'un ton dolent qui brisait le cœur de la petite. Il en était que Lise devait taire, Lotte adoptait bien tous ses griefs tant qu'il s'agissait de papa, mais ne s'emportait pas contre Mme Stidel :

— Qu'elle le garde, disait-elle.

Elle ne comprenait pas la nécessité de prévenir son mari, qu'importait ? Elle s'étonnait de voir sa mère recevoir cette femme qu'elle prétendait être une ancienne servante de brasserie où vont les hommes pour leurs saletés, répondre à ses amabilités, à ses sourires, et trouvait pour flétrir la tendresse que la Stidel était sensée prodiguer à papa des mots qui arrivaient à Lise comme des soufflets. Lise devait garder son mal pour elle, le celer ainsi qu'une maladie honteuse. Elle se confia à sa sœur Sophie, la paysanne qu'elle méprisait pour son teint haut en couleur et ses gros bras rouges. Etre jalouse de son mari, n'était-ce pas naturel, la sœur était une gaillarde, elle aurait mis le feu à la maison. Elle resta deux jours, Lise trouvait que Charles était trop bien avec elle, il lui racontait des histoires plus

que gauloises dont elle riait à gorge déployée ; par moment, Lise s'imaginait que c'était d'elle, et elle fut contente de la voir partir dès qu'elle commença à se lever, ainsi que tante Anna, dont les prêches l'ennuyaient.

Mme Stidel continua seule d'emplir la maison, le matin de ses dentelles, le soir du bruissement de ses jupons de soie. Elle était gaie, prêtait à la convalescente des livres que celle-ci dévorait avec ardeur et cachait soigneusement. Mme Stidel disait de la vie :

— Moi, vous savez, mon principe, c'est courte et bonne.

Elle affectait vis-à-vis de Charles des airs hautains, si bien que Lise commençait à croire qu'il n'y avait rien entre eux, qu'elle le faisait marcher seulement. Sarcastique, la Stidel partie, elle disait :

— Elle se fiche pas mal de toi, mon pauvre petit.

Contente de voir qu'elle frappait juste, vengée de ses dédains, Charles s'habillait sans mot dire, et partait. Il ne rentrait pas de la nuit, racontant le lendemain que la petite Stidel avait un toupet infernal, le recevait dans sa chambre à coucher, à deux pas de son mari ronflant.

— Tu mens ! criait Lise exaspérée.

L'arrivée de la voisine toute blanche, les cheveux flambants, le regard railleur, le sourire énigmatique, arrêtait la dispute, et Lise avait la satisfaction de voir que devant elle Charles redevenait immédiatement comme un petit garçon.

Malgré ces derniers jours d'absence, Lotte eut de l'école un beau livre représentant plusieurs premiers prix. Papa qui avait conduit les petites filles, se montra très fier et fut fort mal reçu. En vain, il fit l'éloge du travail, de l'étude et de l'assiduité. Pendant toute la durée du trajet, Lotte resta silencieuse.

En rentrant il fit une scène, cassa les vitres d'un vieux buffet dans la salle à manger, voulant que sa fille se mît à genoux et demandât pardon.

— Fais-le pour moi, suppliait la mère en pleurant.

L'enfant ne céda pas, le père partit après avoir proféré d'horribles menaces. Le soir, il déclara avoir noyé Minou dans la Marne parce qu'il déterrait les plantes et faisait ses griffes après les arbres, dîna et ressortit.

Pendant quinze jours, on ne le vit plus. Les Stidel aussi étaient partis faire un petit voyage. Lise pleurait :

— S'il pouvait ne jamais revenir, disait Lotte, ni lui, ni eux.

La mère sentait contre sa fille une sourde rancune qu'elle ne s'avouait pas. Elle exhalait sa colère, ne traduisait sa douleur que par des paroles haineuses à l'adresse de celui qui en était l'objet et la cause, projetait de divorcer, expliquait à l'enfant que cela était possible, que ce qu'il avait fait contre elle servirait.

Papa revint doux, assagi ; puis, à leur tour, les Stidel rentrèrent. Ils s'étaient par hasard rencontrés au Havre. La même vie recommença, mais pendant ces deux mois de vacances, Lotte devait parcourir la voie qui mène de la résignation à la révolte. Elle lisait *Pascal*, pensait à la tante Anna, l'histoire du cheval tombé l'avait frappée, mais elle ne pouvait consentir à respecter le mal. Le devait-on ? Etait-il donc sans remède ? Qui pourrait le croire et vivre ? S'il était un Dieu, ne devait-il pas encourager ceux qui luttent pour la justice ? Une grande espérance était née en elle, elle délivrerait maman. Maman avait des mesquineries, des idées bizarres, tenait aux apparences, craignait le qu'en

dira-t-on ; elle n'avait pas appris, Lotte l'instruirait, cela flattait son jeune orgueil. Doucement elle expliquait à maman, après qu'elles avaient bien pleuré ensemble, qu'il fallait croire, espérer, veiller sur Guiguite, que l'année prochaine, elle, Lotte aurait son certificat, ensuite elle travaillerait. Maman alors divorcerait, on vivrait, on oublierait cet homme, on serait enfin tranquille, heureux. Lise approuvait étourdie, elle disait :

— Vois-tu, nous pourrions nous sauver tous, mais il me tuerait.

Et à d'autres moments :

— J'aurai bien le courage de le tuer un jour.

Lotte devait la calmer, promettait :

— Ce n'est pas la peine, il s'en ira.

Et le soir, quand tous étaient endormis sauf Charles toujours dehors, elle se relevait, retournait sur le perron, pieds nus, vêtue d'un jupon, traversait le jardin, sortait sur la route. Peut-être Minou n'était-il pas noyé, perdu seulement ayant faim. Les Stidel en avaient eu un qui était revenu très longtemps après sa disparition. En face s'étendaient des champs, des cultures maraîchères, au fond, entre les arbres, un reflet glauque : la Marne. Tout était calme, calme, Charlotte appelait faiblement : Minou, Minou, surveillant les ombres, craignant son père, soudain sans forces, glacée devant l'indifférence de la nuit.

V

Mlle Buchs, maîtresse de troisième, la classe du certificat, était une pauvre créature grande et plate, se tenant un peu courbée ; ses épaules saillaient dans son dos, à cet endroit l'étoffe de son corsage était lustrée. Elle était laide avec un visage au teint terreux, de petits yeux au regard doux, quoique non dépourvu de malice. Sa tête devant était presque complètement dégarnie de cheveux, lesquels s'enroulaient derrière en une natte châtain, ainsi son front paraissait démesurément haut. Son nez, long et mince, rattrapait presque sa bouche, assez grande. Il lui manquait plusieurs dents ; quand elle souriait, deux plis se dessinaient dans ses joues ; cela ne l'embellissait pas, pourtant ce n'était pas désagréable parce que prêtant à son ingrat visage un air de bonté fine, indulgente, un peu désenchantée.

Les collègues de Mlle Buchs la méprisaient pour sa laideur, pour sa pauvreté, pour sa mansuétude. On l'accusait de donner le mauvais exemple, de prêcher l'indiscipline. Ses élèves abusaient d'elle, l'accablant de taquineries, de moqueries, de niches de toutes sortes. Mlle Buchs ne voyait rien, n'entendait rien, ne punissait que si la faute était vraiment par trop grave et lui crevait les yeux. Les enfants la méprisaient pour cette condescendance qu'elles prenaient pour de la faiblesse.

C'est une chose navrante que la méchanceté d'un

petit enfant à l'égard d'un autre être faible, mais un petit enfant qui n'aurait encore appris de personne ni bien, ni mal, serait-il naturellement méchant ? Très probablement non. Le mépris de la faiblesse est un produit de la vie sociale inférieure, c'est de nous que les enfants l'apprennent, de même que de nous ils apprennent les préjugés de notre ignorance et de notre sottise. Il suffit d'entendre causer des enfants, d'examiner la façon dont ils se conduisent les uns avec les autres, pour se faire une idée de la mentalité de leur entourage immédiat et de leurs ascendants. Sans doute, les parents des élèves de Mlle Buchs ne leur conseillaient pas de se mal conduire avec elle, mais ils la tenaient en piètre estime, si peu représentative, et le laissaient voir. Le défaut de l'enfant est d'imiter sans discernement. Le rôle de l'éducateur, digne de ce nom, est de lui apprendre ce discernement qui lui permettra d'acquérir une mentalité personnelle, en vue d'un progrès. Tâche difficile, puisque tout éducateur est tenu avant tout de prêcher le respect des choses existantes, et celui de la famille qui lui envoie des enfants dont l'esprit est déjà diversement faussé, et qu'elle continue de fausser chaque jour. Combien peu de parents savent aimer leurs enfants pour eux, indépendamment du profit et de la gloire qu'ils comptent en retirer, combien peu savent consentir que leurs enfants aient d'autres croyances, d'autres aspirations que celles qu'ils ont eues. L'idéal de la vie est d'aller toujours de l'avant, l'idéal des êtres sociaux pensants est de se figer sur place. Comment mettre les deux d'accord ? En sacrifiant sans cesse le fond à la forme, en créant des machines à répétitions, destinées à donner l'illusion de l'intelligence sans être l'intelligence.

On ne saurait admettre qu'un éducateur ne prê-

chât pas le respect de la famille. mais on pourrait demander aux parents d'avoir un peu plus le respect du but qu'ils se sont inévitablement proposé en fondant une famille. Si on examine le rôle de l'amour dans la nature, on voit que sa mission est d'assurer l'avenir, la variabilité indéfinie des êtres. Vouloir la remplir par la fidélité est une conquête de la pensée et le plus beau rêve que puissent faire deux consciences humaines. Ceci implique que les participants doivent se connaître, se comprendre, toujours tout se rapporter l'un à l'autre, sans orgueil, pour se réjouir ensemble de toute joie et se protéger contre toute défaillance. Ceci implique leur égalité en même temps que leur différence : Leur égalité ; de deux consciences capables de concevoir la grandeur d'un même but, aucune ne saurait être considérée comme inférieure. Leur différence, et l'obligation pour chacune de se respecter elle-même et de respecter l'autre, puisqu'elles doivent être l'une pour l'autre l'occasion d'une évolution continuelle ; la solidité du lien qui les unit est à ce prix, jusqu'au jour où il leur sera permis de chérir encore dans leurs enfants leur bonheur en marche vers des horizons nouveaux.

Telle serait la famille idéale dont l'enseignement ne pourrait contredire celui de l'Ecole, et qui permettrait à chacun d'eux de se soutenir, sans jeter dans les petites cervelles tant d'éléments pernicieux et mensongers, fauteurs de trouble et de désordre. Cet idéal, l'Ecole pourrait être, devrait être dès maintenant l'agent le plus actif de sa réalisation, en contribuant à l'émancipation de la femme par l'adoption d'une même méthode pour les filles et les garçons, combinée avec l'éducation mixte (adoptée par suite de la pénurie d'instituteurs dans certains villages français sans que les séduc-

tions y soient plus particulièrement nombreuses qu'ailleurs) ce qui entraînerait les éducateurs à inscrire au chapitre de la morale quelques leçons sur le respect qu'on doit à l'amour, lesquelles ne seraient pas plus déplacées sans doute que la lecture des imprécations de Camille ou des fureurs d'Hermione ; il est juste de reconnaître qu'il s'agit de les bien réciter et non d'y comprendre quelque chose.

En attendant, on peut dire du mariage actuel, prévu pour assurer la transmission des héritages et la stabilité du régime de la propriété, qu'en dehors de ses victimes, comprenant une notable quantité de gens mariés, il crée deux sortes de parias : les prostituées et les vieilles filles. Celles-ci n'ont le choix qu'entre la dévotion et la manie. Quand elles sont de mentalité un peu haute, l'une ou l'autre peuvent prendre chez elles les porportions d'une véritable vertu, telle était Mlle Buchs. Restée orpheline de bonne heure, avec une mère déjà âgée et impotente, elle avait péniblement terminé ses études. A vingt ans, elle avait rêvé d'une part meilleure que la solitude. Elle n'avait jamais dû être jolie, mais alors que le célibat et les privations n'avaient pas encore flétri cette beauté du diable que la nature départit assez généreusement aux jeunes êtres, elle avait pu être plaisante. Elle était pauvre. Elle s'était consolée d'être sans mari, mais non d'être sans enfants. Elles les aimait d'une passion sans bornes, ne pouvait supporter la vue d'un petit visage triste ou d'un regard naïf voilé de larmes et ne résistait guère alors au désir de lever une punition. On la trompait souvent, cependant, il était à remarquer que Mlle Buchs obtenait encore assez bien de ses « filles » ce qu'elle voulait. Aucune de celles qu'elle présentait chaque année au certificat n'était

jamais refusée et, parmi elles, on comptait plus d'une enfant dont les maîtresses précédentes avaient désespéré. Lorsque après quelque misère, elle se plaignait doucement de voir ses « filles » répondre si mal à la tendresse qu'elle leur portait, il était rare qu'elle n'arrivât pas à faire régner un grand silence ému. Elle s'ingéniait, en lisant quelque joli conte, ce qu'elle faisait avec beaucoup de vivacité et de charme, à provoquer de grands éclats de rire. Elle était peu à sa place, toujours allant entre les tables, caressant une petite tête, surprenant des regards ou timides ou moqueurs, sachant deviner la pensée de leurs propriétaires, et le leur faire voir. En fin de compte, on l'aimait. Mme la Directrice qui l'aimait aussi, et la soutenait contre ses collègues, se plaisait à rappeler comment une année, au certificat, le sujet de la rédaction portant sur la tendresse qu'on doit à ses maîtresses, les élèves de Mlle Buchs avaient toutes mérité les meilleures notes par leur chaleur et leur éloquence. Mlle Buchs rougissait de plaisir.

Lotte l'aima dès son premier sourire ; elle dut à cette maîtresse d'apprendre enfin à écrire passablement et même à dessiner, mais Mlle Buchs ne put obtenir d'elle qu'elle jouât; aussi pendant l'heure de la récréation, prenait-elle la petite fille par le bras, toutes deux se promenaient causant ensemble. Mlle Buchs savait des mots capables d'entamer les plus farouches défiances ; parfois près d'elle, Lotte sentait ses yeux s'emplir de larmes et son odieux secret prêt à lui échapper, elle aurait voulu se jeter à son cou, lui demander conseil. Dans ces moments, Mlle Buchs pressait plus fort le petit bras contre sa poitrine maigre, et Lotte restait silencieuse, oppressée, ne trouvant pas les mots.

Mlle Buchs fit venir la mère, lui parla doucement et longtemps de la mélancolie de sa fille, prétendant

qu'il est des petites âmes d'enfant très fragiles qu'il faut ménager, insinuant que la vie était souvent dure pour les pauvres femmes et que les mamans ne savaient pas toujours assez bien cacher leurs embarras ou leurs peines. Lise regarda cette maîtresse qui, dans son idée n'avait jamais dû, ni souffrir, ni manquer de rien. se demandant un peu de quoi elle se mêlait. La crainte que la petite n'eût fait des confidences la retint seule de remettre Mlle Buchs à sa place. Elle expliqua que Charlotte avait eu la fièvre cérébrale et qu'elle était restée drôle avec des idées de l'autre monde. Rentrée, elle demanda :

— Je pense que tu n'as rien dit, tu comprends, cela nous gênerait pour plus tard.

Lotte inclina la tête sans répondre et se mit à sangloter.

Les affaires de la maison Bugeot allaient de mieux en mieux et le ménage de pire en pire. Charles avait acheté un cheval et un cabriolet. Tous les samedis, il partait à Neuilly sous prétexte de surveiller la construction des écurie et remise qu'il faisait établir au fond du jardin. Lise voulait l'accompagner, il refusait. Le dimanche matin, elle aurait voulu partir le surprendre avec ses deux filles. Lotte n'en comprenait pas la nécessité. Papa sortait avec les Stidel, faisait le fou ; plusieurs fois il s'était jeté par terre, blessant son cheval, brisant la voiture. Cela, disait maman, coûtait des réparations. L'empêcherais-tu ? répondait Charlotte :

— Laisse-le donc, il se cassera peut-être la tête un jour.

— C'est ton père.

L'enfant regardait sa mère avec stupéfaction. Lise détournait la tête, incapable de bien expliquer ce qu'elle voulait dire, ne le sachant pas même. Mlle Buchs à l'école, pendant leurs causeries, expli-

quait bien à la fillette qu'on doit aimer ses parents au-dessus de tout, que les petites filles ignorantes doivent se garder de juger sur les apparences, qu'à mesure qu'on grandissait on apprenait que le mal n'existait pas, que personne jamais ne voulait le mal, que les parents n'avaient jamais en vue que le bien de leurs enfants. Cela était venu à la suite d'une composition sur l'affection que les enfants doivent à leurs pères et mères et dans laquelle Lotte avait déclaré qu'on la devait seulement s'ils étaient bons.

— Vous n'êtes pas toujours bonnes et sages, mes filles, cependant moi, je vous aime toujours, parce que je sais que ce n'est pas votre faute, et quand je vous punis, c'est pour que vous appreniez. Vous le voyez, j'ai plus de peine que vous. Ainsi sont vos parents ; en échange, vous devez les aimer, même lorsqu'ils vous punissent.

Lotte ne répondait pas ou disait : « Vous, Mademoiselle ! » et gardait sa conviction. En réfléchissant, elle comprenait mieux l'objection de sa mère, maman croyait ce qu'on lui disait, on lui avait dit des choses semblables à l'école. Quant à M[lle] Buchs, elle n'aurait pas pu parler ainsi si elle avait connu papa.

Un beau matin, on apprit sur la place que la petite Stidel avait abandonné le domicile conjugal ; le vieux en était mort, foudroyé d'une attaque d'apoplexie. La jeune veuve avait immédiatement réintégré sa maison. Hors cette maison, le vieux possédait encore une petite fortune, peut-être cent mille francs, disait Lise. Un testament léguait tout à sa femme, mais des cousins éloignés avaient tout à coup révélé leur existence. On accusait M[me] Stidel d'avoir exprès comploté la mort de son mari. Ils avaient fait mettre les scellés, réclamaient pour

qu'on fît une autopsie. La Stidel avait loué un appartement à Paris, Lise reprochait à son mari de l'y entretenir. Charles prétendait seulement s'occuper de son procès, on n'abandonne pas une pauvre jeune femme toute seule.

— Elle perdra son procès ta garce, elle aurait tout de même trop de veine.

— Imbécile.

C'était tout, Charles ne faisait plus à la maison que des apparitions rares, restait des semaines sans coucher chez lui, arrivait, changeait de linge, et repartait sans répondre aux reproches de sa femme. Celle-ci, cependant, tenait ses affaires en bon état. Elle disait en avoir peur depuis qu'un jour, n'ayant pas trouvé ce qu'il voulait, il l'avait battue.

— Maman, disait Lotte, s'il te bat pendant que nous sommes à l'école, crie, fais du scandale, mais ne le taquine pas avec sa Mme Stidel, qu'est-ce que cela nous fait ?

Lise haussait les épaules, elle aurait bien voulu y voir sa fille. Cette fille, toujours penchée sur un livre ou un cahier, l'agaçait. Guiguite au moins, si elle jouait, ne vous ennuyait pas par ses réflexions. Quel besoin Lotte avait-elle de son certificat ? Il fallait la laisser en classe jusqu'à treize ans, on l'y laissait, c'était déjà bien assez. Au lieu de se plonger sans cesse dans ses livres, elle aurait mieux fait d'apprendre à travailler. Lotte voulait bien travailler, mais avant elle voulait savoir. Une ambition lui était venue : Elle serait institutrice comme Mlle Buchs, quand maman et elle auraient fait fortune. De cela elle ne doutait pas ; maman si souvent lui avait expliqué combien l'on gagnait d'argent en travaillant et comme on serait riche s'il n'y avait pas papa.

La maison Bugeot faisait beaucoup d'affaires et

elle périclitait. Charles donnait rendez-vous à son placier chez des marchands de vins, lui remettait ses ordres. La plupart du temps, Lise ne savait ce qui se faisait, elle n'avait qu'à exécuter les commandes. Au moment d'encaisser les factures chez les clients, on apprenait qu'elles étaient touchées depuis longtemps. Charles prenait des arrangements avec les fournisseurs, donnait cent francs de temps à autre, et s'emportait quand il apprenait à son tour qu'une facture avait été touchée sans son intermédiaire. A la fin de l'hiver, bien que la saison eût été brillante, les Bugeot se trouvèrent endettés. Lise ne savait même pas de combien, il fallut prendre une hypothèque sur la maison de Neuilly.

Cette année, Lotte eut son certificat et un beau livre que pour elle Mlle Buchs avait choisi : *Les Temps Mérovingiens*. Mlle Buchs l'embrassa de tout son cœur, déplorant qu'elle ne dût point revenir à l'école, et n'osa l'inviter à venir la voir, se souvenant de cette mère, l'air si dur et si froid, craignant de ne faire que du mal, d'aggraver des malentendus, en s'occupant trop de la jeune fille.

Guiguite sachant n'avoir rien à espérer, Charlotte était venue seule. Dans le train qui la ramenait vers le Perreux, elle pleura longtemps. Une tristesse infinie l'imprégnait toute. Elle n'aurait pas cru tenir tant aux pauvres arbres, à l'étroit préau, à la chatte rousse, aux bancs usés de la classe, à toutes ses choses habituelles qu'elle ne devait plus revoir, auxquelles elle découvrait un charme spécial, presque une âme attirante. Elle était devant l'avenir, cet avenir dont elle pensait la veille encore qu'il lui appartenait, Elle avait la prescience qu'il pourrait lui échapper, qu'elle était une force bien minime en présence d'autres forces hostiles et mystérieuses, que s'en retourner dans les bras de Mlle Buchs pour

s'en remettre à elle, si cela eût été possible, eût été meilleur, que de poursuivre un trop grand rêve qui pouvait être déçu. La vue de sa mère, le visage tiré et jaune, la démarche alourdie (Lise de nouveau était enceinte) la fit rougir de ses hésitations.

Quand Lotte pensait au jour où elle délivrerait maman, elle le voyait proche ; il devait mettre trois ans à luire. Qu'est-ce que le temps ?

Pour faire de l'enfant rêveuse et tendre une petite fille active et gaie, il avait fallu des années et ces années avaient passé comme un rêve ; pour transformer la petite fille en une fillette un peu trop grande, à pâleur inquiétante, au regard triste et sombre, trop sérieuse, prenant pour des marques de déchéance les signes de la puberté, il n'avait fallu que quelques mois et il semblait cependant à Charlotte qu'un immense abîme les séparait l'une de l'autre.

Durant l'été, maman ne s'était pas occupée de faire faire de l'avance. Ses couches avaient été mauvaises encore, l'enfant, un garçon, était mort. Au début de l'hiver, elle ne voulut pas d'ouvrières à la maison, préférant donner de l'ouvrage au dehors. Elle travaillait comme aux premiers temps de son mariage, seule dans son atelier désert, avec Charlotte qui apprenait vite et bien, Lise était lasse, découragée, se plaignait sans cesse, n'avait-elle pas assez de son ménage, de ses enfants à tenir, de Guiguite qui jouait toujours après laquelle il fallait continuellement crier jusqu'à devenir aphone ? combien de femmes avaient des bonnes. Papa continuait d'encaisser les factures et faisait bâtir un premier étage à la maison de Neuilly. Il s'emportait quand les commandes ne pouvaient être livrées en temps voulu, traitant la mère et la fille de fainéantes. La

jeune fille n'acceptait pas le reproche, se levait, marchait sur son père.

— Laisse-nous au moins tranquilles, ne nous prends pas ce que nous gagnons.

L'homme haussait les épaules :

— J'aime mieux ne pas te répondre, tu n'es qu'une folle.

Et il partait en faisant claquer la porte.

Le samedi, Charlotte recevait les ouvrières, elle n'avait pas toujours l'argent pour les payer, c'était pour elle à la fois une grande humiliation et une grande tristesse. Beaucoup de ces femmes étaient très pauvres et attendaient après leur gain ; elle les remettait au lundi. Une surtout la bouleversait, toute jeune avec sur les bras un énorme poupon qu'elle couvait de regards extasiés, l'air minable. Maman disait que c'était une dégoûtante, pas mariée et avoir un enfant à cet âge ! Charlotte était de cet avis ; pourtant, elle ne pouvait s'empêcher de sourire avec gratitude à la petite ouvrière quand celle-ci offrait devant son air embarrassé :

— Lundi, mais oui, mademoiselle, c'est ça lundi, ça ne fait rien, le samedi mon homme a sa paie.

Lui la rapportait donc, tandis que la mère et la fille devaient courir après Charles pour en obtenir de l'argent. Il était rue Sainte-Apolline attablé chez les Porcher avec d'autres placiers : le vieux Julot, les cheveux gris, la moustache rousse, les yeux sanguinolents, la lèvre pendante, les mains agitées d'un tremblement sénile. Il avait une femme que Charlotte avait entrevue par hasard, véritable ruine ambulante, une fille laquelle venait de s'enfuir avec un godelureau, disait le père, en promettant de les découvrir et de ramener la fugitive à coups de pieds ; Ramel marchand d'arbustes, aussi bockmaker, et sa femme, une ancienne cuisinière épousée

après qu'elle avait hérité de son maître ; Toupel, plumassier, toujours titubant, que sa femme, une gaillarde, les seins dansants sous des camisoles bleues ou roses, casquée de magnifiques cheveux acajou, dignes d'une dogaresse, venait chercher en riant ; d'autres encore, ivres et criant. Tous buvaient de l'absinthe, à l'exception du bel Hector et de Robert, personnage vicieux, taré, démoli, ignoble, ancien officier chassé de l'armée à la suite d'une vilaine affaire, prétendant n'aimer que les femmes. Ces deux derniers hommes se haïssaient.

Tous jouaient. Avec la jeune fille, ils étaient aimables. Elle leur répondait à peine, causant seulement un peu avec cet Hector Ledoux qui ne jouait jamais que pour perdre, payer et se retirer. C'était un homme de quarante-cinq ans, les cheveux et la barbe noirs, mélangés de quelques fils d'argent. Il était placier et principal intéressé d'une des premières maisons de la place travaillant pour l'exportation. Il parlait peu de sa femme, toujours souffrante, mais avec un évident plaisir de ses deux fils dont l'un était à Normale et l'autre à Polytechnique. Ses manières étaient polies et douces ; tout jeune, il avait beaucoup voyagé, s'en souvenait, le contait avec art. Charlotte l'écoutait, se défendant de le trouver agréable, parce qu'elle savait qu'il faisait de vilaines choses avec M[me] Porcher. Il arrivait à leurs yeux de se poser en même temps sur cette dernière. On disait cette liaison vieille de quinze ans. Lui passait pour l'aimer beaucoup quoique ayant donné plus d'un coup de canif dans leur contrat extra-conjugal. Les Porcher, dix ans plus tôt, avaient perdu une fillette que sa mère idolâtrait et dont on lui attribuait la paternité. Enfin, on prétendait encore qu'il avait évité dernièrement la faillite à son vieil ami.

Mme Porcher, encore belle malgré ses quarante ans, grande, blonde, élégante et fine, toujours gracieuse, servait les clients, un sourire triste figé au coin des lèvres. Son mari, un gros homme bouffi et pâle, les manches retroussées sur ses bras poilus, l'interpellait à tout propos en rinçant ses verres :

— Presse-toi, presse-toi donc un peu, grande bête.

Elle en avait eu de la chance celle-là, continuait maman dont Charlotte tenait toute cette histoire, qu'un brave garçon ayant de l'argent, se fut avisé d'aller la dénicher dans sa province, où jolie, bien élevée et sans dot, elle risquait fort de se morfondre. Il l'avait amenée à Paris, établie dans cette boutique toujours pleine de monde, le jour, le soir et les dimanches, cependant faisait-elle assez de manières, le regardait-elle assez de toute sa hauteur ce pauvre homme qui l'adorait? Pimbêche! Les hommes sont ainsi n'aimant jamais que les femmes qui ne valent rien.

— Puisque eux ne valent rien, disait Lotte, avec un geste vague comme pour signifier que cela était naturel et indifférent.

La Stidel venait aussi avec son amie, Mme Ramel, pour se distraire. Le veuvage l'embellissait ou le noir lui seyait bien. Tous s'empressaient autour d'elle, sauf Hector, elle l'appelait, il répondait de sa place avec nonchalance.

— Mais venez donc avec nous, voyons, vous n'êtes pas gentil. Ces messieurs cessent de jouer et vous ne cesseriez pas de rêvasser?

Il finissait par se déranger pour ne pas être impoli. Mme Porcher alors le regardait fixement, le visage un peu crispé par une petite moue à la fois ironique, méprisante et gentiment boudeuse. La Stidel prenait des airs de langueur, affirmait avoir

« soupé » du mariage, puis soupirait les yeux au ciel :

— Les femmes ne savent se passer d'affection.

Lise allait tirer son mari par le bras, revenait rabrouée, Lotte disait alors, la voix brève et sèche :

— Père, l'argent, j'ai assez d'être ici, tu sais.

Le père donnait ce qui lui restait :

— Oui, ma chérie.

Dans ces moments, Lise admirait sa fille et la détestait.

Les deux femmes parties, on causait de la petite :

— Mon vieux, elle sera diantrement jolie, mais tu as tort de ne pas la redresser.

Charles se carrait orgueilleusement. La mère était ainsi quand il l'avait prise, mais la fille était intelligente, elle avait été très malade, il fallait lui en passer. Il croyait de plus en plus avoir eu pour Lise une passion extraordinaire dont personne avant lui n'avait donné l'exemple. Il avait perdu sa vie. La Stidel pinçait les lèvres :

— On la refait sa vie.

Un regard tendre, un sourire équivoque soulignait la phrase.

La Stidel n'avait pas encore gagné son procès qu'un scandale éclata défrayant toutes les conversations. Le bel Hector à cause d'elle s'était battu en duel au pistolet avec Robert. Ce dernier était l'offensé, il avait tué son adversaire du premier coup.

Charlotte écoutait maman lui raconter l'affaire, étonnée qu'elle en fut presque joyeuse en allant chercher papa, ce n'était pas le jour habituel, Lise l'avait tout de même voulu.

La boutique des Porcher était pleine de monde. Livide, Mme Porcher allait d'une table à l'autre, parlant très haut, riant très fort, plaisantant avec les dames Touvel et Ramel, plaignant la veuve, désor-

mais seule avec deux fils. On la regardait curieusement. Charlotte faisait de même, déconcertée par cette attitude si éloignée de sa réserve habituelle, surprise de ses gestes saccadés. Lise après avoir entonné l'éloge de la veuve Hector qu'elle ne connaissait pas et flétri les femmes qui détruisent les ménages, ajouta :

— Que voulez-vous, Madame, dans la vie il faut faire contre fortune bon cœur, n'est-ce pas ?

Toute la soirée ce fut ainsi. Ces dames rappelaient les conquêtes que de tous temps on avait attribuées au bel Hector. Ces messieurs renchérissaient ; à la fin cela lui avait joué un mauvais tour, la morale était vengée et les consciences satisfaites. Tous, plus ou moins, avaient courtisé Mme Porcher, essayé de lui faire comprendre que son amant la trompait. Ce soir là ils étaient à la curée, seul Touvel protestait :

— Robert n'est qu'un salaud, la première fois qu'il met les pieds ici, je lui casse la gueule, moi, avec mes poings. Tuer un camarade pour une...

De véhémentes réclamations éclatèrent. Mme Stidel était une honnête femme, elle n'avait jamais songé ni à Robert, ni à Hector, d'ailleurs, ce dernier était marié, il n'avait qu'à laisser cette jeune femme tranquille. Robert l'avait défendue :

— Chiens, hurlait Touvel, tout à fait ivre, vous êtes tous après cette grue comme une meute après une chienne.

Sa femme l'entraînait, aspergeant du contenu d'un siphon Ramel brandissant sa carte dont il voulait souffleter l'insulteur.

Ces messieurs continuèrent. Les uns et les autres s'étaient battus des quantités de fois ainsi que de valeureux et chevaleresques paladins, avaient occis, fusillé, pourfendu des quantités de misérables, tourmenteurs, exploiteurs de femmes sans défense.

Mme Porcher s'était réfugiée derrière la chaise de Charlotte, au fond de la boutique. Elle s'appuyait au dossier des deux mains et tremblait convulsivement. Son doux visage levé vers elle, la jeune fille disait d'une voix émue :

— Ne les écoutez pas, madame, ils ont bu, ils ne savent ce qu'ils disent, ce n'est pas vrai.

— Elle ne viendra pas ?

Pourquoi la malheureuse attendait-elle Mme Stidel? Où Charlotte puisait-elle ce besoin de la consoler ? Elle la méprisait et elle découvrait qu'on peut être méprisable et souffrir, elle la prit par la taille, l'embrassa. Des larmes tombèrent sur son front et lui firent l'effet de gouttes de plomb fondu. Lise stupéfiée regardait sa fille. Le marchand de vins, une serviette sous le bras, appelait sa femme.

— Qu'est-ce que tu fais, mais qu'est-ce que tu fais ? tu vois bien qu'ils cassent les verres. Hector est mort, c'est un malheur, j'en suis tout chose, mais, bon sens, secoue-toi, qu'est-ce que tu as ?

La femme se renversait en proie à une violente crise de nerfs.

Deux jours plus tard, le mari arrivait chez les Bugeot. Les deux femmes étaient seules ; effarées, elles le contemplaient, écroulé sur une chaise, essuyant son front en sueur :

— Madame Bugeot, venez avec moi; tout seul, je ne peux pas ; vous la connaissiez, ma femme s'est jetée du haut des Tours Notre-Dame, elle est à la Morgue.

— Ah ! dit Lise, mon pauvre ami, cela vaut mieux.

— Oh maman !

Maman haussa les épaules et partit avec le marchand de vins. Il revint dîner. Mme Porcher avait été malade toute la nuit l'avant-veille. C'était tout

naturel avec cette mort d'Hector, un vieil ami qui les avait souvent tirés d'affaires, car tout n'est pas rose à servir des ivrognes, il y a trop de concurrence. La veille, après-midi, elle avait voulu se lever, s'était mise en grande toilette, et elle était partie pour une Exposition au Louvre. Il l'avait laissée, heureux de voir qu'elle prenait le dessus. Elle n'était pas rentrée, il avait pensé qu'elle était allée dîner chez sa sœur, y couchait, elle lui avait déjà joué ce tour là, étant très fantasque et capricieuse, et voilà.

Maman parlait des femmes coquettes, vicieuses, dépensières, faites pour tout détruire. Le mari pleurait à chaudes larmes, secouait la tête :

— Elle était douce, madame Bugeot, elle m'aimait bien, je ne comprends pas, j'ai toujours été bon pour elle.

Guiguite le dévorait des yeux, on lui avait dit que les hommes ne pleuraient jamais. Charlotte ne pouvait manger, affreusement gênée d'entendre sa mère insulter cette morte, consciente de l'inutilité de toute parole.

Vers cette époque Guiguite quitta l'école. Elle n'y avait à peu près rien appris. L'école primaire a l'avantage de permettre d'apprendre aux enfants qui en ont le goût fortement enraciné, et c'est déjà quelque chose, mais elle ne donne pas ce goût à ceux qui ne l'ont point. Elle ne fait rien pour attirer, intéresser les intelligences, cela vient de ce que les idées générales sont exclues de son enseignement. Ce que les enfants y apprennent avec peine, à la façon de pauvres oies qu'on gave, ils l'oublient une fois partis, presque immédiatement, aucun lien n'unissant les unes aux autres les choses dont on encombre inutilement leurs mémoires.

Mise en apprentissage au dehors, parce que jouant

trop à la maison, Guiguite naturellement n'apprit pas davantage. On la changeait de place quand cela n'allait plus. Elle s'affirmait de jour en jour comme une créature incapable, indolente et molle qui deviendrait ce que le hasard lui permettrait d'être. Entre elle et sa sœur aucune intimité n'existait. Depuis longtemps, Guiguite n'aimait plus Charlotte, cette dernière prenait toujours contre elle le parti de leur mère, s'opposait bien à ce qu'on la battît et cependant la morigénait.

Telle quelle, Guiguite était pour Lise une source d'ennuis supplémentaires, Charles revenait à la maison, pendant huit jours, il était doux, tranquille, Lise espérait. Il parlait à Charlotte qui ne répondait pas, se détournait. Lise alors boudait sa fille aînée, qu'elle accusait dans son cœur de réserver sa tendresse pour celles qui, comme Mme Porcher, se conduisaient mal. La jeune fille ne comprenait pas, d'autant moins que Charles recommençant à sortir et à maltraiter sa femme, aussitôt celle-ci se rapprochait de la petite et de nouveau parlait de divorcer.

Lise venait d'accoucher d'un sixième enfant, un garçon aussitôt emmené chez la tante Sophie, quand elle apprit le mariage de la petite Stidel avec Robert. Florine, lui avait-on raconté, s'était mariée en gris pâle, une robe presque blanche, cela ajoutait à son exaspération. Charlotte écoutait ses doléances, ouvrant de grands yeux, la couleur de la robe de Mme Stidel-Robert ne l'intéressait pas. Que des gens libres, riches, heureux, éprouvassent le besoin de se marier, lui semblait un prodige bien autrement extraordinaire, et elle l'avouait ingénûment.

— Certainement, oui, répondait la mère, tu as raison, les femmes feraient mieux de ne jamais se marier ; elles ne peuvent qu'être malheureuses.

— Pourquoi y restent-elles ?

Charlotte à seize ans était une jeune fille très ignorante ; par suite de sa sauvagerie, elle n'avait pas eu d'amies, elle ne lisait pas les feuilletons du *Petit Parisien* ou du *Petit Journal* pour lesquels sa mère se passionnait vivement, on y parlait trop d'amour. Inscrite à la bibliothèque de la Mairie, elle continuait de s'en tenir exclusivement aux histoires de France et de voyages et elle ne connaissait d'autre plaisir que d'aller le dimanche au Musée du Louvre, ainsi que le recommandait Mlle Buchs, se mettant à courir dans la rue, dès qu'un passant s'avisait de lui dire quelque chose.

Charlotte aussi était lasse, elle ne se plaignait pas, mais se révoltait. Elle disait ne pas vouloir continuer de nourrir son père. Il avait fallu prendre une seconde hypothèque sur la maison de Neuilly, payer des traites pour plusieurs milliers de francs. A qui, pourquoi cet argent ? Les créanciers étaient un tapissier et un marchand de vins de Champagne. La maison mise à louer ne trouvait pas de locataires. On avait renvoyé le placier, seuls quelques vieux clients envoyaient des commandes, suffisantes d'ailleurs pour entretenir les deux femmes. Charles, quoique ne rapportant rien, voulait de l'argent. Lise lui cédait de temps à autre, elle avait une réserve et le cachait à sa fille. Quand la petite était très montée, elle expliquait que seules maintenant avec trois autres enfants elles n'arriveraient pas.

— Puisque tu dis toi-même qu'il ne fait rien, au contraire, il nous prend l'argent que nous gagnons. Si tu attends, le résultat c'est que tu auras un enfant de plus.

Cette fille avec ses raisonnements était d'une effronterie et disait des choses. Lise se taisait, soupirait, pleurait. Depuis la naissance du dernier petit,

Charlotte y faisait souvent allusion pour déclarer qu'elle ne voulait pas que cela recommençât, Lise avait réellement peur. Elle envoyait la petite livrer quand elle pensait que le père allait revenir dans la journée, et la nuit, le suppliait de se disputer tout bas. Charles avait enfourché un nouveau dada et ne cessait de parler de ce goujat de Robert et de Mme Stidel. Ah ! si lui n'avait pas été marié ; s'il n'avait pas eu ce boulet à traîner, ce n'est pas Robert qu'elle aurait épousé.

Ce fut Charlotte qui répondit :

— Il y a le divorce.

Dès lors, l'existence chez les Bugeot devint infernale. Charles voulait divorcer, Lise ne voulait pas. A sa fille elle objectait qu'il fallait sauvegarder leurs intérêts, se réserver la maison de Neuilly, tandis que le père ne voulait divorcer que si on lui laissait tout. Lise avait assez travaillé pour gagner cette maison, elle ne voulait pas perdre ses droits. Charlotte aurait tout donné, tout sacrifié pour que son père partît. Sa haine atteignait au paroxysme. D'ailleurs il était toujours là, criant, se faisant servir, déjeunant avant tout le monde, dînant après tout le monde, inventant perpétuellement des tracasseries, s'amusant à poser des questions sur les sciences naturelles ou la chimie à la pauvre Guiguite abasourdie au moment où elle allait se coucher. « Ces femmes ! quelles oies, quelles oies ! » hurlait-il en donnant de grands coups de poing sur la table. Il menaçait de les gifler toutes, n'osait pas. Charlotte l'arrêtait, brave et menaçante :

— Prends garde, ne touche pas à Guiguite, tu sais.

La jeune fille, devenue d'une nervosité extrême, après chaque scène restait tremblante longtemps. Lorsqu'il fallait veiller, passer la nuit, ce qui arri-

vait une ou deux fois par semaine, elle devait mettre des oreillers dans son dos, tout de suite courbaturée, elle avait des hoquets, des maux de cœur, provoqués par l'odeur de la colle, des points de côté très douloureux et des étourdissements. Ces malaises agaçaient Lise, elle avait veillé, jeune fille, sans les connaître ; cependant, elle contait à Charles les malaises de la petite dans l'espoir de l'attendrir, elle ne réussissait qu'à l'irriter. La pensée de sa fille était après lui comme un taon après un bœuf. Il s'en vengeait en battant sa femme, laquelle pour éviter le bruit, ne ripostait plus.

Un après-midi, elles travaillaient, pleurant l'une et l'autre, Charlotte avait simplement dit :

— Je vous entends, la nuit, va, maman, tu n'en as pas assez encore ?

Le timbre de l'entrée sonna, puis Charles défonçant la porte de l'atelier apparut, ivre, armé d'un revolver. Il tira sur elles, les balles se perdirent dans le mur. Charlotte entraîna sa mère affolée, la laissa chez le concierge, remonta chercher leur ouvrage et l'argent qu'elle savait dans l'armoire. Une force extraordinaire la soutenait, elle voyait son but. Le père s'était jeté sur le lit ; comme elle entrait, il essaya d'un râle. La jeune fille vint prendre l'arme qu'il avait posée à côté de lui sur la table de nuit, et disparut avant qu'il eût songé à la retenir.

On prit Guiguite à son atelier, les trois femmes dînèrent au restaurant, couchèrent dans un petit hôtel. Charlotte était sérieuse, Lise était très gaie, faisait des projets, éprouvait une véritable sensation de délivrance et pour finir cette journée voulait passer la soirée à la Scala. Elle avoua à Charlotte posséder douze cents francs à la Caisse d'épargne, Charles ne le savait pas, il ne pourrait pas mettre opposition. Ce qu'elle avait souffert, enduré pour les

défendre, pour qu'elles ne fussent pas sans rien quand elles partiraient ! Charlotte se jeta dans ses bras en pleurant :

— Maman, ma chère maman, ma pauvre maman !

La pauvre femme fondit en larmes, elle croyait à son héroïsme passé, ce qui l'empêchait de comprendre que c'était seulement le moment de commencer à être héroïque.

Guiguite contemplait le revolver, s'inquiétait de savoir si papa ne pourrait pas en acheter un autre et les retrouver.

Le lendemain, après s'être assurées qu'il était parti, aidées du concierge, (le terme était payé et il y gagnait dix francs) les trois femmes déménagèrent les meubles et le linge qu'une voiture louée à la hâte transporta jusqu'à leur nouveau domicile, faubourg du Temple, et maman conseillée par Mme Touvel qu'elle s'en fut trouver pendant que Charlotte organisait la maison, demandait pour son divorce l'Assistance Judiciaire, et affirmait à la petite, résolue, mais très troublée et émue, que cela pouvait se faire sans elle.

Les premiers jours furent paisibles. Mme Touvel venait de temps en temps passer la soirée avant de partir à la recherche de son soulaud de mari. Elle avait divorcé deux fois ; pour aller vite, affirmait-elle, il n'y avait que l'adultère, et avec les hommes, rien de plus facile. Tous trompaient leur femme et ils étaient d'une bêtise, ils ne savaient vraiment pas s'y prendre. Lise aimait à l'entendre raconter l'histoire de ses divorces, comment elle avait surpris les délinquants et ce que c'était que les maîtresses de ses maris. Elle avouait ensuite à sa fille que cette femme ayant appartenu à trois hommes, y compris le possesseur actuel, n'était pas bonne à fréquenter, quand on avait appartenu à un

s'il fallait s'en séparer, la vie était finie, cependant les avis de Mme Touvel pouvaient être utiles.

M. Porcher venait aussi. Il avait vendu son fonds, l'argent était entre les mains de ses créanciers, il espérait rentrer commis dans sa propre maison. Il n'ignorait plus rien de son malheur, des âmes charitables l'avaient éclairé sous prétexte de consolation. Vieilli, méconnaissable, mal vêtu, mal rasé, sale, les cheveux plats et longs, tout grisonnants, les joues molles, il pleurait toujours ou suffoquait de colère. Il racontait comment il avait connu la blonde Mathilde, à Nancy, pendant qu'il faisait son service. Il l'avait prise sans rien, pas même un trousseau, il avait dû lui offrir sa robe de mariée ; et elle l'avait trompé quinze ans avec son plus cher ami. Pendant quinze ans, tous avaient ri de lui, accusant son aveuglement de complaisance. Aujourd'hui encore la veuve Hector aurait dû être parmi les créanciers, elle n'y était pas. Par pitié ? Parce que l'autre avait détruit les billets qu'il avait bénévolement consenti à signer ? Lise le consolait, le bel Hector pouvait bien faire cela, lui et sa complice avaient eu une triste fin, cela devait lui faire plaisir. Mme Porcher était coquette, cela se voyait de reste qu'elle ne valait rien. Il était bon de penser que ces femmes-là on les trompait aussi comme les autres. Le mari reprenait son éternelle litanie :

— J'ai toujours été bon pour elle, madame Bugeot, vous pouvez me croire, jamais un mot, jamais une gifle.

Et il se remettait à sangloter, cette petite Yvonne qu'ils avaient eue, ce n'était peut-être pas sa fille.

Charlotte évoquait le fin et beau visage de Mme Porcher, elle s'était vendue, l'avait payé d'une vie vouée à l'abrutissement, était morte désespérée. La jeune fille la plaignait autant que le malheureux

qu'elle avait fait, ne pouvant supposer qu'elle au moins avait vécu pour un bonheur que lui devait toujours ignorer. Elle essayait vainement de détourner la conversation, Lise et M. Porcher y revenaient toujours : La vie, ah ! la vie !

Un soir, il dit :

— J'ai vu votre mari, madame Bugeot, vraiment il m'a fait de la peine.

Toute la journée du lendemain, Lise fut radieuse ; puis, peu à peu, elle se mit à soupirer, à peindre l'avenir sous les couleurs les plus noires. Elle chicanait sa fille pour un bout de ruban qu'elle se nouait autour du cou, pour ses cheveux que Charlotte prétendait disposer en bandeaux et qui ne voulaient pas tenir.

— Plus tard, disait-elle, tu m'abandonneras, tu me quitteras pour te marier, moi et les petits que deviendrons-nous ?

Charlotte restait pétrifiée, indignée :

— Me marier, tu sais bien que ce n'est pas possible.

La mère ne s'arrêtait pas à cette réponse, tout cela c'était des manières. Elle se montait de jour en jour davantage contre la petite qui l'avait poussée vers ce divorce contre lequel protestaient ses préjugés et son cœur, et aussi sa chair, et le besoin naturel d'exister encore. L'ex-marchand de vins, le soir, en cachette, lui glissait des lettres de Charles. Celui-ci la suppliait de revenir, menaçant de se tuer, rappelant les belles heures qu'ils avaient eues, et comment ils les auraient connues plus tôt si elle avait voulu. Lise le plaignait, elle essayait d'attendrir Charlotte en rappelant l'intelligence du père, ses qualités, et que seules les mauvaises fréquentations et surtout cette Mme Stidel, l'avaient perdu. Charlotte s'emportait, répondait, stigmatisait la con-

duite de son père dans les termes les plus vifs. La mère disait :

— C'est tout de même ton père.

Charlotte éclatait en sanglots, elle aurait voulu n'avoir jamais de père, enviait les enfants qu'on abandonne.

On était en pleine saison et les deux femmes avaient beaucoup d'ouvrage. Charlotte ne pouvait plus veiller, dès qu'on dépassait minuit, elle se trouvait mal. Lise disait :

— Tu vois, nous n'arriverons pas.

Une commande était-elle plus minime qu'on ne l'espérait, un fournisseur refusait-il le crédit pour quelque marchandise indispensable, un client ne payait-il point à la date fixée, Lise pleurait, prédisant qu'on allait mourir de faim, mais rien ne décourageait Charlotte. Chargée du règlement de toutes ces choses, elle y réussissait assez bien : aimée des fournisseurs pour sa politesse, des clients pour sa décision contrastant avec sa jeunesse et sa douceur. Elle finissait par obtenir le crédit des uns, le paiement des autres, au comptant ou à des dates rapprochées. Elle revenait ravie, parlant du moment où l'on pourrait reprendre des ouvrières et ne comprenait pas pourquoi sa mère semblait contrariée.

Guiguite, placée dans une nouvelle maison, semblait se tenir tranquille. On apprit qu'elle n'avait pas paru à l'atelier depuis trois semaines. Que faisait-elle depuis le matin huit heures jusqu'au soir sept heures, puisqu'elle ne travaillait pas ? Nul ne put jamais le savoir. Lise pleura, s'accusant d'avoir aidé à la perte de sa fille cadette, en donnant elle-même le mauvais exemple, en abandonnant son ménage pour écouter les unes et les autres, ces femmes, ces jeunes filles, avec leurs idées nouvelles, ne

respectant plus rien. Charlotte, énervée, répondait que Guiguite n'était pas perdue, qu'on finirait bien par savoir, qu'il fallait la garder avec elles deux, et, très indignée parce qu'elle trouvait de la mauvaise foi, demandait si les filles de son père ne couraient pas plus de risques à la maison que dans les rues. Paroles cruelles que sa mère ne devait pas lui pardonner.

Charles attendait souvent sa femme sur le trottoir d'en face, guettant la sortie de la petite. Aussitôt il montait. Seul, n'ayant plus personne à tourmenter, à disputer, il ne pouvait pas vivre, il était un homme fini, perdu, sans objet. Lise était heureuse, satisfaite de voir qu'il avait à ce point besoin d'elle, qu'il l'aimait enfin. Hors cela pour elle plus rien n'existait. Sans lui, qui voulait ménager Charlotte, elle l'aurait gardé tout de suite.

La crainte qu'il avait de la petite, le tourment qu'il laissait voir lorsqu'il disait que délicate et nerveuse comme elle était, il ne fallait pas la heurter, avivait le ressentiment de Lise. Cette fille était pourtant la seule cause de leur malheur. Il inclinait la tête, répétant :

— C'est une enfant, une enfant.

Guiguite silencieuse, les regardait sournoisement. et cependant se gardait de parler de ces visites à sa sœur.

Lise et Charles alors croyaient s'aimer. S'aimaient-ils réellement ? On s'étonne de voir tant de gens se quereller, se battre, se quitter, se reprendre, et finalement, ne pouvoir se séparer, et cela que leur union ait été sanctifiée, légalisée, ou non. Nous croyons toujours aux miracles, aux générations spontanées, à la vertu de certaines formules cabalistiques. Nous croyons qu'il suffit de quelques paroles, de beaucoup de paperasses, pour lier deux êtres. De quelques

autres paroles, de beaucoup d'autres paperasses pour les délier, et c'est faux. Le mariage est un milieu, un état. Ceux qui le réalisent ou l'acceptent, avec ou sans la loi, pour y subsister doivent se transformer, prendre des habitudes. Après quoi, retirez le milieu ; s'ils ne sont très résistants, ils le réclameront. L'habitude est au mariage ce que l'alcool est à la colonisation. Elle tient lieu d'amour comme l'ivrognerie de patriotisme. Seul lien capable de réunir deux êtres entre lesquels l'accord n'est possible que si l'un se laisse absorber par l'autre, il arrive que chaque concession faite est un anneau de plus qu'ils ajoutent à leur chaîne jusqu'au jour où ils ne sont plus rien que les jouets misérables des raisons de faiblesse qu'ils ont échangées.

La veille de Noël, Lise était d'une humeur terrible et Charlotte d'une humeur charmante. Elle venait de rentrer, elle avait encore son chapeau sur la tête et, en souriant, montrait à maman que sa voilette était déchirée, réclamant treize sous pour une autre. Maman prétendait que les voilettes étaient inutiles, que Lotte, puisqu'elle en voulait, pouvait les acheter sur les vingt sous qu'elle recevait chaque samedi. Toujours souriante, Charlotte rappelait que ces vingt sous étaient pour ses livres, pour son brevet élémentaire qu'elle préparait, et Lise, une fois de plus, constatait que cette maudite fille quand elle avait une idée dans la tête ne consentait plus à en démordre.

Charlotte avait de nombreux défauts, elle ne se rendait pas un compte exact de la valeur de l'argent. Ainsi venant de calculer que dans leur mois, maman et elle, avaient fait cinq cents francs, elle battait des mains, se croyait riche. Elle entreprenait toujours au-dessus de ses forces et se cramponnait désespérément ensuite à ce qu'elle avait entrepris. Ne pou-

vant veiller, elle se levait le matin avant tout le monde pour lire, écrire, faire des problèmes. Quoi d'étonnant qu'ensuite elle fût fatiguée pour travailler utilement quand elle s'était éreintée pour des choses inutiles ? De la part d'une raisonneuse perpétuelle comme elle, ce n'était pas fort. Elle était coquette, voulait des gants. une voilette, refusait de mettre de la pommade sur ses cheveux dont les boucles sans cesse se promenaient où sur son front, où dans son cou. Elle se regardait complaisamment dans la glace de la cheminée de la chambre que les filles partageaient avec leur mère, montant sur une chaise pour être à même d'admirer sa petite taille, emprisonnée dans une ceinture noire en pointe faite par elle, ce qui avait pris une heure de temps. Quand maman la surprenait, elle ne s'excusait pas, se mettait à rire, obligeait maman à admirer, affirmant que maman aussi aurait une taille si seulement elle voulait bien laisser sa petite fille l'habiller. Lise, flattée, sur le moment. oubliait de gronder, après, y repensait furieuse. Cette fille qui reconnaissait qu'elle était encore bien, jeune. pourquoi voulait-elle la priver de l'amour de son mari ?

— Tiens, ton père m'a apporté une lettre pour toi.

— Lui ! toi ! ici ! Tu l'as laissé... ici !

Très pâle, la jeune fille s'était reculée. Ici, c'était leur maison. à elles seules, ou rien de laid, de triste, rien de l'odieux passé ne devait rentrer, et sa mère...

— Un mari est chez lui partout où est sa femme.

— Il n'est plus ton mari, tu divorces, par conséquent...

Lise fit un grand effort pour rester calme comme Charles le lui avait recommandé :

— Comprends-moi mon enfant, une femme ne

quitte pas son mari, tu voulais que je le fasse, tu es jeune, tu es excusable, moi je ne le serais pas.

— Maman, il t'a menacée, il a voulu te faire peur, n'en crois rien, une femme est libre de préférer... de ne pas vouloir... de ne pas... de préférer ses enfants à...

— Assez, assez, lis cette lettre, tu entends...

Charlotte recula encore :

— Jamais !

— Jamais ?

Soudain la colère de Lise s'enfla et ne connut plus de bornes. Tout ce qu'elle avait souffert, son enfance comprimée, sa jeunesse emprisonnée, son mariage, sa vie de travail et de misère, les enfants qu'elle avait eus, ceux qui étaient morts, Guiguite qui ne faisait rien, tout, tout était de la faute de Charlotte, de cette fille qui avait toujours tout fait pour détourner son père de la maison.

— Ah, tu peux prendre tes airs, c'est fini ma petite, j'ai vu clair dans ton jeu, c'est ta sale tête qui a tout fait, tes manières qui l'ont poussé, et moi, aveugle, je te laissais. C'est fini maintenant.

La stupeur, le mutisme de Charlotte l'encourageaient :

— Non, ma fille, tu t'es trompée, je ne suis pas une gourgandine comme la belle Mme Porcher. Je l'aime mon mari, et il m'aime, tu entends, il m'aime, et n'a jamais aimé que moi. Il voulait qu'on te ménage ; ménager cette péronnelle ! Tu as la bouche cousue, hein, je sais maintenant comment on te mate. Ton père rentre ce soir. Qu'as-tu à dire ?

— Rien, je pars.

— Tu pars, tu pars !

Lise éclata de rire.

— Avec ton amoureux, dévergondée, dévergondée, c'est cela, qu'elle voulait cette demoiselle, être

libre. Ah ! tu crois que je vais te laisser courir les rues comme ta sœur.

Lise étouffait de fureur. Elle avait pensé que sa fille répondrait, l'insulterait. Cette fille ne savait même pas se mettre en colère. Elle la prit par la bras, hurlant :

— Tu ne partiras pas.

— Comme tu voudras, je le tuerai.

Les mots furent dits d'une voix blanche, froide et tranquille, une voix que Lise avait déjà entendue autrefois, alors que Charlotte se relevait à peine de sa fièvre cérébrale. Le visage de la petite avait pris une expression dure et implacable. Elle se dégagea, passa dans la chambre, revint avec sa tirelire, dont elle prit l'argent que, devant Lise, maintenant sanglotante, elle rangea dans son porte-monnaie : quinze francs. Elle plia son linge, sa robe des dimanches, mit le tout avec ses livres, dans la boîte qu'elle rapportait et qui servait aux livraisons. Quand elle en glissa la courroie sous son bras, la mère se reprit, se jeta sur elle avec des injures atroces que l'enfant écoutait, figée, béante. Ces mots, elle les connaissait, elle les avait entendus souvent sans y prêter d'attention. De la bouche de sa mère et adressés à elle, ils arrivaient monstrueux, horribles, foudroyants, tel un torrent de fange, entraînant avec lui toutes ses croyances pures, toutes ses jeunes espérances. Lise les débitait sans savoir, sans comprendre, pour rien, comme avec son mari, pour faire plus de bruit, de les entendre dans le silence achevait de l'affoler. Elle criait de plus en plus fort, gesticulant devant la petite, véritable automate esclave de ces réminiscences.

Charlotte eut enfin un rire étrange, suivi d'une légère suffocation :

— Si tu savais comme c'est inutile.

Elle repoussa Lise, d'un bond fut à la porte et disparut dans l'escalier. Alors seulement Guiguite qui avait assisté à la scène, immobile et silencieuse, s'élança, criant :

— Lolotte, Lolotte !

La mère la saisit, la jeta par terre :

— Toi, toi aussi, je vais t'en fiche une raclée.

Il faisait très beau et très froid ce soir de Noël. Charlotte remontait lentement la rue de Belleville, la tête penchée en avant, sa boîte au bras. Elle n'avait aucune conscience de l'heure depuis longtemps, depuis toujours, il lui semblait marcher ainsi dans la foule. Devant, derrière, à ses côtés, toujours ainsi il y avait eu des gens qui parlaient de ce qu'on ne doit pas faire, de ce qu'on ne doit pas dire, de ce qu'on ne doit pas aimer. Et toujours leurs actes contredisaient leurs paroles, et lorsqu'on allait vers eux le cœur et les bras ouverts, c'était pour les voir se détourner et s'attacher de préférence aux choses qui leur faisaient du mal. Parfois, elle s'arrêtait pour demander des explications, alors tous la regardaient comme si elle était folle, répétaient des mots qui n'avaient pas de sens :

— C'est t'y qu't'es soûle, la môme ? lui cria un voyou en la collant d'un coup de poing, contre une boutique.

— Tu veux réveillonner la petite, lui demanda un homme à face rouge en lui soufflant une haleine empestée dans la figure.

Et elle se reculait, sa petite tête prête d'éclater, ne trouvant plus la question qu'elle voulait faire, et tous allaient poussés par une force invisible avec laquelle ils ne discutaient pas. Elle, pourquoi voulait-elle savoir ? Pourquoi voulait-elle comprendre ? Est-ce que quelque chose au monde jamais se com-

prend ? Le mieux était d'aller ainsi toujours, en répétant les paroles du voisin, en faisant les gestes pour lesquels il vous laissait de la place.

— Ohé, freluquet, t'as pas fini d'accaparer toute la chaussée.

Un bicycliste la frôla en lui cornant un appel strident dans les oreilles. Elle était au milieu de la rue Bolivar. Elle tressaillit, se mit à courir. Il avait été une petite Charlotte curieuse, ardente, aimante et vaillante. Que voulait-elle ? elle ne le savait pas, non vraiment, elle ne le savait pas. Et maintenant, elle ne voudrait plus rien, rien, jamais rien. C'était arrivé tout d'un coup, peut-être tout à l'heure, peut-être hier, qu'importait ?

VI

— Ma petite loupiote, ma petite loupiote, non, si je pensais jamais te revoir, est-ce drôle la vie ? Je t'ai reconnue tout de suite, tu sais, le premier moment passé. T'as toujours ta frimousse chiffonnette et tes grands quinquets de chat. T'as seize ans que tu dis, mon pauvre gros, t'as l'air d'une gosseline. Ce qu'on vieillit tout de même. Et t'as pensé à moi, comment que t'as fait pour me retrouver ? Non, tu sais, j'en reviens pas.

Lucie Parent allait et venait dans une grande chambre éclairée par deux fenêtres et meublées de deux lits, dont l'un n'était pas fait, d'une table boiteuse, de quelques chaises. Des vêtements pendaient au mur et traînaient çà et là ; des chaussures étaient posées devant un petit poêle rond, chauffé au rouge dont l'odeur âcre se mélangeait à celle de la lampe à pétrole, toute suintante et fumante, placée sur la table, sans abat-jour. Sur la cheminée, à côté d'un verre dans lequel finissaient de se faner quelques fleurs, on voyait un peigne plein de cheveux.

Lucie était devenue une grande femme sans âge, dont la poitrine ballottait sous un caraco dégrafé, elle était très frisée, très poudrée, très fanée, et avait toujours sa même expression canaille qu'un observateur avisé voyait tout de suite n'être qu'une apparence trompeuse. Charlotte assise sur une

chaise, sa boîte posée devant elle à terre, la regardait en pleurant. Son histoire était simple : Sa mère l'avait disputée, elle s'était enfuie. Ne sachant où aller, elle avait erré par les rues, voulant mourir. Elle s'était trouvée devant le canal : C'était si laid, si noir, si effrayant. Tout à coup elle s'était souvenue vaguement, oh bien vaguement, d'une Lucie qui, quand elle était petite, était bonne pour elle, et qui demeurait rue des Mignonnes. Mignonnes, c'était Mignottes, cependant un joli nom. Seulement elle avait dû faire toutes les maisons de la rue parce qu'elle ne se rappelait plus le numéro. Enfin, une concierge lui avait appris que la mère Parent était morte et que le fils et les deux filles étaient allés s'installer à Montmartre, rue Marcadet :

— S'ils y sont encore, avait-elle ajouté.

— Et nous y sommes, heureusement mon gros que nous y sommes, que nous ne sommes pas encore décanillés à Montrouge, tu parles la ballade que tu te serais payée. Aller au canal ! mon pauvre gros, tu me crèves le cœur. Ah non ! tu sais, t'as toujours été épatante, j'en reviens pas ! Au fait, le frère, il nous a plaquées.

— Ah !

— Oui, ma vieille, c'est pas que je le regrette, c'est pour que tu saches puisque tu t'intéresses à la famille. Nous vivons très bien tous les deux, Georgette. Seulement cette dinde il lui faut toujours quelqu'un et quand elle en a un de propre elle ne peut jamais se tenir tranquille avec. Ce soir, elle est en bombe. Tu comprends, le mien est au service. Oui, il est plus jeune que moi, c'est une bêtise, qu'est-ce que tu veux ? J'avais juré que je ne marcherai jamais pour un homme, ça m'a pris tout d'un coup. Vois-tu, il vaudrait mieux commencer tout de suite puisque c'est comme ça qu'on doit finir.

Il est très bien d'ailleurs, tu verras quand tu le connaîtras, il est bijoutier, dans le vrai. Moi, je ne veux pas d'hommes ici pendant son absence. C'est pas rupin ici, mais on est mieux que sous les ponts. Quand Georgette a envie de la danser, je lui dis : Oust, décampe. Oh, elle rapplique, c'est pas long, trop heureuse de me retrouver. Tu sais les couverts de ta mère ?

— Oui.

— T'as pas cru que je les avais volés ? T'as pas pu croire ça de moi, loupiote. T'étais qu'une moucheronne, mais je voyais bien que tu m'appréciais. Je suis sans éducation, pourtant j'ai jamais fait tort d'un sou à personne. C'est un type à Georgette qui les avait barbotés. La garce, tu peux croire que je lui en ai conté, mais pas, on va pas se tuer pour des couverts, et puis, c'était pas avec ce que je gagnais chez elle que je pouvais les lui payer ses couverts à ta mère, et boulotter ? Une rosse, ta mère, une sacrée rosse, avec elle t'as déjà dû en voir de dures. Elle va te chercher. Tu ferais peut-être mieux de rentrer.

— Non.

— T'as pas d'argent ?

— J'ai quinze francs.

— Mince de fortune, t'as pas l'intention de vivre toute la vie avec ça ?

— Je travaillerai, j'ai appris.

— T'as appris ! mon pauvre gros, je suis sûre que tu sais bien. T'étais jeune, ah ! t'en avais de la malice. Tu sais Marie, celle qui faisait des mariages ? Figure-toi qu'elle est partie avec le mari de la patronne, oui ma chère, ils ont filé en Angleterre. D'abord la patronne n'était pas mariée du tout, au vingt et unième, quoi, comme les camarades. Marie et son type ont fondé une maison, pas pour des

mariages, plutôt un bureau de placement. Oh ! c'est pas quelque chose de propre. Sûr que t'as pas dû dîner, et moi qui te parle, ce que tu as l'air aplatie. mon pauvre gros, j'en reviens pas, j'en reviens pas. Ah ! si on m'avait dit, non, j'en reviens pas. Retire tes frusques. J'ai de la soupe et du café. Ma petite loupiote, ma petite loupiote, j'en reviens pas. Parle.

— Pardon, Lucie, je viens de loin, c'était très loin...

Charlotte ne put manger, elle tombait de fatigue. Lucie dut la déshabiller et la coucher dans l'un des lits où elle s'endormit immédiatement d'un lourd et profond sommeil.

Le lendemain en s'éveillant, vers sept heures, elle aperçut Lucie, en chemise, agenouillée devant son poêle, en train de l'allumer. Lucie tourna la tête. sourit à la petite :

— Tu vas prendre un peu de lait, reste au pieu, mon gros, va ça te fera du bien, t'es pas trop reluisante. Aujourd'hui c'est fête. Demain matin..... Tu ne veux pas retourner chez ta mère.

— Non, Lucie.

— Tu vas la trouver salée la vie. Enfin, c'est ton affaire. Ecoute, v'là ce que j'ai réfléchi : Je ne peux pas te garder ici. D'abord parce que ta mère va te chercher, une rosse, ta mère. Où ? naturellement chez les anciens amis. Elle doit rien être épatée tout de même de ne pas t'avoir vue revenir. Ensuite, c'est Georgette qui va se ramener. Des types à elle viennent la chercher des fois, si t'avais le malheur de leur taper dans l'œil et qui mettent le grappin sur toi, tu serais fichue, mon gros, tu pleures ?

— Non, Lucie, ce n'est rien, je comprends, je vais m'en aller.

Charlotte avait d'abord pensé à Mlle Buchs. Elle s'était dit que celle-ci la ramènerait dans sa famille. De nouveau elle pensait qu'elle irait l'attendre à l'école et la supplierait de la garder.

— Pas du tout, reprit Lucie, laisser une pauvre gosse comme toi dans la peine, ce serait pas à faire. Attends. Rue Flocon, à côté, je connais une carrée qu'est à louer pour le huit janvier, on ne paie pas d'avance, elle est libre maintenant. Tu prendras le lit du frangin, celui que t'as : y sert à rien, je te donnerai une chaise, quelques bricoles, et voilà : Mademoiselle sera dans ses meubles. Puis demain matin, tu fileras chez Décoiffer, rue Cléry, de ma part. C'est une bonne boîte, ils ont un ouvrage de chien. Quand ils m'ont demandée, j'étais déjà embauchée ailleurs, sans quoi ; mais j'ai une copine là-dedans, Armandine, tu pourras te confier à elle comme à moi, elle te protégera, mon gros. Ca te va t'y tout ça ?

— Tu es bonne, Lucie.

— Des m'amours, maintenant, ah ! t'es bien toujours la même moucheronne, tu te rappelles ?

Elles burent leur lait, Lucie embrassa la petite et se remit dans son lit. « C'était pas du luxe », disait-elle, elle avait assez veillé tous ces derniers temps. Elles bavardèrent jusqu'à onze heures, remuant les vieux souvenirs. Puis Lucie se leva pour aller chercher le déjeuner.

— Prends mon argent, Lucie.

— T'es pas malade, et manger toute la semaine. Charlotte se laissa inviter à déjeuner, elle était brisée, ne pensait plus, comme anesthésiée.

Dans l'après-midi, elles s'entendirent avec la concierge de la rue Flocon. Elle voulut bien donner la chambre tout de suite et louer à une si jeune fille puisque c'était la nièce de Mlle Parent. Le mari les aida à déménager le lit, la chaise, les femmes portè-

rent de vieux draps, une couverture, quelques bibelots, la caisse de Charlotte. Le déballage en amusa fort Lucie. Cette idée d'emporter des livres, et quels livres ! de la mangeaille pour les souris.

— T'as trimballé tout ça avec toi, hier, mon pauvre gros. eh bien tu sais, t'en as une santé.

Ainsi Charlotte se trouva installée dans une petite chambre au sixième étage. Elle ne possédait qu'un lit de fer, une chaise, très peu de linge, une robe bleue, un petit tapis, une cuvette, un pot à eau, deux serviettes. Au bazar, elle acheta une brosse, un peigne, un verre. Avec un vieux morceau d'andrinople, elle fit un rideau à sa fenêtre d'où elle avait une superbe vue sur les toits. Lucie riait, trouvait tout cela très bien, et conseillait :

— Tout de même. t'auras pas trop chaud. faudra t'acheter un poêle dès que tu pourras.

Charlotte répondait qu'elle mettrait la nuit ses vêtements sur son lit. Elle devait déjà à Lucie les trois francs donnés au concierge pour reconnaître son obligeance. Lucie ne voulait pas être remboursée avant que Charlotte fût en état de gagner quelque chose, et puis :

— C'est toujours trois francs de côté que tu pourras me repasser quand je serai dans la dèche, loupiote, si tu y es pas.

Charlotte rangea précieusement sa clef dans son sac : en descendant Lucie lui dit :

— Si t'étais pas trop fatiguée, je t'offrirais d'aller chez Armandine, je ne la vois pas souvent, elle demeure au diable vers Ménilmontant.

— Oui, j'aimerais mieux Lucie, pour demain.

— C'est ce que je pensais, comme ça tu saurais tout de suite.

Lucie voulut prendre l'omnibus ; Charlotte avait assez marché comme cela la veille, il ne fallait pas

qu'elle fût par trop « moulue » pour le lendemain. Elles n'arrivèrent chez Armandine que vers quatre heures passées.

Celle-ci habitait un petit logement rue Oberkampf, au cinquième étage. C'était une grosse femme de quarante-cinq ans, très petite, avec des cheveux châtains frisés sur son front, une face ronde toute rouge, de petits yeux comme des trous de vrille, un nez écrasé tout petit qui semblait dans son visage seulement comme un point plus coloré que le reste. Elle portait une jupe grenat et un caraco vert garni de broderies blanches, produisant l'effet le plus cocasse, le poing sur les hanches, elle restait devant sa porte, s'exclamant :

— Ah ma fille ! d'où que tu reviens ma fille ?

Derrière elle, un grand gamin d'une quinzaine d'années, maigre et efflanqué hurlait :

— Oh là là ! c'te gueule, c'te binette, ah là là ! c'te gueule qu'elle a !

Dans la chambre on voyait une grosse fille blonde, rose et blanche, toute dépoitraillée, qui se pâmait de rire, et une autre jeune fille, l'air malade et timide souriant doucement.

Lucie se baissa pour embrasser Armandine, démasqua Charlotte.

— J'amène une amie.

Un grand silence régna. Armandine pirouetta sur ses talons, fit une salutation :

— Place, place, les mioches ; entrez, Mademoiselle, soyez la bienvenue. Ce sont mes enfants : mon fils Albert, quatorze ans, quincaillier y a huit jours, typographe depuis hier, plus tard, nous verrons. Faut avoir plusieurs cordes à son arc, n'est-ce pas ? Ma fille Rose, seize ans, bonne pour manger de la soupe, vous voyez elle ne s'en prive pas. Ma fille Hélène, dix-huit ans, fleuriste comme moi, elle tra-

vaille avec moi. J'ai encore deux filles, Mademoiselle : Eléonore, ving-trois ans, une rosse celle-là, que voulez-vous ? faut avoir de tout. Elle est teinturière et va se marier : ma fille aînée, Adèle, trente ans, ma fille d'amour, est infirmière à Tenon. Voulez-vous, Mademoiselle, visiter nos appartements. Vous voyez, y a que des lits chez moi, j'aime pas l'encombrement. Ma chambre, celle de mes filles, celle de mon garçon, c'est aussi la salle à manger, le salon, le cabinet de toilette, la cuisine. C'est plus commode d'avoir tout réuni en une seule pièce quand on est occupé comme nous le sommes, on perd moins de temps à changer de place. Pas vrai les enfants ?

— Hurrah, un ban pour maman, « elle a très bien parlé, buvons à sa santé », entonna Albert d'une voix formidable.

Pendant quelques minutes ce fut un tumulte indescriptible. Tout le monde tapait des pieds et des mains à la fois, tandis qu'Albert se mettait à pousser des miaou, miaou désespérés. Charlotte ahurie ne savait que devenir. La petite voix pressée et aigrelette d'Armandine s'éleva par-dessus tout :

— Assez, assez, la pipelette va encore monter.

— On s'en fout.

— Assez Bébert, t'auras donc jamais le respect de l'autorité ? faudra encore déménager mon petit homme, sois raisonnable. Tiens, sors-nous la bière.

— Du sirop, je veux du sirop, cria Rose.

— Ah non ! mais tu te trouves pas assez sucrée comme ça, riposta son frère, tu ferais mieux de rentrer tes tripes, tu me dégoûtes.

— Ça le dégoûte, voyez-vous ce Monsieur, ça le dégoûte, t'iras loin mon petit avant d'en trouver de pareils.

— Oh la la ! la môme ! tu m'as pas z'a regardé ? ce que j'm'en fous des femmes.

— Tu t'en fous...

— Rose, Bébert, voyons que va penser Mademoiselle? Elle va croire que vous êtes bien mal élevés pour vous disputer ainsi devant le monde. Mais asseyez-vous donc, Mademoiselle. Ma fille, agrafe-toi. Ma fille, Mademoiselle se croit toujours au temps d'Eve. Comme j'y dis, y a pas de mal à ça, mais on y est plus, et y a des gens que ça peut gêner. A cause de ça, elle perd toutes ses places. Je l'avais casée chez un médecin, dans le quartier, elle n'avait pas grand chose à faire, c'était un homme très comme il faut, il me l'a renvoyée...

— C'est pas lui, maman, c'est sa poupée qui vient le voir, une grue; lui, au contraire, il me l'avait dit: Vous gênez pas ma petite...

— En attendant, il n'a rien fait pour te retenir, il me l'a expliqué quand je suis allée te chercher: Vous comprenez, Madame, je ne puis conserver votre demoiselle, elle est charmante, mais elle me fait par trop concurrence. Quand elle va leur ouvrir la porte, rien qu'à la voir, mes clients se sentent guéris. Sûrement que t'en trouveras pas un de sitôt de patron pareil. Il m'a dit : Mettez-la donc comme modèle, chez un peintre ; mais ma pauvre enfant, des peintres, faudrait en connaître. En attendant, tu te feras manquer de respect.

— Jamais le médecin ne m'a manqué de respect, maman.

— Non, mais alors, dit Albert.

— Quoi que t'as encore à réclamer, échalas?

— Je réclame pour ton bien, t'as pas de jugeotte, ma frangine, quand on le voit, ton étalage, y en a trop, ça vous coupe l'appétit.

— Toi, tu vas recevoir une peignée.

Armandine dut se lever pour séparer les enfants.

— Rose, Bébert, pose au moins ta bouteille. Je vous l'ai déjà dit, ne me faites pas sortir de mon caractère. Ici, je ne veux pas de disputes, ici, je veux que l'harmonie règne. Vous entendez les gosses, je veux que l'harmonie règne. Celui qui veut gêner les autres n'a qu'à fiche son camp. T'as tort Bébert, laisse ta sœur tranquille. Ici elle est libre, la regarde pas si ça t'embête. Nom d'un chien, les gosses ! — Armandine donna un grand coup de poing sur la table. — La paix, et venez tous m'embrasser. Ici, je veux que l'harmonie règne.

La douce Hélène se leva pour prendre la bouteille des mains de son frère. Charlotte vit alors qu'elle boitait et avait la taille de travers. Les verres ayant été disposés en rond, Armandine versa pendant que l'un, l'autre réclamaient : tu m'as pas fait assez de mousse. On trinqua, but. Lucie put enfin raconter l'histoire de Charlotte. La petite, timidement, expliqua ce qu'elle savait faire. Armandine accepta de l'emmener le lendemain matin chez Décoiffer, et prit rendez-vous avec elle à huit heures sous la porte Saint-Denis. « Y avait du boulot. » Charlotte serait donc bien accueillie.

— Et ton type, demanda Lucie.

— Son type à maman, répondit Albert, c'est moi qui l'ai flanqué à la porte, pas plus tard qu'y a deux jours. Je suis patient, mais faut pas qu'on m'embête.

Armandine devant l'air effaré de Charlotte, crut devoir raconter :

Il y avait quatorze ans qu'elle avait perdu le père de ses enfants. Elle était enceinte de son petit Albert. Le père était un brave homme, chaudronnier de son métier. Il l'avait eue à quinze ans. Tous les deux s'aimaient bien, ils ne s'étaient jamais mariés parce qu'ils n'avaient pas eu le temps, et puis c'était de l'argent dépensé inutilement pour entretenir des

« gratte-papier ». Cela ne les avait pas empêchés d'avoir cinq enfants. Ah certes ! ils avaient connu de « fichus quarts d'heure » mais aussi de bien bons moments. Dans sa jeunesse, Armandine n'était pas jolie, jolie, non, elle ne voulait pas le prétendre, mais elle était rigolote.

— T'es toujours, maman, opina Albert.

— C'est pour ça, mon gas, que tu devrais être plus indulgent. Vois-tu plus qu'on vieillit, moins qu'y vous reste de temps pour rigoler.

Enfin, tout de même, son homme s'en était trop donné du plaisir et du travail. Il était tombé malade de la poitrine disaient les médecins qui, à l'hôpital, lui avaient donné un bouillon d'onze heures.

— Dis pas ça, maman, protesta Rose, tu le reconnais que mon patron c'était un chic type.

— Oui, sans doute, il m'a reçue très poliment et donné de bons conseils. Y a des braves gens partout et on peut être honnête dans tous les états. T'as raison, Rose, faut pas avoir d'idées fixes. Tout de même, ton père est mort. Ah votre père, mes enfants, ce qu'il vous aimait ! Je le revois tout pâle, amaigri, dans son lit à Lariboisière. Il pleurait : « Ma pauvre Didine, ma pauvre Didine, qu'est-ce que tu vas devenir avec toute cette marmaille ? et encore celui qui attend ? » Comme j'y disais : « T'inquiète pas pour moi, moumoute, te bile pas. Je suis débrouillarde, tu sais, je m'en tirerai. Occupe-toi plutôt de te la couler douce pendant qu'on te dorlote ici. » Et il est mort, mes enfants, il est mort votre père. On ne me retirera jamais de l'idée que c'est parce qu'on voulait pas le laisser fumer sa pipe. Ah, mon pauvre cher homme, jamais je ne me consolerai, jamais mes enfants.

Armandine sortit de sa poche un grand mouchoir à carreaux, s'essuya les yeux. Tout le mond se tai-

sait ému. Tout à coup Rose se mit à pousser de véritables gloussements :

— Parle pas de papa, maman, parle jamais de papa, ça me fait trop de peine, ah. mon Dieu !

— Tu vois, Bébert, t'es pas gentil avec ta sœur, elle a du cœur là, chaille pas, ma fille. Les morts sont morts, ça les en retire pas de chailler, et c'est pas amusant pour la compagnie.

Le père mort, il avait fallu élever les petits. L'aînée Adèle venait justement d'en avoir un aussi et de se mettre en ménage.

— Oh, il était très bien mon gendre, il avait juste mon âge. aussi il était trop sérieux pour elle, ce qu'elle l'a lâché cette garce, ça n'a pas traîné, et elle m'a laissé le petiot, un pauvre petit que j'ai dû mettre à l'Assistance plus tard. Ah Lucie ! j'en ai encore le cœur crevé quand j'y pense.

— Parle pas du petit Polo, maman, c'est trop, ah mon Dieu ! mon Dieu ! reprit Rose.

— Allons, ne chaille pas, c'est ridicule.

Pour pouvoir élever ses enfants, Armandine prenait des amoureux, pas des amoureux pour rire, quoique... enfin. Son rêve c'était un homme sérieux, seul, travailleur, tranquille, qui aurait été heureux de trouver un foyer chez elle, une maison gaie. Elle n'était pas difficile, fallait seulement plaire aux enfants ; elle ne demandait pas qu'on fût riche, mais seulement qu'on travaillât et qu'on lui remboursât ses frais de mangeaille, qu'on menât les petits au cirque le samedi. Un homme seul, ça ne sait pas se débrouiller, d'avoir une femme comme elle ça ne lui coûtait pas plus cher, et en mettant ainsi tout en commun on était tous heureux, mais les hommes sont d'une exigence ! Armandine en avait eu des amoureux. Ils commençaient par être tout sucre et tout miel, puis, quand ils avaient pris pied dans la mai-

son, ils voulaient tout régenter. Alors, ça ne traînait pas : Dehors, même quand y avait plus un sou à la maison, un cran de plus à la ceinture, voilà tout. Un dimanche, Bébert chargé de faire la soupe avec de vieilles croûtes et de l'eau; avait imaginé de mettre une vieille bottine dans la marmite pour lui donner du goût.

— Tu parles, Lucie, ce qu'il a chaillé ce gosse parce que je ne voulais pas trouver son idée géniale. Mon petit Bébert, mes bons enfants, nous ne nous sommes pas trop embêtés tout de même, tout un chacun y a toujours mis du sien. Mon petit Bébert, l'a-t-il assez crié : « A la fraîche, à la fraîche ! » à la Revue de Longchamps pendant que je débitais des verres de coco. Pour ça on n'a jamais manqué de manger le 14 juillet. Une riche invention qu'ils ont eue nos pères de prendre la Bastille dans le temps. Y a que Rose qui donne du tintouin parce qu'elle ne peut rester tranquille nulle part, mais elle peut pas, comme je dis : « Elle peut pas, faut se supporter les uns les autres dans la vie. »

Armandine croyait avoir trouvé son rêve. Son dernier type était un brave homme rangé, pas méchant. Il bougonnait un peu, « mais qui qu'est parfait ». Avant-hier, il avait trouvé le dîner raté, et c'était vrai que le dîner était mauvais, alors Bébert avait pris la mouche, les gros mots tout de suite, le pauvre homme était parti.

— Il m'aimait bien, Lucie, ça m'a fait de la peine, je commençais à y être habituée, ça m'a fait de la peine, mais comme j'y ai dit : « Qu'est-ce que tu veux, faut plaire aux enfants, je les ai mis au monde, c'est pas pour les embêter. Ici, faut que l'harmonie règne, ça toujours été mon idée fixe à moi. Mais ça ne fait rien, vous ne voulez pas non plus que je m'ennuie moi, mes enfants. Il va

aller te trouver, Bébert, fais pas le méchant, mon gas. »

Bébert grognait, on verrait, qu'est-ce qu'il avait ce vieux-là, il s'embêtait chez lui comme un rat mort derrière une malle, on lui offrait une famille, une cambuse toute pleine de distractions, qu'est-ce qu'il avait à réclamer ?

— Je veux bien l'écouter, maman, mais qu'y fasse pas son malin, y tient à toi parce que t'es rigolote ; alors, il n'a qu'à marcher droit, je ne veux pas qu'on t'exploite.

— On ne veut pas m'exploiter, mon gas, tu la connais donc pas ta mère, l'exploiter ! Il naîtra pas tant que je serai de ce monde celui-là, faut s'aider dans la vie, cependant. Moi je suis pour que l'harmonie règne, et fichtre c'est pas facile de la faire régner l'harmonie. Tiens, Lucie, j'en ai eu un amoureux, il en voulait à Rose, ce qu'il a été reçu. Celle-là non plus ne se laissera pas exploiter, c'est pas comme Hélène, non, mais pige-moi un peu l'air de ma Lili.

— Maman...

— Elle est amoureuse, mon petit, amoureuse.

Il y avait près d'un mois qu'Hélène s'était éprise d'Anatole. Un porteur de boîtes travaillant dans la maison où se trouvaient Armandine et sa fille avant d'entrer chez Décoiffer. Pas mauvais cet Anatole, mais pas de métier, car qu'est-ce qu'un porteur de boîtes, un pauvre bougre, fait pour courir les rues toutes les matinées, attendre sous les portes cochères le bon vouloir des clients, passer ses après-midi à baguenauder avec de sales types qui ont été en prison souvent, cela ne veut pas dire qu'ils ne valent rien, mais tout de même c'est pas drôle.

— Tu comprends, Lili, je ne veux pas te prêcher la vertu. La vertu c'est des giries, je ne peux pas

toutes vous attacher avec un fil, n'est-ce pas ? et puis, moi à ton âge, y a longtemps que je m'en payais et je le regrette pas, donc je veux pas te prêcher la vertu. Quand ça vous prendra, ça vous prendra, y a rien à redire mais je te laisserai pas faire une pareille boulette, toi, si délicate, te coller avec une brute, un gros plein de soupe, mou comme une chique, qui te laissera crever la misère. Rappelle-toi le patron de Rose quand je lui ai demandé de voir quoi que t'avais. Il a dit que tu ferais mieux de pas te marier. Comme j'y ai dit : « Ma fille boite, je sais pas comment que ça se fait, son père l'a jamais touchée et moi, j'ai jamais touché mes mioches. Enfin, elle boite, c'est pas pour çà qu'elle va s'empêcher de vivre, vous êtes bon vous, je voudrais un peu vous y voir. Mais je te laisserai pas faire une pareille boulette, non, je te laisserai pas Lili. Mes enfants, défendez-lui à cette sotte...

Lili se mit à pleurer, son frère et sa sœur criaient :

— Tu ne t'en iras pas, Lili, nous te garderons, Lili. Bébert s'empara même d'un grand couteau de cuisine qui traînait sur la table et déclara :

— S'il rôde encore par ici, Totole, je lui coupe le sifflet.

— Faut que nous rentrions, dit Lucie.

— Mais vous dînez avec nous, c'est pas tous les jours qu'on se retrouve, y a le pot-au-feu. A la soupe, les mioches, à la soupe.

Chacun s'empressa pour mettre le couvert, ce fut pour Bébert et Rose une nouvelle occasion de se disputer. La lampe faillit tomber. L'harmonie rétablie, tout le monde s'installa. Charlotte entre Armandine et Lucie. Quoique fort déconcertée par les manières de ses nouveaux amis, la petite Charlotte

mangea mieux qu'elle n'avait pu le faire depuis la veille.

— Voyez-vous. Charlotte, disait la mère, je puis vous appeler Charlotte, n'est-ce pas. puisque nous allons être copines ? La vie n'est pas toujours rose, mais d'être ainsi tous ensemble moi et mes mioches. réunis le soir, éclairés par la même lampe, ça nous a toujours réchauffés le cœur, même quand y avait rien dans nos assiettes. Comme je dis à mes gosses : « On vient dans ce monde sans l'avoir demandé, on y fait pas ce qu'on veut, mais seulement ce qu'on peut. J'ai pas pu vous donner de l'éducation. moi. j'en ai pas eu. Quand j'étais gosse, j'avais que des torgnoles, mais ceusses qu'en ont de l'éducation, y la font à la pose, à y regarder de près y font pas mieux que nous. C'est leur affaire, faut mépriser personne, pour juger faudrait savoir les tenants et les aboutissants de chacun, et qui qui peut les connaître ? Sommes ensemble, mes enfants, restons ensemble le plus que nous pourrons. Pas vrai cela ma petite Lili ?

Lili fondit en larmes :

— Je l'aime maman, je voudrais jamais te quitter, mais je peux pas m'en empêcher.

— Je comprends ça, ma fille, t'étais malade, t'as pas encore eu d'amoureux, alors c'est le premier qui parle qu'hérite de tout, t'y vois plus clair. C'est comme lui, on l'a toujours battu, s'est laissé prendre à tes airs doux. Mais faut considérer nos moyens, tu vas te mettre dans un pétrin d'où qu'on pourra plus te tirer ; explique-lui donc Lucie.

— Quand on aime, commença Lucie.

Bébert apportait une tarte aux pommes. il la posa au milieu de la table, et s'écria :

— Non, mes bichettes, ce que vous l'êtes rasantes avec votre amour ; c'est t'y que vous l'avez toutes le

choléra ousques que vous voulez nous faire tourner en fontaine ? Moi, je me tire si on ne chante pas.

Armandine chanta d'une petite voix suraiguë et tremblotante une complainte relatant les malheurs d'Héloïse et d'Abélard. Au refrain, chacun tapait sur son verre et reprenait :

Ah aie ma mère ! Ah aie, papa !

Charlotte écoutait, regardait, silencieuse et grave. Armandine se mit à rire :

— Petite Charlotte, en auriez-vous un aussi d'amoureux ?

— Oh Madame !

L'hilarité fut générale devant la subite rougeur et l'air indigné de la jeune fille.

— Tant mieux, ma petite, tant mieux, restez jeune tant que vous pourrez, ça vous viendra plus vite que des rentes, allez.

Et les chansons reprirent :

J'avions toujours deux amoureux,
L'un était jeune et l'autre vieux

Vers dix heures, Lucie et Charlotte se levèrent. Armandine monta sur une chaise et dans le haut d'un placard, dénicha une vieille lampe dont elle fit cadeau à la petite. On causa longtemps sur le carré. Bébert voulait porter une réclamation au « proprio » parce que le gaz était éteint ; à dix heures tapant si c'était pas un malheur ? puis il enfourcha la rampe de l'escalier pour se laisser glisser jusqu'en bas. Il devait reconduire ces demoiselles à l'omnibus.

Une fois dans sa petite chambre, couchée dans son lit, Charlotte fut longue à s'endormir. Il lui semblait être une autre créature. Elle était seule, toute seule. Tous les événements de cette journée se représentaient à son esprit. Ceux de la veille apparaissaient déjà lointains, entre les uns et les

autres elle ne savait plus établir aucun lien, elle n'essayait pas non plus de prévoir ce qui allait advenir. Tout le monde avait été gentil avec elle, elle n'avait pas à se plaindre. Comme le disait Lucie en l'embrassant au seuil de sa porte, elle était chez elle :

— Va loupiote, y en a plus d'une qui voudrait être à ta place, toute décharde que t'es.

La maison était tranquille, on n'entendait rien que quelques craquements par instant. Charlotte se soulevait pour écouter, pas très rassurée. Elle sommeillait, se croyait au bord du canal penchée sur l'eau noire dans laquelle se réflétait des lueurs jaunes et vacillantes. Tout autour d'elle on faisait beaucoup de bruit. Elle ne voulait pas de cette eau sale, on la poussait, elle tombait, se redressait, sommeillait de nouveau. Maman criait : Ton amoureux, ton amoureux ! Lucie était bonne, Armandine aimait ses enfants. Hélène était douce, et toutes avaient des amoureux.

VII

La maison Décoiffer fabriquait du feuillage et des fleurettes, et vendait surtout aux commissionnaires et aux maisons de monture. Elle avait été très importante autrefois, du temps de la jeunesse des parents fondateurs, avait commencé de décliner de leur vivant, et les Décoiffer successeurs, âgés l'un et l'autre d'une soixantaine d'années, avaient beaucoup de mal à se maintenir. La femme faisait la place l'hiver avec un porteur qu'on supprimait l'été pendant la morte-saison. Le mari restait à l'atelier s'occupant de découper, tremper et préparer l'ouvrage des ouvrières.

C'était un homme aux cheveux gris, grand, mince, la figure régulière. Il avait été très beau garçon et s'en enorgueillissait encore. Il aimait à rappeler le souvenir d'une demoiselle fort riche qui avait voulu l'enlever, alors qu'il allait jouer du violon dans les salons que fréquentait sa famille. Il avait été élève du Conservatoire et rêvé d'être musicien. Il était fier d'avoir eu l'occasion de voir la princesse Mathilde, ne tarissait pas d'éloges sur le temps de l'Empire et la somptuosité des fêtes qu'on savait donner. Il était convaincu qu'il aurait pu être quelqu'un, comme Massenet par exemple, comme son frère Louis, le peintre, faisant des tableaux qui valaient bien ceux de Raphaël. La preuve c'est qu'il était mort en lais-

sant à sa veuve une jolie fortune. ce qui faisait que la belle-sœur ne voulait plus les regarder, les trouvant trop ordinaires. Le père Décoiffer, en disant cela. clignait des yeux et regardait sa femme Annette.

Lui. Ernest, avait toujours eu le respect de la famille et surtout de sa mère, une maîtresse femme menant tout le monde à la baguette. A la mort du père, elle avait ordonné à Ernest de prendre la direction de la maison et il avait fait le sacrifice de son génie. tandis qu'elle, fatiguée d'avoir pendant des années opprimé mari, enfants, fils et bru, se retirait pour vivre de ses rentes.

Malgré tout. la vie s'annonçait belle pour Ernest, grâce à son imagination vive, à ses goûts d'artiste que le métier de fleuriste ne lui défendait pas d'utiliser : si ce n'était la gloire, ce pouvait être la fortune. mais il avait connu Annette.

Annette était une de ses ouvrières. jeune et pimpante Bordelaise. Sans volonté. il n'avait jamais su. tant que la mère Décoiffer avait vécu. ni l'épouser. ni la mettre dehors. Annette dirigeait. régentait à sa guise. Lorsque la mère Décoiffer venait voir son fils pour se distraire, cela lui arrivait trois ou quatre fois par semaine. Annette s'enfermait dans un placard de l'atelier dont les ouvrières lui ouvraient la porte dès que la mère était partie. Le pauvre Ernest. entre sa mère et sa maîtresse, vivait dans la perpétuelle terreur de quelque catastrophe. Sa mère l'avait toujours terrorisé, sa maîtresse l'avait séduit à son corps défendant. Annette croyait peut-être avoir fait une bonne affaire, il se trouva que l'affaire était mauvaise.

Ce garçon très sage fut pris à la mort de sa mère, d'une passion terrible, celle de bâtir, d'avoir à la campagne sa propriété, sa villa. son château, son

ermitage. Il lui donnait l'un ou l'autre de ces noms suivant les jours. Il rougissait, et devenait véritablement émouvant quand il parlait des vitraux de son vestibule, de son kiosque d'où l'on pouvait voir les gens passer en prenant le café, des peintures de son salon, du carrelage de sa buanderie, du rocher de son perron, de la vigne vierge de sa tonnelle. Il ne portait pas à ces choses la tendresse saine qu'on peut avoir pour le produit de ses efforts et de son travail, mais il leur gardait une vive reconnaissance des effets qu'elles avaient pu faire sur les voisins et de l'envie à laquelle elles les avaient incités. Il en résultait qu'il s'ennuyait mortellement quand il était seul dans sa campagne, et qu'il se trouvait sans cesse entraîné à de continuelles améliorations ; jets d'eau, fauteuils, hamacs, etc. Il ne s'y trouvait pas mieux ensuite, au contraire, c'était si différent de son atelier de la rue de Cléry où s'écoulait sa vie habituelle.

Que de gens sont ainsi et possèdent dans la banlieue parisienne de grandes et de petites maisons, élevées à la gloire du spleen. Si l'on y pénètre dans l'espoir d'y trouver, à l'abri des préoccupations de la ville, des affaires et du monde, les choses reposantes qu'ils préfèrent et qui pourraient témoigner de ce qu'ils sont réellement pour eux-mêmes, on n'y rencontre de-ci, de-là, pendues au-dessus des fenêtres ou se balançant dans les feuillages, que des boules de verre, bleues, jaunes ou rouges superbes et vides, comme leurs propriétaires.

Tant d'améliorations, de modifications, d'embellissements avaient été apportés à cette propriété dans laquelle Ernest et Annette devaient finir leurs jours, et où ils ne savaient passer une heure ensemble sans bâiller, la nuit exceptée, que tous les bénéfices de la maison de commerce s'y étaient engouffrés, et que pendant vingt ans, Ernest, pourtant res-

pectueux de tous us et coutumes, en avait oublié d'épouser Annette.

Cependant, Annette avait fini par devenir tout de même Mme Décoiffer. Ce jour-là, Ernest pensait lui avoir fait le plus grand des sacrifices possibles, en lui conférant un honneur que beaucoup avaient envié, si nulle n'en avait été trouvée digne. Et Annette se sentait effectivement grandie de cent coudées.

Cette régularisation avait eu lieu quelques mois seulement avant le mariage de leur fille Eliane. Cette fille était née au début de leurs amours. En ce temps, Ernest n'avait pas manqué de penser qu'Annette l'avait fait exprès et que lui n'était pas pour grand'chose dans cette sottise ; mais la fillette était devenue une grande belle fille éminemment représentative. Elle avait de sa mère les beaux cheveux blonds et soyeux, les grands yeux de myosotis, sans sa vivacité, sa vaillance et sa gaieté. Par contre elle tenait de son père une taille avantageuse, la distinction extérieure et la nullité. Ernest, à mesure qu'elle grandissait, de plus en plus s'admirait en elle, et se félicitait d'avoir tellement contribué à la création de ce chef-d'œuvre.

La blonde Eliane fut élevée d'étrange façon. A la campagne elle faisait la demoiselle, prenait avec son père des leçons de piano, sortait avec lui en robe de dentelle, chapeau empanaché et ombrelle claire. Souvent, la veille, sa mère avait dû lui laver une chemise pour qu'elle en eût une à se mettre. Rentrée à Paris, elle fréquentait les ouvrières, cela lui servait à prendre davantage conscience de sa supériorité et à s'indigner de souffrir également de misères semblables ; cependant lorsqu'elle ne se surveillait pas, il lui arrivait de s'exprimer dans des termes véritablement déconcertants dans une si jolie bou-

che et émanant d'une personne si éthérée. Juste retour des choses d'ici-bas.

Eliane remarqua, certain soir d'été dans le train, en s'en revenant de Nogent avec sa mère, un jeune homme probablement étranger, suprêmement élégant et distingué. Le jeune homme en devint amoureux fou. Plusieurs dimanches, Eliane et son père le croisèrent à la promenade ; il restait sombre et silencieux. Il était très brun, portait de très hauts faux cols et des souliers vernis. Le père et la fille ne doutaient pas qu'il ne fût quelque personnage très important, peut-être un Consul, un attaché d'Ambassade, ou un Président de République.

Lorsque M. Pedro du Sartoy se décida à faire sa demande, la vérité se découvrit plus simple. Du Sartoy, le père, avait enlevé autrefois la gouvernante de ses sœurs. Partis au Brésil, ils avaient fondé une maison d'éducation pour les jeunes filles de bonne famille, et fait fortune ; mais dans ces pays-là, il paraît qu'on peut se coucher milliardaire et se réveiller pauvre comme Job. Cela tient, expliquait le père Décoiffer, à la valeur de la monnaie qui change. Il n'avait jamais rien compris aux dires de son gendre.

Les Du Sartoy ruinés, le père, — comme tout bon père ruiné doit le faire, — était mort de chagrin. Sa veuve avait ouvert un nouveau pensionnat, refait fortune, s'était ruinée et avec le peu qui lui restait était revenue en France, emmenant son fils déjà grand. Il était entré chez un commissionnaire faisant des affaires pour l'Amérique du Sud.

Pedro ne gagnait alors que deux cent cinquante francs par mois, il n'en possédait pas moins un nombre incalculable de cravates multicolores, et autant de bottines toutes plus vernies les unes que

les autres. Il comptait devenir prochainement voyageur, puis finir commissionnaire à son tour.

La mère, personne sèche et anguleuse, trouvait Eliane Décoiffer fort commune ; elle avait rêvé mieux et beaucoup plus riche. Elle le montrait par son silence et la brièveté de ses réponses lorsqu'Eliane ou ses parents lui adressaient la parole au cours des visites que Pedro avait été autorisé à faire. Elle l'accompagnait toujours. Pour le père Décoiffer, elle représentait la distinction. La pauvre Annette ne l'aimait pas. Comme elle, elle restait silencieuse, son mari affirmant qu'elle ne savait ouvrir la bouche sans dire une sottise. Eliane assise entre elles deux ne parlait pas davantage, faisait de la broderie. Elle détestait cordialement la vieille et se promettait de le lui faire voir une fois mariée.

Pour Ernest Décoiffer, cette époque devait rester la plus heureuse de sa vie. Il aimait à se souvenir comment il se promenait dans son jardin, vêtu de gris perle, avec un très haut faux col et une cravate rouge, s'efforçant de se tenir aussi raide que son futur gendre, et faisant craquer le sable de ses allées sous ses bottines vernies qui lui pinçaient terriblement les pieds. Pedro racontait son voyage du Brésil à Paris, donnait son opinion sur la marche des affaires, disait ses vastes projets. Le père Décoiffer approuvait :

— Parfait, certainement, vous avez raison.

Pour varier un peu, il recommençait :

— Vous avez raison, certainement, parfaitement.

Cela durait encore tout le temps du dîner. Chacun mangeait du bout des dents, comme pour témoigner que c'était là une opération saugrenue et négligeable. Ensuite on autorisait les fiancés à se promener un peu. Eliane avait ordre de se taire le plus possi-

ble. Il faut toujours rester mystérieuse pour un homme, lui avait dit son père, moins il vous comprend, plus il vous aime. Pedro ne disait pas grand' chose quand il ne discutait pas de la nécessité de posséder plusieurs douzaines de pantalons. Cela semblait de bon augure à la jeune fille; les douzaines de robes n'étaient pas pour l'effrayer.

Tous ensemble, sauf Annette, on allait reconduire les Du Sartoy à la gare. On y rencontrait souvent leurs amis, chez qui Pedro allait quelquefois dîner le soir en semaine, mais Ernest Décoiffer n'était vraiment tout à fait à son aise qu'en revenant, très droit, très fier; alors seulement, il s'essayait à balancer de l'air détaché d'un homme parti pour conquérir le monde, une jolie canne souple et fine que Pedro lui avait offerte, répétant à sa fille :

— Il est très bien tu sais, vraiment très bien.

Ce fut vers cette époque que les Décoiffer se marièrent, un peu comme on déménage à la cloche de bois. Ce jour qu'Annette s'était représenté comme devant être le plus beau de toute son existence, fut comme tous les autres. Elle dut paraître à l'atelier comme d'habitude, s'éclipser vers onze heures afin d'aller demander au maire du quartier une autorisation quelque peu tardive, que Dieu, une demi-heure après, consentit à ratifier. On déjeuna dans un restaurant vers la Porte Saint-Martin, à vingt-deux sous par tête, avec les quatre témoins choisis parmi les gens qu'on ne voyait presque jamais. Dans l'après-midi, Annette reprenait sa place à son établi, le cœur un peu gros; elle ne devait rien dire à personne; elle ne put cependant s'empêcher de signaler ce fait nouveau aux anciennes ouvrières de la maison qui l'avaient connue jeune fille, et toutes ces dames remarquèrent que la tenue de la patronne était désormais empreinte d'un cer-

tain cachet de respectabilité, et aussi que ses appréciations sur les débordements de quelques-unes d'entre elles se teintaient d'une sévérité à laquelle elle ne les avait pas accoutumées.

Eliane se maria à son tour, elle n'avait pas de dot, son père dut l'avouer à Mme du Sartoy, mais elle aurait la maison et elle avait son trousseau. Pour affirmer l'existence de ce trousseau, pendant un mois, Annette et sa fille se promenèrent en fiacre, portant, dans l'appartement réservé aux jeunes époux, de grands cartons à moitié vides. Mme du Sartoy ne manqua pas de signaler à sa bru qu'elle s'en était très bien aperçue, lorsqu'elles se disputèrent plus tard. Les deux femmes vivaient ensemble.

Telle fut l'histoire que Charlotte apprit d'Armandine qui la tenait de Julie, laquelle la tenait d'une ancienne, et des confidences que les patrons faisaient à leurs ouvrières lorsqu'ils étaient bien avec elles.

Cette Julie était une femme de cinquante-cinq ans, petite, un peu forte, vêtue de noir, un col blanc au cou. Ses cheveux encore noirs et tout graissés de pommade, dessinaient deux accroche-cœur aux angles de son front. Elle manquait un jour sur trois parce que, ce jour-là, elle avait des coliques, ce qui provenait selon Armandine de ce qu'elle mangeait toujours sans boire pour faire des économies. Elle travaillait très lentement et ne gagnait pas trente sous par jour avec lesquels elle trouvait moyen cependant d'acheter la poudre, le rouge et le noir qui lui etaient nécessaires pour se faire la figure. Elle avait de très petits yeux marrons, presque pas de cils, et pas du tout de sourcils. Fille de parents très pauvres, plus occupés de se battre que de l'élever, dès sa première jeunesse, le rêve de Julie avait été de se faire entretenir. Elle avait eu le bonheur

d'y réussir après de nombreux mécomptes et de trouver un amant vieux, marié, abandonné de sa femme, et possédant de petites rentes. Pendant de longues années, il l'avait idolâtrée, l'aidant à se fortifier dans la très haute idée qu'elle avait d'elle-même et qui lui faisait croire que chacun de ses gestes ou paroles jouissait d'une vertu spéciale et rare.

Cet imbécile était tombé malade avant d'avoir su assurer le sort de Julie. Elle ne le lui avait pas pardonné, et n'avait pas été le voir à l'hôpital où il était mort. Retrouver un amoureux convenable pour vivre, était pour elle une préoccupation autrement importante.

Ses essais avaient été désastreux, le dernier surtout, qui défrayait toutes les conversations et mettait ces dames en grande réjouissance, justement au moment de l'arrivée de Charlotte.

Julie ayant emporté de l'ouvrage pour travailler chez elle un jour de colique, se trouvait assise devant sa table sous sa fenêtre tabatière, lorsqu'un ouvrier couvreur, occupé à réparer le toit, l'avait interpellée :

— Eh ! la petite mère, ça biche ?

La conversation s'était engagée. Pour mieux causer, le couvreur était descendu dans la chambre. L'ameublement, la propreté du lieu autant que les charmes de l'habitante, lui avaient plu. Le lendemain il avait amené avec lui une petite fille qui lui restait d'une sale femme qui l'avait quitté. Lui était un bel homme de trente ans. Julie avait accepté de le consoler, à condition qu'il rapportât sa paie. Et toute guillerette on l'avait vu arriver chez Décoiffer, déclarer que dorénavant elle travaillerait chez elle. Chaque jour, elle venait livrer et toucher son argent afin d'entretenir le ménage, elle avait même pris une

avance. Elle habillait la petite fille, l'envoyait à l'école, le père rentrait pour dîner. Cette lune de miel avait duré une semaine, et voilà que le samedi, jour de paie, l'homme n'était pas revenu, la fillette non plus. Julie avait couru à l'école, on ne l'y connaissait pas. La pauvre femme en restait stupéfiée, malade.

— Ma pauvre Julie, lui disait Marthe, faut-il que vous en ayez une couche pour vous imaginer qu'un homme de trente ans allait se payer longtemps de coucher avec vous. Vous êtes une riche gourde, mais ça ne fait rien, un appétit pareil, il me dégoûte.

— Petite saleté, répliquait Julie furieuse.

Elle en appelait à Armandine pour lui demander de déclarer que les hommes propres préféraient les femmes sérieuses comme elles deux, à ces espèces dont était Marthe.

Armandine souriait :

— Dites donc Julie, faudrait voir un peu, j'ai tout de même dix ans de moins que vous.

Là-dessus, Marthe se renversait sur le dossier de sa chaise en se tenant les côtes et remplissait l'atelier d'éclats de rires qui s'entendaient de la rue.

Marthe était une jolie fille de dix-sept ans, grande et bien faite, avec de beaux cheveux châtains ondés aux reflets de cuivre, une face mate et étroite, un nez et des lèvres minces, toujours entr'ouvertes pour un sourire ambigu et railleur, et surtout des splendides yeux noirs dont l'éclat était insoutenable. S'avisait-elle d'interpeller le père Décoiffer pour lui demander ce travail-ci plutôt qu'un autre, alors même qu'il était d'un avis différent, il s'empressait d'acquiescer pour qu'elle ne le regardât plus. Tournait-elle la tête vers le porteur de boites lorsqu'il rentrait, le malheureux lâchait tout ce qu'il avait dans les mains. C'était un grand roux, hirsute,

marié, père de deux enfants. Il lui faisait une cour assidue. Allait-elle à la fenêtre, des hommes ne tardaient pas à s'arrêter sur le trottoir d'en face. D'elle, on ne savait rien d'exact. Elle prétendait habiter vers Javel avec sa mère et trois frères, maraudeurs, pêchant le poisson dans la Seine et la Marne, la nuit, à l'épervier. Elle disait encore avoir un amant « au vert » à Poissy, et hors celui-là, qu'elle aimait, se flattait de ne jamais marcher à moins de dix francs, et encore fallait-il que cela lui plût. Cependant, des voyous coiffés de casquettes venaient quelquefois la siffler sous les fenêtres. « C'étaient ses frères », disait-elle. Il lui arrivait d'avoir à vendre pour des prix dérisoires, des porte-monnaie, des porte-cartes, des épingles de cravates, de menus objets, des articles de bazars. « Des choses volées par ses amoureux », disait-on, et aussi que la petite cicatrice qu'on lui voyait quand elle dégrafait son col, provenait d'un coup de couteau, et encore qu'elle venait de se faire passer un enfant. Malgré tout, elle était fort considérée et crainte. Elle avait presque toujours de l'argent et était la seule avec Charlotte à porter un chapeau. Elle travaillait d'ailleurs fort vite et très bien, mais de façon irrégulière et quand elle voulait. Souvent à midi, pendant que chacune se levait et préparait son déjeuner, Marthe allait s'accouder à la fenêtre, bien que cela lui fût expressément défendu par Annette Décoiffer. Tout d'un coup elle retapait sa perruque, prenait son chapeau et partait en criant :

— Tu peux t'enfiler tout ce qu'il y a dans mon sac, Fifine.

Au début, ces brusques sorties ahurissaient la petite Charlotte, Armandine riait. Lili ne s'étonnait pas et demeurait perdue dans son rêve. Julie, MMmes Ravage et Toriol étaient scandalisées. Ces

deux dernières avec Fifine formaient le complément de l'atelier.

Joséphine, dite Fifine, qui héritait ainsi du déjeuner de Marthe, était bien la plus misérable des créatures. Elle avait vingt-huit ans et était d'une saleté repoussante. La peau de son visage et de ses mains était livide, marbrée, et donnait l'impression de celle d'un serpent, ses traits étaient assez fins. Ses yeux d'un bleu passé avaient un regard hébété. Elle possédait une masse énorme de cheveux blonds, et beaux peut-être, s'ils n'eussent été ternis par la poussière dont ils étaient pleins. La pauvre fille n'avait pas de domicile, elle couchait tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. Quand personne n'avait voulu d'elle, chez une sœur, marchande au panier, dans les faubourgs, et dont l'amant était « fort » aux Halles, on lui prêtait un coin sur des détritus, entre les paniers de poissons et de victuailles. Une nuit, elle avait ainsi, en dormant, renversé sur elle, une corbeille pleine de crabes. Lorsqu'elle racontait cela en riant, Charlotte ne pouvait s'empêcher de frissonner.

Fifine était presque toujours ivre. Dès qu'elle avait gagné dix sous, elle les réclamait et descendait boire une mominette. Elle ne déjeunait que grâce à la générosité de Marthe. Toute jeune, elle avait été séduite, puis abandonnée. A son tour, elle avait laissé son enfant à l'Assistance, s'était placée bonne dans un hôtel et avait pris le garçon pour amant. C'était aussi celui de la patronne, on avait jeté Fifine à la porte. Elle avait travaillé dans les houppes à poudre de riz, gagnant dix sous par jour. Chez un encadreur, à nettoyer des carreaux et clouer des images. C'était mieux payé : deux francs par jour. Mais il fallait en passer par les fantaisies du contremaître. Cette brute lui avait fait un enfant

et l'avait renvoyée. Replacée comme bonne chez des bourgeois et prise des douleurs de l'enfantement, subitement dans sa cuisine, elle avait été surprise par la maîtresse de la maison et on l'accusait d'avoir jeté le petit être dans le four de son poêle. Elle avait été arrêtée, jugée, condamnée à deux ans de prison. Depuis, elle était restée comme idiote.

Toutes l'avaient en horreur, et, lorsqu'elle manquait, demandaient qu'on la mît dehors. Seules, Armandine et Marthe la défendaient, objectant qu'elle ne faisait de tort à personne, et l'emportaient; Armandine surtout, parce que c'était une « abatteuse », une de celles dont on ne pouvait se passer quand il fallait donner un coup de collier. Enfin, avec elle on devait aussi compter Lili.

Lili était plus malade que Charlotte ne l'avait cru. Elle ne pouvait marcher vite, ni monter les escaliers sans avoir des palpitations, ses lèvres et ses pommettes devenaient violettes, presque noires. Elle était cardiaque. « Mal mystérieux qui sortait encore on ne savait d'où », disait Armandine. Lili était aimée de tout le monde, sauf de Julie et de la Toriol qui n'aimaient personne. Son mal était intéressant, on savait vaguement qu'il avait quelque chose à voir avec le cœur.

MMmes Ravage et Toriol représentaient l'élite de la société. Elles étaient légitimement mariées. La première, grande femme efflanquée à figure de cheval, avec un ouvrier travaillant dans les sucres, pour un gain dérisoire d'ailleurs. et le plus souvent ne travaillant pas. Elle avait six enfants. Le samedi le mari venait chercher sa paye, la femme la donnait. Souvent il montait dans la semaine pour voir ce qu'il y avait. Le père Décoiffer lui répondait d'un ton bourru qu'on ne payait qu'à jours fixes.

D'autres fois, c'était la fille aînée, dix ans, qui arrivait, vêtue d'une robe de toile rose, sous laquelle elle grelottait, le dernier-né sur les bras. Rien n'était atroce comme la vue de cette petite fille aux cheveux rares, au teint de cire, les yeux rouges et gonflés (tous les enfants de la femme Ravage, comme elle, étaient atteints d'ophtalmie) et de son petit frère, pauvre, chétif, informe amas de chairs molles, sous le poids duquel, pourtant, elle ployait.

La mère lui faisait donner quatre sous pour acheter du pain à tous les enfants. Marthe en cachette, lorsqu'elle était riche, lui glissait une pièce blanche :

— Te la fais pas filouter par ton père.

Mme Toriol avait trente ans. Elle était grande et forte, très colorée, d'origine belge. Venue se placer bonne à Paris, elle paraissait avoir vécu une existence assez tourmentée sur laquelle elle était avare de détails. Elle avait vaguement appris le métier de fleuriste et épousé un horloger. Cet homme avait cinquante ans. Il était gris, maigre et falot. Cependant sa femme soutenait avec le porteur des discussions aussi vives que ridicules, prétendant son mari capable d'en remontrer à tous les Turcs de la terre, et relevant ses manches pour faire admirer la vigueur de ses propres bras. Elle détestait Marthe qui ne manquait pas de dévisager l'horloger lorsqu'il venait chercher sa femme, accusant cette dernière de le vider comme un lapin, et l'appelant la mère Barbe-Bleue.

L'atelier se trouvait ainsi divisé en deux camps. Celles qui étaient du monde : MMmes Ravage, Toriol, mariées, et Julie autrefois entretenue par un homme riche. Celles qui n'en étaient pas : Armandine et sa fille, Marthe et Fifine. Le premier camp profondément méprisait l'autre qui le payait en

rires et moqueries continuelles. Le premier avait l'appui moral des patrons mais le second avait Armandine avec lequel était l'intérêt des patrons quand l'ouvrage allait fort, ce qui les mettait de bonne humeur ; de sorte que les Décoiffer étaient bien alternativement avec les unes et les autres, selon l'affluence des commandes, et naturellement plus aimables avec celles qu'ils méprisaient le plus.

Pour Charlotte, elle causait peu, surprise, étourdie. Elle voyait de près ces ouvrières, ces femmes qu'elle n'avait encore approché que quelques minutes lorsque, petite patronne, elle s'excusait timidement auprès d'elles de ne pouvoir les payer. Ces femmes que maman dédaignait si profondément. Charlotte ne devinait pas pourquoi. Leurs manières et leurs expressions lui étaient désagréables, mais comme tous les gens qu'elle avait rencontrés jusqu'alors, à l'exception de ses maîtresses d'école, elles avaient un même mot dans la bouche, une même préoccupation constante : l'argent. Deux mêmes mobiles inspiraient leurs actions : la faim et l'amour. Le père Décoiffer, la Toriol, Julie, montraient un autre souci : paraître. Charlotte sentait vaguement qu'ils valaient cependant moins que les autres. Toutes ses sympathies allaient vers Armandine et Lili. Marthe l'attirait, jeune comme elle-même, plaisante, et l'effrayait. Elle impressionnait, on sentait en elle une puissance.

En effet, ce serait une formidable puissance que celle dont disposerait une prostituée qui ne connaîtrait vraiment que des appétits dans un monde comme le nôtre, construit pour osciller perpétuellement de l'onanisme à la vénalité, ne sachant que vendre et mentir ou acheter en demandant qu'on lui mente ; mais le cœur de Marthe était à Coco, un voleur, auquel donner quelque chose d'elle-même,

sincèrement, lui était doux. Tant qu'il y aura des prostituées, il y aura sans doute des souteneurs. Leur mérite, leur raison d'être auprès de ces malheureuses est d'être déchus comme elles et révoltés ; à ce titre, ils restent susceptibles d'incarner un idéal au-dessus de la misère présente et, exploiteurs, du moins vengent-ils leurs protégées d'une société encore assez bassement inhumaine pour admettre la consécration de créatures humaines au rôle de latrines. Le cœur de Marthe était à Coco, emprisonné, mis au vert à Poissy ; elle le proclamait avec orgueil et Charlotte, avec effarement, lorsque tout l'atelier parlait contre la fille absente (elle ne revenait souvent de déjeuner que vers trois heures). Charlotte écoutait Armandine l'en louer :

— Oui, mes petites, oui, moi je vous le dis, à cause de cela, elle vaut mieux que vous Julie qu'avez laissé mourir votre pauvre vieux tout seul, pouvez en être sûre. C'est un voleur ? d'abord qui qui le dit ? c'est les volés. Et qui qu'est bien volé en venant dans ce monde ? Ceusses qui sont comme vos pauvres petiots la mère Ravage. Oui, ça me fait plaisir qu'elle aime quelqu'un Marthon, au moins quand elle sera vieille, pourra s'en rappeler. C'est un voleur ? Vous n'avez jamais aimé mes biches, car pour sûr que vous sauriez qu'on est jamais voleur pour qui qui vous aime.

Lorsque l'ouvrage pressait très fort, on occupait encore deux ouvrières au dehors. Mme Tardy descendait de Belleville, quelquefois avec un grand fils, fort et suffisant, surnommé la Coqueluche des Lilas pour avoir mis à mal plusieurs demoiselles de cette localité, ce dont sa mère se montrait très fière. Lorsqu'elle était avec lui, elle criait de la porte :

— J'amène mon coq, rentrez vos poules.

Il daignait trouver Charlotte à son goût. La petite

en avait peur et ne consentait pas à lui répondre. Marthe, sa voisine, l'en débarrassait, tirait la langue au garçon et le repoussait :

— Bon sang, mon cher, on n'embête pas une femme comme ça. Vous ne voyez donc pas que vous la rasez, grand dadais ?

La seconde, Mme Guerret, habitait une petite chambre, rue Grange-aux-Belles, et vivotait très chichement. Elle était veuve, n'avait gardé du mariage que des souvenirs plutôt tristes, et à chaque livraison reparlait de la première nuit de ses noces et de la terrible désillusion qu'éprouvent alors les jeunes filles. Pour elle, elle ne s'était jamais remise de celle qu'elle avait connue en s'apercevant le lendemain matin, lorsque son mari s'était levé, qu'il avait les pieds sales.

En arrivant, vers huit heures, on trouvait le père Décoiffer en train de balayer l'atelier, vêtu d'une blouse toute trouée et tachée qu'il ne quittait jamais. Ce n'était pas qu'il n'en eût d'autres, mais il n'avait pas le temps, et afin de démontrer sa richesse, lorsque ses ouvrières le taquinaient trop, il épinglait sur ses trous des billets de banque qu'il prenait dans la caisse les veilles d'échéance. Il aimait à raconter de vilaines histoires pleines de sous-entendus, dont Charlotte le regardait rire en s'efforçant d'en comprendre le sens, et qui, la plupart du temps n'en avaient pas du tout. Il faisait aussi le pantin, imitait des cris d'animaux divers, chantait des ignominies sur des airs d'opéra-comique. Armandine placée près de la fenêtre guettait l'arrivée d'Annette avec le porteur, et dès qu'elle l'apercevait :

— Chut, le vieux, elle n'aime pas à rire votre patronne.

Annette faisait la place. Son mari, en ses jours

de prospérité, rencontrant un ami chargé du moindre paquet, se détournait pour ne le point saluer ; et aujourd'hui, il préférait voir sa vieille compagne courir par tous les temps à la recherche des commandes. Qu'auraient pensé les maîtres de maisons avec lesquels autrefois les Décoiffer traitaient d'égal à égal si lui avait été son propre placier ? Annette on pouvait la prendre pour la placière.

Autrefois assez grande, elle se tenait un peu courbée maintenant. Son visage était ridé et ses cheveux gris. Elle portait invariablement une capote noire garnie de roses thé et un plaid écossais à carreaux rouges et verts. Elle affectait la pruderie, était susceptible et irritable. Au fond c'était une très bonne femme. Chaque jour, elle mettait le pot-au-feu le matin avant de partir et réservait un pot de bouillon avec un morceau de bœuf, soit pour la petite Ravage si elle venait, soit pour Lili, qui ne touchait qu'au bouillon. Elle aimait beaucoup cette petite, lui faisait sans cesse de la morale au sujet d'Anatole, lui représentant que les jeunes filles ne quitteraient jamais leur mère si elles savaient.

— Oui, la patronne, répliquait Armandine, pour ça on peut pas dire que vous n'avez pas raison, mais pour savoir, faut qu'on apprenne.

Annette partait le matin de fort bonne heure avec son porteur, quand il venait, car il était fort irrégulier. Lorsqu'il ne venait pas, elle allait place du Caire en chercher un autre. Sur cette place se réunissent les porteurs et découpeurs sans ouvrage, attendant qu'on vienne les embaucher. Elle les considérait tous comme des voleurs, des chenapans, des gens bons à pendre, ainsi que les commis qui venaient à la maison porter des notes de commissions ou des avis d'avoir à passer. Elle possédait un énorme chat noir, que Charlotte ne pouvait regarder sans

penser à Minou ; mais il était très méchant, crachait lorsqu'on passait près de lui. Annette, avant de partir. l'enfermait dans la chambre à coucher ne voulant pas que les ouvrières puissent le faire souffrir Dès qu'elle entrait, elle allait lui ouvrir et il se mettait à courir après elle.

— Il prend ses jambes pour des manches à balais. murmurait le père Décoiffer.

Quand elle travaillait à l'établi, le chat s'asseyait à côté d'elle sur une chaise. Disparaissait-il, toute la maison était en révolution. Tout le monde devait chercher le chat. Annette entrait dans de violentes colères contre celles qui ne voulaient pas se déranger et surtout contre Armandine et Marthe qui se roulaient de rire. Elle se rappelait que le commis de telle maison était venu. Sûrement, il avait emporté le chat, et aussitôt, elle mettait son chapeau et son plaid et partait le réclamer. En général, on riait de ces algarades, et aucun placier ne manquait chaque jour de lui demander des nouvelles de Cachemire.

Lorsqu'elle rentrait, après une réclamation naturellement infructueuse, elle retrouvait Cachemire réinstallé sur sa chaise, dormant paisiblement, insoucieux de sa célébrité. C'était alors Armandine ou Marthe, cette fille du diable qui l'avait caché.

— Voyez la jolie petite demoiselle que je vous amène, lui avait dit Armandine, en présentant Charlotte.

— Annette avait regardé la petite fixement, murmurant :

— Bugeot, Bugeot, je connais ce nom-là, j'ai vendu des fleurs dans une maison comme cela, dans le temps il me semble, était-ce de votre famille ?

— Non, avait répondu la petite, toute rose de son mensonge.

Depuis, quand Annette, l'après-midi, racontait sa

place, elle appréhendait toujours d'entendre prononcer le nom de son père.

Ces après-midi, ne pouvant plus dire de grossièretés, le père Décoiffer aimait à parler de sa fille. Ce n'était pas sans quelque amertume.

Les Du Sartoy habitaient un bel appartement aux Batignolles. Pedro était maintenant chef d'une importante maison de commission. Le dimanche on invitait les parents à dîner quand il n'y avait personne. Eliane venait elle-même les prévenir dans la semaine. Elle s'installait dans l'atelier, affectait la condescendance, demandait des nouvelles des unes et des autres. Elle sortait presque toujours d'un magasin de nouveautés et elle se plaisait à dire qu'elle y avait acheté pour des centaines de francs de fanfreluches. Pedro lui imposait les costumes tailleurs, il aimait le chic et la simplicité. Elle se rattrapait en se retroussant et ne quittait jamais ces dames sans leur avoir fait admirer quelque mirifique jupon rose ou bleu. Son père clignait de l'œil. Après son départ, il affirmait que les hommes aimaient cela et que son gendre, très dans le train, voulait trouver dans sa femme tous les talents d'une grande cocotte.

— Une grande cocotte disait Marthe, vous nous faites tordre, voulez-vous les voir, et pour rien, mes jupons ?

— Mademoiselle Marthe, reprenait Annette.

— Conte ton conte ma petite, disait le père Décoiffer, en attendant tu ne seras jamais une grande cocotte, tu ne sais pas te tenir.

— Je ne sais pas me tenir, ah mais ! c'est peut-être vous qui m'apprendrez ?

Les Décoiffer rêvaient longtemps de ces dîners chez leurs enfants, pourtant, ils n'y recueillaient que tristesses et humiliations. Il fallait arriver à sept

heures. Mme du Sartoy, la vieille. plus que jamais sèche et anguleuse. les recevait. Elle ne sortait de sa chambre qu'aux heures des repas. Elle et sa bru se saluaient cérémonieusement, elles se haïssaient à mort. A table la vieille n'ouvrait pas la bouche. ne quittant pas des yeux les Décoiffer comme si elle avait été chargée d'enregistrer toutes les gaffes qu'ils allaient faire. Ernest Décoiffer était fort mangeur, ce qui n'était pas distingué. Eliane, souriante, annonçait :

— Tu vois, papa. pour toi. on a fait un gigot.

Si le malheureux, que sa femme abonnait au bœuf bouilli, en redemandait, sa petite-fille, une jolie blondinette de huit ans, tout étonnée, s'écriait :

— Oh ! grand-père, tu manges comme un facteur.

Un seul petit pain devait suffire au repas de toute la famille. Ce pain s'étant trouvé un soir à côté du grand-père, il l'avait mangé à lui tout seul. Cela avait fait scandale, un scandale comme il faut, qui avait rendu toute l'assistance silencieuse et pincée, et depuis on rangeait soigneusement le pain ailleurs.

Les Décoiffer avaient toujours fini après tout le monde. On ne les attendait pas. Quand la vieille Du Sartoy se levait, on passait au salon. Aussitôt, Ernest s'emparait de la bouteille, se versait un grand verre de vin ainsi qu'à sa femme :

— Vite Annie, enfile-toi ça.

Pendant le dîner, ni l'un, ni l'autre, n'osaient boire ; cela dans cette maison, n'était pas distingué non plus.

Les jeunes Du Sartoy avaient un fils âgé de dix ans, brun, froid, comme Pedro. Le grand-père n'osait l'aimer. Le salon pour Ernest Décoiffer était encore un lieu rempli d'embûches. S'il s'asseyait sur le

canapé, il faisait tomber une pile de coussins ; s'il se relevait d'un fauteuil, il entraînait après lui quelque dessus brodé. Le tout à la grande joie de la petite fille, le garçon n'avait qu'un sourire dédaigneux. Mme Du Sartoy la mère ne manquait pas de sermonner la fillette, glissant une phrase correctement aigre-douce pour chacun. Eliane en voulait à son père.

Le gendre, toujours taciturne, préoccupé qu'il était par le souci de ses entreprises, ne desserrait pas les lèvres, sauf, de temps à autre, pour prier le grand-père de se mettre au piano. Il lui reprochait ensuite de jouer sans âme. Quand Pedro jouait, lui, si le piano ne montrait pas plus d'âme, on pouvait du moins supposer qu'il avait des jambes et se reculer de peur qu'il ne vous écrasât.

Le gendre invitait encore son beau-père à passer dans sa galerie de tableaux, lui demandant son avis sur quelque trouvaille puisque son frère avait été peintre. Mais Ernest n'avait que de vagues souvenirs des enseignements de son frère, il ne pouvait reconnaître un faux Harpignies d'un faux Isabey, et ne savait que devenir lorsqu'il s'agissait d'apprécier un primitif sur lequel figuraient de grands bonhommes et de tout petits arbres. Pour ne pas se compromettre, il donnait toujours la même appréciation à laquelle il trouvait une certaine allure de connaisseur :

— Oui, oui, il y a de l'air.

Longtemps le gendre en avait paru satisfait, un soir pourtant il répondit avec impatience :

— Vous vous trompez, tout est fermé.

Pedro était de mauvaise humeur. Un riche client mexicain était venu passer chez eux l'après-midi et la soirée, Eliane était restée en robe d'intérieur très capiteuse, et son père en arrivant devant l'étranger, avait stupidement demandé :

— Tu vas donc au théâtre ?

Les deux pauvres vieux aimaient à redire qu'ils avaient sacrifié leurs dernières économies peu de temps après le mariage d'Eliane pour faire bâtir une petite maison au fond de leur jardin afin de s'y retirer plus tard en abandonnant la grande aux enfants. A cette époque, la saison n'ayant pas été brillante, ils avaient dû prendre la résolution héroïque de mettre à louer, oh ! momentanément. Eliane avait poussé les hauts cris, jamais Pedro ne permettrait une chose pareille, ils la prendraient plutôt.

Ils l'avaient prise. On leur avait fait un prix de location très raisonnable. Ils ne payaient jamais. Par contre, dans la maison, tout l'été, ils donnaient des fêtes et des dîners auxquels les parents n'étaient pas invités. Le lendemain matin, Eliane leur faisait porter les restes par une bonne, comme à des pauvres. Après le déjeuner, seulement, on la voyait ; étendue paresseusement dans un rocking chair, elle criait à son père dès qu'elle l'apercevait venant au bout d'une allée :

— Hein, je t'ai gâté, bon papa, je t'en ai fait porter des chatteries.

Et le père n'osait plus formuler les reproches qu'Annie l'avait chargé de faire. Pour échapper à cette humiliation, ils avaient fini par renoncer complètement à leur maison de campagne.

Si les Du Sartoy ne payaient pas leur loyer, Eliane faisait remettre à sa mère de vieilles robes et de vieux chapeaux dont elle ne voulait plus, ni sa femme de chambre, et que la pauvre femme ne pouvait porter. Elle donnait encore au moment du Jour de l'An, l'argent nécessaire pour acheter les cadeaux à faire aux petits enfants, cadeaux qui devaient être chics, afin d'éviter les remarques malveillantes de la vieille Du Sartoy.

Cette ingratitude de leur enfant, blessant également le père et la mère, les réunissait. Ils en oubliaient : lui, le sacrifice qu'il avait cru faire à Annette en se mésalliant ; elle, son ambition déçue. Ensemble, naïvement, ils s'étonnaient de n'avoir travaillé que pour le triomphe de cette vanité imbécile, eux qui avaient toujours été vains, et quoique ses victimes, parce qu'elle était leur œuvre, ils ne pouvaient s'empêcher de l'admirer et de la chérir.

— Ce n'est pas pour moi, disait Ernest ; moi un homme, c'est pour sa mère.

Annette soupirait et enviait à Armandine ses enfants qui l'aimaient malgré sa mauvaise conduite.

— Laissez-nous donc tranquille, la patronne, la conduite qu'on tient, ça découle tout seul du saint-frusquin qu'on a, mais y a jamais rien de vrai que le tic-tac que ça fait dans notre mécanique, et y en avait du vrai, chez nous, y en avait, aussi j'en ai donné à tous mes petits, même à cette garce d'Adèle, y a qu'Eléonore qu'en a pas parce que je me l'ai laissée prendre par des bigots. Comme dis Bébert, pourquoi qu'elle, tu l'as plaquée ? t'avais pas le droit. — C'est mon remords aussi, ces bêtes noires là, y z'ont des systèmes, y lui ont fait passer la poitrine.

— Allons, elle va se marier votre fille, Armandine, et vous faire honneur.

— Oh là là ! l'honneur, la belle jambe que ça nous fera ! Ecoutez si elle avait soif, j'y donnerais mieux qu'un verre d'eau si j'en avais, mais je sais qu'elle me le rendrait pas. Aussi elle n'est plus ma fille. Faites comme moi, vous occupez plus de votre fille. Vous êtes deux pauvres vieux ensemble, distrayez-vous ensemble.

Toutes étaient d'accord pour approuver ses sages paroles. Ils n'étaient plus que deux pauvres vieilles

créatures, très lassées, très matées par la dureté du sort. Ils lui devaient de devenir enfin des êtres humains, capables d'exister par eux-mêmes, avides de trouver l'un dans l'autre la suprême consolation, cette tendresse qu'ils n'avaient pas su faire fleurir au temps où elle aurait pu être la suprême joie. Et toutes s'apitoyaient sur eux, hochant la tête dès qu'ils s'éloignaient :

— Quand l'un s'en ira, l'autre n'ira pas loin.

VIII

Charlotte commença par vivre tranquille, d'une vie presque végétative. Depuis qu'elle n'avait plus à s'occuper que d'elle seule, elle se désintéressait de l'avenir, elle se laissait aller au gré des jours, n'espérant rien, ne pensant pas. Quelquefois elle gagnait deux francs cinquante, quelquefois trois francs dans sa journée. Elle avait commencé par rembourser Lucie. Elle avait acheté une petite glace, des rideaux blancs pour sa fenêtre, un réveille-matin; s'était confectionné pour sa lampe un abat-jour de soie rose avec des découpures tombées du plomb et qui avaient servi pour des essais. Au-dessus de sa cheminée, elle avait arrangé quelques gravures représentant des tableaux du Louvre, notamment *l'Homme au Gant*, dont la mine grave et le regard pensif lui plaisaient.

Ainsi parée, elle avait aimé sa petite chambre durant quelques jours, trouvant un enfantin plaisir à rentrer chez elle, à ouvrir sa porte, maintenant elle ne la regardait plus guère. Elle n'y pouvait veiller, il y faisait vraiment trop froid. Elle préférait aller à l'atelier dès sept heures du matin quand l'ouvrage pressait. Le soir, elle se couchait sitôt rentrée. Elle ne s'endormait pas vite, restait longtemps les yeux ouverts tout grands dans la nuit. Une lueur tombait de la fenêtre lui permettant de distinguer les objets dans l'ombre. A terre, dans un coin,

elle apercevait ses livres, chères et tristes épaves de son beau rêve d'enfant. Un remords l'étreignait, elle rallumait sa lampe, allait en prendre un, essayait de lire dans son lit, ne pouvait pas, ne comprenait plus, et pleurait.

Ses premières soirées de solitude, elle les avait passées chez Lucie. Elle y avait rencontré son amoureux venu en permission. C'était un petit brun, les moustaches en croc, les yeux étincelants. Devant lui, Charlotte se sentait n'être plus qu'une pauvre petite proie. Ses manières la choquaient. Il posait familièrement la main sur son épaule ou sa poitrine, essayait de la prendre par la taille. Elle devenait rouge, en appelait à tout son courage et le repoussait avec vivacité. Lucie disait, la voix dure.

— Mais laisse-là donc.

L'homme parti, cependant une gêne persista entre les deux amies.

Lucie abondamment pourvue de charmes, tout en protégeant Charlotte, la méprisait d'en être encore un peu dépourvue et ne la tenait pas pour redoutable. L'attitude de son amant l'avait éclairée. La réserve de Charlotte ne la rassurait pas complètement, l'irritait même. Ce qu'un courtisan pardonne le moins à un confrère, c'est d'être moins plat que lui. Ce qu'une femme coquette comprend le moins chez une autre, c'est l'absence de coquetterie. En général, elle le lui pardonne dédaigneusement, faisant plutôt l'hypothèse de sa maladresse que celle de sa valeur personnelle ou de son hypocrisie ; mais dans le cas de Charlotte, l'hypocrisie s'imposait, une certaine hypocrisie qualifiée pose. Lucie, était un peu coquette, fière des succès que ses charmes lui avaient toujours valu. De plus c'était une femme aimante, enfin, ce n'était pas une imbécile. L'indi-

guité de son amant lui crevait les yeux : il lui coûtait la moitié de son gain et elle souffrait de la conscience de sa sottise. Comment une inoffensive petite créature résistait-elle là où elle avait succombé ? Cette résistance était un blâme presque aussi irritant que l'eût été la connaissance de sa défaite.

La bonne Lucie avait disparu, une femme nouvelle l'avait remplacée, pas méchante, mais méfiante, soupçonneuse, cherchant derrière chaque parole, chaque action, une arrière-pensée. C'était pour Charlotte un grand étonnement douloureux. Elle n'accusait pas Lucie qu'elle savait bonne, Lucie debout dans sa mémoire comme la fée compatissante de sa petite enfance, elle restait affectueuse, douce, essayant à peine un effort timide, en vue d'une explication.

— Je t'ai fait de la peine, Lucie, tu es changée.

— Fais de la peine à moi, loupiote, tu sais, il en faudrait d'autres. Rentre, va, t'es fatiguée.

Charlotte se taisait, ayant appris de ses dernières épreuves qu'il est plus facile de supporter l'injustice que de discuter avec elle. En effet, elle ne se connaît pas. Les raisons de nos actes sont toujours d'une extrême complexité, et nous sommes les derniers à pouvoir les démêler. Nous y obliger n'appartient vraiment qu'à la vie, car la conscience ne s'acquiert que par la douleur.

Ainsi quand Lucie et Charlotte étaient seules, elles ne trouvaient plus un mot à se dire. Charlotte parlait, lisait, causait doucement, rappelait leurs souvenirs, nulle tendresse ne semblait capable d'apaiser le mal de Lucie. La petite n'osait plus venir que de temps en temps, elle finit par comprendre que Lucie ne tenait pas à ses visites et ne vint plus.

Elle se retournait vers Armandine. Celle-ci, gaie-

ment la gourmandait sans cesse, parce qu'elle mangeait mal.

— Voyez-vous, faut toujours commencer par se les caler ma fille, autrement, on est fichu.

Elle partageait avec la petite son déjeuner et celui de Lili. Charlotte donnait huit sous. Armandine affirmait s'en retirer très bien. Le soir, Charlotte dînait dans une crémerie d'un bol de café au lait ou de chocolat, d'une tasse de riz avec des œufs à la coque quand elle avait beaucoup d'appétit. L'ouvrage marchant très fort, elle prit l'habitude, deux ou trois fois par semaine, d'aller veiller rue Oberkampf. Elle donnait six sous pour son dîner ; on chantait toute la soirée. Elle gagnait ainsi dix sous de plus peut-être, mais elle devait en dépenser six pour revenir. C'était si loin. Surtout Charlotte, dans les rues, le soir, tard, avait peur.

Armandine consentait encore à s'occuper de son blanchissage. Le dimanche matin, Rose était chargée de ce travail pour toute la famille. Elle prenait un prix modéré, juste ses débours. Les bons comptes font les bons amis, était un principe de la mère. Ceux qui apprécient surtout le dévouement chez les autres diront égoïsme. Charlotte était fière et pensait délicatesse. Grâce à cette organisation, elle parvenait à mettre de côté chaque samedi les trois francs cinquante de son terme, et même un peu plus.

Le soir à sept heures presque toujours on trouvait Totole à la porte. C'était un gros garçon de vingt ans, épais et ramassé, avec une grosse tête blonde, la face blanche et imberbe. On l'entendait à peine quand il disait bonjour tout en tenant les yeux obstinément fixés à terre. On eût pu le croire sournois, il n'était que très timide.

Il était l'aîné de neuf enfants. Le père, belge, jour-

nalier. était toujours sur le trimard, courant les grands chemins. Il ne rentrait à la maison que pour enlever tout ce qu'il y avait. jusqu'aux souliers des petits pour lesquels il trouvait des acquéreurs qui lui payaient à boire. La mère, grosse femme buvant aussi. l'aidait à battre toute leur progéniture. Totole attendait de se mettre en ménage avec Lili pour quitter son aimable famille.

Armandine autorisait de temps en temps le garçon à les reconduire.

— C'est pas que ça m'amuse, disait-elle, non je peux pas dire que ça m'amuse, l'est abruti, n'a jamais eu que des coups, mais au fond, c'est pas un mauvais gas, je le reconnais, faut être juste avec tout le monde.

Elle lui avait parlé, il avait promis de ne pas emmener Lili sans la permission de sa future belle-mère. Si l'autorisation qu'on lui accordait le rendait heureux. sa face immobile n'en laissait rien paraître. Il passait le bras de Lili sous le sien et ils allaient ainsi très lentement. s'arrêtant lorsque Lili avait des palpitations trop fortes. Sans parler, ils se regardaient. Lili ravie confiait ensuite à sa mère :

— Tu sais, maman, quand il vient, il ne boit pas.

Bébert avait fait la paix avec lui, lui offrant une montre gagnée à un tir. Totole sans cesse la sortait et la contemplait attentivement. Charlotte ne pouvait s'empêcher d'en sourire.

La pauvre Lili ne guérissait pas. Totole allait reconduire les deux femmes chaque soir. partait même les chercher le matin, et un jour Armandine n'arriva à l'atelier qu'à onze heures. les yeux rouges d'avoir pleuré. Elle venait de conduire Lili à l'hôpital.

Une grande tristesse. comme une chape de plomb, de nouveau étreignit le cœur de Charlotte.

Elle s'était attachée à Lili. Puis, Armandine très préoccupée par sa fille, semblait se désintéresser de sa protégée. Elle ne faisait plus à déjeuner, économisant le plus possible pour porter des douceurs à la malade bien que l'ouvrage se fît rare.

Le métier de fleuriste comporte ainsi, même en pleine saison des périodes d'activité et de chômage successives et de durée variable. En temps d'activité, les gains sont trop minimes pour permettre de parer à la pénurie qui va suivre, et en tout cas rien ne saurait protéger ses victimes contre la démoralisation que toute oisiveté entraîne, surtout pour de jeunes êtres. Rien que ce que l'école aurait pu mettre en eux en leur apprenant à toujours trouver moyen d'occuper leur esprit, si elle l'y avait mis.

C'était alors entre ces dames une lutte à qui arriverait la première le matin pour prendre ce qu'il y avait de prêt. Le père Décoiffer ne disait plus bonjour à personne, et marmottait sans cesse des sottises entre ses dents :

— Sacrées femmes, quand il y a de l'ouvrage, elles n'en foutent pas une secousse de plus, quand y en a pas, elles voudraient toutes coucher ici.

Il allait d'une pièce à l'autre comme un vieux renard enchaîné, se consolant en changeant de place et attendait que toutes fussent là afin de servir chacune. Son intérêt étant de toutes les conserver pour le cas où l'ouvrage reprendrait. Seule Fifine était exclue.

Elle venait tout de même et dormait sur la table. Marthe lui donnait à manger. Mme Toriol accusait le patron de favoriser Armandine, elle ne comprenait pas non plus pourquoi on gardait de l'ouvrage à Marthe qui avait bien d'autres ressources. Mme Ravage et Julie se joignaient à elle. Marthe prétendait ne venir que pour se distraire, réclamait sa part avec

énergie, affirmait que la vue de ces dames lui aurait manqué et son travail terminé le passait à Armandine :

— C'est pour Lili.

Armandine acceptait, touchée.

Malgré tout, on se payait encore des parties de rire chez Décoiffer :

Armandine ne répondait aux reproches d'accapareuse que par des chansons, Mme Toriol voulait l'imiter. Elle possédait une grosse voix de chien bouledogue et s'essayait vainement aux notes suraiguës. C'était idiot. Marthe se pâmait de rire et Charlotte se sentait gagnée.

Un après-midi Mme Toriol commença :

— Hi, hi, hi...

— Tu, tu, tu... l'entends-tu ? reprit Armandine comme si elle voulait vriller le plafond.

Mme Toriol passa aux injures, puis aux railleries ; ce nez, cette bouche.

—Je tiens ça de papa, je tiens ça de maman, entonna immédiatement sa rivale.

— Assez, assez les femmes, se mit à crier le père Décoiffer, on va devenir sourd ici.

— Laissez-la donc, dit la Toriol, cette mauvaise mère, elle chante pour que sa fille meure.

Armandine ne fit qu'un bond sur elle. Ce fut une belle bataille. La Ravage et Julie s'étaient réfugiées dans l'antichambre et la cuisine Le père Décoiffer n'osant approcher, proclamait :

— Je vais chez le commissaire, et ne bougeait pas de sa place.

Charlotte essayait d'enlever à Armandine ses pinces à gaufrer, et Marthe en trépignant conseillait :

— Crevez-lui donc les mirettes.

De terreur, la Toriol s'aplatit par terre se tordant dans une crise.

— Attendez une douche, cria Marthe. Armandine parvient à maintenir la femme, tandis que Marthe lui versait sur la tête le contenu d'un litre de couleur violette.

Quand la Toriol se releva, elle fut assourdie, pour de bon cette fois, par de formidables éclats de rires. Elle portait ses mains à sa figure, les retirait, les regardait, se mettait à pousser des hurlements effroyables entremêlés d'injures auxquelles répondaient des quolibets.

— Vas-y donc, ça vaut mieux que du vitriol, lui criait Marthe.

— T'es chouette maintenant ? questionnait Armandine, riant aux larmes.

Charlotte, la tête dans son mouchoir, s'étouffait. Seule Fifine, réveillée, restait la bouche entr'ouverte sans comprendre. Ce fut à elle que la Toriol s'en prit, l'accablant sous de telles infamies qu'on décida de la mettre dehors. Marthe s'en chargea ; armée d'une paire de ciseaux, elle la fit reculer sur le carré, où longtemps encore elle continua de vomir des menaces extravagantes avant de partir, la tête enveloppée dans un fichu qu'Annette lui avait jeté par charité.

— On n'insulte pas une mère, disait la vieille femme.

Son |mari approuvait oubliant de regretter sa couleur perdue. Marthe délirait de joie, fit valser Fifine, embrassa le patron, sauta sur la table. La Ravage et Julie, revenues, étaient également d'accord, cette femme était une misérable : On n'insulte pas une mère. Tout le monde était content, cela en faisait une de moins. Charlotte remise, grave, les écoutait écœurée.

Elle aussi, on la jalousait. Elle était jeune, elle avait autre chose à faire. La Ravage se plaignait

qu'on fût sans considération pour tous ses enfants.

— Vos enfants, répliquait Marthe, ils n'en mangent ni plus ni moins, faut pas nous la faire, c'est votre homme qu'a la pépie, avouez-le donc.

On avait renvoyé le placier. Annette, qui aimait Charlotte pour sa douceur, l'emmenait avec elle lorsqu'elle apprenait qu'un commissionnaire recevait. Les boîtes d'échantillons n'étaient point très lourdes, mais Charlotte craignait de rencontrer son père. Elle avait reçu de maman une lettre lui disant qu'on savait où elle était et qu'on la pincerait dès qu'elle ne filerait plus droit. Elle ne craignait pas cette menace, décidée à défendre sa pauvre liberté et convaincue que ses parents n'oseraient pas la pousser à bout. Elle pensait à sa mère, à sa sœur, comme un infirme peut penser à des membres dont il est amputé depuis longtemps, dont il souffre encore, très peu, les jours de pluie, mais le souvenir de son père la galvanisait, l'emplissant à la fois de honte, de dégoût, de haine et de terreur. Cependant, elle allait avec Annette. Ces jours-là au moins elle était certaine de gagner vingt sous.

Heureusement pour Charlotte, les Décoiffer travaillaient surtout pour les Américains, ce qui n'était pas le genre de la maison Bugeot, ses chances de rencontrer son père étaient donc minimes. Il fallait arriver de très bonne heure pour prendre son tour, attendre sous une porte cochère ou assise sur une marche d'escalier. Ces messieurs s'interpellaient, fumaient, crachaient, profitaient de la présence de la petite pour raconter des histoires aussi grossières que stupides. Ils la dévisageaient, venaient la regarder de très près, s'étant aperçus que cela la gênait. Annette la défendait ; quand Totole était là, il s'occupait des deux femmes, les aidait à garder leur place. Quelquefois, un placier, entrevu

chez les Porcher, reconnaissait Charlotte et la saluait, surpris. Une placière en grande toilette arrivait, encadrée de plusieurs porteurs chargés de très hauts jeux de boîtes. Elle faisait passer sa carte, l'acheteur la recevait de suite et faisait dire à ses camarades qu'ils n'avaient plus qu'à s'en aller. C'était alors des protestations et des cris contre cette concurrence que ces messieurs qualifiaient avec raison de déloyale, sans s'apercevoir qu'ils se conduisaient de manière à la rendre seule possible. Une de ces femmes avait ainsi reçu un jour un coup de couteau dans le dos au moment où elle passait la porte. Elle s'appelait Blanche. Ceux qui rappelaient cette histoire en riant se vantaient de l'avoir vue. Ses épaules étaient encore célèbres, ainsi qu'un joli pli qu'elle avait au cou et qu'ils nommaient le collier de Vénus.

Le reste du temps, Charlotte était à la maison, tricotant des chaussettes de laine, savoir qu'elle tenait d'Henriette Pageol et qu'elle montrait à Marthe. Ces chaussettes étaient destinées à Coco de Poissy. En échange, Marthe apportait de la dentelle et en faisait une cravate pour la petite dont elle trouvait la toilette trop sombre. Toutes ces dames partaient le plus souvent n'ayant plus rien à faire, sauf Julie qui voulait voir si le patron ne cachait pas quelque réserve pour ses protégées, et Fifine toujours dormant. Les deux jeunes filles se réfugiaient aussi loin d'elles qu'elles le pouvaient afin de causer à leur aise.

La pauvre Charlotte, de plus en plus désemparée, s'abandonnait peu à peu complètement à l'influence de Marthe. Elle avait épuisé ses économies, elle pensait avec épouvante qu'elle ne pourrait payer son terme pour lequel, grâce à la recommandation de Lucie, on avait eu confiance en elle. Elle se reprochait amèrement d'avoir fait des dépenses folles,

pour du linge, pour une jaquette payée vingt-neuf francs. Elle écoutait Marthe lui conseiller de prendre un amoureux qui lui donnerait de l'argent, bien entendu. Marthe affirmait que si Charlotte voulait seulement en prendre la peine, tous les hommes courraient après elle.

— Ma pauvre Lolotte ça n'est pas trop drôle la première fois, mais on n'en meurt pas. Tâche seulement de ne pas te faire faire un enfant.

— Et après ? demandait Charlotte.

— Après quoi ?

— Après la première fois ?

— Tu en as une couche ma petite, tu ne voudrais pas que ça recommence à chaque coup, alors.

Charlotte restait silencieuse, paraissant réfléchir profondément. Son plus grand malheur n'était pas sa misère, c'était son isolement. Etre isolée, ce n'est pas vivre seul, c'est vivre sans but, sans savoir pourquoi, c'est ne plus découvrir aucun lien entre soi et ses semblables, ne pouvoir supposer à personne d'aspiration commune, et trouver que tout est ennemi, sans même avoir encore le courage de la haine qu'on sait inefficace. Telle est la vraie, l'unique solitude, celle de l'indifférence pour laquelle aucun être humain n'est fait, le tourment auquel un dieu ne résisterait pas. Cette solitude, c'est dans nos sociétés qu'on la trouve, dans nos sociétés hiérarchiques, toutes hérissées de barrières et de séparations. L'anachorète dans son désert, le philosophe, le savant, dans leurs retraites ne la connaissent pas. Ils ont leurs utopies, leur idéal qu'ils croient communs à toutes créatures, ils s'unissent à eux par le désir et l'espérance, mais le plus grand nombre qui vit pour arriver, pour les honneurs ou la fortune, non pour en jouir mais pour dominer, ce grand nombre ne peut connaître que des compétitions. Isolées

entre ces isolés sont les femmes auxquelles toutes compétions, sauf celle de l'homme, sont interdites, sinon par les lois, du moins par les mœurs, par leur insuffisance, produit de leur éducation et de leurs préjugés, et par la médiocrité à laquelle elles restent condamnées dans toutes situations. Les privilégiées auxquelles leurs relations ou leurs dots rendent le mariage accessible, vivent avec les illusions mensongères qu'on leur enseigne. Après le mariage, pour combler le vide de leur cœur et de leur cervelle, elles ont toutes les satisfactions de la vanité. Les filles du peuple, elles, savent de bonne heure à quoi s'en tenir sur l'avenir qui les attend : misère, privations, brutalité, sans compensation possible. Si elles ont des filles, elles peuvent compter les voir quelque jour aussi misérables qu'elles-mêmes, si elles ont des fils, elles peuvent croire qu'ils ressembleront à leurs pères. Aussi, entendez causer dans la rue ou au restaurant où elles déjeunent celles qu'on nomme les « midinettes ». Quatre-vingts pour cent professent pour le mariage dans leur monde une horreur qu'elles sont en mesure de justifier par des raisons valables. Artisanes du luxe du monde, du demi, du quart de monde, elles suivent l'exemple donné par celles qui les paient, et aspirent à tromper leur mal par les mêmes satisfactions vaines. Leur rêve à toutes est de se faire entretenir, légalement ou non, selon les préjugés qu'elles conservent ou l'habileté qu'elles se croient. Leur jeunesse, leur beauté, dons magnifiques de la vie, sont ravalées par elles-mêmes à l'emploi de glu à empêtrer les pigeons.

Pauvres folles ignorantes que notre belle mécanique sociale broie et rejette chaque jour aux ruisseaux des rues comme des copeaux inutiles dont se détournent nos lâchetés honteuses parées de pudeurs

hypocrites, leurs vains diseours permettent-ils d'oublier que la plupart d'entre elles sont susceptibles des plus beaux courages, quelques-unes d'héroïsme, pourvu qu'elles aiment par surprise, et que leur erreur est l'erreur universelle : Ne pas savoir tout ce qu'elles peuvent, ni tout ce qu'on perd en renonçant à soi.

Comme Charlotte, Marthe détestait les hommes d'une haine insensée. Sa supériorité toutefois était d'être agissante, au moins selon ses moyens. Un seul faisait exception, il est vrai, mais celui-là c'était une victime, un innocent condamné à tort, Marthe le disait avec trop de conviction pour qu'on ne la crût pas. Ni elle, ni sa compagne ne supposait qu'il lui eût sans doute suffi d'apparaître pour les séparer. A part lui, Marthe ne vivait que pour exploiter les autres de toutes les façons possibles jusqu'à la mort. Elle se trouvait le physique d'une femme fatale exterminatrice, pour laquelle on se ruine et se suicide, telles qu'on en voit dans les romans moraux des écrivains populaires. En tous cas, elle possédait des dons d'assimilation très développés, un esprit inventif et une gaieté superficielle, jamais entamée. Le père Décoiffer aurait pu sans crainte de se tromper lui prédire une belle carrière, à condition que Coco n'y fît point obstacle.

Vers cinq heures, Marthe entraînait Charlotte sur les boulevards. Rien n'est plus instructif que d'y voir, à la tombée de la nuit, défiler les femmes durant les soirs d'hiver. En chercher une dont la mise témoigne du désir supérieur d'être belle, agréable ou harmonieuse, uniquement pour le sain plaisir qu'on y trouve, c'est s'atteler à la poursuite d'une aiguille dans une botte de foin. Toutes semblent habillées en vue de plaire à des hommes, — et ce pourrait être une qualité de plus, sans doute. —

mais à quels hommes plaisent-elles donc ? Interrogez leurs toilettes. Pourquoi les grosses et les minces portent-elles les mêmes cuirasses dont l'unique avantage semble être de doter les plus plates de croupes exagérées, pourquoi des dames en costume tailleur portent-elles des bottines faites pour aller au bal qui leur confèrent l'allure d'autruches dansant sur des œufs, pourquoi les grosses veulent-elles être minces, les minces grosses, les grandes petites, les petites grandes, et toutes surtout comme elles ne sont pas ? Pourquoi celles qui sont à vendre affectent-elles des allures distinguées, et celles qu'on n'achètent pas se parent-elles comme des enseignes ? Parce que faux reflets d'inexistants soleils, elles veulent plaire à des hommes auxquels on ne plaît qu'en plaisant aux voisins, qui ne connaissent pas le désir, mais l'envie, dont il faut séduire non les appétits, mais les vanités, qui ne donnent rien à l'amour et marchandent également la satisfaction de leur luxure. Ainsi celles qui ne peuvent espérer qu'en elles sont condamnées à la fange comme les serfs d'autrefois à la glèbe, parce que nous sommes d'un monde où il ne reste de place pour rien de véritable, où l'existence est honteuse pour ceux qui paient les frais de l'existence des autres, pour qui c'est une gloire de paraître.

Aussi beaucoup de jeunes ouvrières restent-elles honnêtes en dépit des tentations qui les dotent d'une mentalité mesquine et d'une moralité douteuse, dont leur mari, leurs enfants, la société, en général, récoltera les effets sans en devenir plus belle. Ce n'est pas tout que de vouloir se faire entretenir, il faut trouver des entreteneurs, la jeunesse et la grâce n'y suffisent point seules. Elles peuvent juste escompter le succès d'un rossignol chantant parmi les dindons.

Marthe ne l'ignorait pas ; un de ses plus fervents adorateurs, un beau garçon de vingt-cinq ans avec lequel elle dînait et allait au théâtre tous les samedis, ne se tenait pas d'aise d'avoir possédé la maîtresse d'un vieux duc de Luynes à moitié mort, et la jeune fille le faisait marcher, lui donnant des rendez-vous invraisemblables sous prétexte de sauvegarder son honneur, ayant juré qu'il ne connaîtrait ses faveurs que lorsqu'elle-même aurait gagné celles du Pape. Le plus curieux, c'est que Marthe semblait en vouloir beaucoup à cette femme si favorisée du sort dont elle attendait la même chance qui jetterait sur ses pas un homme intelligent ou un vieux cacochyme, capable de la lancer en voyant qu'elle avait de l'étoffe. Alors elle ferait payer cher aux gens de la « haute » ses humiliations des débuts. Elle ne songeait pas que finalement, c'est toujours ceux d'en bas qui paient, et que son triomphe ne pourrait être que celui d'un élément d'oppression de plus.

En attendant, il fallait vivre. Les deux jeunes filles s'arrêtaient devant les devantures des magasins et les vitrines des bijoutiers. Marthe avait un chic spécial et se faisait très facilement suivre et aborder. Des hommes leur disaient des paroles obscènes ou leur offraient brutalement de l'argent. D'autres se donnaient la peine d'enjoliver leur discours. Marthe les éconduisait, espérant toujours le type sérieux qui ne se décidait pas à paraître. Vers sept heures, elle jugeait qu'on pouvait s'arranger pour dîner. Elle poussait la complaisance jusqu'à refuser les offres les plus avantageuses si on n'était pas deux. Pourtant Charlotte, pâle et tremblante, finissait invariablement par se désister. Ne pas dîner ne la privait guère, elle n'avait jamais faim. Elle eût écouté peut-être ceux qui y mettaient des formes, mais

Marthe ne voulait pas. Ceux-là, disait-elle, les feraient marcher sans les payer, surtout la petite. Charlotte était très capable de s'emballer pour l'un d'eux et de se faire faire un enfant, avec lequel on la laisserait plus misérable encore. Marthe en savait quelque chose, c'était ainsi qu'elle avait stupidement commencé avec un soi-disant étudiant qui l'avait violentée dans le bois de Chaville, lui récitait des poésies et la laissait crever de misère.

Quand Marthe avait trouvé quelqu'un à son goût, elle laissait partir Charlotte, puisqu'elle ne voulait rien entendre, très contrariée en pensant que la petite ne dînerait pas. Charlotte se défendait, déclarait qu'elle était malade, et se mettait à courir jusque chez elle. Souvent le second individu arrêté par Marthe la suivait, y renonçait vite d'ailleurs. Elle arrivait chez elle toute essoufflée.

Pour Marthe, elle allait encore d'autres soirs au bal essayant vainement d'entraîner son amie, et le lendemain lui offrait de l'argent que celle-ci refusait. Pourquoi Charlotte se défendait-elle ? Ce n'était pas qu'elle blâmât cette manière de faire, sur ce, son opinion était faite, elle savait bien qu'il ne lui restait dans cette vie rien d'autre à entreprendre. Pourtant rentrée, elle fermait soigneusement sa porte à double tour et respirait comme un condamné qui apprend que ce ne sera pas pour aujourd'hui. Elle se couchait la face dans son oreiller pour dormir, dormir, ne rangeait plus rien, trouvait à peine le courage de s'habiller, pour revenir à l'atelier le lendemain ; elle essayait de se raisonner, se répétant que puisqu'elle était perdue déjà, que puisque toutes, toutes, ainsi devaient finir, et s'accusant d'être lâche comme elle l'avait été devant l'eau noire du canal. Elle enviait Marthe, Marthe au moins savait ce qu'elle voulait, vivait pour quelque chose, mais à quoi

bon ? Puis elle enviait Lili, Lili qui allait mourir.

Elle allait la voir le jeudi et le dimanche, avec Armandine. A la porte, on trouvait Totole avec Bébert et Rose. Souvent Marthe les accompagnait, apportait des biscuits et des oranges. Totole et Charlotte apportaient un bouquet de violettes.

On laissait Lili faire tout ce qu'elle voulait, on permettait à sa mère de venir la voir tous les jours. On la trouvait dans un petit lit blanc au bout d'une grande salle que Charlotte traversait sur la pointe des pieds, bien que tout le monde fît beaucoup de bruit, jetant des regards attristés et craintifs sur les autres lits rangés de part et d'autre, le plus souvent très entourés. L'odeur du phénol lui brouillait le cœur, la tête lui tournait, elle retenait une envie bête d'aller pleurer auprès de quelque malade, n'ayant personne.

Lili semblait à peine vous reconnaître, ne parlait pas. Elle prenait la main de Totole, essayait de lui sourire. Assise de l'autre côté de son lit, sa mère lui causait gaiement. Le frère et la sœur racontaient des histoires, se disputaient pour rire, donnaient des nouvelles des unes et des autres. Marthe et Charlotte répondaient. Bébert croisait ses bras disant :

— Non, ma vieille, tu ne t'épates pas, tu tiens salon, il ne nous manque plus que de l'eau de purge.

Bébert nommait ainsi le thé dont on ne buvait chez Armandine qu'en ces occasions exceptionnelles.

Ce jeudi-là, Totole et Charlotte seulement purent accompagner Armandine. Marthe n'avait pas paru à l'atelier. Tous trois étaient d'accord pour trouver que Lili était mieux, malgré que plus haletante que d'habitude, ce qui l'obligeait à se tenir presque

assise dans son lit. Armandine lui parlait : Elle avait adopté Totole, il couchait avec Bébert :

— Comme j'y ai dit, comme ça vous serez plus tranquille, vous trouverez à qui parler de notre Lili. Et puis, ça l'habitue au ménage.

Lili étendit la main pour attirer sa mère. Celle-ci se pencha, repoussant le jeune homme qui se penchait aussi. La jeune fille se renversa : — « Maman. » Armandine la serrait, la berçait, « Lili, ma petite Lili ». Elle la reposa sur l'oreiller, lui ferma les yeux, et dit à Totole sans le regarder, la voix sourde et tremblante.

— Vous devez rentrer, mon garçon, c'est votre heure, Lili dort, embrassez-la, ne la réveillez pas.

Totole effleura son front timidement et dit : « Elle a froid » sans comprendre. Charlotte avec peine retenait ses larmes et, agenouillée, baisa la main pendante, puis partit sans se retourner, entraînant Totole toujours taciturne et docile, qui, comme elle, en traversant la grande salle, se croyait tenu de marcher sur la pointe des pieds.

Ce même soir, Charlotte devait retrouver Marthe au bas de la chaussée Clignancourt. Elles allaient ensemble au Moulin Rouge pour lequel Marthe avait des billets.

Charlotte s'habilla très soigneusement, se croyant très résolue. Son père l'avait souillée, déshonorée, après tout il ne lui avait pas porté un si grand préjudice et sa mère avait eu raison de ne pas vouloir y attacher d'importance. Au contraire, il lui avait rendu service, ainsi elle n'avait aucune raison d'hésiter. Que voulait-elle donc faire ? Qu'espérait-elle devenir ? Elle aurait peut-être de la chance, en tout cas son sort ne pouvait être pire que celui de toutes les femmes des hommes qu'elle connaissait. Arman-

dine seule était pour l'amour auquel Charlotte ne pouvait penser sans terreur et sans dégoût. Mais Mme Porcher avait aimé, elle s'était tuée, Lucie aimait, on l'exploitait. Lili seule avait été heureuse, elle était morte, heureusement pour elle ; ainsi, elle ne connaîtrait pas la suite. Charlotte revit son pauvre visage tout congestionné et frissonna. Mourir, il serait temps si elle ne réussissait pas, si elle avait un enfant ne voulant pas passer. Marthe avait beau dire, c'était possible. Charlotte se souvenait maintenant d'une drogue qu'avait bue maman au début d'une grossesse. Elle avait été malade. Charlotte alors n'avait pas bien compris. Maman avait raconté une histoire de lait empoisonné qui pourtant n'avait fait de mal à personne, et sur cette objection faite par la petite, avait répondu :

— Mais fiche-moi donc la paix, je me suis purgée.

Pour passer le temps, Charlotte prit sa glace sur ses genoux. Marthe était toujours certaine d'être suivie, mais on suivait rarement sa compagne quand elle était seule. N'était-elle pas jolie ? Marthe affirmait le contraire, tout en lui reprochant une mine trop sérieuse qui n'était pas engageante. Les hommes ne sont pas persévérants, quand on les a attrapés, il faut les retenir. Gaie et bien habillée, Charlotte serait irrésistible. Elle pouvait commencer par être gaie, elle serait bien habillée ensuite.

Charlotte se leva, elle était de taille moyenne, un peu mince, avec une allure souple et gracieuse. Sa jupe et sa jaquette sombres, ornée d'un petit col blanc brodé et d'une cravate faite d'un chiffon de soie pâle, lui seyaient bien. Elle mit son chapeau, il était noir et simple, et reprit sa glace. Elle avait un petit visage mat, très parisien, très expressif, très mobile, de beaux grands yeux changeants, tristes, des cheveux dont les boucles faisaient l'envie de

toutes ces dames, une bouche mignonne qui eût été charmante si les lèvres en eussent été plus roses. Charlotte était tout à fait délicieuse quand elle riait. Le père Décoiffer le lui avait dit. Elle détestait bien les hommes pourtant, autant que Marthe, ne pouvait-elle trouver le courage d'être gaie ?

Marthe l'attendait déjà avec assez d'impatience, agacée d'être reluquée par des passants dont elle ne voulait rien faire. Elle portait une robe et un chapeau noirs, parce que cela faisait ressortir ses cheveux, mais elle avait ce soir-là un boléro de drap rouge. Elle était ainsi très en beauté, avec un air tout à fait démoniaque et des yeux phosphorescents.

— Vraiment, ma gosse, on ne te mangera pas toute crue, tu en as une mine d'enterrement.

— Lili est morte.

— Ah ! fit Marthe. Elle eut un geste qui voulait dire tant pis, et s'arrêtait... puis elle entraîna sa compagne.

IX

— Eh bien, mademoiselle, puisqu'on nous abandonne tous les deux, je crois que le mieux que vous puissiez faire est de me permettre de vous aider à sortir d'ici.

Marthe et Charlotte s'étaient promenées longtemps, interpellées par les uns et les autres. Marthe riait, déclarant qu'elle attendait le Prince charmant de son rêve. Des femmes, vieilles, les avaient insultées, et Marthe, décidément de bonne humeur, s'était contentée de hausser les épaules. Mais les idées de Charlotte allaient s'assombrissant de plus en plus ; parmi le brouhaha environnant, elle ne distinguait pas les paroles qu'on leur adressait. Marthe commençait à s'énerver de son silence.

— Mais quitte donc, ma petite, cet air ahuri.

Charlotte se faisait l'effet d'une mouche prise dans une toile d'araignée. Le souvenir de Lili l'obsédait. Elle entendait Armandine, elle revoyait l'expression à la fois effrayée et concentrée du visage de Totole, s'efforçant de ne pas faire de bruit en marchant, et n'y pouvant parvenir. Elle sentait sous ses lèvres la petite main froide. Elle avait à peine déjeuné, pas dîné du tout. Elle tressaillait violemment lorsqu'on la frôlait, soit avec intention, soit par mégarde, comme si toutes ces gens eussent été des corbeaux tourbillonnants attendant qu'elle fût à terre pour s'abattre sur elle.

Marthe avait soudain appelé un jeune homme blond et mince, assez grand, l'air rêveur, maussade et ennuyé. Il avait souri sans lui répondre, et s'était retourné vers un camarade plus entreprenant qui avait demandé en prenant Marthe par le cou :

— Que nous voulez-vous la belle fille ?

Marthe s'était laissée faire, tout en continuant de regarder le jeune homme blond. mais celui-ci regardait Charlotte. Il lui avait adressé quelques paroles qu'elle semblait ne pas avoir comprises. Le camarade avait repris :

— Laissez mon ami, la belle, il ne ferait pas votre affaire. Elle est avec vous cette petite ?

— Oui.

— Alors vous décidez, Lethoré ?

— Moi, je ne sais pas, en tout cas, vous pouvez me quitter.

— Comme vous voudrez, mon cher, elle est jolie, mais elle est muette.

— Elle parlera, monsieur. s'était écriée Marthe, si vous n'êtes pas méchant avec elle.

Le nommé Lethoré l'avait regardée d'un air étonné, avait souri de nouveau, salué Marthe, et tendu la main à son ami.

— Laissez-moi, s'il vous plaît ?

Charlotte aurait voulu maintenant être à cent pieds sous terre, elle pensait à s'enfuir sans en trouver le courage. Derrière elle, des hommes gesticulaient en riant, autour d'une grande femme rousse. Devant, son interlocuteur l'examinait attentivement et ne paraissait pas disposé à la laisser partir. Comme elle ne répondait pas, il la prit par la main et l'emmena dehors.

Charlotte se trouva installée dans un fiacre au côté d'un monsieur aussi silencieux qu'elle. Elle comprit qu'il la faisait descendre en la priant de ne

pas trembler, et l'installait devant une table à l'intérieur d'un café. Il faisait très doux, autour d'eux il n'y avait personne, mais au travers des vitres on voyait beaucoup de monde et un grand va-et-vient de voitures dans la rue.

— Voulez-vous de la bière, Mademoiselle ?

— Si vous voulez, monsieur.

— Vous semblez souffrante, vous préférez dîner ou du thé peut-être ?

Charlotte rougit :

— Non.

— Non ? Moi j'ai faim, il est impossible que vous me laissiez manger seul.

Il demanda du thé, des tartines beurrées et des œufs à la coque, à la stupeur du garçon qui finit cependant par lui apporter ce qu'il désirait.

— Vous venez souvent au Moulin Rouge, Mademoiselle ?

— Oh non ! Monsieur.

— C'est la première fois, sans doute ?

— Oui.

— Moi aussi, le hasard fait bien les choses. Je m'ennuyais énormément, vous n'aviez par l'air trop enthousiaste non plus. Mangez, Mademoiselle, vous êtes très troublée, je pense : d'agir matériellement vous aiderait à reprendre possession de vous-même, et je ne voudrais pas que vous pleuriez ici.

Il lui tendit un des œufs dont il venait de casser la coquille. Elle le prit machinalement, puis le second qu'il lui offrit de même, elle avala encore la tasse de thé à sa prière. Le tout sans proférer une parole. Evidemment, Marthe avait raison, la petite Charlotte n'était pas des plus engageantes. Elle le pensait et ne trouvait rien à dire. Une ou deux fois, elle essaya de lever la tête pour le voir. Elle croisa

un clair regard pénétrant qui lui fit abaisser les paupières.

Il se leva, la fit sortir et remonter dans une voiture en indiquant au cocher : Au Bois de Boulogne.

— Maintenant, vous pouvez pleurer, dit-il doucement. Surtout n'ayez pas peur de moi, cela me cause une impression, oui, vraiment désagréable. Je ne sais pas grand'chose et je crains de me montrer très stupide, mais je n'ai pas d'intentions, comment dire ?... équivoques. Vous aviez l'air d'un petit oiseau tombé d'un nid et qui ne pourrait plus s'envoler. J'ai seulement pensé que je pourrais vous être utile. J'ai dix-huit ans et vous ?

— Bientôt dix-sept.

— Vous êtes seule à Paris ?

— Oui.

— Pas pour étudier ?

— Oh non !

— Vous travaillez ?

— Je suis fleuriste.

— Vous faites des bouquets, cela doit être agréable, mais vous ne gagnez pas beaucoup ?

— Oh si, seulement cela ne dure pas toujours,

— Qu'appellez-vous beaucoup ?

— Trois francs.

— Par jour ? et pas toujours...

Il se tut, Charlotte le devinait dans l'ombre à côté d'elle, et cependant sa voix semblait lui venir de loin. La voiture filait très vite le long de l'avenue des Champs-Elysées, mais Charlotte ne voyait rien et n'avait aucune idée de l'endroit où elle se trouvait. La tête enfouie dans son mouchoir, elle s'efforçait vainement d'arrêter ses larmes. Elle se représentait qu'elle était ridicule, qu'elle se conduisait très mal avec quelqu'un qui montrait tant d'indulgence. Quel désir aurait-elle pu exprimer ? sinon

celui-ci : Laissez-moi m'en aller. Elle supposait bien qu'il y consentirait, mais il serait froissé peut-être, ainsi qu'il le disait, il croirait qu'elle avait peur de lui, ce qu'il ne méritait pas, car il ne semblait pas méchant.

Comme ils arrivaient à l'Arc de Triomphe, il reprit :

— Je comprends que vous avez une très grande peine et qu'il est cruel de ma part de vouloir vous obliger à causer. Ne m'en veuillez pas, Mademoiselle, de cette infirmité de notre nature qui veut que pour nous entendre, il nous faille nous expliquer. Je ne suis qu'un inconnu ignorant des mots qui m'ouvriraient votre entendement, c'est donc une prétention extraordinaire de ma part de vouloir votre confiance. Cependant, je crois que si tous nous pouvions lire dans nos cœurs, sans le secours d'aucun intermédiaire, je crois que nous ne pourrions nous empêcher de ressentir les uns pour les autres une affection réelle, seul lien digne de créatures solidaires et raisonnables. Vous avez votre mère ?

— Non.

— Moi non plus, je n'ai pas connu la mienne, mais celle qui l'a remplacée auprès de moi m'a appris à croire en l'universelle bonté. Je voudrais parler avec sa foi et comme elle saurait le faire pour vous dire que je serais heureux de ne pas vous avoir rencontrée en vain, et de vous revoir pour vous causer quand vous serez plus calme. Comme vous pleurez ! Je suis très stupide. Vous ne voulez pas ?

— Si.

— Alors, donnez-moi la main.

Il la prit, la baisa, ses lèvres étaient douces. Et Charlotte se trouva en possession d'un objet plat

qu'elle devina être un porte-cartes, ou un porte-monnaie.

— C'est mon adresse, dit-il. Gardez-la, autrement, vous la perdriez. Maintenant, veuillez me dire où je dois vous reconduire.

Elle donna son nom et son adresse d'une voix tremblante. Il ouvrit, se pencha, frappa du pied, parce que le cocher discutait. Après il continua :

— Réellement, vous n'êtes pas malade, vous ne voulez plus rien prendre ?

— Non, je vous remercie.

— Quand vous verrai-je, pouvez-vous me donner la soirée de samedi ?

— Oui.

— A quelle heure êtes-vous libre ?

— Sept heures.

— Je puis aller vous chercher ?

— Oui.

Charlotte donna l'adresse de Décoiffer.

— C'est un magasin, il n'y a qu'à entrer ?

— Non, c'est au cinquième.

La voix trahissait un peu d'inquiétude, il s'en aperçut :

— Je vous demande pardon, je devrai vous attendre à la porte, n'est-ce pas ? Samedi, à sept heures. C'est cela ?

— Oui, Monsieur.

— Merci, reposez-vous. Nous allons arriver bientôt, sans doute ?

Charlotte un peu calmée n'osait tourner la tête. Elle pensait qu'il la regardait et qu'ayant tellement pleuré, elle devait être très enlaidie. Elle ne voyait de lui que sa main posée sur le bord de la portière, une main blanche et nerveuse qui ne restait pas immobile une seconde, tantôt taquinant la poignée, tantôt tapant sur la vitre qu'il avait relevée et tra-

duisant beaucoup d'impatience. Puis, elle pensait que le porte-monnaie qu'il lui avait donné contenait de l'argent et un flot de larmes de nouveau inondait ses joues.

Ils arrivaient enfin. Le jeune homme ouvrit et sauta vivement dehors, la fit descendre, gardant sa voiture, sonna à la porte qu'elle indiquait :

— Il faut vous consoler, Mademoiselle, et dormir, à samedi.

Il lui tendit la main. Elle eut envie de l'embrasser ainsi qu'il l'avait fait de la sienne, n'osa pas. Il dut la tenir comme elle trébuchait sur le seuil.

— Très sincèrement, vous ne craignez pas d'être malade ?

— Non, oh non !

Alors, il lui serra doucement le bout des doigts, la salua et tira le battant sur lui.

Charlotte se jeta toute habillée sur son lit et pleura longtemps à gros sanglots, tantôt écrasée de douleur, tantôt toute secouée de colère. Après, elle se sentit mieux, comme si elle eût été débarrassée de tout ce qu'elle avait accumulé de désespoir et d'amertume depuis les trois mois de son départ. Elle se décida à allumer sa lampe et à ouvrir le porte-monnaie.

Il était carré, en maroquin vert sombre, contenait une carte :

Henri LETHORÉ

Rue d'Assas, n° PARIS

deux pièces de vingt francs et une dizaine de francs de menue monnaie. C'était ce qu'elle était allée

chercher, ce qu'elle croyait devoir payer de presque sa vie ; il y avait à peine deux heures, on le lui avait donné pour rien et avec une telle promptitude ! Sans qu'elle parvienne à s'expliquer pourquoi la possession l'en désespérait.

Elle éprouvait une douleur intolérable, produit du dégoût sans nom qu'elle avait d'elle-même à qui un étranger venait de faire l'aumône, et une colère folle contre tout l'ensemble des circonstances qui l'avaient amenée là, avec un affreux besoin de tout déchirer, briser, jeter, y compris sa propre personne. Elle ne se calma que tout à fait épuisée, réfléchit, décida de ne plus recommencer et de taire à Marthe l'issue de son aventure, certaine qu'elle ne comprendrait pas.

Le lendemain, Annette trouva sa petite employée, comme elle affectait de la nommer, tellement décomposée qu'elle préféra renoncer à son projet de sortir et voulut à toute force la faire déjeuner avec eux aux frais du pot-au-feu éternel. Julie et la Ravage ne restèrent que la matinée. Marthe ne vint pas et la petite eut son travail. Armandine également était absente. Bébert parut le soir pour prévenir qu'on enterrait Lili le lendemain à trois heures. Charlotte vécut ainsi une journée et demie extraordinairement tranquille, s'étonnant de n'avoir pas été ainsi toujours, seulement troublée par l'inquiétude de devoir rencontrer son bienfaiteur qu'elle se croyait bien en peine de reconnaître, inquiétude qui la conduisait presque jusqu'à désirer qu'il ne vînt pas.

Marthe arriva le samedi, à une heure, plus pomponnée, chantante et dansante que jamais. Charlotte et Fifine étaient seules dans l'atelier. Marthe commença par demander à la dernière :

— As-tu mangé ?

Fifine grogna un « oui » à peine distinct en montrant Charlotte.

— L'est-elle assez abrutie, dit Marthe, ça, ma petite, c'est l'ouvrage d'un homme. Eh bien ! tu vas mieux. Imagine que j'avais envie d'aller te rechercher. L'autre n'a jamais voulu. Je suis tout de même contente de te voir. Avec toi, on ne sait jamais ce qui va arriver. Il ne t'a pas mangé ce bel enfant blond ?

Charlotte eut un geste vague, ne répondit pas.

— Ma petite, tu m'as joué un sale tour, qu'est-ce que cela pouvait te faire, celui-là où l'autre, et moi il me plaisait ce gosse, il avait un air à marcher comme sur des roulettes. Mais bah ! t'es comme un bouchon dans une rivière, tu vas où on te pousse. Je ne suis pas jalouse, chacune sa veine. Ce qui m'enrage, c'est que tu ne sauras rien en tirer. Je parie que tu ne sais pas ce qu'il fait ?

— Non.

— Son copain me l'a dit. Il est très riche, anarchiste. Tu sais, ces gens qui jettent des bombes, moi, je gobe ça. Il faudra t'en méfier, ces gens-là sont pleins de raffinerie, il va vouloir te convertir et te mettre de l'Armée du Salut. Son camarade me l'a dit aussi.

— Marthe, on enterre Lili à trois heures, répondit Charlotte autant pour détourner la conversation que pour l'en prévenir.

— Ah ! une chouette idée que j'ai eue de venir alors. Tu as de la galette, Charlotte ?

— Oui.

— Ne rougis pas, mon petit, avec moi, c'est inutile, je voulais seulement savoir où tu en étais de tes affaires. Elle vient à l'enterrement Fifine ?

— Tu crois qu'il faut l'emmener ?

— Parbleu, faites en ce que vous voudrez, mais

je ne la garde pas ici, dit le père Décoiffer en entrant. D'où sors-tu toi, gredine ?

— Ça, mon vieux, si on vous le demande, vous pourrez toujours dire que vous n'en savez rien.

Marthe lui tira la langue, se recoiffa, défit sa cravate bleu ciel et ses gants blancs qu'elle ne jugeait pas convenables pour un enterrement, en fit un paquet afin de pouvoir se rhabiller en route, car elle sortait le soir avec l'homme à la femme du duc de Luynes, puis donna vingt sous à Fifine.

— Tu as tort, reprocha Charlotte, tu sais qu'elle va boire.

— Juste, puisqu'il n'y a plus que ça qui lui fasse plaisir, pourquoi veux-tu qu'on l'en prive ?

Les jeunes filles descendirent. En route, elles achetèrent des roses blanches. Un peu plus loin, Marthe demanda :

— Tu le revois ?

— Oui.

— Quand ?

— Je ne sais pas.

— Je parie que tu as pleuré tout le temps comme une Madeleine, tu parles qu'il a dû s'amuser le frère, et qu'il va rebiffer, tu ne le reverras plus.

— Tu crois ?

Cette fois, Marthe éclata de rire, et de si bon cœur que des passants se retournèrent sur elle et que l'un d'eux resta à la regarder quelques minutes.

Elles arrivaient à Lariboisière. Bien qu'elle ne fût pas du quartier, Armandine avait obtenu qu'on acceptât sa fille, grâce à la recommandation de l'ex-patron de Rose qui connaissait un des médecins. Marthe et Charlotte entrèrent dans une salle au rez-de-chaussée, où elles trouvèrent Armandine, Totole, Bébert et Rose, tous en habits de travail.

Les deux autres sœurs n'avaient pu venir, le vieux d'Armandine non plus, mais il avait envoyé une couronne de perles qu'encadraient deux bouquets de violettes apportés par le frère et la sœur. Bébert était allé la veille prévenir Julie et la Ravage à domicile, afin que Lili eût du monde. Pour Marthe, on ne savait où la trouver, mais puisqu'elle était venue.

Armandine embrassa ses compagnes, elle était plus congestionnée que d'habitude et ne pleurait pas.

— Vous voulez la voir ? demanda-t-elle en hésitant.

— Oui.

Elle les conduisit vers la bière. Là, elles reculèrent horrifiées. Cette bière, presque fermée, ne laissait plus passer qu'une tête informe, enflée, violette, presque noire, méconnaissable. Marthe se remit la première, très pâle, elle se pencha, l'embrassa au front :

— Au revoir, ma gosse, nous irons toutes où tu vas.

Armandine retint Charlotte :

— Vous lui avez déjà dit.

Totole, ensuite, demanda à mettre son bouquet dans la bière même à côté de Lili, un humble bouquet de deux sous comme celui qu'il portait habituellement. Armandine l'aida. Julie et la Ravage qui arrivaient s'exclamèrent :

— Ce qu'elle est noire, vous allez la faire décomposer plus vite.

Totole les regardait hébété.

— T'inquiète pas mon gas, c'est pas vrai, dit la mère.

On vint fermer l'affreuse boîte et le cortège s'organisa derrière le char sur lequel elle reposait cou-

verte d'un drap noir. Armandine et Bébert marchaient les premiers avec Totole entre eux, qu'ils tenaient chacun par un bras ; après venaient Marthe, Charlotte et Rose, cramoisie à force d'avoir pleuré, étouffant dans son corsage qu'elle ne pouvait défaire. Derrière, Julie et la Ravage bavardaient cherchant à deviner d'où pouvaient bien venir cette couronne de perles et ces roses blanches, de l'argent perdu puisque la petite allait à la fosse commune. Elles disaient encore que certainement les médecins avaient ouvert Lili, pour lui prendre le cœur.

— Ah mon Dieu, mon Dieu ! éclata Rose.

Marthe se retourna vers les deux femmes.

— Assez hein, la jambe, fermez !

On allait au cimetière de Saint-Ouen, Charlotte marchait sans parler, elle pensait à son protecteur, très absorbée. Parfois elle sentait les yeux luisants de Marthe fixés sur elle, et elle essayait de se remettre pour retomber presque aussitôt dans la même rêverie. Certainement, Marthe avait raison, il ne viendrait pas. Pourquoi serait-il revenu ? Il était riche ; l'argent qu'il lui avait donné ne devait pas compter beaucoup pour lui. Il avait dit « à samedi », mais il avait paru surpris qu'elle ne voulût point le laisser monter. Elle avait été très sotte, elle avait pensé qu'il trouverait la maison trop mal, elle avait craint les plaisanteries, les quolibets de ces dames et du père Décoiffer, capables de se moquer de lui peut-être. Il n'avait pas insisté, c'est qu'évidemment, il ne comptait pas venir et n'avait parlé ainsi que par charité. Elle se rappelait encore qu'il semblait fort impatient d'arriver, ce qu'elle comprenait, car elle s'était fort mal conduite, quelle raison de croire qu'il voulût recommencer ? Enfin, sans doute ce soir là elle était laide, on n'est jamais jolie quand

on pleure, et en rentrant elle n'avait pas pensé à se regarder dans sa glaee.

Il y avait deux jours, elle était seulement. torturée par l'idée de ne pouvoir payer son terme. ce qui créerait des ennuis à Lucie Parent dont elle n'entendait plus parler, et la laisserait. elle, Charlotte, de nouveau sans domicile, avec toutes ses pauvres affaires auxquelles elle tenait. Où aurait-elle pu aller ? Depuis, elle s'était trouvée rassurée, bien décidée à ne plus retourner au Moulin Rouge ; et, il y avait quelques heures, animée d'un très grand eourage. convaineue qu'elle pourrait arriver en vivant plus économiquement. Le seul point noir, c'était d'être obligée de revoir eet Henri Lethoré qu'elle n'oserait pas regarder et, maintenant, hypnotisée par l'idée qu'il ne viendrait pas, elle se sentait tout à coup très, très lasse, découragée.

On entrait dans le eimetière. il fallut marcher longtemps encore. Enfin, le convoi s'arrêta devant un terrain eoupé de rangées transversales. Une tombe béait, au fond il y avait déjà un eercueil. Deux hommes descendirent Lili. Rose se mit à hurler. Totole se tourna vers elle.

— Tais-toi, tu lui fais mal, dit Armandine qui pleurait sileneieusement.

On déeida de jeter toutes les fleurs sur Lili. Quand ce fut le tour de Charlotte, elle se sentit très faible, et s'éeroula. Marthe la releva.

C'était fini. Ensemble ils reprirent le ehemin de tout à l'heure. Rose sanglotait convulsivement. Armandine et Bébert restaient ealmes, Totole marchait toujours entre eux sans parler, ni pleurer, les yeux rivés au sol. Charlotte, le bras sur eelui de Marthe, se laissait eonduire, eneore étourdie, pensant, à la fois à Lili et au jeune homme, éeoutant le bavardage ineessant de la Ravage et de Julie qui déplo-

raient les fleurs perdues. Leur surprise augmenta en voyant Armandine, qui avait conservé la couronne de perles, la déposer au pied du massif vert sous lequel reposent les ossements anonymes relevés après la fin des concessions.

— Puisqu'elle y viendra, dit-elle.

A la porte, tous se séparèrent. Armandine et ses enfants rentraient chez eux où le vieux les attendait pour dîner. Ils emmenaient Totole, Charlotte et Marthe aussi si elles eussent voulu. La Ravage et Julie partirent ensemble. Les deux jeunes filles restèrent seules.

— Mon petit, dit Marthe, je reconnais que ton type d'avant-hier avait l'air très gentil. Tout de même pour en tomber amoureuse comme ça du premier coup, il faut que tu sois en amadou. Si tu avais deux sous de jugeotte, tu viendrais dîner avec moi. T'as le cœur malade, ça te passera avant que ça me reprenne. Tous les hommes sont des mufles, mets-toi ça dans le ciboulot, quand ça y sera, tu seras vaccinée c'est sûr, mais si tu commences par faire du sentiment, méfie-toi que ça te coûte cher. Tu ne viens pas ?

— Non, Marthe.

— Je t'assure que mon bonhomme est tout seul. Il ne te fera pas la cour, il est médusé, il croit que je vais le lâcher pour me marier avec un rupin.

— Non, merci, je préfère rentrer, Marthe.

— Tu ne vas pas partir à pied.

Charlotte hésita :

— Non.

Marthe monta dans un fiacre, après avoir embrassé la petite en lui recommandant de bien dîner et de dormir le lendemain toute la journée. Charlotte partit à pied. Il lui était pénible de dépenser inutilement son argent. Elle avait fini par s'arrêter à cette

pensée qu'« il » ne viendrait pas afin de recouvrer le calme.

Elle n'arriva à la maison que vers six heures. Fifine avait disparu. Le père Décoiffer lisait son *Petit Journal*. Il avait préparé une commande à livrer de suite. Annette dit à Charlotte :

— Je la porterai lundi matin, finissez-la ce soir, petite, comme ça les autres n'en sauront rien.

Cette dernière heure fut interminable. Charlotte s'était interdit de regarder la pendule et d'aller à la fenêtre. Quand sept heures sonnèrent, elle sursauta violemment, bien qu'elle les attendît. Elle se recoiffa comme quand elle devait sortir avec Marthe.

En bas effectivement, elle ne trouva personne. Elle resta appuyée au mur durant cinq minutes peut-être qui lui parurent longues comme des siècles. Alors, elle se mit à marcher vite en s'efforçant de croire qu'elle était soulagée.

Elle tournait le coin de la rue Montmartre, elle eut un éblouissement et reçut comme un grand coup dans la poitrine, une voix dont elle reconnut immédiatement l'inflexion caressante venait d'appeler à côté d'elle :

— Mademoiselle !

Il serra la main qu'elle lui tendait héroïquement.

— Vous ne m'en voulez plus ?

— A vous, Monsieur ? c'est moi qui vous demande pardon.

— Je pense qu'il est inutile de perdre notre temps à nous demander pardon mutuellement. Je suis très heureux de vous voir, si vous êtes de même, venez.

Ils continuèrent vers les boulevards. Il marchait fort vite. Cela devait être une habitude, car il s'arrêta deux ou trois fois voyant que sa compagne avait

peine à le suivre, pour repartir à la même allure ; après quelques pas il demanda.

— Où désirez-vous dîner, Mademoiselle ?

— Mais je ne sais pas.

— Vous n'allez jamais au restaurant ?

— Non, Monsieur.

— Et vous n'avez pas de désir à défaut de préférence ?

— Oh ! cela m'est indifférent.

Il la fit marcher quelque temps encore et entrer dans un bouillon Duval. Il y avait beaucoup de monde, ce qui troubla Charlotte, d'autant plus que son compagnon lui fit faire plusieurs tours entre les tables avant d'en trouver une où ils fussent seuls. Il la débarrassa de sa jaquette, la pria de s'asseoir, commença par lui tendre le menu, puis le lui reprit :

— Si nous comptons sur l'inspiration de votre appétit, je crains que nous ne dînions pas. Vous n'êtes pas souffrante aujourd'hui ?

— Je suis très bien, Monsieur.

— Oui ? Vous êtes rose maintenant, tout à l'heure, vous étiez extrêmement pâle. Vous supportez d'être enfermée ainsi toute une longue journée ?

— Je suis sortie tantôt.

Charlotte raconta la mort et l'enterrement de Lili en quelques mots, et ajouta, tout en se sentant devenir pourpre :

— J'ai été heureuse de pouvoir lui porter des fleurs... pour vous.

Elle se tut, un peu effrayée de son audace, trempa sa cuillère dans l'assiette que le garçon venait de déposer devant elle, et pour rompre le silence qui la gênait, demanda étourdiment :

— Vous êtes anarchiste ?

— Vraiment. Qui vous a dit cela ?

Le ton était assez ironique, Charlotte se jugea sotte et indiscrète et balbutia :

— C'est Marthe.

— Cette jolie personne qui était avec vous l'autre soir?

— Oui, monsieur.

— Elle serait très agréable si elle était moins intimidante. Elle travaille avec vous?

— Oui.

— Vous sortez souvent avec elle ?

— Assez souvent.

— Ce n'est pas ce que vous faites de mieux.

Charlotte rougit, pâlit :

— Elle est très bonne, je l'aime beaucoup.

— Je vous ai peinée, excusez-moi. Vous êtes droite. Je pourrais être « anarchiste », j'ai pour cela peut-être des raisons déterminantes, mais je ne le suis pas, parce que ce n'est pas la peine. J'ai beaucoup vieilli, Mademoiselle, depuis deux jours.

Charlotte, pour la première fois, leva les yeux sur lui et reconnut qu'il avait un très beau visage imberbe aux traits réguliers, auquel son front droit et découvert, sous des cheveux blonds relevés en brosse, donnait l'air très intelligent. Les yeux bleus, clairs, grands, étaient occupés à regarder ailleurs dans le lointain. Il parut l'apercevoir tout à coup et lui sourit d'un sourire qui était à la fois très doux et très enfantinement désabusé :

— Cela ne se voit pas peut-être, mais ce sont surtout les choses qui ne se voient pas qui existent. Il y a deux jours, je croyais que pour être utile, il suffisait de le vouloir, et je n'ai encore su que vous faire souffrir. Si, je le vois. J'ai vainement réfléchi sur la question de savoir comment je pourrais vous servir de façon efficace, et je n'ai rien trouvé du tout. Mais si c'était si simple, ce ne serait plus inté-

ressant. Allez, allez toujours, disait d'Alembert... Pardon, vous ne connaissez pas..,

— C'était un philosophe du temps de Diderot.

Il la regarda, l'air un peu surpris, et continua tranquillement :

— ... et la foi vous viendra. Vous voulez bien?

— Je veux tout ce que vous voudrez, Monsieur.

Il eut un mouvement d'impatience :

— Vous dites une sottise, je veux dire, vous avez tort. On ne doit vouloir que ce qu'on veut, c'est déjà assez difficile, actuellement, je suis assez favorisé pour savoir que je voudrais que vous voulussiez dîner. Si vous désirez autre chose, il faut le dire.

— C'est très bien.

— Si ma sœur était à Paris, je vous aurais emmenée chez nous et ce serait plus facile, mais je ne suis pas fâché non plus d'entreprendre quelque chose par mon propre effort...

Charlotte le regarda, elle pensait à cette sœur assez extraordinaire pour accueillir une jeune fille rencontrée au Moulin Rouge. Il ne l'interpréta pas ainsi, lui sourit de nouveau et dit :

— Je vois que je ne suis pas très compréhensible et que vous mangez uniquement pour me faire plaisir et non pour le vôtre. J'ai pensé aussi que ne plus m'occuper de vous davantage serait mieux que n'importe quoi, mais c'était une idée un peu décevante, il est trop tard maintenant. C'est plus loin que chez vous ce cimetière où vous avez conduit votre camarade?

— Oh oui.

— Vous êtes allée à pied ?

— Mais oui.

— Vous aimez aller à pied ?

— Je vais toujours à pied.

— Moi aussi, pas dans Paris, s'il vous plaît, les gens m'agacent. Quand je vais à pied j'ai faim, et même quand je n'y vais pas. Pour être si peu affamée, il faut bien que vous soyez comme on ne doit pas être. Sonia vous ordonnerait des œufs, je suppose.

— Sonia ?

— Sophie, ma sœur, elle a trente-deux ans, c'est un médecin, elle remplace ma mère, et il n'est pas possible de lui désobéir. Ne vous occupez pas de moi, je vous en prie, et mangez pour vous.

Charlotte consentit à prendre des œufs au nom de cette sœur inconnue qu'elle concevait maintenant comme une créature idéale, divinement bonne et extrêmement savante. Elle avala encore sur le conseil de son compagnon une crème dont elle eût été bien en peine de dire ce que c'était, et s'aperçut seulement au moment de finir son verre pour partir que depuis le commencement du repas, il lui avait fait servir du lait, tandis qu'il buvait de l'eau.

Comme l'autre soir, ils prirent un fiacre qui se dirigea vers les Champs-Elysées. Il restait silencieux. Charlotte se disait qu'elle devait parler et ne trouvait que des questions qu'elle n'osait faire. Certainement Marthe devait avoir tort de dire qu'on devait se méfier de lui, pourtant il était bien étrange. Qu'allait-il décider maintenant ?

Il la fit monter au premier étage d'un café dans une petite pièce où il n'y avait personne. A côté, on faisait de la musique. Il demanda du thé et des gâteaux, s'empara de la jaquette de la jeune fille qu'il jeta avec son pardessus au bout du canapé en la priant de s'asseoir, ferma la porte et s'installa en face d'elle, souriant :

— Je vous préviens que je vais faire le juge d'instruction. Je ne vous fais plus peur ?

— Non…

— Oui ? Non ?

— Non, non.

Alors, s'il vous plaît, soyez comme si je n'étais pas. Vous êtes gourmande ?

— Un peu.

— Je vous remercie, je le suis trop, cela m'excuse un peu. Mangez, Mademoiselle, pour qu'il m'en reste moins. En dehors de Mlle Marthe vous n'avez pas d'autres amies ?

— Si, Armandine.

— Semblable ?

— Non, c'est-à-dire…

— Pareille ?

Charlotte s'efforça d'expliquer ce qu'était Armandine et ce qui la distinguait de Marthe, elle vivait en travaillant. La jeune fille tremblait légèrement. Le jeune homme parut étonné, ne fit aucun commentaire, et demanda :

— Vous n'avez plus du tout de famille ?

— J'ai mes parents.

Il la regarda fixement, et elle se souvint tout à coup lui avoir dit ne plus avoir de mère. Elle pâlit, rougit :

— Je vous ai menti, Monsieur, mais je ne vous ai pas menti, parce que c'est la même chose.

— Ah ! fit-il en cessant de la regarder, expliquez-moi, voulez-vous ?

Charlotte en appela à tout son courage, mais aucun son ne pouvait sortir de sa gorge. Ce garçon bizarre comprendrait-il ? Il lui faisait l'effet d'être très jeune et lui inspirait confiance. Il s'exprimait avec une autorité qui la stupéfiait, en l'effrayant. Cependant elle avait un tel besoin de se confier… Il but un peu de son thé et déclara :

— Mentir, cela arrive à tout le monde, ce n'est

pas grave. Mademoiselle. Si vous ne pouvez m'expliquer, excusez-moi, et n'en parlons plus. Nous pouvons aller au concert à côté, vous aimez la musique peut-être ? Je préférerais cependant que vous montriez plus de confiance, car je n'ai pas d'autres raisons d'être ici avec vous que celle de vous entendre.

Charlotte comprit qu'il l'accusait d'attendre de lui ce que Marthe en eût attendu. Elle le croyait une seconde auparavant, pourtant elle pâlit, se redressa, révoltée comme devant une injustice, et commença brusquement de raconter son histoire lamentable ; tous les événements de sa vie même très lointains se représentaient à son esprit avec une netteté singulière, Minou, Lucie, M[lle] Buchs, sa mère qu'elle avait aimée. Cependant elle ne pensait qu'à une chose, qu'elle ne dirait pas, dont le souvenir l'avait poursuivie sans relâche, autour duquel tout avait toujours semblé tournoyer ; et du reste, elle retrouvait la suite et les détails, tandis que de la chose horrible dont la pensée la faisait défaillir, elle ne pouvait rien reconstituer. Elle parlait vite pour ne pas pleurer, s'étouffant par moments. Elle avait fini par cacher sa tête dans ses mains. Lui ne la regardait pas et buvait son thé. Quand elle en vint à sa fuite de chez sa mère. à ce divorce qui avait avorté, une colère l'emporta, il l'interrompit :

— Laissez. moi non plus, je ne comprends pas. mais il vaut mieux laisser ce qu'on ne comprend pas. Vos parents ne vous ont pas cherchée encore ?

— Non.

— Vous êtes seule, je comprends que cela doit être très pénible, parce que moi, je ne pourrais pas. Je crois cependant que vous êtes fort brave, votre malheur, c'est donc plutôt de manquer de confiance

en vous-même. Vous avez des raisons peut-être, dites-moi...

Il hésita un moment :

— Cette demoiselle Marthe avec laquelle vous sortez a coutume de vous abandonner souvent comme avant-hier, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et vous avez dû trouver que j'étais... étrange ?

— Oui, dit-elle très bas.

— C'est mon avis, reprit-il avec calme. J'ai pensé que vous pleuriez d'un désespoir d'amour, qu'on vous avait laissée très malheureuse et que vous aviez toujours vécu comme les demoiselles Marthe et que cette fois le cœur vous manquait...

Un sanglot l'interrompit.

— Ma sœur vous dirait que ce ne serait ni votre faute ni la leur. La faute, c'est d'aider à s'enfoncer un pauvre être qui vaut qu'on le sauve puisqu'il se débat. Vraiment, je vous fais beaucoup de mal...

Elle étendit les mains vers lui, il voulut les prendre, mais elle les ramena sur sa figure, et dit d'une voix saccadée l'histoire de ces trois derniers mois : La bonté de Lucie, comment ensuite, elle s'était détournée d'elle, ses livres qu'elle ne pouvait plus lire, la place qu'elle faisait avec Annette, ses promenades sur les boulevards, ses terreurs, et comment elle était venue avec Marthe. Elle haletait comme une bête aux abois, ne sachant plus ce qu'elle disait, ni à qui. Chaque mot en passant entre ses lèvres lui causait l'impression d'une déchirure. A côté un violoncelle chantait seul maintenant ; sa voix s'élevait douloureuse et grave, et il semblait à Charlotte qu'on jouait avec son cœur. Le jeune homme s'était levé, marchait dans la pièce, il revint s'asseoir à côté d'elle :

— Songez, dit-il très doucement, que ce n'était

pas très joli de ma part non plus d'être au Moulin-Rouge. Je ne le regrette pas, puisque je vous ai rencontrée. Je pense, oui, vraiment, que vous êtes une petite âme très intéressante, parce que vous êtes très sensitive. La vie est pour nous toujours plus clémente que nous-mêmes. Ma sœur dirait cela et nous pardonnerait.

Il pensait à l'embrasser, comme Sonia l'eût fait, mais il craignit une interprétation fausse.

— Voulez-vous me rendre beaucoup de bien pour tout le mal que je vous ai fait ?

— Oui, dit-elle naïvement.

— Si c'est bien tout, regardez-moi.

Elle détacha ses mains qu'il prit, et ils restèrent ainsi une seconde. Il ne lisait rien dans ses yeux qu'une détresse infinie, et il regrettait ses doutes et sa dureté. Pourtant elle mentait, mais l'affreuse vérité qu'elle cachait encore pouvait-elle la dire ? Son regard à lui n'exprimait qu'une tendresse plus large et meilleure que la commune pitié, mêlée d'étonnement, l'étonnement de ceux qui savent que la misère existe et ne l'ont jamais vue face à face, nue, complète, celle du corps et celle de l'âme avec tout ce qu'elle comporte d'atrocité dont le monde entier est complice, sans ce fard que le souci de notre quiétude lui impose avant de consentir à s'occuper d'elle. Charlotte le regardait comme un prisonnier peut regarder le soleil, sans s'en rendre compte, et comme elle n'espérait rien, elle restait sans remords. Elle était un peu oppressée, les yeux pleins de larmes, les lèvres tremblantes, ses cheveux défaits tombaient sur son épaule, inconsciemment. Il se mit à penser qu'ainsi elle était bien belle, et il la quitta, voyant qu'elle se troublait :

— Lissez un peu vos plumes, petite oiselle.

Il ouvrit la fenêtre, passa sur le balcon. Quand elle fut prête, elle alla vers lui, il se retournait :

— Vous voulez partir ?

— Je veux...

— Ce que je voudrais ? Ne me dites jamais plus cela, voulez-vous, c'est trop triste, cela me rend *broken down*, pardon, je veux dire... abattu. Il n'est pas tard, nous pouvons encore rester ici un peu, si vous n'êtes pas trop fatiguée.

— Je suis très bien.

— Je suis heureux que vous soyez ainsi toujours très bien.

Il la mena se rasseoir, déclara qu'elle avait la fièvre et appela le garçon pour du lait. Ils causèrent encore une heure : politique. Il reconnut être riche, sans l'avoir fait exprès. Il protesta pour les bombes, il n'appréciait pas ces procédés trop radicaux. Charlotte s'émerveillait de le voir mieux documenté qu'elle sur toutes les révolutions possibles. Il l'obligea à raconter minutieusement comment elle vivait, affirmant que lui et sa sœur avaient des amis qui vivaient encore plus mal et pour lesquels il n'y avait rien à faire, car ils tenaient surtout à mal vivre. Il était gai, presque joyeux. Accoudée en face de lui, sa petite figure appuyée sur sa main, la jeune fille le regardait, des larmes encore scintillantes au bout des cils et qui tombaient, glissaient sur ses joues brûlantes sans qu'elle les sentît. De quel monde était-il ? d'un monde qu'elle acceptait spontanément comme très bon et très beau tout en songeant qu'elle ne pourrait jamais en être. Il était vêtu de bleu comme elle, ne portait aucun bijou, sauf une épingle de cravate qui paraissait assez curieuse.

— Comment avait-il ses gants dans les mains ? De pauvres gants de fil que Charlotte durant ces deux terribles soirées avait continuellement oublié de

remettre, les tiraillant nerveusement de tous côtés, ils étaient en piteux état. Très soigneusement il s'occupait de les arranger tout en disant connaître les *Pensées* de Pascal et le Musée du Louvre, ainsi que cette jolie chose alerte et fraîche qu'on jouait à côté : le *Chœur des Fileuses* du *Vaisseau Fantôme*, qui avait le bonheur de distraire l'attention de sa compagne. Il se leva pour ouvrir la porte, elle lui sourit.

Aimait-elle la musique ? Elle ne savait trop, n'en connaissant pas. Des fois un orgue de barbarie, des musiciens ambulants venaient jouer devant la porte, rue de Cléry. Elle avouait les entendre avec émotion et plaisir, et travaillait mieux comme lorsqu'un rayon de soleil, entre les maisons noires, daignait descendre jusque sur l'établi. Ces dames étaient de même, elles ouvraient la fenêtre et chantaient.

Henri Lethoré ne faisait que des mathématiques et préparait un certificat de calcul intégral. C'était très simple, il ne s'agissait que de savoir additionner. Cela ne l'avait pas empêché de « sécher à la planche » cet après-midi même, durant une bonne demi-heure par les soins d'un certain M. Hama qui était très intimidant. Il comprenait qu'on voulût être institutrice, lui même serait un professeur. Il vivait seul à Paris avec une vieille gouvernante. Il avait un oncle et une sœur, tous deux en Russie, mais Sonia viendrait à Paris au mois de juin et s'occuperait de Charlotte, il le lui promettait. En attendant, puisqu'elle aimait à apprendre, elle serait son élève, elle devrait être indulgente, parce qu'il était sans patience et exigeant.

Dans la voiture en revenant, elle s'endormit. Il dut la réveiller un peu avant de descendre pour s'entendre avec elle sur le moyen de la revoir. Elle s'excusait confuse, il dit vivement ;

— Non, je dois vous remercier, parce que j'ai pu penser que nous étions en confiance, est-ce vrai ?

— Oh oui.

Elle était un peu engourdie et très paisible, mais elle ne pouvait s'empêcher de vouloir tout ce qu'il voudrait, parce qu'elle ne savait rien et qu'il savait tellement. Il protesta, sa sœur lui reprochait toujours d'être trop précipité, il ne savait jamais non plus ce qu'il convenait le mieux de faire, parce que du moment qu'on était d'accord, tout lui semblait également bien. Ils étudieraient ensemble, il s'agissait de déterminer quoi, et cela n'était pas facile, parce que pour étudier une chose convenablement, il fallait aussi étudier toutes les autres et plus on étudiait plus on savait qu'on ne savait pas. Sonia ne manquerait pas de dire qu'il ne fallait pas tout entreprendre à la fois. Charlotte commencerait donc par renoncer à certain projet d'économie qu'elle lui avait exposé et qui n'avait pas de sens. Elle tressaillit :

— Je suis effrayé de vos préjugés, Mademoiselle, il faut évidemment que vous appreniez. Jurez d'apprendre.

— Je jure.

Il lui baisa la main, et dit tout bas :

— Vous ne sortirez plus avec M[lle] Marthe.

— Oh ! Monsieur !

Il fut convenu que Charlotte s'en remettrait complètement à lui du soin d'établir le menu de ses déjeuners ; pour le moment il lui ordonnait du lait et des œufs, mais beaucoup. Le lendemain dimanche, elle se reposerait et il viendrait la chercher en voiture à sa porte à deux heures pour aller au bois de Boulogne, il la ramènerait à six heures, parce qu'il ne pouvait abandonner sa gouvernante deux soirs de suite. Durant la promenade on discuterait de ce que

Charlotte devait apprendre en recherchant tout ce qu'elle ne savait pas. Ils riaient, heureux l'un et l'autre, ils n'auraient su dire pourquoi, oublieux déjà de ce mal au travers duquel venait de passer leur belle et naïve jeunesse.

X

Henri Lethoré venait chercher Charlotte à 7 heures du soir, deux ou trois fois par semaine, le mardi et le samedi, souvent aussi le jeudi. Il arrivait en voiture et produisait grande sensation. Le fait d'avoir déniché un amoureux si bien valait à la petite l'estime du père Décoiffer. Il ne manquait pas de faire remarquer à Marthe que certainement la bonne tenue de sa compagne en était la cause. Marthe descendait en même temps que Charlotte et faisait au jeune homme ses plus beaux yeux doux en lui tendant sa main dégantée, il la prenait en souriant, sans paraître autrement s'émouvoir, expliquait qu'il avait un cours et était pressé.

Marthe l'accusait d'être toujours comme s'il sortait d'une glacière. Le silence de sa petite amie la piquait. Elle avait deviné qu'elle n'était pas la maîtresse d'Henri qui ne se tenait pas avec elle comme avec une femme « qu'on a eue ». Les autres compagnes de Charlotte, tout en la respectant plus qu'autrefois, la jalousaient. Julie demandait quel charme on pouvait trouver à cette petite fille qui ressemblait à un chat maigre. Eliane du Sartoy mise au courant par sa mère, — elle appréciait beaucoup les histoires de ces dames, — avait dit :

— Ce garçon fait du chic, mais ce ne peut être

qu'un aventurier, parce qu'elle n'a vraiment pas de lignes.

Seule Armandine comprenait :

— Laissez-nous donc, tous les deux ensemble, ils sont très gentils. c'est un comme ça que j'aurais préféré pour ma Lili.

— Sûr, répliquait Marthe, qu'il n'y aurait pas fait de mal à votre Lili. Prendre une femme pour la mener à un cours, ces cocos là ont des vices épatants.

Charlotte allait. en effet, de temps en temps à un cours de physique aux Arts et Métiers. Henri Lethoré connaissait le jeune homme préparateur du professeur X..., pour lequel il avait une admiration très vive. La jeune fille ne comprenait pas toujours. Henri recommençait le cours pour elle dans la voiture en la reconduisant ; contrairement à ce qu'il prétendait, il avait beaucoup de patience, il redonnait les mêmes explications dix fois de suite, toujours d'une façon nouvelle, elle se croyait revenue avec Mlle Buchs. se sentait heureuse de connaître la machine d'Atwood et le pendule de Foucault. Seulement, Henri ne pouvait admettre qu'on déclarât avoir compris quand ce n'était pas vrai :

— Expliquez-moi, disait-il.

Charlotte se troublait, Il frappait du pied comme avec colère.

— Mais je croyais avoir compris.

Il lui baisait la main en riant et promettait pour la peine de la mener au concert.

Elle lui avait bien apporté le programme de son brevet élémentaire. Le jeune homme l'avait lu en dînant, puis il avait déclaré :

— Je ne suis pas très au courant, il me serait plus agréable que vous prépariez votre baccalauréat si

cela ne vous fait rien. Du reste, comme vous êtes en ce moment très déprimée, nous attendrons.

En conséquence, le plus souvent, ils allaient à un petit concert du côté du Luxembourg. Après les mathématiques, la musique pour Henri était une chose indispensable à l'existence. Pour les mathématiques, Charlotte croyait de confiance ; pour la musique, elle s'était prise d'une grande passion qu'elle n'osait avouer tout entière. C'était en elle comme si tout son être aussi avait chanté. Henri avait remarqué sa prédilection pour César Franck et la musique religieuse. Il l'accusait d'être mystique, elle s'en défendait. Lorsqu'elle écoutait l'*Ave Maria*, il disait la voir ainsi qu'une hirondelle entrée par mégarde en quelque cathédrale sur la foi du portail ouvert et allant se briser à la voûte, car il y a des voûtes aux plus audacieuses des nefs. La science seule a pour domaine l'infini et pour heure l'éternité. Charlotte le verrait quand elle saurait. César Franck avait cru à la faillite de la science, autrement il eût moins gémi ; cette faillite était une renaissance. Elle se souvenait de la campagne, d'une petite église, si humble, si accueillante, elle avait cru ; avec peine elle se retenait de pleurer. Il le voyait, lui serrait les doigs et se mettait à plaisanter. Il démontrait qu'elle était forcément mystique, puisqu'elle était sectaire, anti-dévote, ne voulant pas comprendre. Charlotte en appelait à Pascal qui n'était pas sectaire.

— Si ce n'est lui, c'est sa grâce, répliquait Henri, elle se croit la seule.

Prétention outrecuidante qui ne pouvait mener qu'à perturber le monde inutilement, car lorsqu'une solution était bonne, une infinité pouvait l'être également, cela dépendait des conditions, il n'y avait donc pas une grâce mais des quantités de grâces,

une pour chacun et pour chaque seconde de la vie.

Charlotte ne comprenait pas très bien son ami et parlait peu de lui à l'atelier, ayant l'intuition que ses compagnes comprendraient encore moins. Marthe la plaisantait avec ses cours, lui reprochant aussi de se laisser conduire dans un bouillon Duval, ce à quoi elle n'eût jamais consenti. Charlotte était heureuse de pouvoir lui répondre qu'elle allait aussi à l'Opéra. Henri l'y faisait monter tout en haut, et comme ils arrivaient tard, ils étaient fort mal placés dans les courants d'air. Il lui mettait alors son pardessus sur les épaules. Là il retrouvait des amis souvent très pauvrement et très bizarrement vêtus, avec lesquels il parlait allemand ou anglais. Tous savaient le français cependant et la saluaient. Elle était une jeune fille pauvre obligée de travailler tout en faisant ses études, cela ne semblait surprendre personne. Il se trouvait toujours un de ces messieurs pour lui céder une place meilleure. Charlotte remerciait rougissante, un peu contrariée, parce qu'ainsi elle se trouvait séparée de lui.

Presque toujours on donnait du Wagner. Charlotte avouait ne rien comprendre à ce qui se passait sur la scène qu'elle voyait mal. Elle préférait de beaucoup le concert Çolonne où elle avait été un dimanche l'après-midi. On montait aussi tout en haut, on y retrouvait les mêmes personnes, mais elle pouvait écouter sans se fatiguer pour essayer de voir, puisqu'elle savait qu'on ne jouait pas. Henri partageait son opinion, il n'aimait pas follement l'Opéra. Il y venait pour retrouver ses amis et pour se rendre compte de la valeur d'une pièce entière. Par contre il adorait Wagner, c'était un grand mystique, Charlotte en serait très éprise quand elle aurait l'habitude. Henri trouvait encore qu'on étouffait en haut du concert Colonne, la plupart de ses amis étaient

pauvres, ils ne pouvaient prendre d'autres places et c'était à ceux qui étaient riches d'aller à ceux qui ne l'étaient pas.

Henri voyait ainsi beaucoup de choses au rebours de tout le monde, il partageait l'univers en deux parts l'une agréable, l'autre ennuyeuse : tout aurait pu être agréable, sans certaines gens qui se gênaient et gênaient les autres avec des préjugés qui les empêchaient de vivre et les obligeaient à s'occuper de tout excepté d'eux-mêmes. Charlotte avait des préjugés. Elle portait une voilette qu'Henri dénommait « cage à mouches » et qu'elle laissait parfois tomber seulement jusqu'au bout de son nez. Ceci était insupportable : ou cette voilette avait mission de protéger sa figure et alors elle devait la couvrir tout entière, ou elle ne servait à rien, ce qui semblait plus probable, et il fallait la retirer.

La jeune fille avait bien d'autres préjugés dont son compagnon ne se doutait pas. En sortant avec Annette, elle écoutait ces messieurs les placiers et porteurs et cela la confirmait dans l'idée que les hommes ne couraient pas pour rien après les jupes des femmes.

— Ce sont tous de sales mufles, lui répétait Marthe, dès qu'elles étaient seules, ton bonhomme de neige comme les autres. tu ne t'imagines pas qu'il va te balader comme ça longtemps pour tes beaux yeux, alors te laisse donc pas prendre pour une poire.

Henri était-il ou n'était-il pas amoureux d'elle ?

Charlotte songeait qu'il ne lui disait jamais un mot d'amour, ne lui faisait même jamais aucun compliment. Certain soir, Marthe avait imaginé de retaper le chapeau de la petite qu'elle trouvait trop défraîchi, en y épinglant un gros nœud écarlate. Henri ne fit que regarder ce nœud tout le temps du dîner, puis au concert. En la quittant, il demanda

avec un air fort impertinent, du moins Charlotte en jugea de la sorte :

— Si cela ne doit pas vous faire trop peu de peine, vous le retirerez. Il ne vous va pas, il contredit votre expression naturelle, ou alors il vous faudrait le disposer autrement.

— Il te l'a fait enlever, s'exclama Marthe, le lendemain en voyant le chapeau revenu tout au noir. Quand tu te regardes dans une glace, tu ne te vois donc pas ? T'as pas compris qu'il avait peur que t'en trouves un autre ; quelle gourde tu fais, les hommes sont comme ça, ils vous mettent bien sous cloche, mais ils plaquent toujours celles qui ne les font pas marcher. Tu me regardes, je m'y connais mieux que toi peut-être ?

Armandine reconnut que le nœud rouge faisait très bien avec les cheveux noirs de Charlotte, mais on devait savoir faire des sacrifices à l'harmonie.

Charlotte faisait à l'harmonie un sacrifice plus douloureux. Elle allait chez Armandine le vendredi soir. Henri allait ce jour-là à une société de physique où Charlotte se serait ennuyée ; il venait la chercher vers onze heures pour la reconduire. Il la chargeait de trente-six commissions : de livres de mécanique pour Bébert entré aux usines Cail, d'une flûte pour Totole, d'un fichu et de chansons pour Rose, de fleurs pour la mère, de tabac pour le vieux, de gâteaux pour tout le monde. Charlotte n'était pas dupe de ces prétextes qui lui servaient à lui donner de l'argent. Elle avait voulu lui rendre des comptes :

— L'argent est une chose affreuse, dès que son souci nous domine. Ce n'est pas votre faute si le monde est ainsi organisé que des milliers d'êtres soient condamnés à ne vivre qu'en vue de ce pauvre métal, mais il n'existe pas pour vous puisque sa pos-

session ne saurait vous amoindrir. N'en parlons plus, voulez-vous, et comprenez que vous m'obligez.

Quand Sonia était là, il allait avec elle faire des courses chez des amis pauvres, elle n'y était plus, Charlotte faisait les courses à sa place, elle était son associée, une femme sait mieux donner qu'un homme. Elle devait aider ses compagnes chaque fois qu'elle le jugerait utile, et s'apprendre à le reconnaître toute seule, — car il ne faut inciter personne à manquer de dignité, — et le lui dire à lui, ainsi il pouvait encore faire de ces choses apaisantes qui vous permettent de vous pardonner d'être heureux, tout en sachant que d'autres ne le sont pas, et Henri avait grand besoin de ce pardon, car quelle que fût la couleur du temps, il ne pouvait s'empêcher de trouver la vie bonne, et s'il était susceptible d'émotion, il ne savait rester triste longtemps.

Ce n'était pas une raison pour commencer par s'oublier elle-même. Au contraire, elle devait tenir sa parole de déjeuner comme l'indiquait son ami, et de ne pas se promener seule à pied le soir dans les rues. Il consentait seulement qu'elle prît l'omnibus pour remonter chez elle, lorsqu'elle n'était pas avec lui, plutôt qu'un fiacre, puisqu'elle n'aimait pas ce genre de véhicule.

Charlotte dînait donc chaque vendredi chez Armandine. Elle avait essayé de lui tenir sur l'argent les mêmes discours qu'Henri lui faisait à elle-même. Armandine ne voulait pas être payée :

— Tu, tu, ma fille, moi je ne connais que la soupe, vous apportez le dessert, c'est votre part, nous donnons la nôtre.

Armandine aimait Henri Lethoré. Qu'il quitterait son amie, c'était aussi sûr que si ça y était, mais il n'avait pas l'air de quelqu'un à laisser une femme dans l'embarras. Il n'était pas ordinaire de penser

comme ça au pauvre monde, ça prouvait qu'avec Charlotte il était bien heureux. Pendant ces discours, le vieux sommeillait, en fumant sa pipe. Totole jouait de la flûte, Rose frisait ses cheveux, d'un beau blond, mais très raides et demandait :

— Dites donc, Lolote, est-ce qu'il vous en joue aussi de la flûte, ça c'est une sale blague, moi, ça me fait grincer des dents.

C'était possible, en attendant l'harmonie régnait. Les hommes restaient à la maison, Totole ne pensait pas à pleurer après Lili. Armandine disant cela s'essuyait les yeux. Rose reprenait :

— Ça ne fait rien, Lolotte, ça vous va qu'il vous dise « vous » et « mademoiselle », moi j'en suis baba.

— Si t'es baba, tais-toi, répondait sa mère, surtout t'en va pas conter des histoires comme ça au M. Henri qu'est si comme y faut. Chacun s'aime comme y veut, ça nous y regarde pas.

On attendait l'arrivée du M. Henri pour manger le gâteau. Le M. Henri pour Armandine n'était qu'un grand enfant, plus enfant que son Albert. Avec elle, il riait aux larmes déplorant d'avoir avant de la connaître, appris la philosophie. Il lui montrait à danser des danses russes en s'aidant d'un vieux tambourin qui sortait on ne savait d'où. Il s'agissait de glisser, tourner, saluer avec grâce. Armandine était irrésistible, les deux jeunes filles devaient s'en mettre. Le vieux se réveillait, cela lui rappelait son village, la bourrée de son Auvergne.

— Vous savez la bourrée, Monsieur, apprenez-nous.

— Non, mon petit ami, non, j'ai les jambes molles, maintenant c'est vot' tour.

Bébert réclamait des renseignements. On ne dis-

cutait plus que rayons vecteurs, ce qui n'enchantait pas Rose, et Totole inlassablement jouait toujours. Pour ses démonstrations, Henri accaparait tout le papier de la maison. Qui sait, si un jour, Bébert ne serait pas un ingénieur fabriquant des locomotives ? Armandine le croyait, on avait vu plus drôle.

Quand ils étaient seuls ensemble, dans la voiture, Henri entraînait Charlotte à parler du passé, elle y trouvait d'ailleurs un certain plaisir, une impression de soulagement, heureuse de confier ses rêves, ses aspirations à quelqu'un qui n'en souriait point. Il avait une excellente mémoire, se rappelait tous les détails, s'amusait à la mettre en contradiction. Cela n'allait plus si bien quand il fallait entamer la fin, expliquer toutes ses affreuses idées qui lui étaient venues pendant ses trois derniers mois de cauchemar, mais Henri voulait tout ce qu'elle avait pensé, tout ce qu'elle avait fait. Elle se livrait, bouleversée et honteuse. Elle comprenait qu'il restait surpris qu'elle eût pu consentir à partir avec lui. Certains êtres habitués à n'agir que sachant quelles raisons les décident, acceptent difficilement qu'on puisse agir dans l'inconscience. C'est qu'alors nous ne pouvons donner de raisons de nos actes, lesquelles viennent d'un extérieur qui nous échappe. Charlotte songeait que si elle n'avait pas pleuré, tout aurait pu se passer tout autrement, elle se rappelait cette phrase étrange qui lui était familière : Tout problème comporte une infinité de solutions susceptibles d'être également bonnes, suivant les circonstances

— Mais vous êtes opportuniste, s'était-elle écriée.

Henri le reconnaissait volontiers. Elle en concluait qu'avec Marthe, il eût été autre. Il l'eût aimée sans doute, il la trouvait jolie. Elle, il la laissait tranquille, parce qu'il ne la désirait pas.

On n'a pas pour rien dix-sept ans, quelques prétentions. On a beau s'absorber courageusement dans la lecture de livres d'études, dès qu'on ne travaille plus, on entend tout de même avec chagrin des compagnes jalouses discuter de vos défauts tout en vous enviant une chance qu'on se sait ne pas avoir. Charlotte souffrait de l'indifférence de son protecteur. Regrettait-elle de n'être point Marthe? S'il se fût mis à la désirer, à l'embrasser, à vouloir monter chez elle, ou l'emmener comme Marthe affirmait qu'il finirait bien par le faire, que serait-elle devenue? Elle était résignée, mais elle avait peur, quand, après l'avoir bien ennuyée par ses questions, il s'efforçait de la consoler, vraiment d'une voix très tendre en serrant un peu fort ses petites mains qui tremblaient dans les siennes. Peut-être la devinait-il :

— Ma sœur vous aimera, Mademoiselle, vous devez me croire, c'est plus court, plus simple et meilleur.

Il était sans arrière-pensée, et il la croyait. Lui, n'était pas allé au Moulin-Rouge chercher une aventure, sciemment du moins, mais seulement pour se distraire un soir d'ennui, mû par une curiosité que tout le premier il jugeait malsaine. Elle y était venue de propos délibéré pour se vendre à un inconnu. Quand il était loin d'elle, il ne pensait qu'à l'acte qui lui apparaissait déconcertant et monstrueux. Quand ils étaient ensemble, il ne voyait plus qu'elle, si douce et charmante, un pauvre petit être que la vie avait brisé, qui avait eu froid et faim et qui avouait naïvement n'avoir souffert que de n'avoir pas été aimé. Il retrouvait l'émotion de leur seconde entrevue lorsqu'elle parlait, se confiait à lui, et qu'il avait souffert ainsi que d'assister impuissant à une agonie.

Que voulait-elle? Charlotte ne le savait guère. Un dimanche il pleuvait à verse. Henri la trouvait trop fatiguée pour supporter quatre heures de musique, enfermée chez Colonne, il lui offrit d'aller au Musée du Louvre. Lui n'y était jamais venu ce jour-là, la foule qui s'y pressait l'intéressait. Ils s'étaient arrêtés dans le salon carré, accoudés côte à côte devant la *Joconde.* Charlotte lui préférait la *Laura Dianti* du Titien, toute proche. Ils discutaient à mi-voix, gaiement, comme s'ils eussent été déjà de très vieux amis.

— Qu'est-ce que la beauté, Mademoiselle ? des lignes ? Erreur, la beauté n'existe pas matériellement, ce n'est rien que du vent, de la fumée, l'harmonie qui résulte de l'accord que nous savons rétablir entre les éléments divers que le hasard nous propose...

Deux jeunes femmes à tournures d'ouvrières parisiennes vinrent s'accouder à côté d'eux. Il se tut. Elles contemplèrent l'énigmatique figure quelques secondes, puis l'une d'elle déclara :

— Elle n'a vraiment pas beaucoup de chic pour une grande cocotte.

Le jeune homme se mit à rire, se retourna pour les regarder. Leur mise témoignait d'un grand effort de coquetterie.

— Si elles ne le sont pas, il faut croire que ce n'est pas leur faute.

Charlotte devint pâle, lui se mordit les lèvres, retenant avec peine le « pardon » qui n'eût été qu'une aggravation. Il avait totalement oublié où il avait rencontré sa compagne.

— Mona se moque de moi, Mademoiselle, et du droit que je m'arroge de juger de l'état d'âme des personnes que je ne connais pas, alors que j'ai appris de vous que les mots et les actes sont sans

valeur et trahissent les meilleures volontés. Ce qui vaut, c'est notre effort. La Joconde est mieux qu'un être, c'est une pensée cherchant sa voie. Elle est accueillante ou amère, bonne ou mauvaise, selon qu'elle est heureuse ou déçue par la peine qu'elle se donne, son peintre lui a prêté l'âme de son beau génie avec ce sourire qui poigne ou enchante, se raille ou encourage et elle reste toujours belle de l'effort sincère qu'elle exprime vers une vérité meilleure.

— Elle n'était pas bonne, dit Charlotte, je... je le crois... elle baissa les yeux parce qu'ils étaient pleins de larmes et qu'elle pensait à lui... et la beauté, c'est la perfection.

— Fi...

Dans ce Musée, Henri connaissait des œuvres parfaites à vous faire prendre le rhume, telles celles de David et de son école qu'il ne pouvait souffrir. Quel dommage qu'Ingres pouvant faire la *Source* se fût avisé de peindre une si impeccable *Angélique*. Charlotte les avait toujours admirées toutes deux consciencieusement. Comme elles étaient nues, de les regarder avec lui la gênait. Il s'en aperçut :

— Bon, vous êtes prude. Vous avez tort, la pruderie est une vertu, mère de tous les vices.

Ils allèrent au bois de Boulogne, le ciel s'étant un peu éclairci, et rentrèrent fort tard. Henri voulut acheter le dîner de Charlotte en route. Elle le faisait cuire sur une lampe à alcool, il devait donc rester fort sommaire ; lui n'avait pas pensé à cette complication. Elle n'osait supposer qu'il avait grande envie de ne pas la quitter.

— Si on ne m'attendait pas chez nous, je vous aurais prié de venir avec moi au théâtre, mais ce sera pour cette semaine.

Le grand défaut d'Henri Lethoré était d'être toujours

en retard. Charlotte pour elle n'en eût pas souffert sans les railleries de Marthe. Ce jeudi, ils devaient aller au théâtre comme il l'avait promis. Il était sept heures et demie et il n'était pas encore arrivé.

— Non, ce que je lui secouerais les puces à ta place, disait Marthe qui ne se décidait pas à s'en aller.

Elle achevait à peine sa phrase que le jeune homme sautait brusquement de sa voiture avant même qu'elle ne fût arrêtée, et tendait la main à Charlotte.

— Bonjour, Monsieur, dit Marthe, nous vous attendions. Il y a longtemps que vous n'avez vu votre ami ?

— Ce n'est pas un ami, c'est un camarade de cours.

— Il ne vous a pas parlé de moi ?

— Le bonheur est muet, Mademoiselle, je présume que c'est pourquoi les peuples heureux n'ont pas d'histoire.

— Ah ! Monsieur, vous êtes tentant. — Marthe l'enveloppa d'un beau regard doux, railleur et mélancolique tout à la fois. — Il faut que vous rendiez Charlotte bien heureuse. Avant de vous connaître, elle ne parlait pas trop, maintenant, elle ne parle plus du tout.

Henri rougit, il ne pensait à Marthe qu'en la voyant, elle le troublait, l'agaçait.

— Vous êtes tentante, Mademoiselle, mais je ne vous crois pas. Notre bonheur dépend de nous, si Mlle Bugeot est heureuse, c'est à son seul mérite qu'elle le doit. Excusez-nous, nous avons faim, il faut vivre d'abord, et ensuite philosopher.

Marthe s'inclina très gracieusement. Charlotte n'avait rien compris, elle avait vu seulement que son ami avait rougi.

— Vous êtes en retard d'une demi-heure, dit-elle lorsqu'elle fut assise à côté de lui.

— Oui? c'est bien possible.

Henri sortit de sa poche une montre d'or, plate, sans chaîne. Il avait une intégrale qui ne collait pas. Quitter son tableau alors lui était très pénible. Seule l'idée que Charlotte attendait dans la rue parvenait à le décider.

— Je pourrais vous attendre en haut.

— N'en faites rien, je n'aurais plus aucune raison d'être disturbé, je vous oublierais et nous ne dînerions pas.

Elle ne répondit pas, il reprit :

— Je vois que vous êtes contrainte, je vous ai fâchée ?

— Oh non, dit-elle vivement, après tout ce que vous avez fait pour moi, je puis bien être reconnaissante...

— La reconnaissance, cela n'existe pas, Mademoiselle.

Cette fois, des larmes jaillirent des yeux de la petite.

— Je vous ai fait de la peine, je vous assure que ce n'est pas *on purpose*, pardon, je veux dire prémédité, mais laissez la reconnaissance, je vous en prie, je vous promets de m'efforcer de ne plus vous faire attendre.

Il lui baisa la main avant de l'aider à descendre. A table pour cacher son trouble, elle demanda à voir de près cette montre qui lui avait semblé curieuse. C'était un chronomètre, elle indiquait les phases de la Lune, la pression atmosphérique, comptait vingt-quatre chiffres, et marquait cinq heures un quart. Charlotte la porta à son oreille, elle marchait. Henri sourit. C'était une nouvelle, elle semblait se comporter mal, il l'étudiait pour savoir quelles corrections il convenait de lui apporter. Tout en l'écoutant, Charlotte sentait sourdre en elle quelque colère, pensant qu'il lui faisait juste autant d'honneur qu'à sa montre neuve.

Ils allaient voir l'*Arlésienne*. Charlotte eut la joie de s'installer dans une baignoire, seule avec son extraordinaire amoureux qui ne l'était point, mais, par contre, montrait une humeur délicieuse. Il reconnut que c'était seulement ainsi que des créatures raisonnables auraient toujours dû aller au théâtre, confortablement assises et non gênées par les gens. Schopenhauer que Charlotte ignorait, et elle avait raison, disait que les femmes ne savaient pas apprécier la musique. Henri avait remarqué que les femmes ne savaient jamais se tenir tranquilles. C'est pourquoi il allait au Concert du Luxembourg, bien qu'il y fît très chaud, qu'on y fumât énormément ; mais il y avait plutôt des hommes, et on n'était pas tenu par suite du caquetage de ses voisines de prêter attention à la barbe ou aux gestes du chef d'orchestre. Charlotte était agréable, parce qu'elle savait écouter silencieusement sans faire de ces réflexions qui montrant qu'on n'est plus en harmonie, suivant le terme cher à Armandine, dépoétisent la joie qu'on éprouve.

La jeune fille était ravie, tellement émue qu'elle osait à peine le dire, elle aurait voulu qu'on rejouât vingt fois la farandole. Marthe lui reprochait d'être ainsi sans cesse, comme si elle revenait de Pontoise. Avec les hommes, il fallait toujours paraître avoir tout vu, mais avec Henri Lethoré qui connaissait tant de choses, prendre un air semblable était bien difficile. La petite se rassura en voyant qu'il se levait très enthousiasmé, tapait des mains et disait :

— C'est vraiment beau comme le chaud soleil du Midi.

Charlotte osa dire alors qu'elle préférait cela à *Siegfried*. Il fut convenu qu'on irait voir *Carmen*. En sortant ils soupèrent. Il était très gai, très aimable, mais avec son calme et sa tranquillité habituels

susceptibles d'enlever à Charlotte les dernières illusions qu'elle eût pu se faire.

Et le samedi suivant, elle l'attendit vainement jusqu'à huit heures du soir.

Elle se décida à remonter chez elle, très tourmentée, sans même penser à dîner. Elle avait été tout à fait folle. Est-ce qu'il n'était pas libre ? Où avait-elle été prendre qu'il pourrait l'aimer ? A l'Opéra ou à Colonne, il rencontrait quelquefois des jeunes femmes, elles étaient peu élégantes, mais devaient être très savantes, il causait souvent très longtemps avec elles en langue étrangère. Charlotte n'était qu'une pauvre petite fille très ignorante et très méprisable. Où avait-elle pris l'effronterie de lui faire des reproches alors qu'elle avait dans son porte-monnaie son argent, auquel elle avait touché aussi peu que possible, il est vrai, pour ses besoins personnels, mais qu'elle eût été bien en peine cependant de lui restituer complètement. Peut-être avait-il compris ce qu'elle désirait et ne reviendrait-il pas. Que devenir et que faire ? Henri l'engageait à parler sans cesse et ne racontait rien de lui. Charlotte ne se permettait pas de lui faire des questions. Un soir, réfléchissant sur le nom de sa sœur, et tous ces étrangers qu'il connaissait, elle avait demandé :

— Vous êtes Français ?

— Oui, avait-il répondu, à moitié toutefois, ma mère était russe.

Il l'avait regardée en souriant, elle n'avait pas osé le questionner davantage. Elle n'aurait pas l'audace maintenant d'aller chez lui. Il fallait donc lui écrire. Écrire à Henri Lethoré, le saurait-elle ?

Elle s'arrêta à cette résolution, elle ne pensait pas à s'effrayer que ce jeune homme dont elle ne savait rien que son étrangeté, lui fût devenu si nécessaire. Elle ne se demandait pas où cela pourrait la con-

duire, mais elle comprenait qu'elle l'aimait, qu'elle était prête à n'importe quoi pour le retrouver jusqu'à ne jamais lui laisser voir cet amour insensé qui lui était venu pour lui. Il était sa seule espérance de joie possible, et elle ne l'avait vue luire qu'alors qu'elle était au fond du gouffre. Sa vie, Charlotte l'eût donnée tout entière pour être de nouveau seulement quelques minutes avec lui, écoutant la farandole.

Elle courait, tant elle avait hâte d'écrire pour le supplier de lui pardonner son exigence. Sa concierge était devant la porte, elle vint au devant d'elle et lui remit une carte pneumatique d'un air mystérieux. Charlotte pensa défaillir, dit à peine merci, et monta précipitamment ses six étages. Henri écrivait :

« Mademoiselle,

« J'ai pris froid en vous quittant jeudi, j'espérais pouvoir sortir ce soir pour aller vous chercher et je vois que je vous aurai encore fait attendre. Si vous êtes bonne et me le pardonnez, vous viendrez déjeuner demain dimanche avec nous. Le déjeuner est à onze heures.

« Très respectueusement,
Votre Henri Lethoré »

Charlotte éclata en sanglots. Elle n'avait pas pensé à cette chose simple qu'il pouvait avoir un empêchement ; elle était folle. Elle riait d'elle maintenant, agenouillée par terre, la tête sur son lit. Henri était malade et elle riait, elle était folle, folle. Elle n'avait pas dîné, et il demanderait comment elle avait dîné, il fallait donc dîner au plus vite. Elle redescendit et eut beaucoup de mal à trouver du lait et des œufs, plus de mal à les manger encore. Puis elle réfléchit qu'Henri disait : Déjeuner avec nous.

Ce « nous » l'empêcha de dormir une partie de la nuit et la fit le lendemain se coiffer et recoiffer une dizaine de fois, essayer sur sa robe les trois petits cols qu'elle possédait. Qu'allait penser d'elle sa gouvernante ? Il s'agissait maintenant d'être très comme il faut.

IX

Henri Lethoré habitait au troisième étage d'une maison qui n'avait rien de particulièrement extraordinaire. Charlotte fut reçue par une femme d'une quarantaine d'années, grosse, la figure ronde et rouge, les yeux vifs, l'air renfrogné, portant un bonnet dont les brides volaient sur son dos et un tablier blanc. Elle demanda :

— C'est vous qu'êtes Mademoiselle Bugeot ?

Sur la réponse affirmative, elle laissa le jeune fille seule dans une grande antichambre claire, meublée seulement de quelques chaises et d'un porte-manteau et, sans même la prier de s'asseoir, disparut par une autre porte en criant :

— Monsieur, faudrait voir à laisser vos chiffres, vot' demoiselle est là.

Henri apparut presque aussitôt. Il était vêtu de gris, paraissait un peu fatigué. Il tendit la main à Charlotte.

— Vous m'avez beaucoup attendu hier ?

— Jusqu'à huit heures.

— Oh ! votre patience extravague.

— Comment allez-vous ?

— Je dirais volontiers bien, mais mon médecin me l'a défendu.

Il aida la jeune fille à quitter sa jaquette, la pria de lui remettre également son chapeau et voyant

qu'elle tapotait ses cheveux, la mine inquiète, il la conduisit devant une glace avant de l'introduire dans la salle à manger.

Charlotte se trouva en présence d'une vieille dame vêtue de noir, toute menue, au visage placide encadré de belles anglaises blanches, celle-ci se souleva péniblement dans son fauteuil.

— Restez donc, Séraphine, — dit Henri, Mlle de Boves, ma gouvernante, Mlle Bugeot. Mlle Bugeot suit le cours de X... — Vous ne connaissez pas — où j'ai eu l'honneur de la rencontrer, et prépare son baccalauréat.

— Asseyez-vous, Mademoiselle, dit la vieille dame avec un sourire aimable. M. Lethoré m'a parlé de vous. Vous avez beaucoup de mérite. Vous êtes bien jeune pour faire de la Science, de la part d'une compatriote de Mlle Lethoré, cela ne m'étonnerait pas, mais de mon temps, les Françaises ne donnaient pas dans ce travers...

— Séraphine.

— Pardon, Mademoiselle, je suis vieille, je suis absorbée dans le regret de mon temps de jeunesse, je ne puis apprécier, ni comprendre le vôtre, c'est humain. Vous êtes seule à Paris?

— Les parents de Mlle Bugeot habitent la province.

— Où cela ?

— A Châteaudun, dit Charlotte en rougissant.

— Je suis de plus loin, du Berry, de Crozant. Ainsi vous êtes seule, être seule est une bien triste chose...

— Séraphine, je pense que rien ne s'oppose à ce que nous déjeunions?

— Certainement, mon enfant, certainement.

Henri poussa le fauteuil de la vieille dame près de la table et s'assit de l'autre côté. Charlotte se

trouvait en face de la bonne, une corbeille de roses pâles toutes embaumées occupait le milieu. La salle à manger était une grande pièce éclairée par deux fenêtres sans autres rideaux que des stores de linon bis à demi-relevés. Les murs étaient tendus de toile bleue lavande : sur la cheminée très haute, en chêne sculpté, à l'intérieur de laquelle flambait un grand feu de bois, se trouvaient deux très beaux vases de malachite. Charlotte remarqua encore le buffet de chêne et deux tableaux accrochés au mur, représentant des sous-bois. Elle se taisait, très embarrassée de ce qu'elle devait dire. Henri commença :

— Séraphine, vous vous entendrez très bien avec Mlle Bugeot, elle n'est pas chrétienne, naturellement.

— Naturellement ?

— Je vous l'ai déjà expliqué, la science et la religion sont incompatibles, mais je la soupçonne de quelque tendance au mysticisme, votre maladie de la perfection. Elle connaît par cœur l'évangile selon saint Luc et les *Pensées* de Pascal.

— Pascal, dit Séraphine, était un grand savant, en même temps qu'un grand chrétien.

— Il ignorait Darwin.

Charlotte fit l'effort de se mêler à la conversation. Elle aimait Pascal, bien qu'il fût chrétien, mais elle ignorait également ce Darwin qui eût pu l'empêcher de l'être. Mlle de Boves ne le connaissait pas et ne voulait pas le connaître, c'était un homme horrible trouvant bon que nous fussions les fils des singes.

— Les cousins, Séraphine, les cousins seulement. Ecoutez, je me souviens d'un grand singe vu je ne sais plus où quand j'étais un jeune garçon ; il avait de beaux yeux, beaux comme ceux de toute créature qui pense, et tant d'êtres humains ne pensent point.

Henri promit à Charlotte de lui prêter l'*Origine*

des Espèces. Mlle de Boves préférait Octave Feuillet. ou Georges Sand. sa compatriote, et *Indiana*. Charlotte connaissait ces noms pour les avoir lus sur le catalogue de la bibliothèque à la mairie. elle n'avait rien lu de ces auteurs encore. Henri ramena la conversation sur les Madones de Raphaël auxquelles il trouvait un air bête de ne rien avoir compris à ce qui leur était arrivé, ce qui scandalisa fort sa gouvernante et fit rire la bonne qui jusqu'alors n'avait rien dit, se contentant d'examiner Charlotte.

Henri se leva pour chercher la salière, et demanda :

— Eulalie, ma chère, vous n'intégrez rien pourtant, comment êtes-vous si étourdie ?

— J'intègre pas, Monsieur, mais on a ses pensées tout de même.

Il l'accusa alors d'être amoureuse du garçon laitier, grand jeune homme très brun, possédant de très beaux yeux noirs.

— Oh, Monsieur. à mon âge !

— L'âge n'existe pas.

— Avec vous, mon enfant, rien n'existe.

— Si, Séraphine, les choses que je désire et que vous refusez.

Henri réclamait de l'eau froide à boire et on lui donnait du thé tiède. Ces dames buvaient du vin blanc, Charlotte avait du lait. Elle était pâle et faisait cependant bonne contenance, malgré l'investigation de cette bonne aux si libres allures qui ne la quittait pas des yeux.

Mlle de Boves s'inquiéta :

— Vous n'êtes pas souffrante, Mademoiselle ? C'est M. Lethoré qui a voulu qu'on vous donnât du lait, il prétend, et je vois à votre mine qu'il ne se trompe guère, que vous êtes comme toutes ces jeunes filles qui apprennent, apprennent, mon Dieu ! et oublient qu'il faut manger. Aussi puisque vous devez venir

ici tous les soirs prendre une leçon d'algèbre, il serait plus simple que vous veniez également dîner.

— Oh !... mais... dit Charlotte tout émue et rose.

Mlle de Boves avait des gestes lents, une voix douce et accompagnait chaque parole d'un sourire qui rendait très attrayant son visage aux traits fins, ridé, et allumait une lueur dans ses yeux déteints. Elle donnait parfois au jeune homme le nom de « Ric », « mon petit Ric » et l'interpella ainsi pour solliciter son approbation. Il sourit à la jeune fille :

— Acceptez, Mademoiselle, vous m'obligerez infiniment.

— C'est entendu, reprit Mlle de Boves. M. Lethoré est un excellent professeur.

— Laissez, je vous prie, Séraphine, Mlle Bugeot en jugera, il est parfaitement inutile que vous l'en préveniez.

— Bien mon enfant, vous êtes tout de même un excellent professeur. C'est votre seule qualité, c'est pourquoi il faut la reconnaître. Mais apprendre l'algèbre, quelle horrible chose. Quel âge avez-vous, Mademoiselle ?

— Dix-sept ans.

— Vous commencez seulement sans doute, et vous préparez un baccalauréat. Les jeunes filles de mon temps, celles qui voulaient être instruites, préparaient leur brevet, au moins, on ne leur demandait pas de ces affreuses mathématiques.

— Eulalie, dit Henri, vous donnerez le café chez moi.

— Le vôtre et celui de Mademoiselle, mon petit Ric. Vous m'excuserez, Mademoiselle, je n'ai jamais pu supporter...

Mlle de Boves salua Charlotte d'un gracieux signe de tête, tandis qu'Henri ouvrait une porte derrière lui et priait la jeune fille de passer à côté.

— Vous y viendrez, Séraphine, tout le monde y viendra.

— Moi, non, non, Ric, non, n'y comptez pas, jamais, jamais...

Toute frémissante d'un semblant d'indignation, Mlle de Boves alla se rasseoir dans un second fauteuil près de la fenêtre entre un métier à tapisserie et une corbeille remplie de pelotons de laine multicolores. Alors elle s'aperçut qu'elle avait fait tomber ses lunettes dont elle ne se servait que pour travailler. Henri les lui chercha sous la table, en se mettant à quatre pattes.

Charlotte, abandonnée au seuil de la salle d'études, pendant ce temps examinait la pièce. Elle était très grande, éclairée par trois fenêtres garnies de stores semblables à ceux de la salle à manger. La tenture était vieille or. Sur une cheminée de marbre blanc où brûlait aussi un feu de bois, se dressait une Diane nue, en marbre également, reflétée par une glace biseautée. A côté un long fuseau de cristal contenait une rose épanouie. Entre cette cheminée et la fenêtre était un énorme piano à queue drapé de soieries japonaises, deux grands bureaux de bois noir étaient placés contre l'autre mur, entre eux s'étendait un canapé couvert d'une peau de tigre. Sur le mur face aux fenêtres, entre deux armoires vitrées pleines de livres, s'ouvrait une porte à deux battants que le jeune homme alla fermer. Au milieu de la pièce était un tableau noir sur un chevalet. Des piles de livres étaient posées à terre çà et là, sur deux chaises, sur un fauteuil rocking-chair qu'il débarrassa pour l'offrir à son élève. Lui s'assit en face d'elle sur un petit banc. Eulalie posa la plateau à café à côté de lui sur l'un des bureaux.

— Vous allez maintenant nous laisser la paix, Monsieur ?

— J'essaierai, commencez, s'il vous plaît, Eulalie, et allez-vous en.

Elle était de mauvaise humeur, parce qu'on l'avait empêchée de sortir sous prétexte qu'il était malade, ce qui était effectivement ridicule. Charlotte étendit la main pour prendre du sucre et levant les yeux aperçut une jolie petite aquarelle accrochée au mur au-dessus du bureau. Une tête de jeune fille, toute blanche et rose, auréolée de cheveux blonds, très vaporeux, avec de grands yeux rieurs, et un air mutin, semblait s'incliner vers vous, découvrant un joli cou de neige qui émergeait de son corsage clair un peu échancré.

— Ma sœur Sonia, quand elle avait vingt ans.

Henri Lethoré, père de Ric, était un très pauvre garçon, professeur de mathématiques. Il végétait à Paris et il était parti en Russie où il avait déjà deux sœurs, l'une mariée à Lodz, l'autre institutrice à Moscou. Cette dernière lui avait trouvé une situation, auprès d'une jeune fille russe à laquelle elle-même donnait des leçons de dessin. Le jeune homme était devenu amoureux de son élève, Sophie Ivanowna. Elle était extrêmement riche, n'avait plus que son père, lequel n'avait pas voulu entendre parler de ce mariage. Le professeur avait enlevé la jeune fille.

Les fugitifs s'étaient installés à Vienne avec Mlle de Boves, institutrice française de Sophie qu'elle aimait comme son enfant. Ils avaient vécu tant bien que mal, plutôt mal que bien, le jeune homme donnant des leçons de mathématiques et la jeune femme des leçons de piano, car elle était une grande artiste, Mlle de Boves s'occupant du ménage et d'élever une petite fille qui était née, Sophie Ivanowna ou Sonia. Quatorze ans plus tard, un petit enfant était venu en ce monde, Ric, et avait coûté la vie à sa mère, le père était mort six mois après.. Séraphine avait

vendu tout ce qu'ils avaient et était rentrée en Russie ramenant les orphelins chez l'oncle Pierre, frère de leur grand-père maternel, lui aussi endormi sous la terre. L'oncle Pierre était veuf, tous ses enfants étaient morts en bas âge. Il possédait de grandes propriétés dans les environs de K... Il était très libéral. Il avait accueilli la gouvernante, la fillette et le tout petit dont elle était la jeune maman.

Ric avait été élevé par elle, très, très gâté. Avec elle il avait appris à marcher, à parler, à jouer du piano. Sonia comme sa mère était très musicienne. Elle était devenue cette jolie fée blonde dont Séraphine avait fait le portrait qui était là, et à vingt ans s'était fiancée à Jacques Séradsky, fils d'un avocat de Pétersbourg, de passage à K... où ils s'étaient rencontrés chez des amis communs. Jacques faisait de la peinture, il n'avait que vingt ans et montrait déjà beaucoup de talent. Le petit garçon n'avait pas été très satisfait. Il avait un caractère exclusif. Il suivait Sonia partout, pleurait dès que Séraphine voulait le garder près d'elle et se jetait sur Jacques en lui donnant des coups de poing lorsqu'il parvenait à découvrir les jeunes gens, Jacques était doux et le caressait, Sonia disait :

— Tu vois, tu le bats et c'est à moi que tu fais mal, lui m'aime mieux, il sait que je t'aime et il t'embrasse.

Jacques les prenait tous les deux dans ses bras et promettait de les garder ensemble ainsi toujours, et le soir le petit Ric jouait du piano, accompagné par l'oncle Pierre qui jouait du violon, pour faire danser les fiancés, mais sa méchanceté le reprenait le lendemain matin en s'éveillant lorsque Séraphine lui apprenait que déjà Jacques avait emmené Sonia pour une promenade.

Pauvre Jacques! Depuis, Ric avait souvent regretté

de lui avoir ainsi disputé son précieux bonheur. Le bonheur est une chose sainte qu'on devrait respecter toujours, fût-ce sans comprendre, comme la vie.

Jacques Séradsky n'était pas vraiment nihiliste, mais parmi eux il comptait beaucoup d'amis. Il fut arrêté une nuit sans qu'on ait jamais pu savoir pourquoi, et après quinze mois de détention dans les prisons russes condamné aux mines. Pour le voir durant ces quinze mois, l'oncle Pierre et Sonia avaient vainement tout tenté. Elle voulut partir emmenant Séraphine qui prétendait ne pas quitter la fille de sa chère pauvre Sophie Ivanowna et Ric qui avait mission d'empêcher qu'elle s'abandonnât au désespoir. Il n'était qu'un très jeune garçon, très triste de voir sa petite maman pleurer, très fier de comprendre qu'il pourrait lui être utile. Il se souvenait des trains qui ne marchaient pas, des arrêts interminables dans des gares, où trouver à manger était impossible alors que pourtant le petit Ric avait très faim. Et les attentes dans les bureaux pour finalement s'entendre dire que les prisonniers étaient partis, et cette dernière course qu'ils avaient faite, arrivés enfin, et comment Sonia avait crié en apprenant que Jacques, déjà très malade à sa sortie de prison, était mort durant le voyage. Elle était ainsi restée folle durant des heures, tandis que lui s'accrochait désespérément à elle, criant aussi.

Séraphine les avait ramenés à K... Mais Sonia ne guérissait pas de son grand mal : Jacques était mort, il l'avait appelée, elle n'était pas venue. Elle avait pris en horreur tout ce qui était de la Russie, et l'oncle Pierre les avait envoyés tous trois en France. Il aimait la France, demeurée pour lui la patrie de Voltaire et de Fontenelle. Il y avait de cela dix ans. Ils s'étaient installés dans cet apparte-

ment. Sonia avait étudié la médecine. Les premières années avaient été très dures. Souvent elle quittait son livre, se jetait sur le canapé en sanglotant. Rie alors devait aller au piano et lui jouer des valses comme autrefois. Quand elle était apaisée, Séraphine l'emmenait dans sa chambre et la couchait ainsi qu'une petite fille.

Ils avaient été bien près alors d'être des nihilistes. Ils ne l'étaient pas devenus, grâce à l'oncle Pierre qui suppliait Sonia de rester dans la saine raison, venait les voir aux vacances, les emmenait avec lui en voyage. Grâce aussi au sectarisme et à l'intransigeance de leurs amis qui étaient des gens de très grande valeur, mais ayant tellement de principes qu'il ne leur restait plus d'humanité, le vide s'était fait autour d'eux. Sonia était devenue un médecin. Elle avait été le seul professeur de son frère et l'avait mené jusqu'à son baccalauréat. Depuis, il suivait les cours de la Sorbonne. Il avait une grande passion pour les mathématiques, elle-même était très forte. Au début de cette année même, l'oncle Pierre avait réclamé Sonia. Elle était partie. Chez eux en Russie, elle servait la Révolution à leur manière, la lente, mais l'invincible. Elle partait en traîneau, souvent plusieurs jours, allait de village en village, soignant les malades et accouchant les femmes. Elle portait avec elle du pain et des livres. L'oncle Pierre l'accompagnait. Il était encore vert et fort, il ne partageait pas leurs idées. Il disait que tous ces rustres oublieraient vite tout ce qu'on faisait pour eux et les flamberaient sans pitié quelque jour. Sonia et Rie le croyaient. L'ignorance et la misère du monde étaient trop grandes. Ils n'étaient pas des révolutionnaires, mais quand la Révolution viendrait, ils étaient prêts, et l'oncle Pierre avec eux, à crier, dussent-ils tous périr sous les ruines

de leur maison croulante : Vive la Révolution !

Ric avait encore deux certificats à préparer, après il irait rejoindre l'oncle Pierre et Sonia. Il reviendrait pour soutenir une thèse, il ne savait sur quoi encore. Il voulait passer son agrégation, devenir professeur et faire de la Science. Depuis le départ de Sonia, il s'ennuyait, il aimait beaucoup Séraphine, mais elle n'était pas Sonia, leurs âmes demeuraient étrangères; les quelques amis qui leur restaient menaient une vie à part, le blâmaient pour son aisance et sa gaieté, Ric aimait à bien vivre, il y avait été habitué.

Il parlait comme pour lui-même, Charlotte écoutait un peu honteuse d'avoir pu croire ce que disait Marthe, avec au cœur la sensation d'une légère fêlure par où s'en allait une dernière espérance tenace. Henri était comme cette sœur, il faisait le bien pour rien, pour le plaisir, la bonté pour rien était le luxe de leurs âmes, ils n'avaient nul besoin de reconnaissance. Pourtant Charlotte n'était pas rustre comme les paysans de l'oncle Pierre.

Lui contemplait sa charmante tête brune, son très jeune et très délicat visage, tout en déplorant que l'expression en fût trop grave. Il s'en voulait de l'avoir fait beaucoup souffrir par des questions incessamment renouvelées. Il en accusait ce besoin presque maladif qu'il avait toujours eu de vouloir trouver des raisons précises à toutes choses. Pourtant ces raisons, il le savait, étaient souvent fort difficiles à expliquer. Cette semaine seulement, en écrivant à Sonia, à laquelle il disait tout, il s'était décidé à parler de Charlotte pour lui raconter la même histoire qu'à Séraphine. Pourquoi pas la vérité ? Il ne doutait, ni de l'indulgence, ni de la suprême bonté de sa sœur. Depuis son malheur, prise d'un grand besoin d'activité, elle s'était occupée de

tant de misères, elle avait soigné de bien tristes créatures. Il l'avait accompagnée chez des gens qui les accueillaient par des grossièretés. Elle était patiente et tout l'opposé d'une puritaine. En allant au Moulin-Rouge, il se disait qu'il serait grondé. Maintenant il comprenait que Sonia serait attristée profondément et que, ne connaissant pas Charlotte, elle concevrait de vives inquiétudes. Son mensonge lui pesait cependant, et il savait gré à la jeune fille d'être telle que s'en délivrer un jour fût possible dès que Sonia l'aurait vue.

Ainsi qu'elle était là, il la trouvait délicieuse. Un rayon de soleil tombait sur son poignet rond et sa petite main posée sur le bras du fauteuil, il éclairait encore ses pieds, petits aussi, mais chaussés de bottines noires très soigneusement cirées et évidemment fort vieilles, qu'elle s'efforçait de garder bien à terre, n'étant sans doute pas habituée à ce genre de siège et craignant sans cesse de le sentir se renverser.

— Je suis navré de vous garder ici par un si beau temps.

— Oh ! je suis si bien.

— Vrai ?

Il se leva et ouvrit la fenêtre, en tournant légèrement le fauteuil pour qu'elle n'eût pas l'air dans le dos. Devant était un grand balcon d'où l'on plongeait dans le jardin du Luxembourg.

Henri était très content. La jeune fille avait certainement plu à Séraphine. Celle-ci était chrétienne et tolstoïsante (Charlotte devrait lire Tolstoï, il le lui prêterait), grande ennemie de la Science qu'elle accusait de perturber toutes les cervelles. Depuis deux ans, elle ne sortait plus, ayant des douleurs qui lui rendaient les mouvements difficiles. Elle était partie en Russie jeune fille, à la suite d'un chagrin

d'amour. Son fiancé, un jeune Français, l'avait abandonnée un mois avant son mariage, comme elle venait de perdre toute sa fortune. Elle n'avait pas cessé de l'aimer. Séraphine était comme le lierre qui meurt où il s'attache, fût-il mal attaché, ce qui était déraisonnable. Elle n'avait plus du tout de famille, sa vie appartenait à Sophie Ivanowna, sa chère morte, et à tout ce qui dans le passé et dans le présent avait quelque rapport avec elle. Elle était aussi en peine depuis le départ de Sonia et comptait les jours qui la séparaient encore du moment où celle-ci viendrait passer quelque temps avec eux. Elle aussi retournerait en Russie ; tant que l'oncle Pierre vivrait, il ne fallait pas espérer en ramener Sonia. Henri accusait ces deux demoiselles d'avoir pour la douleur et le sacrifice une affection particulière et parfaitement inutile. L'oncle Pierre fût certainement venu à Paris si on avait voulu prendre la peine de le lui demander sérieusement, mais elles voulaient sauver la Russie, laquelle se sauverait bien toute seule, quelque jour, et dans longtemps. Séraphine espérait dans la liberté par l'Evangile.

Eulalie était depuis dix ans à la maison. Elle était veuve, elle détestait les nouveaux visages, mais sa brusquerie désarmerait certainement devant la douceur de Charlotte. Elle allait presque tous les jeudis voir sa fille mariée à un jardinier de Bourg-la-Reine. Ce jour-là, on dînait mal. Séraphine faisait la cuisine, Rie rapportait les commissions et se trompait toujours.

— Vous aimiez les problèmes, m'avez-vous dit, voulez-vous sérieusement apprendre l'algèbre ?

— C'est difficile ?

— Du tout.

— Oh ! oui.

Une grosse horloge, œil-de-bœuf, que Charlotte

n'avait pas remarquée, fixée au-dessus de la porte, sonna neuf coups.

— Cela fait trois heures moins seize minutes, dit Henri, elle n'avait pas sonné aujourd'hui, je la surveille.

La jeune fille partit d'un bel éclat de rire frais qui lui sembla véritablement rebondir sur les murs de cette grande salle. Elle poussa un léger cri, oubliant qu'elle devait veiller pour se tenir en équilibre sur l'étrange siège sur lequel elle était assise, voilà qu'elle s'en allait en arrière.

— Vous avez tort d'avoir peur, Mademoiselle, ce fauteuil est construit en vue de cet exercice et vous ne pouvez tomber. Vous vous moquez de moi, je pense, mais vous riez fort bien et vous m'avez fait plaisir, je commençais à craindre que vous ne sachiez pas.

Il ne paraissait pas fâché. Il n'était pas un horloger, mais il s'intéressait à l'astronomie pour laquelle il était indispensable de connaître l'heure exacte. Il lui montra, sur une petite planchette dans une des armoires, quatre autres chronomètres marquant chacun une heure différente. En comparant les erreurs des uns avec les erreurs des autres, on arrivait à un résultat très approché de la vérité. Toutes ces irrégularités dans la marche des montres qui étaient cependant bien construites provenaient des trépidations de la maison. Pour les éviter presque complètement, il aurait fallu les mettre à la cave.

Il s'ensuivit que la leçon fut fort gaie. L'algèbre était comme Henri une chose bizarre et paradoxale. Telle fut tout de suite l'opinion de Charlotte. Plus par moins y donnait moins, et moins par moins y donnait plus tout autant que plus par plus. Elle ne pouvait s'empêcher de trouver cela merveilleux. Elle ne saurait rien, disait son professeur, tant

qu'elle n'aurait pas compris que c'était tout naturel.

Il se servait d'un vieux livre qu'il devait lui laisser. Il expliquait la tête accotée à l'angle de son bureau, paraissant absorbé dans la contemplation de ses pantoufles rouges. Quand Charlotte affirmait avoir compris, il lui tendait un morceau de craie qu'il prenait dans une sébile et la priait d'aller au tableau. Il riait alors de voir que c'était faux, se levait, effaçait tout ce qu'elle avait écrit et recommençait.

— Je suis très bête? demandait la petite.

— Heureusement, Mademoiselle, autrement, nous n'aurions plus rien à faire.

Vers quatre heures, Eulalie entra leur porter du thé et des gâteaux. Elle poussa un grand cri en voyant la fenêtre ouverte :

— Mademoiselle !

Séraphine s'en vint, lentement, et leva ses petits bras au ciel.

— Ric, mon enfant, vous savez que je suis responsable.

— Laissez-moi, Séraphine. Sonia me laisserait, votre médecin préposé aux rhumes n'est qu'un âne.

— Henri Lethoré, je quitte cette maison à l'instant si vous ne consentez à vous soigner davantage.

— Bon, calmez-vous, ne faites pas de tragédie, je vois que j'aurai plus court d'être encore une victime.

Il ferma la fenêtre. Charlotte avait de nouveau grande envie de rire. Quand ils furent seuls, il demanda :

— Chantez, voulez-vous ?

— Moi?

— Vous m'avez dit toutes que vous chantiez quand il faisait du soleil dans votre atelier.

— Oui, mais moi, je ne chante pas.

— Vous voulez dire que vous ne savez pas la musique, mais vous devez pouvoir chanter, je suppose, à la façon d'un petit ruisseau qui coulerait. Essayez, je ne vous regarderai pas.

On ne chantait chez Décoiffer que des choses horribles ou stupidement sentimentales. Charlotte se souvint fort à propos d'une petite chanson apprise en classe et sans signification. Elle s'efforça de la gazouiller timidement.

— Bien, dit Henri, vous avez la voix juste, la musique est une distraction agréable, je vous apprendrai.

Il s'installa au piano. Dès les premières notes, Séraphine et Eulalie arrivèrent, la bonne portant le fauteuil de la vieille demoiselle. Henri jouait admirablement et semblait alors oublier l'existence du monde entier. Charlotte écoutait, renversée dans le rocking chair, pâle d'émotion. De temps à autre, Séraphine tournait la tête vers elle en lui adressant un bon sourire. Elle appelait le jeune homme lorsqu'il s'arrêtait. Il revenait vers le bureau prendre un gâteau, Séraphine l'embrassait :

— Mon bon petit Ric, depuis longtemps, vous ne jouiez plus, c'est gentil de votre part aujourd'hui.

— Oui. Monsieur, déclarait Eulalie, c'est pas malheureux, moi j'en avais assez, c'était trop triste ici.

On dîna à six heures à cause de Charlotte. Henri désirait qu'elle ne rentrât pas trop tard. Il lui fit un paquet de livres qu'elle promit de ne pas lire la nuit. mais seulement à son atelier lorsqu'elle n'aurait rien à faire, et Eulalie descendit avec elle la reconduire jusqu'à l'omnibus.

En ce temps, Charlotte devait être heureuse. Le bonheur n'est pas un état, c'est un ensemble de joies fugitives, étoiles d'or rayonnantes sur un fond noir, entre chacune s'étendent des abîmes, mais toute

vie tient dans leur recherche et tout courage s'inspire de leur espérance ou de leur souvenir. Charlotte était heureuse, lorsqu'elle ne voyait pas son ami, parce qu'elle savait qu'elle allait le voir, et quand elle était avec lui, elle se laissait vivre. Il ne venait pas la chercher régulièrement. Elle l'attendait jusqu'à sept heures un quart, en haut, en le guettant par la fenêtre, et quand il n'était pas là elle partait seule par le tramway. Ils étaient ensemble vers huit heures moins le quart. On ne dînait qu'à huit heures passées. Henri, en attendant, lui lisait, assis sur son banc, un pied sur le devant du fauteuil, et s'amusant à la balancer. Une clarté douce tombait d'un grand lustre accroché au plafond, filtrant au travers de tulipes dépolies. Charlotte aimait beaucoup les pensées de l'empereur Marc-Aurèle, vénérait le nom d'Epictète, puisque Pascal l'avait chéri. Henri les trouvait bien insupportables d'être toujours en train de gémir. Le dîner était gai. Le jeune homme taquinait sans cesse Séraphine avec la religion. Selon lui, il fallait n'en avoir pas ou les avoir toutes. Ensuite il se levait, passait derrière le fauteuil de sa gouvernante et l'embrassait. Charlotte était prise d'un grand désir d'aller poser sa tête à côté des leurs. Après le dîner, c'était sa leçon d'algèbre. Suivant son professeur, elle montrait beaucoup de facilité, mais elle avait la mauvaise habitude de penser à autre chose en même temps qu'à celle dont il convenait de s'occuper présentement. Lorsqu'elle restait trop longtemps muette devant le tableau, Henri se levait, jetait son livre à l'autre bout de la chambre, effaçait brusquement, puis regrettant son accès de colère, lui baisait la main et recommençait plus doucement son explication. Si Charlotte se trompait souvent, c'est qu'elle était partagée entre le désir de ne point paraître

trop sotte et celui de sentir ses lèvres sur cette main. Ses mains. vainement frottées chaque jour à la glycérine, s'obstinaient à rester brunes, mais elles étaient jolies. et Henri paraissait les apprécier. Il riait d'un petit durillon à l'intérieur. Cela venait de gaufrer. Pourtant il arrivait à Charlotte de se tromper en pure perte, il lui disait tranquillement :

— A quoi pensez-vous, petite âme, pas à ce que vous faites, j'imagine ?

A six heures on faisait de la musique. Henri lui apprenait à solfier. Lui n'avait pas de voix. Il lui montrait aussi à faire des gammes et des exercices simples. Ensuite, il jouait ce qu'elle voulait. Séraphine et Eulalie venaient s'installer sans bruit derrière eux. A jouer, facilement le jeune homme oubliait l'heure.

Eulalie la lui rappelait :

— Il est onze heures passées, Monsieur, ce que j'en dis, moi, c'est pour la petite demoiselle.

Il fallait encore faire les comptes du ménage. Henri s'en chargeait, inscrivant sur son tableau sous la dictée d'Eulalie. Il utilisait des systèmes de numération à bases diverses. Tantôt deux fois deux faisaient onze. d'autrefois deux fois deux faisaient cent. Eulalie entrait dans de grandes colères, et restait pétrifiée en voyant que c'était juste tout de même.

— Je sais qu'il n'y a plus de sorciers, Monsieur. vous avez un truc.

Charlotte riait, la bonne la regardait de travers, la soupçonnant de connaître le truc.

Aller rue Flocon était une grande promenade, il fallait encore en revenir pour Henri. Charlotte avait offert de partir seule. Où s'arrête-t-on quand on a résolu de faire le sacrifice de soi ? Mais il n'aurait pas été tranquille. Séraphine l'approuvait, il n'était

pas obligé de se lever de bonne heure, d'ailleurs lui et Sonia avaient toujours été très noctambules.

Si Charlotte se rappelait avoir rencontré son ami au Moulin Rouge, lui ne semblait pas s'en souvenir, ni de ce qu'elle lui avait raconté, dont il ne lui parlait jamais. Il la traitait comme une petite sœur qu'il était heureux de distraire et comme un bon camarade. Charlotte savait quand il avait « séché » devant le terrible M. Hama et aussi quand il avait bien répondu. Elle connaissait tous les professeurs. M. B... qui vous gardait une demi-heure, trois quarts d'heure de plus, tandis que M. G... lui commençait. Il avait la manie de couvrir de chiffres minuscules un grand tableau noir. Aussitôt fini, il effaçait et reprenait, on n'avait pas le temps d'en copier la moitié. M. L... était le plus aimé. C'était un très grand savant, l'honneur de la France et de l'humanité. Il se tirait difficilement d'une soustraction, dessinait en parlant de petits bonhommes sur sa table et les essuyait avec ses manches. Il savait s'élever toujours à des conceptions générales, était avec vous au cours comme chez lui en conversation amicale. Ce qui réjouissait Henri chaque fois, c'était de voir l'huissier entrer le premier, avec sa chaîne, amenant le professeur. L'huissier de M. L... surtout avait l'air majestueux d'un barnum qui s'attribue le génie de son chien savant.

— Et moi, demandait Charlotte, vous croyez que je l'aurai mon baccalauréat.

— Croire n'est pas être sûr. d'ailleurs l'important ce n'est pas de l'avoir, c'est de le mériter.

— Et je pourrais ainsi jouer du Mendelssohn ?

Cela oui, Charlotte le pourrait, elle était seulement un peu trop précipitée.

Henri avait été en Angleterre, en Allemagne, en Autriche, en Espagne, en Italie. Il connaissait les

Pyrénées, les Alpes et les Vosges. Chaque année, depuis dix ans, il faisait un voyage avec l'oncle Pierre et Sonia. Cette année, il ne savait où il irait, Sonia venant à Paris au lieu d'en partir. Que déciderait-elle de Charlotte ? peut-être voudrait-elle l'emmener en Russie. Ce que faisait la jeune fille à Paris ne semblait pas convenir très bien à son tempérament. Henri pensait que Sonia serait heureuse d'avoir une douce petite amie à aimer et à instruire, et si curieuse ! Il faudrait que ses parents y consentissent, mais puisqu'ils ne s'occupaient pas d'elle, quelle raison de croire qu'ils refusassent ?

La première fois qu'il fit cette proposition, elle ne parut pas enthousiasmée. Il ajouta vite que la Russie était très loin, la France un très beau pays qu'on ne pouvait sans doute quitter qu'avec peine, et qu'on trouverait autre chose, si l'exil devait lui déplaire.

— C'est vous que je ne verrais plus, murmura-t-elle.

Elle leva sur lui des yeux navrés et suppliants. Il fut remué jusqu'au fond du cœur, et ressentit en même temps une vive impression de plaisir. Il s'avouait la trouver infiniment plaisante. Pour la première fois l'idée venait de lui venir qu'elle pourrait peut-être avoir de lui une opinion analogue, cela était très agréable à penser, aussi agréable qu'avait été choquante l'offre de sa reconnaissance, mais elle s'était reprise presque aussitôt, acceptait, demandait à partir avec Sonia. Ne verrait-elle pas son ami Ric tous les ans ? Il fut déçu, piqué, intéressé à la solution d'une question nouvelle, poursuite qui devait se révéler par la suite extraordinairement captivante.

Un être jeune n'ayant jamais aimé s'il n'est perverti, c'est-à-dire déjà vain et fat, ou s'il n'a subi quelque contrainte excessive, n'attaque pas sans

être encouragé par une espérance. Par contre, il est à la merci de la première occasion qui se présente, pourvu qu'elle ne froisse pas sa naturelle délicatesse. Aussi appartient-il ou au mensonge habile ou à la vérité. Or, la vérité est difficilement l'apanage de celles que la famille protège en les atrophiant, chez celles que rien ne protège, et qui portent le même fardeau d'ignorance, d'infériorité conditionnelle et de préjugés, elle est trop onéreuse pour ne pas être exceptionnelle. Ainsi, on comprend fort bien que la perversion précoce des jeunes hommes (c'est-à dire nécessité de jeter leur gourme) soit indispensable pour les protéger contre les conséquences décevantes d'un régime qui ne leur permet l'amour soi-disant véritable qu'au moment où ils commencent à perdre leurs cheveux, et, ne puise nullement son excuse dans une prétendue bestialité qui n'existe que très rarement à l'orée de la vie.

Charlotte était vraie. Elle connaissait cette exaltation particulière du sacrifice, la joie suprême des martyrs, elle donnait tout pour rien, et elle vivait ! vérifiant ainsi ces belles paroles d'un savant dont le grand nom était souvent sur les lèvres de son professeur : « Nous avons poursuivi un but désintéressé et tout le reste nous est venu par surcroît. » (1).

Avec les premiers jours d'avril, l'ouvrage avait repris chez les Décoiffer. Chaque matin, Marthe avait une scène, parce qu'elle venait tard. Elle ne s'en effarouchait pas :

— C'est-y vous qui m'entretiendrez, le patron, quand vous n'aurez plus rien à nous fiche ? D'abord qu'est-ce que ça peut vous faire, c'est pas pour vous que je travaille, c'est pour ma mère, pour ses principes.

— Ta mère, elle doit être fière d'avoir une fille comme toi.

1. H. Poincaré : *La Valeur de la Science.*

— Sûr, mon vieux, sans moi, elle se les calerait avec des briques, tâchez de ne pas me raser plus qu'elle.

Lorsque Marthe n'avait pas fini, Charlotte l'aidait. Elle ne craignait plus rien depuis qu'elle allait rue d'Assas. Le bonheur qu'elle tenait d'Henri, nul ne pouvait le lui prendre, il était en elle seule. Elle ne faisait plus la place, Annette avait repris un porteur. Elle venait à sept heures du matin et travaillait avec joie. Il lui arrivait de se mettre à chanter de petites chansons très douces que ces dames aimaient beaucoup. Elle avait bien meilleure mine, elle grossissait. L'amour lui faisait joliment du bien, disait Armandine.

Charlotte pensait seulement qu'en travaillant ainsi elle faisait de la Science : on en faisait selon son ami dès qu'on savait accepter de supporter vaillamment la peine du plaisir qu'on voulait prendre, parce que savoir ce n'était rien que prévoir, non pour éviter l'effort, mais pour le faire utilement.

On parlait souvent de la Science chez Henri Lethoré, le dimanche en rentrant du bois de Boulogne, ou après qu'il s'était vivement disputé avec sa gouvernante à propos de la Russie, de Tolstoï, de la politique. Pour Henri il n'en était qu'une : l'opposition et toujours l'opposition, en avant. Il s'animait fort :

— Rien n'existe que la Science. La Science sauvera le monde. Ce jour viendra dans bien longtemps, mais si vous pouviez le croire comme je le crois, vous le verriez dès aujourd'hui. Elle le sauvera parce qu'elle sait se choisir un but, ne vivre qu'en lui, par lui et pour lui. Comme les philosophes stoïciens, elle peut dire : Si tout est au hasard, moi je ne suis pas au hasard, mais elle est sans désenchantement, car le hasard lui appartient, et n'est

rien pour elle qu'un champ ouvert à son activité, un ensemble d'effets dont les causes lui demeurent momentanément inconnues. Ainsi elle est chrétienne et chérit sa peine ; mais elle est plus que la justice, mieux que la miséricorde, elle est la compréhension qui accepte, prévoit et reconstruit ; sa grâce est accordée aux pires comme aux meilleurs, à toute chose existante. C'est elle qui doit tout apaiser, tout réaliser, tout réunir. Elle est la vie. C'est elle le Dieu inconnu qu'à travers tous les âges ont cherché tous les peuples. Elle, dont il a été dit : Le mortel a fait l'immortel. Elle qu'un jour sur toutes les montagnes, tous nous adorerons et, nous émerveillant de la beauté qui par sa grâce en toute chose se découvre, nous lui devrons des âmes d'enfants nés pour l'allégresse éternelle.

Henri montait souvent sur une chaise pour faire ce petit discours.

— Vous êtes fou, monsieur, criait Eulalie, tout ça avec vos chiffres, quelle histoire, vous prenez les vessies pour des lanternes.

Il sautait par terre, courait après elle et lui attachait solidement son tablier par-dessus la tête.

— Eulalie, demandez-lui pardon, vous aurez plus court. C'est à elle seule de dire : que la lumière soit !

Eulalie était très entêtée. Séraphine et Charlotte devaient la délivrer.

Cependant Charlotte croyait. En travaillant elle faisait de la Science, elle sauvait le monde : Henri le lui avait très bien expliqué, à la façon d'une petite fourmi dont un nommé Bertrand démontrait quelque part qu'elle pourrait niveler la Suisse rien qu'en transportant sans relâche des petits grains de sable. Pour sauver le monde, il n'était pas nécessaire de le remplir de lamentations, il n'en marchait

pas plus vite, au contraire, il risquait de se perdre dans des quantités de complications dont il pouvait parfaitement se passer, le plus simple était de vivre le mieux qu'on pouvait et de laisser les choses arriver normalement les unes après les autres.

En sauvant le monde, Charlotte gagnait à peu près trois francs par jour. Elle arrivait, elle avait même pu payer son terme sans toucher à un billet de cent francs trouvé dans son livre d'algèbre. Voici maintenant que sa petite robe des dimanches qu'elle mettait tous les jours, menaçait de la quitter craquant de toute part. Son chapeau était défraîchi, ses gants n'étaient plus raccommodables. Marthe la regardait curieusement :

— Je reconnais que tu as un chic épatant et que tu te tires d'affaire avec pas beaucoup de chiffons. Tu n'es pas emballante, mais puisque ton type aime la distinction, il est servi. Ça ne fait rien, s'il te supporte fichue comme ça, t'as de la veine ; il ne te donne pas de galette ?

Charlotte éclata en sanglots.

— Il t'a plaquée ?

— Oh ! non.

— T'es pincée ma petite, et c'est parce qu'il ne t'a rien fait. Tu n'as pas besoin de piquer des fards. Je t'assure que tu es roulante, je comprends très bien. Ça finira mal ton affaire. Quand on s'aime, c'est pas comme quand on aime pas. J'aime Coco, je voudrais pas qu'il m'envoie de l'argent, mais ça, tu sais c'est des chi-chi le plus malin des hommes n'y comprend rien. Fais-toi entretenir par un autre, si tu veux garder ton animal.

Charlotte commençait à souffrir d'aller au théâtre avec son ami. D'autant plus que, pour lui faire plaisir, quand ils étaient seuls, il s'efforçait de la très bien placer. Il ne paraissait pas s'inquiéter de sa

toilette, ni penser à la comparer avec celle de ses voisines, uniquement occupé au contraire pendant les entr'actes, de tout critiquer. Il n'aimait pas les dames portant beaucoup de bijoux, ni celles qui montraient des bras rouges, mais il prisait les robes blanches et obligeait Charlotte à retirer son chapeau.

Un soir, ils rentraient du Français. Il la grondait parce qu'elle venait d'avouer que souvent en remontant seule pour dîner chez lui, elle faisait un tour par la rue des Ecoles, afin de passer devant la Sorbonne, le temple de sa divinité, où il vivait. Il la grondait, mais il retenait sa main dans la sienne. Il était venu là très jeune, avec Sonia. On entrait par une galerie près de la vieille église. Le concierge regardait le petit garçon. Sonia saluait avec un sourire. Les murs étaient décorés de panneaux peints sobres et harmonieux, les pas sonnaient sur les dalles et c'était encore une harmonie. On traversait d'autres galeries. L'enfant les scrutait de regards investigateurs, croyant presque qu'elle allait apparaître, sortant de quelque angle, levant pour lui un coin de son voile : la science, la sainte, la bénie, le travail, l'espérance, la consolation, l'apaisement, celle qui guérissait Sonia. Charlotte visiterait la Sorbonne, elle admirerait les fresques de Puvis de Chavannes, elle comprendrait que celui-là aussi était poussé par la même force, étreint du même déchirant désir qui faisait pleurer son César Franck, et elle reconnaîtrait avec Henri :

Alleluia, elle est sur nous, elle est en nous, elle est venue !

Ils arrivaient ; en descendant, la semelle de son soulier se prit dans le marchepied, elle chancela. Le jeune homme la reçut sur sa poitrine. Sans s'inquiéter du cocher, il la porta jusqu'à la porte, disant la bouche sur son oreille :

— Ma petite âme, vous en achèterez d'autres, voilà tout, vous... si... si.

Elle avait encore tout l'argent qu'il lui avait donné, mais... mais elle croyait que ses bottines pouvaient..., mais...

— Mais je comprends que vous me punissez de n'être pas ma sœur.

On était bien sans doute dans les bras d'Henri, pourquoi fallait-il marcher avec des bottines? C'était humiliant, Charlotte en aurait pleuré. Elle répondait qu'elle s'arrangerait très bien le lendemain matin, qu'il y avait un marchand tout près et il lui en voulait un peu d'être si orgueilleuse et de ne penser qu'à souffrir pour ce stupide argent alors qu'il avait peine à se retenir de lui dire des mots trop tendres.

Le faire eût été mal sans doute, et pourtant...

Il dit bonsoir à la jeune fille, et tira la porte sans le lui répéter comme d'habitude, pressé qu'il était de réfléchir.

Puis, il renvoya le cocher, pris du désir de marcher.

Au coin du boulevard des filles en cheveux l'interpellèrent; l'une d'elle le suivit quelques pas. Faubourg Montmartre, une femme en chapeau l'accosta. Impatienté, il reprit une voiture.

Il songeait que ses camarades de la Sorbonne le raillaient fort parce qu'il ne s'amusait pas, l'appelant la Sophie, affectant de le confondre avec sa sœur. Eux avaient des maîtresses quand ils n'en voulaient plus, qu'en faisaient-ils?

Henri et Sonia avaient souvent discuté de cette question ensemble ; ils étaient très différents et, cependant, ils avaient toujours vécu ainsi sans heurts, à cœur ouvert. Sonia aimait à marcher, quand ils revenaient le soir tard de quelque course, presque toujours causant de la Science, il leur arri-

vait aussi de croiser de ces malheureuses, subissant ensemble la même impression désagréable. Sonia restait muette ; il la sentait gênée et honteuse, triste infiniment comme un croyant qui voit et abandonne son Dieu dans la fange et il en voulait aux pauvres filles comme si elles eussent été vraiment coupables d'une injure personnelle contre sa sœur ; il ne comprenait pas qu'on puisse en descendre-là, acceptait assez que contre elles tout fût sinon permis, du moins excusable, et ils en venaient à causer de leurs amis des cours et de leurs maîtresses. Sonia se montrait pour eux d'une sévérité intransigeante :

— S'ils ne les ont pas perdues, ils les ont prises perdues, il a donc fallu que pour eux d'autres les perdissent et jettent à la nuit de l'inconscience de pauvres âmes désenchantées. Si tu crois que quiconque ne naît que pour grandir jusqu'au jour de la pensée par laquelle seule on aime on choisit, on souffre, on existe, si tu crois qu'il n'est pas de forme si vile soit-elle qui n'en abrite l'immortelle espérance, tu la respecteras chez ceux mêmes qui l'ignorent ou l'oublient, et tu reconnaîtras que les premiers qui ont trompé ou se sont trompés étaient les plus charitables parce qu'ils n'ont pas avili.

— Oui, Sonia, sainte Sagesse. Je crois, mais tu sors de la question, tu sors toujours des questions. Pourquoi ce qui est naturel serait-il mal, et si elles y consentent ?

— Parce que tu ne peux pas faire que leur misère et leur ignorance, n'en fassent tes esclaves.

Pour que le mal n'existât plus, Sonia proposait de ne plus exister du tout, il le lui reprochait, aimant à la taquiner.

Le moyen promettait d'être efficace, sinon satisfaisant. Il l'accusait encore d'être devenue toute en brume et en neige, ne voulant plus rien entendre de

ce qui n'était pas la cause de Jacques Séradsky, et d'être toute vive partie dans les limbes rejoindre son ombre trop chère. Sonia disait doucement :

— Peut-être Ric, si je l'avais revu, me serais-je consolée, mais il est resté pour moi toujours vivant ; vois-tu, chacun est ce qu'il peut ; toi, je sais, que tu voudras ne vivre que selon ton cœur et que tu sauras en porter la peine.

Il monta très vite chez lui. La demie d'une heure sonnait à Saint-Sulpice, Séraphine l'attendait très tard le soir souvent; elle serait couchée ; il regretta qu'elle ne fût point debout encore, il avait besoin de parler à quelqu'un.

Il dormit fort mal, pensant à Charlotte ; Sonia avait raison, peu de chose séparait le mal du bien. Maintenant Charlotte l'aimerait peut-être s'il le voulait, et en vérité, il ne voyait pas de raison pour s'empêcher de le vouloir.

XII

Ce dimanche de mai, Charlotte était debout, devant sa fenêtre grande ouverte, dès six heures et demie du matin. Le ciel était clair et pâle, il faisait un peu frais. Elle regardait le soleil jouer sur les toits d'ardoise, allumer les vitres. En face d'elle, assez loin, une lucarne s'ouvrit, un homme sortit une tête ébouriffée. Il l'aperçut, lui envoya un baiser. Confuse, elle ferma sa fenêtre.

Il était ridicule de sa part d'être prête aussi tôt. Henri ne devait venir la prendre qu'à sept heures; mais elle avait grande hâte de se voir dans sa robe neuve à laquelle elle travaillait depuis trois semaines. Ne pouvant la faire blanche, parce que n'en ayant qu'une cela n'eût pas été commode, elle s'en était tenue au bleu qu'il aimait. Elle se remit à essayer son chapeau, neuf également. Il était en paille claire, garni de tulle et d'une rose fabriquée avec des découpures. Toutes ces innovations lui procuraient une joie enfantine, mêlée d'un peu de remords et d'une sourde inquiétude. Qu'allait en penser son ami?

A force de mettre et de retirer ce fameux chapeau, elle s'était décoiffée, ses cheveux aussi qu'elle tordait sur sa nuque ne voulaient jamais tenir en place, toujours quelque boucle s'en détachait. De même,

ses petits bandeaux sur son front ne voulaient pas rester à plat. Henri l'avait surprise une fois devant le bureau où elle écrivait, en train de les taper avec sa main pour les faire tenir et avait dit;

— Vos cheveux ont des âmes de spirales logarithmiques, pourquoi voulez-vous les asservir? Dans cinq minutes, vous aurez de nouveau l'air d'un petit mouton astrakan.

Quelle contenance prendrait-elle lorsqu'elle lui aurait ouvert la porte? C'était le plus aisément du monde que la veille en la quittant, il avait dit:

— C'est entendu, je viendrai vous chercher.

Henri était partout et toujours parfaitement tranquille, comme si tout ce qu'il faisait était le plus naturel. Charlotte perdrait la tête et le laisserait voir. Il le verrait: il voyait tout. Il penserait quelque chose et ne dirait rien. Il ne dirait pas davantage comment il trouvait sa chambre qu'elle avait arrangée le mieux qu'elle avait pu et qui apparaissait terriblement vide et pauvre dans la clarté du matin. Il demanderait pourquoi cette fenêtre était fermée, Henri ne comprenait que les fenêtres ouvertes.

Un pas pressé dans le couloir, un coup bref. Charlotte, affolée, lâcha son épingle et sa voilette, tourna la clef et courut à la fenêtre.

— Bonjour, Charlotte, dit Henri en entrant et refermant la porte comme s'il eût été dans sa propre antichambre. On frappe chez vous et vous vous occupez d'ouvrir la fenêtre; vous ne savez agir rationnellement.

Elle se retourna, il lui tendit l'épingle et la voilette qu'il venait de ramasser, et parut particulièrement intéressé par le portrait de *L'Homme au Gant*.

— C'est...

— Je le reconnais, j'aime également ces teints

chauds comme tissés par le soleil même. Si vous ne mettez votre voile, ce soleil ne saura se décider à quitter votre joue. Nous sommes en retard et je juge que votre réveil est mal réglé.

Elle étendit la main, il la saisit au vol, la garda une seconde, la laissa.

— Je ne veux pas vous l'emporter, dépêchez-vous.

Mettre une voilette devant une petite glace grande assez pour permettre d'entrevoir le bout d'un nez, et ce, sous les yeux d'un jeune homme dont on est en train de penser qu'il est très beau et se moque pas mal de vous, est une opération difficile. Sa voilette mise, Charlotte dut la changer parce qu'elle lui tirait le menton.

En bas, ils trouvèrent la voiture qui attendait. Assise à côté de lui, Charlotte devait s'avouer qu'elle était déçue de n'avoir reçu aucun compliment : son chapeau lui allait-il vraiment mal, ou s'était-elle si sottement conduite qu'Henri dédaignait désormais de s'intéresser à elle ? Il n'en voulait qu'aux Vénitiens.

— L'*Homme au Gant*, hors son teint splendide, a encore une certaine allure hardie, un regard pensif et des mains fort belles ; pourtant plus on le connaît moins on l'apprécie. Il n'a que la couleur et la forme, je préfère de beaucoup les têtes du Vinci, le *Saint Jean-Baptiste*...

— Plus on le connaît, moins on comprend.

— C'est pourquoi je l'aime ; il est ainsi très féminin. J'avais pensé, en arrivant, du moins quand vous vous êtes retournée, que vous aviez fort bonne mine, vous semblez contrariée cependant ; que vous est-il arrivé depuis hier soir ?

— Rien, mais,.. j'ai été fort impolie.. je.. j'ouvrais la fenêtre pour vous faire plaisir.

— Il eût mieux valu l'ouvrir avant pour vous donner de l'air. C'est tout Charlotte ?

— Mais oui.

— Vous êtes une très farouche petite oiselle, et vous avez tort de vous troubler pour si peu de chose ; la politesse n'existe pas, ce qui existe c'est que vous êtes divinement jolie.

Elle leva sur lui un beau regard reconnaissant.

— C'est une joie de vous le dire ; votre *Homme au Gant* est muet heureusement. Si vous êtes bonne, vous me le donnerez, je ne voudrais pas qu'il apprît à parler, autrement vous me laisseriez tout à fait à la porte.

Le cœur de Charlotte se mit à battre. Par moment, il arrivait à Henri de la regarder comme s'il voulait l'embrasser ; elle ne savait alors se défendre d'une espérance folle. S'il l'aimait, ce ne serait pas pour longtemps ; ce serait peut-être jusqu'à ce qu'il partît en Russie. Toujours cette espérance s'évanouissait. Il ne l'embrassait pas, mais il l'eût fait ce matin peut-être sans sa sottise. Spontanément, elle lui saisit la main et s'écria :

— Ric, vous devez croire ce que j'ai dit pour ma fenêtre, je ne l'ai pas fait exprès.

Son ami n'avait pas voulu d'elle croyant qu'elle se vendait, mais s'il pouvait croire qu'elle l'aimait, elle ne voyait aucun mal à ce qu'il en fît sa maîtresse. Il l'avait amenée dans sa maison, il est vrai, ce qui n'était pas l'habitude, mais il avait si peu de préjugés. La petite Charlotte avait beaucoup à faire encore avant de comprendre ce que c'est que ne pas avoir de préjugés. Elle s'en voulait de la terreur que l'amour malgré tout continuait de lui inspirer, et souffrait d'une inquiétude venant de cette idée qu'Henri la croyant pure n'accepterait peut-être pas

sans peine qu'elle ne le fût point. Le saurait-il ? La pauvre enfant au juste ne le savait pas.

D'ailleurs, elle vit presque aussitôt qu'elle s'était trompée une fois de plus, et que son compagnon ne pensait à rien de pareil, car il serra à peine sa main, la laissa et dit gaiement :

— Calmez-vous, je suis seulement aujourd'hui d'humeur un peu taquine, mais je parlais selon la vérité. Si vous-même avez fait ce chapeau, comme je le présume, vous êtes une fée.

— Oui... Elle rougit... ma robe aussi.

— Vous êtes deux fées. Quand faites-vous ces choses-là ?

— Mais...

— La nuit ? Vous ne recommencerez pas s'il vous plaît. J'en parlerai à Séraphine ; elle sait coudre, elle vous aime beaucoup et sera heureuse de vous aider.

Ils arrivaient. En entrant dans la gare, Henri ne paraissait plus préoccupé que parce qu'il appelait les beautés du Monopole et de l'Administration. Cette gare célèbre pour la vitesse de ses trains que d'autres atteignaient, tenait également le record pour la saleté et la défectuosité de son matériel.

Les dimanches plus spécialement, le nombre des guichets ouverts pour la distribution des billets était en raison inverse du nombre des personnes qui désiraient partir. Sur les quais aucun employé ne savait jamais où se trouvait un train. Quant aux plaques indicatrices, on ne les plaçait qu'à la dernière minute, sans doute étaient-elles destinées aux retardataires pour leur apprendre que leur train était parti. Ces trains étaient toujours certains d'emporter les bagages, quant aux voyageurs, ils restaient docilement derrière les chaînes jusqu'au moment du départ, afin que les porteurs de colis

aient au moins le loisir de leur écraser quelque peu les pieds. Henri assurait que c'était ainsi tous les dimanches depuis qu'ils allaient dans leur forêt avec Sonia. Il constatait avec satisfaction que rien n'avait changé et que si Pascal pleurait tant après la stabilité introuvable, c'est qu'il ignorait les employés de chemin de fer.

Cette forêt qu'ils allaient voir. Henri en parlait sans cesse depuis les beaux jours, et Charlotte attendait impatiemment qu'il voulût bien l'y emmener. Elle connaissait les arbres des boulevards. Dans le passé elle se rappelait en avoir vu d'autres. mais leur image demeurait bien vague en son esprit. Henri parlait de sa forêt comme d'un lieu extraordinaire où il n'y avait pas de gens. où l'on était libre. Cependant tous ces dimanches, il était resté enfermé chez lui. travaillant pour M. Hama. M. Hama fort heureusement. venait de se déclarer satisfait.

Une heure et demie après, ils descendaient dans une petite ville que Charlotte ne trouva pas jolie et dont son ami lui fit parcourir très vite deux, trois petites rues fort mal pavées, en lui expliquant qu'elle ne possédait qu'une affreuse chapelle bâtarde, genre Jésuite, fort prétentieuse, la statue d'un grand homme très amoureux du panache, un château recélant de belles cheminées Renaissance qu'ils iraient voir un autre jour, et surtout un boulanger fabriquant de très bons petits pains et chez lequel ils firent des provisions car il se pouvait très bien qu'on se perdît dans cette forêt aux chemins fantasques et qu'on déjeunât fort tard.

Ils traversèrent un coin de parc, Charlotte commença d'admirer de très gros arbres qu'Henri reconnut être beaux bien qu'encore civilisés ; puis ils suivirent un petit chemin le long d'une belle plaine

toute inondée de soleil : une maison au toit rouge s'abritait sous un bouquet d'arbres, des poulettes picorant çà et là s'enfuirent effrayées.

— Ma petite âme, recueillez-vous, voici la forêt.

Devant eux s'ouvrait une petite avenue étroite, toute remplie d'herbe : de jeunes arbres, très serrés les uns contre les autres, lui faisaient de leurs feuillages encore tendres une voûte aérienne et légère. Au travers, on apercevait le ciel bleu. Sur le sol, le soleil s'amusait à dessiner l'ombre des feuilles. Au milieu, un tout petit sentier, capricieusement se tordait, tantôt filant en avant, puis courant à gauche pour revenir à droite, ainsi qu'un long serpent fin couleur de la terre brune.

— Retirez votre voile, Charlotte, et vos gants. Les libres fils de la terre aiment la simplicité, et si vous leur faites l'aumône d'une caresse, ils ne l'accepteront que de votre main nue. Donnez cela et toutes ces choses que vous transportez avec vous ; vous êtes comme Sonia, je pense, vous n'avez pas de poches, et toujours des quantités de fantaisies inutiles à mettre dedans.

Cette quantité de fantaisies se résumait en un petit sac de soie contenant un porte-monnaie, une clef et un mouchoir. Henri en plia très soigneusement le ruban, l'aplatit, et mit le tout dans une de ses poches.

— Entrez la première, et prenez le chemin, ici l'herbe est toujours mouillée.

Oui, vraiment, la forêt était fantasque, sans cesse on montait, on redescendait pour remonter. Des oiseaux sur les côtés chantaient comme pour dire : Que venez vous faire ici ? ou : Nous ne nous dérangerons pas — du moins, Henri l'affirmait. Derrière Charlotte, il se plaisait avec sa canne à débarrasser le sentier des feuilles mortes qu'il y rencontrait et

ne regardait que la jolie taille mince et ronde de la charmante créature qui marchait allègrement devant lui. Elle se retournait de temps à autre pour lui sourire, semblant toute rose sous son chapeau, et interrogeait :

— C'est toujours par là ?

Pour arriver à la route du Faîte, la montée étant un peu dure, il la prit soudain par cette taille, et la fit courir, la portant presque.

— Ici, c'est la Croix de Bellevue.

Charlotte, un peu essoufflée et rouge, s'assit sur un arbre renversé, encore tout chaussé de mousse, une grume prête à être emportée. Henri lança son chapeau devant lui, et s'étendit tout de son long par terre, assez loin d'elle.

— N'avez vous pas faim ?

— Oh si !

— Comme un loup ?

— Comme tous les loups.

Il se souleva sur un coude pour la mieux voir. Il souriait semblant la trouver bien audacieuse, mais elle le regardait les mains ouvertes, d'un air joli, mi-prière, mi-confiance. Un petit pain vint tomber sur ses genoux.

Ils étaient un peu sur le côté en un grand rond vert. Au milieu une croix de bois laissait pendre ses bras pourris sur lesquels toutes traces d'inscriptions étaient effacées. En face de très grands arbres, aux troncs lisses, s'érigeaient comme les colonnes d'un temple aux fantastiques profondeurs ; près d'eux, un grand espace libre descendait vers des lointains bleuâtres. Un air un peu vif en venait ; il ne restait que des buissons, de jeunes arbres heureux de sentir frissonner leurs premières feuilles. Une laie étroite vagabondait entre de grosses touffes de genêts dorés éclatants parmi la verdure

ainsi qu'une fanfare bruyante et gamine sonnant pour vous soustraire au charme de quelque mélodie apaisante et sans qu'on puisse lui en vouloir.

— Les genêts vous tentent Charlotte, mais ce n'est pas notre chemin.

Henri croyait connaître tous les chemins de la forêt. Cette laie conduisait à une petite ville proprette et blanche, au vieux petit clocher autour duquel toujours des moineaux étaient pépiants. On passait sur une petite rivière, limpide et active, auprès d'un moulin qui lui aussi toujours bruissait.

Cette route, devant eux, allait s'enfonçant de plus en plus dans les arbres; au bout on débouchait sur une grande plaine, un peu à la façon de voyageurs sortant du sein de la terre et les yeux papillotants sous la trop grande clarté du plein jour ; on découvrait au loin un village, laissant juste passer le coq de son clocher. Mais il valait mieux y aller lorsque la plaine était blonde, alors le vent faisait onduler les épis comme des vagues et on pouvait croire au mât d'un navire passant au large.

— Par là ?

Ce n'était pas une laie, c'était la route Tortue, ainsi nommée parce qu'on n'y allait pas vite à cause des horizons qu'on découvrait de tous côtés, et des coins ou l'herbe était si drue et si verte, qu'on ne pouvait résister au désir de se coucher dedans. Très loin, elle menait aussi à une autre ville, pittoresque et charmante, au bord d'une rivière gardée par de hauts peupliers ; en face, la dominant, se dressaient les ruines d'un vieux château fort d'où il était beau de découvrir la forêt.

— J'irai ?

— Oui, ma petite âme.

Charlotte irait partout, dès qu'il aurait fini son

certificat, le mois prochain, on viendrait ici tous les dimanches avec Sonia.

— Derrière vous, vous voyez ce chemin noir, nous allons le prendre.

— Il mène à votre Clary ?

— Peut-être, je ne l'ai jamais pris, nous irons ensemble à la découverte. Je vois à vos yeux qui brillent que vous mangeriez volontiers un second petit pain.

Cette fois, il se leva pour le lui porter.

— *Get up*, je veux dire, levez-vous.

Le chemin allait descendant, la terre molle cédait sous les pieds, des frémissements agitaient les taillis, Charlotte s'arrêtait, écoutait, immobile, un doigt sur la bouche, espérant toujours voir surgir un chevreuil, Henri avait dit qu'il y en avait. Un battement d'ailes, un petit cri, c'était seulement un oiseau qu'elle regardait s'envoler, ravie.

Ils arrivèrent ainsi au bord d'un grand cirque, cerclé d'arbres immenses qui s'étageaient en amphithéâtre, très éloignés les uns des autres et semblaient des dieux se mesurant. Le vent faisait hocher leurs têtes rondes et chevelues. C'étaient des hêtres, la forêt était surtout la patrie du hêtre et du charme. Derrière une grande clarté, comme un voile de dentelle ténue, mélangé de fil d'or, drapait l'horizon. C'était la plaine. Une plage d'un vert éblouissant descendait jusqu'au fond et remontait vers le sentier qui n'allait pas plus loin. L'ombre des arbres s'y taillait de larges bandes sombres. A quelques pas, entre les tiges rigides et minces des brins verts, une frêle et capricieuse lueur blanche dansait scintillante dans la lumière. La petite courut : c'était un muguet : accroupie, elle étendit la main. Le jeune homme appela d'un ton réprobateur :

— Charlotte !... Assise ainsi perdue dans l'ombre,

je ne vois plus que vos yeux pâles et vous semblez une vraie fleur des bois, ne fauchez pas la joie de votre sœur heureuse.

Elle se recula attristée. Il aimait les fleurs, elle le savait, chez lui il y en avait toujours ; souvent, quand elle allait seule rue d'Assas, elle avait envie de lui en porter, mais il aurait fallu les acheter avec « son argent ».

— Oh Ric ! je voulais vous la donner.

Il descendit à son tour, s'agenouilla dans l'herbe à côté d'elle et sortit d'une poche un livre qu'il ouvrit. Il la regardait aplatir délicatement les grains blancs moins parfumés que la douceur de son aveu naïf.

— Petite fille, comment est-on dans notre forêt ?

— Tellement bien.

— Trop bien, elle est enchantée, voyez-vous, il faut nous défendre, autrement nous serions encore ici ce soir, d'autant plus que je crois que je nous ai perdus.

Ils traversèrent le cirque, de l'autre côté, ils trouvèrent pour sortir du bois un chemin creux bordé de buissons épineux. La plaine restait sur leur droite. En face, émergeaient, accrochées au flanc de la colline, au-dessus des pommiers en fleurs, quelques maisons groupées autour d'un clocher penché tout de travers.

— C'est Soucy, dit Henri, nous aurions mieux fait de passer par Mont-au-Vert.

— C'est loin ?

— Oui, je suis effrayé d'user vos pauvres jambes tout à fait ce matin.

Ile descendirent dans la petite vallée, remontèrent en face, tournèrent, Charlotte ne pouvait s'empêcher de manifester quelque inquiétude. Etre perdu réjouissait le jeune homme, il riait, demanda :

— Connaissez-vous Pythagore ?

— C'était un Grec.

— Il disait : l'homme c'est la logique, la femme c'est l'intuition. Petite intuition, trouvez le chemin de Mont-au-Vert, et je vous conduirai.

Pourquoi se moquait-il d'elle en lui faisant des yeux tendres ?

Un grand fermier, couvert de poussière, coiffé d'une casquette et chaussé de hautes bottes, les interpella :

— Vous allez vous promener à c'te heure ?

— Nous allons à Mont-au-Vert, c'est loin ?

— Quéque chose comme un quart d'heure, peut-être ben plus, peut-être ben moins. C'est-y que vous déjeunez-là ?

— Non à Clary.

— Y a cor une course, si vous ne savez pas les chemins, vous allez vous jeter dans le château, je vas vous conduire.

Ce village était bien Soucy ; Henri qui croyait les connaître tous, ne l'avait pas encore vu.

Ce Soucy, pouvant à peine passer pour un papillon noir de jeune fille, et encore lorsqu'il pleuvait, avait pourtant sa tragique histoire que le fermier en cheminant leur raconta :

La duchesse d'A... du château de Mont-au-Vert, grande chasseresse et pécheresse, fort jolie femme et bien galante, n'aimait pas qu'on braconnât ailleurs que sur les terres de son mari. Or les lapins de son domaine, en dépit de tous les gardes promus à leur surveillance, se dérobaient plus qu'il ne convenait à toutes entreprises. Elle imagina de s'en prendre aux gens de Soucy, et s'en vint trouver le maire.

Celui-ci, chargé par les habitants de la commune de Soucy, de la défense de leurs seuls intérêts,

aurait dû la renvoyer, mais renvoie-t-on une duchesse d'A... ? Le garde champêtre de Soucy reçut des ordres sévères. La sévérité n'était pas dans ses habitudes. Le garde champêtre en veut aux maraudeurs de récoltes, quant au braconnage, qui ne braconne pas ? Les lapins eux-mêmes donnent l'exemple en venant dans les champs du paysan brouter ses légumes, choux ou carottes. Qu'un lapin se trouve occis de temps à autre, au delà ou en deçà de l'orée du bois, c'est affaire aux gardes dans la forêt.

Le garde champêtre de Soucy, certain matin, arrêta pourtant un coupable. C'était un jeune gars de vingt-cinq ans qui s'en revenait du régiment ; il vivait avec son père dans une pauvre et vieille maison à l'extrémité du village, et ne possédait qu'un lopin de terre que tous deux cultivaient. Certes il avait plus d'un délit de ce genre sur la conscience ; quand on n'a ni vache, ni cochon, un peu de gibier de temps à autre, cela ne fait pas de mal.

Le pauvre gars fut poursuivi, condamné, pas à grand'chose; quand on est ignorant, on s'effraye. De ce jour, il alla plus souvent à l'auberge et se laissa monter la tête contre le maire renégat, exécuteur des basses œuvres de la justice d'à côté, et par un bel après-midi de dimanche, rencontré par lui au coin d'un chemin, prêt à récidiver probablement, il lui déchargea son fusil dans le ventre.

Le maire mourut sur le coup, le gars s'enfuit dans la forêt où il vécut huit jours. Des soldats furent mandés à la ville et battirent tous les fourrés pour le prendre, on le découvrit pendu à un arbre du parc de Mont-au-Vert, déjà tout froid.

C'était un bon gars, pas méchant du tout. Après sa folie, le cœur lui avait failli. On l'enterra dans le petit cimetière, tout au fond, près du mur, là où

l'ombre du clocher n'atteint pas. Le vieux père en fut quitte pour continuer de cultiver son champ tout seul, et les lapins de la belle duchesse n'en montrèrent point plus de docilité.

— V'là le chemin, maintenant, pouvez plus vous tromper.

— Merci, Monsieur, vous êtes bien aimable.

— Bah, nous étions de ce pauvre monde, c'est pour s'aider.

Ils se serrèrent la main, et les jeunes gens s'engagèrent de nouveau dans un chemin creux tout empierré ; au bout s'étalait un lac limpide, à cette heure aussi bleu que le ciel ; une église toute grise se mirait en lui et étendait derrière elle un arc-boutant comme un bras pour se retenir au flanc du coteau. Des maisons couvertes de chaume, montaient les unes au-dessus des autres, perdues dans leurs jardinets comme en des îlots de verdure.

Entre elles, le chemin serpentait; il était bien mauvais ce chemin, Henri devait tenir Charlotte par le bras pour l'empêcher de tomber, mais le panorama était délicieux : Toute la petite vallée avec un ruisseau clair jouait à cache-cache dans les prairies que de belles vaches rousses s'occupaient à tondre. Parfois l'une d'elles levait la tête, contemplait ses passants inconnus sur la route, et poussait un long beuglement. De l'autre côté, le peuple des arbres s'avançait en rangs serrés et regardait immobile. S'ils eussent voulu prendre la peine de descendre, en un clin d'œil ils auraient pu tout balayer, prairies, demeures, mais ils restaient comme dédaigneux, indifférents, et les enfants marchaient sans parler, pensant ensemble à ces hommes qui trouvaient moyen de se tuer les uns les autres pour un lapin, et auxquels il fallait encore des parias, même après la mort.

— Ne réfléchissez pas trop, Charlotte, vivre est meilleur, tenez voici la laie de la Mare Pavée ; tout n'est que d'opinion, voyez-vous, on la nomme ainsi parce qu'il ne s'y trouve ni pavé ni mare. Ne regardez pas trop les arbres, autrement, nous n'arriverons jamais.

Ils étaient bien beaux ces arbres, ils se penchaient au-dessus du chemin pour avoir plus d'air ; de très hauts, l'écorce arrachée, apparaissaient rouges comme saignants. Derrière étaient les taillis de Saint-Jean aux Feuilles, où se cachent les sangliers, plus loin, il fallut traverser une route poudreuse filant comme un fleuve entre deux doubles rangées d'acacias et de platanes. Un trimardeur assis sur le bord leur cria : Bonjour, Henri alla vers lui et lui donna son dernier petit pain avec quelques sous, ils causèrent, par ce beau temps, il commençait à faire faim, l'homme allait à la ferme de Saint-Jean pour tâcher de se louer. A cette époque ce n'était pas commode. Il venait du Nord. Il rougit sous son hâle, et hésita avant de prendre les mains qu'on lui tendait.

Encore un petit sentier.

Henri chantait :

Au temps de ma jeunesse folle
Je ressemblais l'hirondelle qui vole (1).

Charlotte le trouvait très drôle, et se retournait vers lui pour se mettre à rire ; ils traversèrent un rond plein d'herbes, puis s'engagèrent dans une descente difficile, par la laie du Fond des Couleuvres dont le nom seul suffit à remplir la petite de terreur, bien que Henri affirmât qu'une petite couleuvre verte, au ventre blanc, fut toujours une délicieuse créature agréable à rencontrer, tout en l'ai-

1. Marot.

dant à nager dans les fougères, tandis que l'appel d'une sonnerie argentine montait vers eux : Midi.

Ils sortirent dans un pré presque à la porte d'un jardinet. Une petite fille blonde d'une huitaine d'années, rieuse et mutine, les mains dans les poches de son tablier rose, les aperçut et se mit à danser et courir de toutes ses forces en criant :

— V'là Monsieur Henri.

— Or ça, petite Mémaine, viens un peu ici qu'on te voie et embrasse ma sœur Charlotte.

La mère Saguet, sortie à son tour, n'en revenait pas : Comment cette petite demoiselle noire pouvait-elle être la sœur de M. Henri qu'était si blond et de sa sœur Qui G'nia qu'était si blanche ?

— Sonia.

— Qui G'nia. — c'était t'y drôle la nature.

Mme Saguet avait des cheveux plats, un teint cuit ; elle était grande, appuyée au mur, indolente, les mains dans les poches d'un tablier bleu, elle les regardait.

— Nous avons faim et soif. Madame Saguet.

— Je vas vous apporter la table.

Henri l'aida à l'installer à l'ombre, entre deux pommiers fleuris, au fond du jardin. Mme Saguet, après cet effort, avait remis ses mains dans ses poches et s'extasiait devant le jeune homme rangeant le couvert.

— Voulez-vous nous donner à boire et vous occuper de notre omelette.

Les omelettes de Clary avaient une saveur spéciale, véritablement exquise, le cidre très piquant vous montait un peu à la tête, Henri avait consenti à en boire. Charlotte riait très fort en déjeunant, un chat assis de chaque côté de sa chaise, un roux, un gris, Tape à l'Œil, et Mouille ta Patte. Un gros

chien noir, les pattes et le museau fauves, Faraud, aboyait lorsqu'elle oubliait son tour.

— Venez avec moi, mon chien, appelait Henri, les jeunes demoiselles sont superficielles et n'apprécient que les jolies manières, venez avec moi apprendre la philosophie.

La philosophie aidant, une seconde omelette était en bon chemin lorsque le père Saguet arriva.

C'était un homme sec, très hâlé aussi, il s'occupait dans les champs et à la coupe du bois, tandis que sa femme tenait la maison où l'on vendait à boire, de l'épicerie et de la mercerie. Henri lui conta l'histoire de Soucy. Il la connaissait, lui-même, avoua avoir passé plus d'une nuit à guetter le cerf au coin d'un arbre ; le tout était de ne pas être pris. Clary était en grand émoi également à cause de ce Mont-au-Vert.

Clary n'était pas assez riche pour se payer un curé et empruntait celui de son voisin lequel demandait cent francs par an, et exigeait que les enfants allassent au catéchisme à sa propre église. Certes les habitants de Clary n'étaient pas nombreux, mais ils savaient se choisir un maire capable de défendre leurs intérêts. Ce maire avait envoyé le curé promener disant qu'on allait sans doute pas le payer pour rien s'il ne voulait venir à Clary au moins pour la première communion. Le curé résistait, les enfants qui étaient d'âge allaient s'en passer. Cette résolution héroïque avait été prise et aucune vache n'était encore tombée malade. Cela dût-il arriver, les habitants de Clary n'en étaient pas moins disposés à continuer de lutter pour la défense de leurs droits.

— Comprenez, monsieur, c'est pas tant pour l'argent, c'est pour le droit.

Henri écoutait tout en mangeant et feuilletant le

cahier de Mémaine. Mémaine était très forte en calcul ; elle savait aussi faire de jolies rédactions sur le pinson, le grain de blé..., mais comme il y avait une faute d'orthographe à chaque mot, elle n'obtenait jamais que des mauvaises notes. Henri soudain faillit s'étouffer, il venait de tomber sur une composition concernant la magistrature assise.

— Qu'est-ce qu'un magistrat assis, Mémaine ?

La petite secoua la tête, se mit à rire :

— C'est un qu'est pas debout, pardi.

— Très bien, ajoute qu'il est trop vieux et ne peut plus se lever, c'est pourquoi il est inamovible. Qu'est-ce qu'inamovible ?

Mémaine ne savait pas, la mère non plus, cette dernière répétait :

— Qué que vous voulez, Monsieur, il leur expliquons point, j'ai dit au père, faut changer ça aussi.

— Inamovible, madame Saguet, cela veut justement dire qu'on ne peut pas le changer.

Selon Henri, cet homme de Soucy qui s'était tué et en avait tué un autre, pour un lapin, et pour une condamnation bénigne se croyant déshonoré, avait appris dans sa jeunesse ce que c'était que la magistrature assise, tout comme la petite Mémaine, et il prêtait à ces gens inamovibles, assis, debout, ou couchés, un certain pouvoir occulte de jeter des sorts, tout comme le père Saguet au curé de Mont-au-Vert, alors que rien de tout cela n'existait. Ce qui existait, c'était de soigner les vaches quand elles étaient malades, et d'occire des lapins quand on avait besoin d'en manger. Le père Saguet disait « oui » ; il aimait à causer « politique » avec Monsieur Henri, pourtant, il n'était pas très quiet : ça c'était vu, y avait pas à dire, des vaches rendues malades par la volonté du curé, quand même il fallait lutter ; la forêt n'était à personne et à tout le

monde, ainsi en était-il du gibier, des taillis et du poisson des étangs dans lesquels la pêche était interdite. Le père Saguet comprenait qu'il y eût des époques où y toucher fût défendu ; il ne fallait pas massacrer les jeunes lapereaux, ni les daguets, ni ramasser les poissons trop courts, mais pour le reste, il ne comprenait pas, il n'y avait pas de justice à défendre la pêche et la chasse au pauvre monde qui avec pouvait se nourrir, quand elle était permise à d'autres qui n'en avaient pas besoin. Charlotte voulait qu'on respectât toutes les bêtes, particulièrement celles qui étaient jolies, les petits chevreuils qui ne voulaient pas se faire voir. Henri trouvait très étroite cette façon d'envisager les choses. Chacun était joli, fût-il sanglier, pour son frère sanglier aussi. Il attribuait la même valeur à tous les hôtes de la forêt, ils étaient utiles selon le besoin qu'on avait d'eux au moment de leur rencontre, pour lui, il les aurait volontiers tous invités à déjeuner : dix-cors, daguets, oiseaux, poissons, couleuvres, lapins, renards, moustiques, araignées, pourvu qu'ils promissent de se tenir tranquilles. Mémaine aurait bien voulu voir la jolie tablée que cela aurait fait.

— Où est ton frère ?

Le petit frère Tonton était parti chez son parrain à la fête de Billemont. Il avait dix ans, était doux et silencieux, Mémaine le taquinait beaucoup, ce qu'elle ne pourrait pas faire avec le M. Henri, son fiancé, qui en fait de taquinerie s'y connaissait mieux que plusieurs douzaines de petites Mémaine réunies. Mémaine l'aimait tout de même parce qu'il était très amiteux.

— Embrasse Charlotte, elle est très amiteuse aussi, et laisse-nous, nous nous reposerons jusqu'à quatre heures.

— Vous m'attendrez ?

— Oui, petite fille.

— Alors, je vais au muguet et à la reine des prés.

— Comment êtes-vous, Charlotte ? demanda le jeune homme.

— Très bien.

— Pas trop fatiguée ?

— Non, vraiment.

— Un peu grise, je pense, parce que vous avez trop bu, venez tout de même voir la maison.

C'était une très pauvre maison ; au rez-de-chaussée, elle comprenait trois pièces carrelées, dont l'une servait de cuisine et de chambre pour les enfants, l'autre de chambre pour les parents, et celle du milieu de salle d'auberge. De toutes s'exhalait une odeur de moisissure. Au-dessus était un grenier sous le toit de tuiles brunies. La maison n'avait pas de cave et était ainsi extrêmement humide. Devant, elle donnait sur la route en face d'un grand rideau de peupliers. Derrière s'étendait un pré vert coupé de petits ruisselets ; entre les arbres brillait un bel étang, auprès d'un vieux moulin abandonné.

Cette maison n'appartenait pas aux Saguet, aussi devaient ils vivre très chichement pour parvenir à l'acquérir un jour.

En revenant dans le jardinet, Charlotte vit l'étable et le poulailler, les Saguet possédaient une vache blanche, un bouc tout barbu, une chèvre et sa chevrette.

Tout autour c'était la forêt coupée par la voie du chemin de fer, un joli pont tout blanc, jeté de côté, enjambait la route et mettait une tache claire sur le fond sombre.

— Où est Clary ?

Clary était tout près, mais si petit, n'était pas visible, comptait-il cinquante maisons s'agrippant

les unes au-dessus des autres depuis le fond du val jusqu'à une grande clairière décorée du nom de plaine ? Il possédait une très chétive église toujours close ; on y rangeait le foin de ceux qui n'avaient pas de granges. Le maître d'école allait y sonner matin et soir, l'heure du travail, l'heure de la paix. La sonnerie argentine entendue le matin était celle de l'horloge de l'école, une grande maison carrée et blanche, récemment construite, dont les habitants de Clary se montraient très fiers. Ces gens, Henri les aimait, ils étaient bien Français, accueillants et simples, bien dignes de leurs aïeux, ces bons bourgeois des anciennes communes qui savaient tenir tête aux grands seigneurs, voire aux rois de France. Leurs églises même prouvaient que le mysticisme n'avait jamais pu les atteindre. Leur disposition, pour certaines, montrait encore qu'elles avaient été plutôt des lieux de réunion pour le peuple, et plus d'une fortifiée comme le château fort s'était dressée en face de lui, en ennemie. Pourquoi cette superstition encore vivace ? Henri estimait que la faute en était à l'école dont l'enseignement faisait si peu, à côté de ce qu'il aurait pu faire, parce que donné par des maîtres trop pauvres, et trop imbus de préjugés eux-mêmes pour qu'ils puissent s'intéresser à leur œuvre et à ces paysans qu'ils jugeaient inférieurs. Ils débitaient leurs leçons comme les prêtres leurs litanies. Le seul bienfait de cette école était d'éveiller quelques intelligences. Celle de Clary avait encore l'avantage de confondre sur les mêmes bancs filles et garçons. Partout ailleurs, de village à village, d'école à école, c'était la guerre entre les enfants, conséquence inévitable de la façon dont on leur apprenait à comprendre le patriotisme. Clary du moins ignorait la guerre civile, et on y rencontrait plusieurs types de petites filles aux allures franches

qui faisaient très bon ménage avec leurs compagnons.

Un autre mal, c'est que beaucoup, dont le père Saguet lui-même, buvaient les jours de fête et de repos. En effet, qu'auraient-ils pu faire ? Réapprendre l'orthographe, réfléchir sur ce que c'est que la magistrature assise ? Ces choses ne suffisent point à occuper une pensée.

— Charlotte, si vous voulez, nous irons à la fontaine du Mont-Aigu, de là on voit Clary dans toute sa splendeur. Regardez cette Mémaine, n'est-ce pas une bien jolie petite créature ?

Mémaine arrivait en courant, son chapeau de paille tombant en arrière sur ses épaules, les bras chargés d'une moisson odorante pour la demoiselle Charlotte. Henri n'avait jamais pu parvenir à lui inspirer le moindre respect pour les pauvres fleurs de la prairie.

Mémaine fut promue chef d'expédition, et on repartit pour le Mont-Aigu par la forêt toujours nouvelle, toujours plus belle. Ce chemin était la laie des Charmes, ceux-ci en faisaient une grande nef très haute et très sombre. On tourna jusqu'au carrefour des Cornillards, Henri voulait retenir, pour aller à la gare le soir, l'âne Jacquot du garde forestier. Celui-ci habitait là une petite maison avec sa femme et sa fille ; ses fonctions en faisaient un peu plus qu'un paysan ordinaire. La jeune fille, l'air doux et distingué, allait passer son brevet élémentaire et serait institutrice dans quelque village, certain jour, plus tenue de rester bien à la fois avec les autorités civiles, mondaines et religieuses, que de faire croître la moindre idée générale et féconde, dans les petites cervelles frustes, confiées à ses soins. Elle-même avait-elle des idées ? Elle craignait la forêt, ne s'y aventurait pas, méprisait les paysans et les bûche-

rons, et plus d'une Mémaine pourrait lui raconter des histoires de pinsons dont elle ne saurait voir que les fautes de français.

A cette place, le matin, d'après Mémaine, les grands cerfs se réunissaient pour tenir conseil, par bande de dix et douze. Elle en avait vu un une fois, vieux, vieux, qui était tout gris.

De là, on descendit à la Ramée, un bel étang, un peu encombré par les roseaux, fréquenté par les sarcelles. La forêt lui faisait une ceinture presque violette, Charlotte s'exclama :

— Ric !

Un beau cerf se tenait droit à deux pas, autour de lui, sa biche tournait apeurée, n'osant s'enfuir. Sans doute ils revenaient de boire. Le cerf attendit quelques secondes, les fixant, puis sauta de côté et tous deux disparurent dans les fourrés où Charlotte, heureuse d'en avoir vu enfin, s'efforçait de deviner encore leur pelage fauve.

— Petite Mémaine, je vois que nous descendons toujours, je crois que tu nous perds.

— Non, non, on remontera.

On remontait bien, mais c'était pour redescendre presque aussitôt ; on pataugeait un peu. Enfin, Mémaine découvrit un ruisseau, à peine un petit fil d'argent, et affirma qu'en le suivant on arriverait à la fontaine. De grosses roches grises encombraient le chemin, de longues et belles couleuvres glissaient silencieuses, souvent le petit fil d'argent disparaissait, Mémaine alors s'arrêtait, poussait un gros soupir, puis repartait.

Enfin, on montait et pour de bon.

— Monsieur, écoutez, c'est elle.

C'était elle. Elle jaillissait entre deux pierres, sautait bravement et s'étalait en une petite nappe claire, à peine frisée, riant comme savent rire les

tout petits enfants. En face, on découvrait Clary et sa plaine, tous deux baignés dans la lumière, calmes comme s'ils eussent été aussi sûrs de voir leur droit faire son chemin par le monde que la source l'était par des voies obscures mais certaines, d'atteindre le grand océan.

— Charlotte, dit Henri, regardez-vous dans la fontaine, il est d'usage ainsi de formuler un souhait, je vais le faire pour vous : Je désire que vous entendiez son conseil et que vous laissiez à cette image qui vous ressemble toute la tristesse de vos yeux.

— Ric !

Il embrassa sa joue brune, comme cela, sans l'avoir prémédité, et la trouva duvetée comme une pêche, un peu mécontent de lui, il demanda :

— Rendez-le moi.

Elle aurait voulu l'embrasser de tout son cœur, mais ses lèvres ne surent lui donner qu'un baiser timide. Mémaine accourue, réclamait son tour.

Comme Faraud ?

— Comme Faraud.

La nuit venait, déjà de grands coins du bois plongeaient tout entiers dans l'ombre. Fatiguée, Charlotte traînait un peu ses pieds.

— Donnez-moi le bras, voulez-vous ? Je vais dire la chanson du soir et vous la chanterez avec Mémaine ; cela nous aidera.

— Mémaine la sait ?

Certainement, Mémaine la savait et très bien.

Le bois est sombre,
Tout rempli d'ombre,
Parle plus bas.
Tu sens la mousse
Au pied si douce,
Veille à tes pas.
Ecoute, arrête.

Ce bruit étrange
Sous la feuillée ?
Une mésange
Nous est tombée.
Lève la tête :
L'oiseau qui fuit
De nous deux rit.

Ah ! ah !
L'oiseau qui vole
Rit de moi folle.
L'écho répète
Ce que tu dis.

Ah ! ah !
L'écho répète
L'écho répète
Ce que tu dis
Et rit.

Qui donc s'agite,
Frémit, palpite,
Dans les roseaux ?
L'herbe nous mouille;
Vois la grenouille
Sautant à l'eau.
Le sol faiblit ;
La morne face
Calme et sans ride
Où tout s'efface,
Reflet livide,
S'évanouit ;
C'est l'étang mort,
Laissons, il dort.
Ah ! ah !
L'étang tout vert
Dort l'œil ouvert.
La joie fugace
En son iris,

Ah ! ah !

La joie fugace,

La joie fugace,
S'éveille et luit :
Il rit.

Attends, prends garde,
Qui nous regarde
Dans le lointain ?
La tache claire,
C'est la clairière,
Sur le chemin,
Pâmée mutine,
Sous le rayon
Du chaud soleil
Couché, vermeil,
Sur l'horizon.
Il la lutine.
Vois-la languir,
Et reverdir.
Ah ! ah !
Pour recevoir
Le vent du soir
Elle s'attarde,
Va ma chanson.

Ah ! ah !

Elle s'attarde,
Elle s'attarde,
A ma chanson.
Chantons.

Soleil !
Tiges graciles,
Feuilles fragiles,
Chacun s'empresse
A ta caresse,
Disant ton nom.
Entends les trilles
De tous ces drilles
Dans les buissons.
Sur nos genoux,
Les bras tendus,
Cœurs éperdus,
Nous te prions,
Ce n'est pas l'heure,

Encore demeure
Un peu sur nous,
Chantons.

Soleil !

Chantons la joie de ta lumière
Et la beauté du jour divin.
Que tout l'espoir de cette terre
Nous animant,
Avec le vent,

S'en aille à toi et sache te suivre
Jusqu'au matin.
Par les nuits noires,
En nos mémoires.
Te revoyant,
Ainsi toujours, nous voulons vivre
Des jours sans fin.

Ah ! ah !

Mme Saguet devant la porte attendait, disant : C'est joli, joli. Jacquot était déjà là, et se mit à braire d'une voix lamentable, pas du tout harmonieuse, tous les Ah ! ah ! s'en éteignirent du coup.

La table était mise comme le matin, c'était à peine si Henri et Charlotte pouvaient se voir, quoiqu'ils fussent assis en face l'un de l'autre. Ils étaient en retard, leur reprochait Mme Saguet ; ils n'en durent pas moins attendre après leur tassée de lait, après les œufs à la coque, après un fichu que le jeune homme avait réclamé pour la petite qui n'avait point pris de manteau, les nuitées étaient fraîches à Clary.

— Ce fichu, Mme Saguet, quand le rapporterons-nous ?

— Ben, un jour, nous étions gens de revue, au revoir, au revoir.

La nuit était splendide, toute pleine d'étoiles. Henri tenait Charlotte contre lui, parce qu'il faisait froid et aussi parce que, les chemins étant mauvais et Jacquot fort capricieux, les cahots étaient brusques et violents. Le vent soufflait les cheveux de la jeune fille, à droite et à gauche sur leurs deux visages. Des oiseaux s'appelaient d'un arbre à l'autre, une petite lueur rouge brillait au fond du bois. La hutte d'un bûcheron qui veillait.

— Seul peut-être... dit-elle d'un accent apitoyé.

— Vous ne serez jamais plus seule, Charlotte.

Elle ne lui répondit pas. Lui songeait, répondant distraitement aux vagues paroles que lui adressait le garde tout en encourageant sa bête. Il sentait sur sa joue les lèvres douces de tout à l'heure. Pourquoi si vite détournées ? Et son abandon maintenant, était-ce seulement parce qu'elle était très lasse ? Il se revoyait très jeune garçon, tel qu'il était sur une photographie dans l'album de l'oncle Pierre, tenant sur son cœur une poupée de Sonia, timidement, comme s'il avait craint de la casser. Ainsi ce soir, il tenait Charlotte, les tempes et le cœur battants. Comment cela lui était-il advenu d'être anxieux de tout regard et de tout geste de cette petite créature à la fois si naïve et si complexe ? Sa sœur avait sa lettre maintenant, que penserait-elle ? Que diraitelle ?

Au bout de la plaine, une à une, commençaient d'apparaître les lumières de la petite ville, luttant mal, falotes contre la clarté mourante du crépuscule. La forêt profilait sa masse mystérieuse, majestueuse, impressionnante. A l'horizon le ciel semblait se confondre avec elle.

Henri appela :

— Charlotte, ne vous endormez pas ici, il fait trop froid. Faites un effort, regardez encore la belle

forêt. Je l'aime, c'est une intégrale. On y naît, on s'y réjouit, on y souffre, on y meurt. Feuilles, herbes, terre, sourires et larmes, rien n'existe que ce qui en reste, ce qu'elle sait en faire, de la beauté, avec le soleil, avec l'ombre, comme la vie.

Elle souleva à peine les paupières, l'air, la marche, le cidre, l'avaient étourdie, et murmura :

— Oh ! oui, Ric, mais je ne vois pas la vie sans vous.

Trois heures après, en buvant un grog chaud dans un café en face de la gare, Charlotte s'étonnait de trouver son ami très complaisant, très doux, l'air heureux, alors qu'avec lui ce jour elle s'était si mal conduite, ne lui disant pas bonjour le matin, et le soir ne sachant plus trop ce qu'elle avait fait. Il l'avait fort méchamment obligée à marcher le long d'un quai, mise dans un compartiment qui était un traîneau, qui était un lit. Maman l'attrapait, parce qu'elle était découverte, mais c'était Mlle Buchs, et c'était Ric qui l'embrassait. On allait vite, vite, le vent ronflait, gémissait des deux côtés. On était tombé dans un trou. Au fond il y avait son père.

Elle s'était réveillée avec un cri, dans un fracas de sifflements, de halètements sourds, de lumières blanches, rouges, vertes, bleues. Henri la tenait toujours contre lui, il lui avait dit tout bas :

— Ce n'est rien, ma petite âme, nous arrivons seulement dans le grand Paris.

Il l'avait aidée à remettre son chapeau, tandis que deux dames, une vieille, une jeune, les regardaient curieusement, sans doute à cause de cette façon inconvenante de dormir dans les bras d'un jeune homme devant tout le monde. Elle en était encore rouge, troublée ; toute frissonnante aussi. Le rêve était-ce le trou, ou cette journée, et la forêt ? Son ami ne la quittait pas des yeux, en buvant, lui, une

tasse de thé. Il disait qu'il était minuit moins trois, alors qu'il aurait dû être dix heures quarante et une. Les trains Pégase de cette compagnie n'avaient jamais moins d'une heure de retard quand ils revenaient, mais de quel droit réclamer tant qu'on n'était pas mort dans un accident? Si Charlotte voulait bien, il emporterait le bouquet de muguets à Séraphine, de la part de la jeune fille.

XIII

Avec le mois de juin commence pour les fleuristes la morte saison, aussi l'atelier Décoiffer était-il désert ; il ne s'y trouvait plus que Charlotte à laquelle le père Décoiffer donnait encore de l'ouvrage pour vingt sous par jour. Armandine et Marthe étaient parties travailler dans les plumes, elles s'occupaient à monter des oiseaux. Armandine avait bien montré à Charlotte, mais Henri s'était opposé à ce qu'elle quittât Décoiffer puisqu'elle y était seule et tranquille, le mieux était d'y rester jusqu'à l'arrivée de Sonia. Dans les plumes, Charlotte ne gagnerait pas de quoi prendre deux voitures dans une journée. Se reposer un peu ne lui ferait pas de mal. Elle devait, du reste, aller rue d'Assas, où Séraphine avait de l'occupation pour elle, et où elle pouvait aussi apprendre son piano.

Charlotte passait donc ses après-midi presque tout entières chez Henri Lethoré. Elle y déjeunait fort souvent lorsqu'il venait la chercher, un de ses cours à la Sorbonne finissant vers onze heures ; ainsi, disait-il, il la voyait un peu, et répondait mieux le soir à M. Hama. Le reste du temps, quand il n'était pas à ses cours, il restait enfermé dans la salle d'études où il ne fallait pas le disturber. Charlotte se tenait avec Séraphine dans la salle à manger, à coudre des vêtements pour les petits enfants de Sonia.

Henri donnait quelquefois des papiers ou des livres dont il fallait insérer les feuillets entre les doublures, autrement Sonia ne les aurait pas reçus.

Séraphine était avec la petite d'une amabilité extrême, l'embrassait en arrivant ; pour elle, on ouvrait les fenêtres toutes grandes, il lui fallait de l'air, le soleil entrait à flots, d'en bas, on entendait monter des rires, des pépiements d'oiseaux. Charlotte comprenait qu'Henri avait dû raconter à sa gouvernante qu'elle était très pauvre, et qu'elle n'aurait pas son baccalauréat cette année, parce qu'elle avait dû trop travailler d'autre part et qu'elle manquait de professeur de lettres. La vieille demoiselle, très consciencieusement, faisait faire à Charlotte des compositions françaises, cela la ravissait, lui rappelait la chère petite Sophie. On envoyait les compositions à Sonia. Vers quatre heures, Henri venait les lire, accoudé au dossier de la chaise de son amie, il appuyait presque sa joue contre la sienne qui devenait toute rose. De grandes discussions s'élevaient entre lui et Séraphine, il ne voulait pas jamais qu'elle y corrigeât rien du tout.

— Mais le programme, mon enfant, il y a un programme.

— Fi...

On goûtait et il consentait à faire de la musique.

Séraphine travaillait encore à une petite robe de toile bise destinée à Charlotte et qu'elle mettrait le dimanche pour aller à Clary, avec Sonia. En échange, la jeune fille devait lui rendre mille et un petits services que Mlle de Boves prisait bien au-dessus de leur valeur : réassortir les pelotons de laine pour la tapisserie dite de Pénélope, Eulalie n'avait aucun goût, et Henri se trompait toujours ; aller dans les pièces fermer les fenêtres qu'Henri laissait continuellement ouvertes. Aucune de ces pièces, à l'ex-

ception des chambres de Séraphine et d'Eulalie, n'avaient de rideaux, ni de tapis, chose que Charlotte considérait naïvement comme des attributs de la richesse. Certaines étaient à peine meublées. Dans la chambre d'Henri, il n'y avait qu'un petit lit de cuivre et un canapé couvert de peaux d'ours, semblable à celui de la salle d'études sur laquelle elle donnait. Il y avait des livres sur la cheminée, par terre, de tous les côtés ; un grand cabinet de toilette y attenait, et communiquait avec une salle de bains d'où l'on pouvait sortir sur l'antichambre, aussi dès que le jeune homme y avait passé, entendait-on un affreux fracas de portes et de vitres battantes. Une porte restait toujours close, l'appartement de Mlle Sonia, avait dit Eulalie.

Séraphine et Eulalie étaient fort bavardes. Séraphine parlait sans cesse de ses filles, les deux Sonia, la morte et celle qui était encore, mais comme hors la vie. Elle parlait aussi du petit Ric. Il eût été charmant sans ses défauts, qui étaient ceux de son père, dans lesquels, à ce titre, Sonia l'avait encouragé. Ainsi il avait la manie de régler toutes les pendules, d'ouvrir en tous temps toutes les fenêtres, de ne pouvoir supporter la foule, l'encombrement, ni la contrariété, et de vivre toujours comme s'il était tout seul. Ainsi était son pauvre cher père au temps heureux où il courtisait sa pauvre chère maman, croyant que chacun n'avait été créé et mis au monde que pour le servir.

A remuer ses souvenirs d'une voix lente, Mlle de Boves s'endormait. Eulalie alors, ayant fini de ranger sa vaisselle, venait aussi coudre dans la salle à manger. Elle était bonne pour Charlotte qui ne dédaignait pas de l'aider aux soins du ménage, descendait volontiers chercher les commissions oubliées. Eulalie était sujette à des absences de mémoire,

cela venait de ce qu'elle avait été très malheureuse, son mari, mort maintenant, la battait, prenait l'argent de la maison, c'est pourquoi encore elle en était réduite à cet état de domestique pour lequel elle n'était pas faite. Charlotte écoutait, se gardant d'approuver, Henri l'avait prévenue : Depuis sa mort, Eulalie adorait ce mari, on ne pouvait en dire le moindre mal sans la contrarier énormément. Ceci était même un excellent moyen de s'en débarrasser quand elle vous ennuyait.

Eulalie se plaisait chez les Lethoré, bien que la vie n'y fût pas toujours rose. Avec les manies de monsieur, on ne savait jamais l'heure et on attrapait des rhumes de cerveau. Monsieur et Mlle Sonia avaient aussi d'étranges amis, peu nombreux, il est vrai, et qui ne venaient que très rarement parce qu'ils voyageaient toujours : mais ils arrivaient sans prévenir, et on n'était pas capable de comprendre ce qu'ils pouvaient bien faire. Tel était un vieil homme de soixante ans, les cheveux gris, toujours un bandeau sur l'œil, très misérablement vêtu, portant le nom extraordinaire de Grand Mitraton Sarponin. Il venait une fois en six mois, proposait à Monsieur de le mettre d'une nouvelle société. Monsieur acceptait et payait une cotisation. Eulalie, qui avait des économies à placer, avait demandé quelques renseignements.

— Il faut être docteur en cabbale et en hermétisme, vous n'y atteindrez jamais, ma chère. On recherche la pierre philosophale, cela ne vaut pas les mines d'or, tous les placements doivent être faits à fonds perdus pour rapporter quelque chose, comme avec le ciel.

Le Grand Mitraton était Polonais, autrefois chimiste distingué, mais laissant tout dès qu'il était arrivé à une découverte sans prendre la peine de la

parfaire, il s'était ruiné ; il avait divorcé deux fois, était resté veuf une troisième, avait eu quatre femmes et neuf enfants, tous des filles. Sa raison n'avait pu y résister, disait Henri, pour taquiner Séraphine qui ne comprenait que les enfants du sexe féminin.

Le Grand Mitraton était séparé à l'amiable de sa dernière femme, et il vivait en donnant des leçons de physique et en vendant des produits pharmaceutiques de sa composition. Les sociétés qu'il fondait étaient destinées à l'exploitation de ses brevets, dont les annuités absorbaient une bonne partie de ce qu'il pouvait gagner. Charlotte eut la joie de le voir une fois.

Il s'excusa de la rencontrer dans des circonstances si malheureuses, malade, il avait failli mourir la veille, ce qui lui arrivait tous les soirs ; privé d'un œil, alors que deux ne suffisaient pas aux pauvres hommes pour contempler les charmes des dames. La dernière société qu'il venait de fonder se proposait l'exploitation d'une énorme quantité de radium, on en fabriquerait un petit homme à pincer les molécules, afin de rompre l'équilibre du monde actuel et de faire régner la justice. Il présenta à Henri Lethoré une liste des amendes qu'il avait encourues en n'assistant pas aux assemblées générales des innombrables sociétés dont il était membre. Henri refusa de payer : le système « amendes » était attentatoire à la liberté et anti-démocratique, mais il s'inscrivit pour une somme de cinquante francs, heureux de contribuer pour sa part, et en toute humilité, à la fabrication du démon de Maxwell.

On disputa ferme de la théorie cinétique des gaz, puis on causa spiritisme. Le grand Mitraton disait avoir vu Charlotte au moyen âge, alors qu'elle était Isabeau de Bavière. Henri lui confectionna un bonnet pointu en papier, qu'elle dut mettre, sous lequel

elle était charmante, et qu'il appela un hennin. On fit toutes sortes d'expériences, éteignant, rallumant les lustres. Aucun esprit ne daignait apparaître. Eulalie, en ronchonnant, s'était enfermée dans sa cuisine, Mlle de Boves se retira chez elle ; elle n'aimait pas qu'on plaisantât ainsi avec l'âme des pauvres morts. Henri s'introduisit dans son cabinet de toilette sous prétexte de voir un robinet qui se comportait mal, et en revint avec une boîte d'anglaises postiches qu'il disposa autour de sa propre tête. Dans l'obscurité, il joua du Wagner, des nocturnes, effleurant les touches de ses longs cheveux et récitant des invocations aux esprits, les suppliant de faire danser les deux armoires bibliothèques, et de lui rendre la clef majeure des clavicules de Salomon qui devait lui ouvrir le cœur d'Eulalie, et, en général, celui de toutes les belles femmes irascibles.

— Mitraton, allez dans la salle à manger, la table a craqué.

Henri riait tellement qu'il en tomba par terre, aux pieds de Charlotte, assise à côté de lui ; la jeune fille riait aussi aux éclats, ne pouvant plus se contenir, emportée par une crise de folle gaieté. Elle se pencha, demanda d'une voix émue :

— Oh ! Ric, vous vous êtes fait mal ?

Il saisit ses mains, les embrassa passionnément.

— Charlotte, ma Charlotte, ma chère petite âme.

— Petit, appela le Mitraton, venez, la table a bougé.

Une fusée de rires lui répondit. Henri se releva, ralluma le lustre. Séraphine sortit de sa chambre pour voir ce qui se passait. Le Mitraton voulait qu'elle fût un fantôme. Elle riait désarmée devant le jeune homme et sa perruque.

— Mon enfant, êtes-vous jeune, êtes-vous jeune.

Le lendemain, Eulalie reçut une réclamation du

concierge et pendant huit jours, chaque nuit, elle vit en rêve son pauvre mari qui était pourtant bien mort.

Une autre commensale de la maison, heureusement absente, était une demoiselle Véra. Ah ! celle-là, elle ne dînait pas une fois par hasard quand elle s'y mettait, mais des semaines de suite. C'était une amie d'enfance, une compatriote de Mlle Sonia. Elle était très malade, Mlle Sonia était son médecin. Depuis le départ de sa sœur, Monsieur la remplaçait. Au commencement de février, Mlle Véra avait failli mourir. Monsieur y allait tous les soirs, avec de la tisane et des ventouses, quelquefois il y passait la nuit. Mlle Véra ne voulait entendre parler de personne d'autre. Le jour, Eulalie devait monter chez elle faire du feu et ranger son ménage. Le ménage de Mlle Véra ! Elle habitait tout près dans une mansarde, son mobilier comprenait un lit de fer et une chaise dépaillée. Elle vous recevait dans son lit, avec des sottises, criant qu'elle n'avait que faire du feu du frère de Sophie Ivanowna. Monsieur, au moment de sa maladie, avait parlé de l'installer dans l'appartement de sa sœur, il était si entêté Monsieur, Eulalie craignait toujours de le voir revenir avec Mlle Véra dans les bras. Malgré tout son attachement à ses maîtres, elle aurait quitté la maison. Mlle Véra s'était remise, était partie, Dieu ou le diable savait où. De rien, jamais elle n'était contente. Certainement, elle ne trouverait pas de son goût la compagnie de la petite demoiselle Charlotte, bien qu'elle fût aussi étudiante. Avec Monsieur elle se disputait, gesticulant, criant très fort, à réveiller les esprits plus sûrement que le grand Mitraton. Avec elle seulement, il arrivait à Monsieur de se mettre en colère, comme c'était en russe, Eulalie ne savait pas pourquoi, mais cela devait être bien ridi-

cule, bien méchant, ce que disait Mlle Véra, car Monsieur était doux, la complaisance même, sage comme un garçon ne l'est pas, ne sortant qu'avec Mlle Sonia, autrefois. Ces derniers temps, Mlle de Boves était bien heureuse qu'il eût trouvé une élève, parce qu'il s'était mis tout à coup à dîner dehors sans donner d'explications à personne. Monsieur était ainsi, n'en faisant jamais qu'à sa tête, et dépensait un argent fou qu'il recevait chaque mois de Russie par lettres timbrées et retimbrées. Eulalie se demandait un peu à quoi, et supposait que cela venait de la manière bizarre dont il faisait ses comptes.

Charlotte écoutait, répondait juste pour le faire voir, craignant les questions de la curieuse Eulalie sur elle-même. Elle enviait Véra, heureuse Véra qui savait le russe. Elle s'était mis en tête que cette Véra était une belle jeune femme persécutée, qu'Henri Lethoré peut-être épouserait un jour. Il se disputait avec elle, mais il grondait lorsque Charlotte s'avisait de dire comme lui sans être convaincue. Il aimait la contradiction. Il changeait beaucoup en ce moment. Deux fois, il était venu de la Sorbonne à la rue de Cléry à pied. Charlotte, stupéfaite, s'était inquiétée. Henri disait que les chevaux de Paris ne marchaient plus dès qu'il était seul dans une voiture, ou bien c'était peut-être lui qui ne savait s'y tenir tranquille. Les deux hypothèses étaient également bonnes en se plaçant au point de vue du résultat. Il s'en tenait à la paresse des chevaux, parce que cela lui était plus agréable ; mais en reconduisant Charlotte, lorsqu'ils arrivaient en haut de la chaussée de Clignancourt, il priait le cocher de faire un tour, afin de rester avec elle une demi-heure de plus. Ils causaient ensemble de toutes sortes de choses : physique, philosophie. Un soir, il demanda :

— Où demeurait votre mère quand vous l'avez quittée ?

Elle répondit, tremblante un peu; il ajouta :

— C'est pour Sonia, ne craignez rien, je vous en prie ma petite âme, vous n'en avez jamais eu de nouvelles ?

— Mais non.

— C'est étrange. Excusez-moi, je vais l'écrire.

Charlotte mentait, elle avait reçu une seconde lettre de sa mère lui disant qu'on était au courant de sa mauvaise conduite, on savait qu'elle courait les rues en équipage avec un jeune homme blond, et vêtue de toilettes tapageuses. On lui intimait l'ordre de rentrer à la maison au plus vite, autrement on la ferait enfermer dans un couvent de filles repenties, rue Saint-Jacques, dont on lui remettait le règlement. Charlotte ne craignait pas cette menace, mais elle pensait au passé.

Dans son idée, cet homme qui était son père l'avait déshonorée. Elle se souvenait d'avoir été très malade, et elle rapprochait ses souvenirs des conversations entendues chez Décoiffer. Celui-ci racontait une histoire que Marthe qualifiait de bonne blague. Un ami d'Ernest Décoiffer, marchand de meubles, et qui semblait comprendre le mariage comme un maquignon l'achat d'un cheval, avait épousé la fille d'un brocanteur et l'avait renvoyée le lendemain matin.

— Allez dire à votre père que je ne travaille que dans le neuf.

Cette ignominie faisait rire tout le monde, sauf Marthe qui répondait :

— Votre fille était une fichue gourde.

C'était l'occasion de vives disputes entre ces dames; Marthe se flattait de se faire prendre pour la sainte Vierge si telle était sa fantaisie. Toutes con-

naissaient des demoiselles déflorées qui s'étaient bel et bien mariées en robes blanches et couronnées de fleurs d'oranger, mais cela ne leur avait pas porté bonheur : leurs maris les avaient mises à la porte où elles avaient fait mauvais ménage. A quoi Marthe répliquait qu'immaculées, elles n'en eussent pas fait de meilleur.

Charlotte songeait que certainement Henri l'aimait. Qu'allait-elle devenir ? Il faudrait tout lui avouer, ne lui pardonnerait-il pas son malheur immérité, puisqu'elle ne demandait rien et acceptait qu'il la quittât un jour alors qu'elle savait bien qu'elle ne vivrait plus après ce jour, et que rien ne lui apparaîtrait plus noir et plus terrible que son isolement. Elle s'étonnait qu'il continuât de ne lui rien dire. Sonia pourtant allait arriver, quelle décision prendre ? Et elle se mettait à trembler sans parvenir à le cacher, quand elle supposait qu'il allait lui dire quelque chose et qu'en la quittant, comme oubliant l'avoir déjà fait, de nouveau il embrassait très longuement ses mains qu'il sentait dans les siennes, toutes frémissantes, ainsi que de pauvres oisillons captifs et apeurés, comme autrefois, au début, lorsqu'ils commençaient à sortir ensemble.

— A demain, Charlotte ?

— Oui.

Il la regardait dans les yeux, doux, surpris, un peu triste.

Henri fut reçu à son examen. Il n'en manifesta pas la joie très grande à laquelle la jeune fille s'attendait, mais il se contenta d'expédier à Sonia un étrange télégramme :

« Reçu, fais ce que je demande. »

dont Charlotte apprit la teneur par suite de la discussion qui en résulta durant le dîner. Séraphine

trouvait fort irrespectueuse cette manière de mise en demeure. Henri refusait d'écrire aucune lettre, et menaçait de mettre l'embargo sur toutes celles que pourrait écrire Séraphine, dût-il s'installer dans l'antichambre, tant que Sonia n'aurait pas répondu. Le respect n'existait pas et Sonia n'avait aucune raison de le faire ainsi souffrir. Charlotte était discrète, elle n'osait demander de renseignements, un peu peinée à l'idée que son ami avait un chagrin qu'il ne lui confiait pas. Pendant quatre jours, il fut irritable et nerveux, cela venait, disait Eulalie, de ce que Monsieur n'avait plus rien à faire ; mais le dimanche à onze heures, en arrivant, Charlotte le trouva presque au bas de l'escalier. Il l'avait guettée par la fenêtre et était venu au-devant d'elle. Elle fut frappée de son air heureux, de l'air attendri de Séraphine qui l'embrassa plusieurs fois. Henri, en attendant le déjeuner, marchait dans tous les sens, s'amusait à sauter par-dessus les chaises lorsqu'il en rencontrait une sur son passage.

— Vraiment, mon enfant, vous voulez fonder une famille et vous vous conduisez comme un jeune faon à peine échappé de sa mère.

— Ah ! dit Eulalie, qui entrait prévenir que c'était prêt, c'est donc ça que vous vous complotiez, Monsieur, jeune comme vous êtes, c'est-y Dieu possible, je la plains.

— Vous la plaignez, mangeons quand même. Ecoutez, ma chère, j'ai des jours où je trouve toutes les femmes jolies et je complote une déclaration, je vous aime.

— On m'a aimée, Monsieur, sans doute qu'on m'a aimée dans mon jeune temps, j'étais un beau brin de fille.

— Ah ! vous l'êtes encore, Eulalie, je languis pour vous, et qui vous a aimée ? Ce mari brutal, cet

homme affreux qui ne savait vous comprendre, croyez qu'il ne me valait pas.

La discussion ainsi commencée dura tout le temps du déjeuner. Ni Séraphine, ni Charlotte ne purent placer une parole. Eulalie toute rouge protestait avec énergie : Son mari l'avait aimée comme aucun autre homme...

— Je le regrette pour cet autre, c'est une abomination que la monogamie forcée, un vol, une usurpation.

— Mon enfant.

Eulalie finit par desservir la table précipitamment, emportant le dessert auquel personne n'avait encore touché. Henri ouvrit le buffet et en sortit une boîte de petits gâteaux.

Lorsqu'ils furent seuls ainsi tous les trois, Charlotte apprit de Séraphine que Sonia serait là dans quinze jours, Henri irait la chercher à Berlin, au commencement de l'autre semaine. Sonia resterait un mois à Paris, puis les emmènerait tous deux, Charlotte et lui, en Russie, chez l'oncle Pierre pour les vacances.

— Moi, Ric, moi, avec vous, s'écria la jeune fille suffoquée de bonheur.

Accoudé au dossier de sa chaise, il se pencha sur elle.

— Vrai, vrai, vous en seriez tellement heureuse.

Il s'arrêta, lui sourit et lui remit un papier :

— C'est de Sonia, pour vous.

Il se recula un peu et Charlotte lut :

« Mademoiselle,

« Autrefois, quand je rentrais comme ce soir, très fatiguée d'avoir couru nos campagnes, accablée par le sentiment de mon impuissance et de ma fai-

blesse, pour me réconforter, je pensais à mon frère, et maintenant je pense à vous, parce que lui, c'est vous.

« Il paraît qu'il n'a pas osé vous le dire encore. Les choses vraies sont tellement profondes et belles pour ceux qui les ressentent, qu'à les exprimer aucun mot ne saurait suffire. Ainsi, vous ne le savez pas... Je m'en étonne un peu : Si vous êtes comme lui, qu'avez-vous besoin de mots pour vous comprendre? Et puis, m'exprimerais-je mieux, moi, qui vous aime sans vous connaître, parce qu'il me suffit qu'il vous ait choisie selon sa pensée et selon son cœur.

« J'ai sur ma table un paquet de lettres ; de la première à la dernière, il ne s'agit que de vous, rien que de vous, toujours de vous. Vous êtes très naïve, très douce, très savante, très faible, très courageuse, blanche comme l'ivoire, rose comme les roses, dorée comme un beau fruit à l'automne. Gris, bleus, verts, vos yeux? Arc-en-ciel, je suppose. Vous êtes encore une petite fauvette à tête noire, et vous chantez comme un ruisseau. Fou, fou, mon frère, c'est donc bien vrai que vous êtes l'amour, on n'en parle pas, on en divague.

« Quand nous étudions ensemble, Ric et moi, je pensais souvent à celle qui, à ses côtés, prendrait ma place un jour, et je la chérissais d'avance dans mon cœur. Le cœur de la femme tout comme celui de l'homme est mauvais et impénétrable, j'ai commencé par être un peu jalouse, c'est pourquoi j'ai tardé à vous écrire cette lettre qu'on me réclame depuis longtemps. J'étais inquiète aussi. Pardonnez-moi. Mon frère est à la fois mon enfant et mon ami, l'espérance et la consolation. Si vous ne l'aviez pas aimé ? Mais j'ai aussi devant moi un paquet d'autres lettres de notre chère vieille Séraphine qui me dit combien vous êtes une délicieuse jeune fille, la

joie des yeux, la joie des cœurs, l'enchantement de la vie, et que vous adorez notre petit Ric. Elle s'y connaît, elle fut très aimante.

« Alors, Charlotte ma sœur ?... On me dit encore que vous avez connu des jours tristes, pardonnez-moi si je pleure, ce n'est pas sur vous. Je me souviens d'un autre soir comme celui-ci, Jacques et moi, nous étions restés à causer de nos projets d'avenir, émus, nous nous regardions silencieux. Il m'embrassa. Une grande clarté fut dans nos âmes, et nous nous sentîmes plus forts que tout le mal du monde. Je ne l'ai plus revu, pas même pour un dernier adieu, mais j'ai appris depuis que rien de ce qui a été beau et vrai ne peut jamais mourir. Nous espérons, d'autres réalisent pour espérer à leur tour ce que d'autres réaliseront. Embrassez votre fiancé, ma douce petite fille. Je l'ai chéri de toute la tendresse que j'avais vouée à mes espérances défuntes. Il vous aimera comme Jacques m'aimait.

« Votre
« S.-I. Lethoré. »

Charlotte se leva toute pâle et ne put prononcer une parole. Henri l'embrassait, la serrait dans ses bras en lui murmurant des mots fous et caressants. Séraphine pleurait, l'embrassait. Eulalie aussi avait sorti son mouchoir et cherchait le dessert qu'elle consentait à rendre ; Henri, un peu inquiet du silence de la jeune fille, demandait qu'on la laissât et voulait l'emmener de l'autre côté, mais Séraphine tenait à dire, à expliquer comment depuis des jours, il écrivait à Sonia pour lui parler de Charlotte. Sonia voulait d'abord qu'on attendît son arrivée, mais lui comme toujours se montrait précipité. Sa sœur disait qu'étant si amoureux de son élève, tous les deux

ensemble, ils ne devaient pas trop travailler. Il avait été reçu, et cela avait décidé Sonia.

— Vous au moins, vous serez heureux, mes enfants, et je mourrai heureuse.

— Mourir, Séraphine ! Et nos enfants, s'il vous plaît ? Qui s'en occupera ?

— Vous n'êtes pas convenable, Ric, on ne parle pas d'enfant, comme cela, vous êtes trop précipité.

— Laissez-moi, laissez ma petite âme.

Charlotte cependant rendait ses caresses à la vieille demoiselle, en riant d'un rire étrange qui ressemblait à un sanglot. Séraphine le remarqua, s'effraya :

— C'est trop d'émotions pour elle.

— Laissez-là avec moi, Séraphine, voulez-vous ?

Dès qu'ils furent seuls, elle dans son fauteuil, lui sur son petit banc, il lui prit vivement les mains :

— Ma chérie, je n'ai pas bien agi avec vous peut-être; j'aurais dû vous consulter avant de vous faire écrire par Sonia, mais j'étais certain que vous m'aimiez. Je le crois depuis ce soir de Clary où vous m'avez laissé vous tenir sur mon cœur. Vous m'avez dit... C'était presque un rêve... vous m'avez dit... Le savez-vous ?

— Je... non.

— Vous m'avez dit : je ne vois pas la vie sans vous. C'était si bien ce dont au même instant je pensais à m'effrayer pour moi-même. J'aurais voulu, et vous dormiez ! Je vous ai embrassée, ma chérie, c'était mal de prendre ainsi vos lèvres par surprise, mais vous avez dit mon nom, encore, si doucement, que je me suis cru un ange de ce ciel que vous cachiez sous vos paupières. Et ce même soir, vous êtes redenue sauvage, méfiante, aussitôt éveillée. Et depuis, toujours vous avez été avec moi comme une pauvre

feuille qui croit qu'on l'a mise en réserve pour la brouter à l'heure de son plaisir. Ma chérie, ma chère bien-aimée, je vous aimais, je vous aime, je vous aime, maintenant vous n'en doutez plus ?

— Non, oh non !

Il attendit. Silencieuse, pâle et tremblante, elle ne le regardait pas. Elle avait éprouvé une grande joie, puis à mesure qu'elle lisait, elle avait vu qu'une chose simple, fatale, logique était arrivée, à laquelle elle n'avait pas su penser encore.

Il reprit la voix un peu altérée :

— Peut-être n'avez-vous pas compris Sonia. Elle ne voulait pas vous écrire, elle ne comprenait pas. Elle a été élevée comme une créature libre. Elle et Jacques n'avaient eu besoin de personne pour se dire qu'ils s'aimaient, mais moi, je ne voulais pas qu'il y eût de malentendu, que vous souffriez d'une inquiétude. Vous êtes toujours si vite émue, ma fée, ainsi qu'un beau cristal chantant dès qu'on l'effleure. Je voulais que vous appreniez en même temps que mon amour, que vous n'aviez rien à craindre d'aucun des miens, sinon ceci : Qu'ils vous aiment trop.

Des larmes glissèrent le long des joues de Charlotte, ses lèvres s'agitèrent, aucun son n'en sortit. Elle n'osait pas non plus le regarder sentant sur elle ses yeux clairs, interrogateurs, voulant lire jusqu'au fond de son âme, ses yeux qu'elle rencontrerait. Il laissa ses mains, se recula :

— Charlotte, je comprends que vous ne pouvez me répondre. Ce que vous m'avez dit sans le vouloir, est-il possible que vous ne puissiez me le répéter avec votre volonté ? Je devrais vous donner du temps pour réfléchir, mais je ne puis vivre avec le doute. Si je m'étais trompé, si cette affection si franche qui se traduisait à votre insu n'était pas ce que j'ai cru, mais seulement de... la reconnaissance,

vous devriez me le dire tout de suite, courageusement. Ni Séraphine ni Sonia ne vous abandonneraient.

Elle entendit à peine les derniers mots qu'il prononça d'une voix éteinte. Elle leva les yeux, le vit debout très pâle, se redressa :

— Ric !

Il ouvrit les bras :

— Charlotte, m'aimez-vous ? Vous êtes si étrange.

— Oui, dit-elle dans un souffle, c'est vrai, je... je ne vois plus la vie sans vous, depuis, depuis toujours, seulement je pense... que... que vous pourriez ne pas m'épouser.

Il s'assit avec elle dans le rocking chair, la tenant contre lui, réfléchit un moment et dit :

— Si vous voulez dire que nous n'avons besoin ni de Dieu, ni des hommes, je suis de cet avis, mais pour les hommes, Sonia estime qu'il faut faire ce qu'ils demandent pour nous éviter des complications avec vos parents.

Sonia arrangerait tout. Il sortit du tiroir de son bureau en face d'eux des lettres qu'ils liraient ensemble tout à l'heure et comme elle était toujours pâle et muette, il demanda :

— Vous étiez souffrante ce matin, ma Charlotte ?

— Non.

— Si, vous êtes souffrante souvent, je le sais, bien que vous ne le disiez pas, cela aussi je pense que Sonia l'arrangera. Vous souvenez-vous, ma chérie, de ce soir où je vous ai promis de vous apprendre ce que vous ne saviez pas ? Je ne savais pas moi être tellement ambitieux, vous ne savez pas être heureuse, et j'ai un peu peur maintenant avec vous, mais je vous apprendrai si vous m'aimez. Vous m'aimez, Charlotte ?

— Ric... je...

— Charlotte !

— Je vous aime, — elle lui mit ses deux bras autour du cou, et le regarda de tous ses yeux, très tristement. — Je vous aime, seulement il faut que vous m'aidiez, je ne sais pas parler, je sais ce que je suis et ce que vous êtes. Vous ne pouvez pas m'aimer. Ne m'aimez pas, je ne veux pas que vous m'aimiez, Ric, je dois vous le dire... cela m'étouffe... et... je vous appartiens...

Il la serra et dit tout bas en caressant doucement ses cheveux :

— Tout entière, n'est-ce pas ? Et je prendrais ainsi toute votre vie sans vous donner la mienne, vous m'en croiriez capable, et vous m'aimeriez encore, je ne comprends pas.

La tête cachée sur son épaule, elle murmura :

— Vous n'avez pas dit à Sonia où vous m'avez rencontrée ?

Il rougit :

— C'est vrai, je ne lui ai pas dit, parce qu'il fallait le lui écrire, mais nous le lui dirons, ma chère scrupuleuse, dès qu'elle vous connaîtra. Rappelez-vous, c'est vrai, nous nous sommes rencontrés pour une chose mauvaise, mais vous m'avez tout dit et tout le mal a disparu. Sonia saura cela. Je n'ai rien oublié, je ne voudrai pas oublier une seule des minutes que j'ai vécu avec vous, parce que dans le passé et dans l'avenir, je ne puis avoir une pensée qui ne se rapporte à vous. Je vous aime, Charlotte, depuis des jours et des jours, cela m'étouffe aussi moi, est-il possible que vous ne l'ayez pas compris ? Je suis heureux de pouvoir vous parler enfin. Je vous ai dit que j'avais pensé à ne plus vous voir, je n'aurais pas pu, ma chérie, tout le temps je pensais à vous et je vous entendais pleurer. Je vous ai fait souffrir en vous obligeant à raconter ce que vous faisiez avec

cette Marthe, c'est que si j'avais appris que je m'étais trompé, cela m'aurait fait déjà du mal. Mon beau lis, quand je pense qu'un autre aurait pu vous prendre, mon cœur s'en va ; d'être si seule, si abandonnée, cela vous a fait une petite âme toute fermée, active à souffrir. Je vous emmènerai loin, chez nous, tu veux ?

— Oh oui... très loin.

— Tu ne verras rien, tu n'entendras rien, tu ne connaîtras rien qui ne soit de moi, et je t'aimerai tant que j'en ferai un monde enchanté et que tu m'aimeras à la folie, je le veux parce que je suis fou moi, sais-tu ? C'est effrayant l'amour, je ne le croyais pas : Ma jeunesse, Sonia, la Science, la liberté, c'est toi, Charlotte, donne-moi tes lèvres et ose dire que tu voudrais que je ne t'aime pas.

Il laissa la petite tête glisser sur le dos du fauteuil et se rassit sur son banc. Il lui baisait les doigts, un par un, récitait :

— Charlotte, ma joie, Charlotte, ma fontaine, Charlotte, ma vie.

Autant pour cacher son propre trouble que pour lui permettre de revenir du sien.

— Vous...

— Dites un peu que je divague, faites comme Sonia, prenez garde, Mademoiselle, on ne divague jamais que pour ceux qui ne divaguent pas assez, et je vais recommencer.

— Ric.

— J'adore ce nom, quand vous le dites.

Il la poussa et se rassit à côté d'elle. Il voulut qu'elle prît la lettre de Sonia, la dernière, qu'elle avait oubliée sur la table. Celle-là était bien, mais les autres ! Henri les lisait en riant. Cette méchante Sonia en avait-elle fait des difficultés. Charlotte était jeune, il était jeune. Qu'aurait-elle voulu, qu'ils

fussent vieux? Sonia voulait encore emmener Charlotte comme lectrice, parlait de deux ans, trois ans... Ceci était d'une cruauté inconcevable ; ce qui prouvait bien qu'en s'écrivant, on se comprenait encore plus mal qu'en se parlant. Elle n'avait pour appuyer cette prétention que de mauvaises raisons, elle disait bien que Henri devrait passer ses examens, mais en quoi d'être marié l'en empêcherait-il ? Elle disait bien aussi quand il ne venait pas tout de suite dîner au premier appel, qu'avant les mathématiques, il fallait aimer la vie, elle s'étonnait qu'en si peu de temps, Henri ait pu trouver qu'il aimait Charlotte sérieusement, et déclarait qu'il fallait réfléchir. Henri eût été heureux de connaître la méthode qui permettait à Sonia de calculer le nombre d'années, de jours, d'heures et de minutes nécessaires à de telles réflexions, et en attendant, il décidait que c'était tout réfléchi, il voulait épouser Charlotte le plus tôt possible et en finir avec les cérémonies.

— Ma chérie, vous voulez bien ? je parle, tout à l'heure, j'ai eu si mal quand vous ne me répondiez pas, je suis comme un naufragé qui s'échappe, je ne veux plus avoir à penser que d'autres, vos parents, pourraient venir vous prendre à moi.

Sonia irait voir M. et Mme Bugeot. Une chose que voulait Sonia arrivait toujours, et Henri était tranquille, lui résister elle ne l'avait jamais su. Il saurait lui démontrer qu'elle n'était pas logique avec elle-même et que lui ne pouvait continuer d'exister ainsi tout seul.

Il tira le fauteuil jusqu'au piano :

— Je vais vous jouer.

Tout près de lui, accoudée au bras du fauteuil, sa tête sur sa main, elle pleurait silencieusement. Il comprenait qu'elle pleurait sur son erreur de jadis

et sur la proposition sacrilège qu'elle venait de lui faire de ne pas l'épouser. Il n'y cherchait pas d'autre cause que la délicatesse extrême et la droiture d'une petite conscience qu'il croyait bien connaître. Elle l'aimait assez pour se sacrifier, pour se donner sans rien attendre, Henri en était enivré. Il en oubliait que c'était injurieux pour lui, et il jouait avec toute son âme pour que s'en allassent avec l'harmonie et ses larmes, et pour toujours, toutes les tristesses qu'un monde noir, indigne, qu'il ignorait lui, lui avait apprises à elle si fragile.

Charlotte songeait ; elle était brisée comme après un très grand effort. Trois fois, il lui avait donné l'occasion d'une protestation, et elle s'était senti la bouche pleine de cendre. Il ne devinerait pas la vérité. La dire ? Il avait des amis nihilistes qui admettaient qu'on jetât des bombes, qu'on étcignît, sous le feu et dans les hurlements, la joie et la quiétude de créatures vivantes, et il disait n'avoir pas de mots pour exprimer l'horreur que cela lui inspirait. Charlotte sentait que c'était ainsi pourtant qu'elle devait agir contre lui. L'idée qu'il souffrirait plus pour elle que pour lui, qu'il passerait outre justement parce que pour lui rien n'existait que la pensée, que le mariage qu'il comprenait n'était pas, ne comportait pas les préjugés du mariage soeial, compris non pour assurer l'amour, mais pour cette mesquinerie : empêcher qu'un étranger ne risque d'hériter, cette idée ne lui venait pas. Elle était simple, elle voyait seulement qu'elle avait menti. qu'elle en bénéficiait eomme si elle eût été une intrigante et que se taire était impossible. Par-dessus tout, elle éprouvait un immense, un impérieux, effrayant, oui effrayant, comme il disait, besoin d'être heureuse. Henri l'aimait, l'aimait ! ce jour au moins, ne pouvait-elle le prendre ?

— Ric !

— Mon doux bonheur bleu.

Ils n'entendirent pas Séraphine ouvrir la porte, elle les appela deux fois :

— Mes enfants, mes beaux enfants, vous ne voulez pas prendre le thé avec nous ?

XIV

Demain vint et revint, Charlotte n'avait rien dit ; et aussi quand et comment le dire ?

Elle continuait d'aller chez Décoiffer. Cela valait mieux pour Sonia qui verrait ainsi qu'ils étaient des créatures raisonnables, qu'elle travaillait et que si elle n'avait pas eu son baccalauréat, ce n'était pas sa faute. Charlotte travaillait environ deux heures par jour, car Henri l'attendait à dix heures et demie pour la ramener déjeuner. Ensuite, ils allaient ensemble au bois de Boulogne, l'air lui était nécessaire, elle était très anémiée, son ami en semblait convaincu. Vêtue de la robe bise et d'un mantelet de dentelles offert par Séraphine, elle était délicieuse et son fiancé continuellement occupé à le lui dire. Elle levait sur lui ses beaux yeux, disait, très tendrement : Ami, ami, en serrant sa main, frissonnait, et rougissante se détournait. Ce n'était jamais le moment, ni le lieu pour de si horribles confidences.

Ils ne rentraient que vers six heures, Henri achetait des fleurs pour en remplir toute la maison, au moins les pauvres se fanaient pour son aimée. Il fallait lire la lettre qu'il avait le matin préparée pour Sonia. Il devait aller la chercher à Berlin, et rester quatre jours chez des amis, les Kindermann, maintenant il ne voulait plus rester que deux jours.

Les Kindermann étaient très bien, il les aimait beaucoup, il n'avait pas besoin de tant, tant les voir.

Il demandait encore si Sonia n'avait pas réfléchi que le temps des croisades était passé, que faire des stages et des pèlerinages pour mériter le cœur de sa belle n'était plus la mode. Il voulait bien d'ailleurs se soumettre à tous les genres d'épreuves ; tenir une chaise à bras tendus avec un seul doigt, ou rester debout sur la pointe d'un seul pied, pourvu que ce ne fût pas pour durer longtemps. Charlotte écrivait à son tour pour déclarer qu'il ne fallait pas croire Henri, qu'elle, Charlotte, ferait tout ce que voudrait Sonia. Le jeune homme réécrivait encore pour dire que ce n'était pas vrai. Séraphine riait : Heureusement pour elle, Sonia ne recevait aucun de ces volumes puisqu'elle était déjà en voyage, s'arrêtait dans divers endroits. Ainsi les lettres couraient après elle et la rejoindraient à Paris où l'on pourrait les relire tous ensemble. Henri s'emportait contre les administrations. Ils ne recevaient plus rien de personne, seule une carte de l'oncle Pierre leur parvint, souhaitant la bienvenue à cette jolie petite Française qui, quoique faisant de la science, avait des cheveux et ne portait pas de lunettes, et dont il attendait impatiemment l'arrivée.

Séraphine s'étonnait qu'Henri, maintenant qu'il avait ce qu'il voulait, ne fût point calme et tranquille, attendant paisiblement d'être autorisé à se marier. Jamais il n'était content, jamais. Il ne lui répondait pas, embrassait Charlotte :

— Ma chérie, vous êtes là, je suis heureux, heureux.

Après le dîner, il faisait de la musique. En remontant rue Flocon seulement ils étaient seuls. Alors,

Henri aurait voulu qu'elle ne parlât pas, il disait qu'elle avait la fièvre, mais il lui causait intarissablement. Elle restait blottie dans ses bras, ainsi qu'un petit oiseau frileux et confiant, s'efforçant d'avoir enfin du courage.

— Ric, écoutez-moi, vous êtes jeune...

— Oui, à côté de vous, vous le croyez sérieusement ?

— Ne riez pas, je veux vous dire, je ne vous ai pas tout dit...

Elle s'arrêta très oppressée.

— Mais je vous écoute. Vraiment, Mademoiselle, vous avez des secrets pour moi, Votre Homme au Gant s'est fâché quand il a appris ?

Henri offrait de se teindre les cheveux et de s'exposer plusieurs jours au soleil.

— Non.

— Non ? ma chère naïve folle, embrassez-moi.

Il était vraiment trop gai pour qu'on pût lui dire cela tout de suite, sans préparation. Elle hésita, reprit :

« Mes parents sont pauvres, ils ne m'aimaient pas, et ils ne me donneront rien, pas même des meubles alors que vous êtes si riche.

— C'est une erreur, ma chérie, je suis pauvre.

Son père et sa mère n'avaient jamais été mariés ; Sonia et lui n'existaient donc point pour les héritages. Depuis son premier jour, Henri vivait de la charité. Cela lui était égal ; sans la charité, il aurait vécu et trouvé quand même moyen de faire des mathématiques, mais l'oncle Pierre avait ses idées. Quand Sonia avait dû épouser Jacques qui, lui, était riche, l'oncle s'était arrangé pour constituer une dot à sa nièce, afin qu'elle ne fût pas dépendante. Sans doute entendait-il en faire autant pour son neveu, car Sonia avait écrit qu'il fallait considérer que la

société n'ayant pas donné à Charlotte les moyens de s'assurer la liberté indispensable à toute existence digne, il conviendrait de prendre sur ce qui reviendrait à Henri pour la doter personnellement. Henri n'en avait pas parlé, ne voulant pas troubler la jeune fille pour une question d'argent.

— Me doter moi ?

— Vous, ma chérie, afin qu'au cas où je voudrais vous battre, vous puissiez quitter notre maison.

— Je ne veux pas.

— Vous direz cela à Sonia. Pourquoi la contrarier ? S'il peut avoir envie de vous battre le moi que je crois être, qui que vous soyez, il vous battra, mais je ne puis vous voir sans avoir envie de vous embrasser, Charlotte, ma douce, ma jolie, ma mignonne abeille brune.

— Ric !

— Ma chérie, je vous ai donné un baiser, vous l'avez pris, vous êtes en dette, situation dépendante dans laquelle vous ne sauriez subsister.

— Oui, je vous aime.

Cela était un tel bonheur que toujours Henri se demandait si c'était lui, le même lui qui l'avait entendue, et vivait encore.

— Ma fée, quand je vous tiens, j'ai besoin de vous appeler : Charlotte, Charlotte. Et tout à l'heure, quand vous m'aurez quitté, je croirais encore que vous êtes là, j'ouvrirai les bras et ce sera faux.

Elle dit vite :

— Je voudrais ne pas vous quitter.

— Cela viendra, ma chérie.

— Ecoutez-moi, Ric, les gens avec lesquels j'ai vécu étaient plus méchants, pires que vous ne le croyez... Mon père buvait...

— Oui, je comprends, ma petite âme, il nous faudra son consentement et il dira qu'on doit le secou-

rir. Vous voyez que Sonia a raison, vous l'aiderez vous-même votre famille, dans la mesure où cela sera nécessaire et convenable.Laissez ces choses, de grâce, ne vous en occupez plus, ne soyez pas fébrile. Pensez à moi, Charlotte, je suis si heureux, nous serons si heureux.

C'était très simple. Lorsqu'ils reviendraient, au commencement de l'hiver, on installerait dans la chambre d'Henri tout ce que possédait Charlotte, y compris l'*Homme au Gant*, l'abat-jour rose et le cher Pascal. Elle préparerait son baccalauréat très sérieusement cette fois, et lui, ses certificats. Quand ils auraient fini, ils feraient de la Science. Il ne fallait pas croire qu'ils seraient follement riches tant qu'Henri ne saurait rien gagner par son effort, mais évidemment on le serait assez pour louer de temps en temps une baignoire à l'*Arlésienne*, afin de revivre ensemble ce beau soir où elle s'était montrée si adorable.

— Vous souvenez-vous de la farandole ?

— Oui, je ne savais pas que je vous aimais. Je l'ai su après, quand vous n'êtes pas venu...

— Vrai ?

Elle était une exquise petite chérie, lui, Henri, avait toujours eu un penchant naturel à la méchanceté, il devait le lui avouer. Vers ce temps, il avait commencé de nourrir contre elle bien des idées mauvaises. Charlotte était si timide, ne demandant jamais rien, qu'on pouvait croire que ce qui vous touchait ne l'intéressait pas. Charlotte aussi avait des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne pas entendre, et Henri avait des pieds... pour marcher, ainsi que devait bien le dire cette demoiselle Marthe qui le regardait de façon à lui donner envie de répondre qu'il n'était vraiment pas un animal de l'Apocalypse. Aujourd'hui Henri savait que Char-

lotte avait tant vu de mal, qu'elle ne pouvait plus croire et qu'elle doutait de lui, il ne lui en voulait pas...

— Et j'ai pleuré, écoutez-moi, Ric, parce que je comprenais, parce que je comprends, que ce que vous faites est une folie et si Sonia... écoutez-moi, je veux que vous lui disiez à Sonia, tout de suite, et que je ne voulais pas que vous m'aimiez, pour qu'elle voie que je n'étais pas une, une...

Il frappa du pied avec impatience et dit un peu durement :

— Charlotte, vous me fâchez. Sonia saura la vérité, cela c'est entendu. Je vous en conjure, ne la craignez point, elle est idéaliste et brumeuse, mais l'indulgence même, elle nous pardonnera tous les deux. Je désire maintenant que vous ne reveniez plus sur ce sujet, je ne vous permets pas, vous m'entendez, je ne vous permets pas de blasphémer ainsi contre vous-même, ma femme, que je vénère comme ma sœur...

— Ric.

— Comme la mémoire de ma mère dont Séraphine et Sonia m'ont si souvent parlé et qui était comme vous une très droite, très généreuse créature. Voilà que vous pleurez, pardon, ma chérie, ma douce chérie. Comment pouvez-vous vous troubler pour ces choses, croire... mais je ne puis imaginer ce que vous croyez. Mon cœur se briserait avant que je puisse douter de vous. Charlotte, ma mère était belle, riche, heureuse, fêtée ; et elle a suivi mon père qui, lui, savait tout ce qu'elle quittait et en échange n'avait rien à lui offrir que sa vie, et il l'a emmenée comme je vous emmènerais si nous étions à leur place. Ils étaient devenus pareils, pauvres tous les deux, ne dépendant que de leurs cœurs. Et nous, parce que d'autres se réjouiront avec nous au

lieu de nous maudire, parce que nous ne devons pas souffrir de la pauvreté, ne travaillerons-nous pas, nous aimerons-nous moins ? Soyez donc un peu stoïcienne, puisque cette philosophie vous agrée. C'est d'un lieu élevé qu'il faut voir les choses de la terre. Quand nous sommes ainsi, ne sommes-nous pas loin de tout, hors du monde, et dans ce monde, ce qui reste n'est-il pas indifférent ? Tu penses ainsi, si tu m'aimes. Regarde-moi, je les adore tes yeux, c'est vrai qu'ils sont arc-en-ciel infinis, couleur de tous les temps.

Il l'embrassait. Si ainsi on pouvait mourir ! Cette idée venait à Charlotte avec la prescience qu'elle ne parlerait pas, qu'elle ne pourrait jamais parler, en même temps s'élevait en elle un besoin de lutter encore, mais puisqu'elle n'avait rien dit tout de suite, pourquoi maintenant ne pas attendre jusqu'à son départ ?

— Chérie, j'aimerais mieux être des sauvages dans le désert, parce qu'on va nous ennuyer avec des paperasses. Soyons cependant des créatures raisonnables, beaucoup n'ont d'autres moyens de vivre que de faire des paperasses, on ne peut pas les leur retirer tout d'un coup. Je t'aime, ma chérie, ce n'est pas toi, ni moi, c'est la belle vie qui l'a voulu. N'écoute qu'elle, elle est la vérité, elle ne veut jamais que notre bonheur, aussi nous lui donnerons ce qu'elle demande, des petits enfants.

Sonia les adorait, l'oncle Pierre également. Ils ressembleraient tous à leur mère. Henri en parlait comme s'il les voyait déjà courir autour de lui. Charlotte leur apprendrait, parce qu'elle était douce et patiente et que lui était toujours trop vite irrité. Elle préférait par-dessus tout une petite fille blonde comme sur le portrait de Sonia, qu'on appellerait

Sonia. Elle parlait avec grande passion de cette fille de son rêve et Henri protestait :

— Non, je ne veux pas, tu l'aimes trop, s'il vient une petite Sonia, nous la donnerons à Séraphine.

Depuis, chaque soir, elle le laissait bâtir ainsi leur avenir, vraiment, elle le vivait. Gaie et caressante, elle riait, approuvait, discutait. Elle se surprenait à s'écouter parler comme si les mots fussent sortis d'une autre bouche que de la sienne.

Henri, depuis longtemps, lui avait fait faire une petite bague. Il ne pouvait la lui donner. Sonia devait le faire, mais il la portait toujours sur lui et il aimait à la lui essayer. C'était deux petits serpents d'or enlacés, leurs têtes plates aux yeux de diamants croisées l'une sur l'autre. Elle était étrange, jolie, presque vivante. Charlotte l'admirait, l'embrassait :

— Petite fille.

Rentrée et couchée, elle ne parvenait plus à s'endormir. Elle s'efforçait de ne penser qu'au dernier baiser qu'il lui avait donné et dont la saveur lui restait aux lèvres. Elle regardait ses mains ; en lui causant, il jouait avec elles, les serrait, les caressait, les embrassait, tant et tant encore avant de se résigner à la laisser monter, qu'il semblait à Charlotte qu'elles étaient bien plus à lui qu'à elle, et sanctifiées. Malgré tout, des idées obsédantes lui revenaient, l'histoire du père Décoifler ; puis elle songeait à aller trouver Marthe pour tout lui dire et lui demander ce qu'elle pouvait faire. Alors elle se levait, se mettait à lire la lettre de Sonia et Pascal, jusqu'à l'aube, elle pouvait enfin s'endormir deux ou trois heures. Elle devait à ses insomnies d'être sans cesse dans un état de fébrilité extrême, les yeux brillants, les pommettes rosées. Henri disait ne l'avoir jamais vue si belle, mais il s'inquiétait de sentir ses mains toujours brûlantes. Il prétendait déci-

der Sonia à partir tout de suite à Clary ; on trouverait bien à louer une maison. Séraphine qui avait les déplacements en horreur s'indignait.

Henri s'occupait encore de régler la vie de Charlotte pendant son absence. Il était entendu qu'elle viendrait comme actuellement, mais qu'elle retournerait chez elle après le dîner, dès neuf heures, en voiture. Ces retours le tourmentaient énormément. Plus il allait, plus partir lui était pénible ; en même temps son impatience de voir arriver Sonia augmentait, il lui en voulait de s'arrêter en route. Charlotte n'était pas bien, de cela il était sûr, elle était vraiment trop nerveuse, susceptible et sensitive.

Sonia pensait-elle leur faire croire que voir les Kindermann était tellement utile ? N'aurait-elle pas mieux fait d'arriver ici tout de suite pour s'occuper de leurs affaires, Sonia pourtant était un être qui raisonnait, quel était ce besoin d'aller faire le tour du monde ? Toutes les femmes étaient ainsi, toutes, ayant toujours envie de faire les choses juste quand ce n'était pas le moment.

— Vraiment, vous êtes peu aimable pour votre fiancée, disait Séraphine, se tournant vers la jeune fille, mais Charlotte très pâle, restait absorbée par sa préoccupation constante, se retenant à grand' peine de crier qu'Henri avait raison, qu'elle ne voulait plus attendre. Il la regardait, inquiet, venait à elle.

— Pardon, ma petite chérie, la seule bonne au monde.

Alors, elle lui souriait, se laissait embrasser, et emmener au piano, elle aurait voulu qu'il jouât toujours pour oublier. Henri jouait bien deux ou trois morceaux, mais il préférait causer ; il possédait des quantités de photographies et d'albums rapportés d'un peu partout. Ils les regardaient

ensemble assis dans le rocking-chair où elle lui faisait une petite place, elle le questionnait passionnément, croyait vivre ces jours enchantés qu'il avait vécu. Lui disait n'avoir tout vu qu'avec hâte, et, retrouvant ces choses dans son souvenir, les comprendre pour la première fois, comme si Charlotte pour les regarder lui prêtait ses beaux yeux ; de même pour les siens auxquels il devait les belles heures de son heureuse jeunesse. Il pensait n'avoir pas su les aimer encore comme aujourd'hui, que Charlotte lui donnait son doux cœur aimant. S'il était colère contre Sonia, c'est que vraiment Charlotte était trop fatiguée, avec un pauvre visage tourmenté, et une petite taille qui diminuait tous les jours, Henri ne voulait pas de cela, si Charlotte était raisonnable, le matin elle dormirait au lieu d'aller à son atelier, enfin ce n'était plus pour durer longtemps, Sonia serait là dans quelques jours, eux deux soigneraient Charlotte, l'aimeraient, de cela elle pouvait être certaine, c'était si bon de l'aimer, elle était si sensitive, touchée de la moindre attention.

Ils s'embrassaient. Il semblait à Charlotte que tout ce qui était d'Henri était de la lumière, et qu'il en serait ainsi d'elle-même si seulement elle voulait trouver le courage de se délivrer. Peut-être dirait-il que cela n'existait point. Lui la berçait dans ses bras, inquiet sans en rien dire qu'elle fût ainsi soudain silencieuse et oppressée, il se promettait de la ramener de bonne heure le soir, et ils se quittaient toujours aussi tard ; ce n'était point seulement parce que cela leur était également difficile, mais de la laisser seule dans cette chambre, où elle avait vécu de si mauvaises heures, peinait le jeune homme, instinctivement, presque malgré lui, il la retenait le plus qu'il pouvait. Quand Sonia serait là, en attendant qu'on en finît avec ce mariage, elle devrait s'arranger pour garder Charlotte.

La veille de son départ, il fut convenu qu'elle ne travaillerait pas. Il vint la chercher vers six heures. Pour la seconde fois, il monta chez elle. Lui-même arrangea les boucles récalcitrantes et plaça sur la tête de sa fiancée ce chef-d'œuvre qui était son chapeau. Il voulut voir la lucarne d'où un inconnu se permettait d'envoyer des baisers à sa petite amie. L'inconnu ne parut pas. Henri prétendit fermer lui-même et porter Charlotte pour descendre. Il aimait à vous porter ainsi et à démontrer qu'il était très fort. Elle ne voulait pas, craignant de tomber, lui échappait, mais il la rattrapait vite, trichant, sautant six marches à la fois. Il l'embrassait à travers son voile, n'importe où puisqu'il ne voyait pas.

— Oh Ric, vous le déchirerez.

Il obtint sa suppression et continua, leurs rires firent sortir la concierge. Henri bravement la salua : « Bonjour Madame », entraînant Charlotte qu'il venait de poser à terre plus rouge qu'un coquelicot.

Ils déjeunèrent très loin, vers Saint-Cloud, dans un grand jardin. Charlotte était gaie, à chaque instant, elle demandait quelque chose. Il adorait la servir et se faire payer :

— S'il vous plaît, embrassez-moi.

Elle lui offrait ses lèvres, sa petite figure prenait une expression ardente et grave, vraiment saisissante et belle, et il l'embrassait, pâle, troublé, le cœur bondissant.

Elle voulut ensuite faire une promenade à pied. Tout le temps elle parlait de Clary. Lui craignait que Sonia ne fît des difficultés, ne voulût point quitter sa Séraphine qu'elle aimait trop. Charlotte le blâmait pour cette injustice, Séraphine aimait tant sa Sonia, était si heureuse de la revoir, si triste en songeant qu'ils allaient la laisser seule deux grands

mois avec Eulalie. Henri si cruellement, à tout propos, rappelait qu'on allait partir, enfin partir.

— Partir pour être mienne, ma Charlotte.

Il appuya « mienne » d'un accent passionné. Charlotte tressaillit violemment devenue très pâle, sortant d'un rêve, les paupières battantes sous le clair regard qui la fixait. Il avait parlé comme il pensait, naturellement, il restait surpris, un peu déconcerté, ne comprenant pas.

Ils étaient seuls dans une allée du parc, furtivement il embrassa sa joue et se mit à parler de leur voyage. Ce voyage serait ce que voudrait Charlotte, on s'arrêterait où elle voudrait, le temps qu'elle voudrait. Puisqu'elle ne connaissait pas les montagnes, on pourrait passer par les Vosges. Ce qu'il voulait, c'était que personne n'eût plus aucun droit sur elle, qu'elle fût libre de toutes craintes, paisible.

— Mais, je le suis.

— Non, ma chérie, mais nous prierons Sonia ensemble, elle ira chercher le consentement de vos parents, croyez qu'ils ne résisteront pas, d'ailleurs pourquoi ?

Deux hommes arrivaient, ils passèrent, se retournèrent sur la petite, si brune dans sa robe claire et ses dentelles et semblant si amoureuse. Elle ne les vit point, toute à lui, qui serrait son bras plus fort ; ébloui par le cher visage levé vers lui et les beaux yeux tendres, il se détournait un peu pour résister au désir de l'embrasser encore.

— Ma petite déesse, avant ce jour, je ne savais pas exister. Je voudrais sauter, courir, danser, inventer des extravagances. Tes yeux sont sur moi comme deux étoiles qui me veillent. T'aimerai-je jamais assez pour toute cette douceur qu'ils me versent ? Parle-moi.

— Oui, Ric, autrefois, quand j'étais malheureuse,

très malheureuse, je croyais à quelque chose de grand qui était juste ; après j'ai cru qu'il n'y avait rien. Maintenant je sais, c'était vous, tout ce qu'il y a de bon, de beau pour moi au monde, c'est vous, cela il faudra le croire toujours, et je voudrais, moi aussi, je voudrais, je n'ai rien... ma vie, ami, Rie. Je t'aime, dit-elle plus bas, le tutoyant pour la première fois.

— Mon amour.

Elle s'abandonnait tellement qu'il en perdait un peu la tête.

— Chérie, chérie, pourquoi tout à l'heure te détourner parce que j'ai dit mienne ? Tu es donc coquette ? Pourtant, il ne pourrait pas être ainsi alangui quand on l'embrasse, s'il ne m'aimait pas mon doux petit oiseau. Il m'aime, il m'aime, Charlotte, reviens.

Elle ouvrit les yeux, le regarda longuement, ses lèvres frémirent. Elle ne pourrait pas. C'était stupide et irrévocable, elle était comme cette Henriette Pageol, autrefois, qui voulait cacher ses ulcères, dût-elle en mourir. Elle avait le sien, c'était une monstrueuse, effroyable injustice dont rien ne pouvait la délivrer.

Ils s'embrassèrent encore, longtemps, doucement, et ils entendaient leurs cœurs battre de grands coups comme s'ils eussent voulu s'échapper.

Ils ne rentrèrent qu'à sept heures. Un télégramme de Sonia attendait. Elle annonçait son arrivée à Berlin, embrassait sa petite sœur, réclamait son frère en s'en excusant.

Charlotte était très lasse, elle s'étendit dans le rocking chair, les fenêtres étaient grandes ouvertes, il faisait délicieusement bon. Henri, ce soir, prétendait seulement la regarder. Pendant quatre, cinq jours, il ne la verrait pas. Assis devant elle, il s'amu-

sait à la balancer. ou bien arrêtait le fauteuil, la prenait, l'embrassait. Tout en lui causant, sans qu'elle s'en défendît, il s'était mis à dégrafer ses poignets, remontant ses manches jusqu'à ses coudes. Pourquoi Séraphine ne lui avait-elle pas fait des manches ainsi ? Il en voulait pour la première robe, il se déclarait très amoureux, riant comme un enfant, de ses bras ronds, mats, polis. lustrés, dont il venait de faire la découverte.

Il s'arrêta, un peu surpris de comprendre qu'elle pensait à autre chose, puisqu'elle ne manifestait aucune émotion, et douloureusement ému de la voir exclusivement pâle et les yeux fixes.

— Ma Charlotte.

Elle était loin, très loin en arrière, au fond d'un puits. Qui pouvait l'en tirer, sinon son ami ?

— Ma Charlotte.

Elle lui arracha ses mains. se jeta sur ses genoux et le saisissant par le cou, se mit à l'embrasser avec frénésie, appelant, criant : Ric, Ric. Bouleversé, il lui rendait ses caresses, essayant doucement de se dégager. Soudain, elle s'affaissa sur son épaule, évanouie.

Charlotte revint à elle, étendue dans un petit lit de cuivre pareil à celui d'Henri. et elle se comprit dans la chambre de Sonia. Il devait être tard, une grande lampe très haute, encapuchonnée de soie rose, éclairait la pièce. Des rideaux de liberty frémissaient devant la fenêtre sans doute entr'ouverte. Une petite table chargée de livres était au milieu de la chambre. Une grande armoire de bois clair, à trois glaces, reflétait un groupe de petites danseuses d'albâtre, placées sur la cheminée. Il y avait encore une chaise longue avec des coussins, deux chaises basses. Sur l'une, soigneusement pliés, Charlotte

reconnut ses vêtements. Elle se souleva, vit qu'elle était enveloppée d'une grande chemise de nuit dont les manches, trop longues et garnies de dentelles, tombaient jusqu'au bout de ses doigts. Le col était noué à son cou par un ruban rose, tandis qu'une faveur bleue retenait ses cheveux qu'on avait nattés.

Sur le côté, une porte s'ouvrit, Séraphine entrait :

— Ric, appela-t-elle, elle est réveillée.

Elle entendit qu'il poussait sa chaise qui tomba à terre, et presque aussitôt, il fut près d'elle.

— Vous êtes mieux, ma chérie ?

— Oh oui.

— Séraphine, voulez-vous demander mon thé ici?

Il s'assit au bord du lit, embrassa la jeune fille :

— Charlotte, vous avez été avec moi ce soir comme avec quelqu'un qu'on ne doit pas retrouver, et vous exprimiez un tel désespoir ! C'est vrai, toutes les joies qui peuvent me venir de vous je les désire, mais je vous aime avec mon cœur, avec ma pensée. Vous n'en doutez pas, et si vous en doutez, comment consentez-vous à m'appartenir ?

Elle devint pourpre, tourna la tête et baisa sa main qu'il appuyait à côté d'elle sur l'oreiller.

— Chérie, je ne vous comprends pas, non, de moins en moins. Mais je ne veux pas vous tourmenter. Sonia a été une petite fille, elle s'y reconnaîtra mieux peut-être. Dites-moi seulement ce que vous désirez, je le ferai, même si c'est fou, je voudrais tant vous voir heureuse. Voulez-vous que je ne parte pas.

Quand elle s'était trouvée mal, il avait appelé Séraphine, on l'avait couchée, elle avait dormi. Lui avait immédiatement télégraphié à Sonia pour lui dire que Charlotte étant souffrante, il ne partirait peut-être pas, lui demandant de venir tout de suite, si le lendemain matin elle ne recevait pas de nouvelle dépêche.

Elle dit doucement :

— Ric, il faut que vous partiez. Sonia aurait trop mauvaise opinion de moi si je vous gardais ? Voyez-vous ce n'est rien, je suis très fatiguée, folle, oui, folle, si heureuse, c'est trop pour moi, j'ai le vertige comme quand je me penche sur le balcon, vous riez, ce n'est pas bien haut, mais moi, je sens que je tomberai.

— Dans mes bras, ma petite fée.

On sonna. C'était le médecin « préposé aux rhumes » qu'Henri avait fait demander, il venait de rentrer seulement. Il trouva la petite très surmenée, et conclut à une faiblesse passagère qui disparaîtrait avec du repos. Il connaissait Mlle Lethoré et conseilla de l'attendre, affirmant que le jeune homme pouvait partir sans inquiétude. Sur les instances de Séraphine, Henri décida qu'il partirait et télégraphierait dès le matin à Sonia, si Charlotte allait décidément mieux. En tout cas, elle resterait à la maison jusqu'à son retour. La vieille demoiselle en était toute ravie :

— Mon enfant, c'est vous qui l'avez rendue malade avec vos calculs et votre Science, vous verrez ce que Sonia dira, et qu'en rentrant vous la trouverez bien, justement parce qu'elle n'aura pas touché à vos méchants livres.

Elle borda la petite, arrangea ses oreillers. Eulalie vint à son tour lui souhaiter le bonsoir, apportant du sucre, de l'eau, un timbre, pour lui permettre de sonner. Elle aimait mieux que ce fût Charlotte que Mlle Véra.

— Monsieur, ce thé, vous le buvez, ou vous ne le buvez pas?

— Non, merci, il est froid.

— Il est froid, c'est pas...

— Emportez-le, Eulalie, dit Séraphine, ne faites pas de bruit.

Les deux femmes sortirent. Henri s'assit de nouveau sur le lit,caressant les cheveux de Charlotte, il lui donna sa petite bague.

— Mon enfant, appela sa gouvernante, vous devez laisser votre fiancée reposer.

— Oui, cria-t-il, et il se repencha sur la jeune fille.

— A demain, chérie, vous allez dormir tranquille, heureuse.

Elle l'attira tout à fait contre elle :

— Mon ami aimé, aimé.

— Mon enfant, voyons, mon enfant, appela de nouveau Séraphine.

Henri se leva ; à la porte il s'arrêta encore pour envoyer un baiser de plus à sa petite âme.

Elle avait demandé qu'on n'éteignît pas. Pendant quelque temps, elle s'occupa à faire glisser sa bague le long de son doigt, puis elle sortit de son lit pour aller la regarder mieux sous la lampe. Elle embrassa les deux petites têtes, elles semblaient s'appuyer l'une sur l'autre avec confiance : comme nous deux, avait dit Henri, toute la vie.

La vie ! Que lui avait-elle donné depuis qu'elle était venue en ce monde, comme les enfants d'Armandine, sans l'avoir demandé ? Sa famille, l'école, le monde qu'avaient-ils tous fait pour elle ? rien, moins que rien. Il y avait trois mois, elle se demandait à quoi servait d'exister, se débattait au sein d'une immense détresse, et ne trouvait en elle que des malédictions. Aujourd'hui, elle avait une fortune, une maison, une famille et son malheur n'en était devenu que plus grand, pourtant elle était calme, elle n'en voulait plus à personne, elle n'aurait pas voulu ne pas naître, puisque dans cette

vie il y avait eu Henri. Elle le croyait, aucune créature humaine n'avait jamais souffert autant qu'elle, aucune non plus n'avait connu pareil bonheur. Il n'y avait qu'un Henri et il lui appartenait, comme il l'aimait! Pourquoi ne pouvait-elle pas être à lui comme elle aurait voulu l'être?

Elle s'était promis de ne pas penser.

Demain avec lui, elle vivrait quelques heures, les dernières. Il devait la trouver tranquille, l'emporter dans son souvenir aimante et heureuse. Il souffrirait, mais elle voyait bien que ce qu'elle avait voulu ce soir était une folie. Rien ne pouvait faire qu'elle n'eût menti, que tout ce bonheur qu'on lui donnait ne fût un vol. Elle écrirait toute cela à Sonia et Henri pleurerait sans la maudire.

Elle était debout devant une glace. Et elle se vit: Elle était très pâle, ses yeux étaient creux et cernés. Sonia aussi, sans doute, souvent s'était regardée à cette place. Charlotte aurait voulu évoquer son image, non pas celle du portrait, mais celle qu'on disait qu'elle était devenue, très douce et lente, toujours égale. Henri souffrirait, mais il aurait Sonia. Cette Sonia qui lui avait écrit si tendrement à elle inconnue, venue lui prendre le cœur de son frère. Sonia dont tous disaient encore: Quand on la voit on espère, quand on l'entend on est guéri. Il était pourtant des maux qu'elle ne pouvait guérir, ceux qu'on n'avoue pas.

Sonia aimait les petits enfants. Pourquoi Charlotte n'était-elle pas un des petits enfants de Sonia? de ces petits enfants pauvres pour lesquels on cousait des vêtements? Mais aurait-elle voulu rencontrer Sonia plutôt que son frère? Non, vraiment non, être aimée de lui était une joie trop douce. Un jour, il aurait des petits enfants, Sonia le voudrait. Il

balancerait dans leur fauteuil une autre créature, à laquelle il dirait des paroles semblables avec sa même voix. Serait-elle brune comme sa pauvre petite Charlotte ?

Elle ne devait pas penser.

Elle souleva le rideau, ouvrit la fenêtre. Elle donnait aussi sur le Luxembourg comme celle de la salle d'études. En se penchant, Charlotte pouvait les voir. Elles étaient ouvertes encore et il y avait de la lumière. Il faisait du vent maintenant. De gros nuages noirs couraient sur le ciel, entre eux apparaissaient quelques étoiles. Henri lui avait appris leur nom, de quelques-unes elle savait la couleur, et de toutes qu'elles étaient des mondes pour chanter l'éternelle gloire de la vie.

La vie! comme il l'aimait! Il ne la séparait pas de sa Science, peut-être voudrait-il ne plus vivre que pour cette Science. D'autres l'avaient fait dont il lui avait conté l'histoire, le grand Newton. Cette idée la calma un peu.

Un bruit la fit tressaillir. Elle se rejeta en arrière. Henri était sur le balcon. Il ne bougeait pas. Allait-il venir ? Elle l'entendit fermer ses persiennes. Elle resta encore immobile quelques secondes, les mains sur son cœur qui battait à l'étouffer, puis elle se dit que le lendemain elle serait trop lasse et qu'elle devait dormir.

Elle s'étendit dans le petit lit, ferma les yeux, elle ne devait pas penser.

Combien d'autres êtres à cette heure étaient sans lit comme Fifine. Qui sait ? peut-être serait-elle devenue une Fifine si elle n'avait pas rencontré Henri ? Une porte s'ouvrit, puis une autre. Il venait, elle en était sûre. Il s'arrêta devant sa porte, elle se comprit perdue s'il entrait et qu'elle se jetterait à ses genoux et dirait tout, mais elle

l'entendit s'éloigner, alors elle éclata en sanglots.

Cette crise lui dura une partie de la nuit. Elle s'endormit brisée vers quatre heures, se réveilla à six, et passa une heure à laver son pauvre visage dans le cabinet de toilette attenant à la chambre, sans parvenir à effacer complètement la trace de ses larmes.

Elle ouvrit la fenêtre et sortit sur le balcon.

Il faisait encore du vent, et le ciel était tout gris, certainement il allait pleuvoir. Charlotte se mit à marcher lentement. Les persiennes de la salle d'études étaient toujours closes, mais elle s'aperçut que les fenêtres de la salle à manger étaient grandes ouvertes. Elle s'y rendit. Comme elle entrait, elle eut un léger cri effrayé. Henri, assis dans le fauteuil de Séraphine, la regardait stupéfait :

Il se leva, l'embrassa et la fit asseoir à sa place :

— Pourquoi êtes-vous debout si tôt, ma petite âme ?

— Mais parce que vous partez.

— Je pars, pas maintenant, et seulement si vous êtes mieux, il n'y paraît pas beaucoup.

Lui, était à cette place depuis le lever du jour. Il n'avait pas dormi du tout.

Lorsqu'il rentrait de reconduire sa fiancée d'ordinaire, il s'installait dans son fauteuil, ce qui n'était pas très indiqué pour trouver le sommeil, aussi finissait-il par se mettre à faire des calculs souvent jusqu'au matin. Après quoi il dormait fort tard. Séraphine le laissait, s'en réjouissait, elle jugeait que pour passer son examen, il s'était trop fatigué.

Or, la veille de ce jour, il s'était mis à rêver en regardant le portrait de sa sœur. Elle ressemblait à cette mère qu'il n'avait pas connue et qu'il chérissait en elle, les identifiant l'une, l'autre. Ensuite, il avait pensé à ce grand-père maternel qu'on disait

n'avoir pas été des plus tendres, cependant, il avait remué ciel et terre pour retrouver sa fille, et ce, durant des années. Comment les parents de Charlotte s'étaient-ils si complètement désintéressés de la leur ? Si dénaturés soit-on, et même parce que dénaturés ?

A cet instant, une idée horrible, comme un éclair fulgurant, avait traversé son esprit : Si Charlotte n'avait pas avoué les véritables motifs de sa fuite ? Ses réticences, sa tristesse, son effroi, sa façon bizarre de se donner, de se reprendre.

Aurait-il aimé Charlotte si dès le début il ne l'avait pas crue pure ? Très probablement oui, bien qu'il ne s'en rendît point compte, mais autrement. L'amour dépend plus de celui qui le ressent que de l'objet qui l'inspire, lequel n'est que l'occasion d'une cristallisation variable, mais celle-ci faite, si le rameau se dérobe,la déception peut être terrible. Charlotte, si naïve et fausse, devenait une infernale comédienne, un monstre tellement effrayant qu'Henri ne pouvait se pardonner qu'une semblable pensée lui fût venue.

Il n'en était pas moins resté avec une sensation de brûlure. Il s'efforçait de ne pas réfléchir, de se persuader qu'il souffrait seulement d'une extrême inquiétude. C'est alors qu'il était allé jusqu'à la porte de l'appartement de sa sœur pour écouter si Charlotte dormait, tenté aussi d'entrer tout lui dire. Il s'était trouvé vraiment trop odieux. Elle l'aimait, il en était certain, allait-il la troubler encore, ne l'avait-il pas trop fait ce jour, entraîné par sa jeunesse et se sentant comme ivre dès qu'il avait Charlotte dans les bras ? Elle était épuisée de travail, par les privations connues autrefois, si courageusement supportées, et cet autrefois était si près encore. Dans ces quelques mois, pour Henri était

tout un monde, ce n'était quand même que quelques mois. Sonia certainement consentirait à partir à la campagne. Vraiment, ils avaient bien besoin l'un et l'autre de Sonia pour remettre de l'ordre dans leurs folles cervelles.

Charlotte l'aimait, comme elle lui avait parlé doucement dans le parc. Il s'efforçait de penser cela et rien, rien que cela, tout attendri. De la voir apparaître ainsi brusquement, si défaite, lui rendit instantanément tous ses doutes avec cette même sensation de brûlure déjà ressentie. Ils étaient en lui maintenant coordonnés, terribles, inexorables, comme la vérité. Il faiblit, s'y refusa, s'en voulut et posa ses mains sur les épaules de la jeune fille.

Très fatiguée, tout à fait désemparée, elle restait au fond du fauteuil, les paupières baissées, rouges et tuméfiées, le visage d'une pâleur de cire.

— Ma douce chérie, sont-ils envolés tous vos papillons noirs, avez-vous bien dormi avec la pensée de Sonia ? Si nous prêtons un peu de nous aux choses qui nous servent, vous devez vous sentir apaisée. Je suis venu cette nuit jusqu'à votre porte pour savoir si vous n'aviez besoin de rien, mais j'ai pensé que vous rêviez d'elle peut-être et qu'il ne fallait pas vous troubler. Comment êtes-vous, Charlotte ?

— Très bien.

— Oui ? Que dois-je faire, ma petite âme ?

— Mais partir, vraiment oui, partir. Elle lui prit la main : hier, j'ai été très folle.

Elle parlait vite d'une voix saccadée, retenant ses larmes, faisant un effort prodigieux pour tenir fixés sur lui ses yeux qu'il aimait, et lui sourire, mais elle ne le voyait qu'au travers d'un brouillard, sans quoi sa pâleur à lui l'eût épouvantée.

Henri expliqua qu'il allait télégraphier à Sonia,

et prier Eulalie de préparer une tasse de lait, mais qu'en attendant elle devait rentrer dans sa chambre et se recoucher.

— Mais je veux vous reconduire, être encore avec vous.

— Bien, ma petite âme, nous pourrons déjeuner ensemble, et je préviendrai Eulalie qu'elle doit vous accompagner.

— Eulalie, elle viendra avec nous, nous ne serons pas seuls ?

— Et revenir, dans l'état ou vous êtes, toute seule vous voulez que je meure d'inquiétude, ma chérie ?

Cette idée d'Eulalie entre eux deux était pour Charlotte un horrible crève-cœur. Elle n'aurait donc pas Henri à elle au moment de le quitter pour toujours peut-être. Le train n'était qu'à une heure passée, mais elle n'y réfléchissait pas. Elle s'était dit aussi qu'en revenant, elle monterait chez elle, elle écrirait à Sonia, mettrait la lettre avec sa bague dans une petite boîte et la porterait chez la concierge pour Mlle Lethoré, avec la mention « personnelle » afin qu'avant Sonia nul ne l'ouvrît. Après, que ferait-elle ? mourir. L'eau lui faisait toujours peur, le souvenir de Mathilde Porcher et des tours Notre-Dame la hantait. On était mort avant d'arriver en bas, on ne sentait rien, maman et M. Porcher en avaient souvent discuté ensemble.

Mourir, c'était atroce, elle s'enfermerait chez elle, elle attendrait, Henri viendrait la rechercher peut-être.

Charlotte n'avait plus ni raison, ni forces, une seule idée fixe : en finir restait comme une petite flamme vacillante dans son cerveau. Elle voyait maintenant que pas une minute jusqu'au retour d'Henri elle ne serait seule, tout s'éteignit :

— Comme vous êtes pâle, ma chérie, vous êtes très mal.

Elle se leva, se jeta à son cou et se mit à l'embrasser comme la veille en sanglotant.

Il l'embrassa, se dégagea et remit ses mains à ses épaules.

— Charlotte, je vous demande pardon, depuis hier, l'un et l'autre nous ne sommes pas très dignes. Cela vient de ce que vous souffrez d'une chose que vous me cachez, et vous me faites souffrir, oh abominablement ! Asseyez-vous, ma petite âme, expliquons-nous.

— Non, oui, oui, Ric, je vous ai menti, je ne vaux pas qu'on m'aime, je... j'ai...

— Vous êtes folle, Charlotte, dites-moi que vous êtes folle.

Elle se recula, il la retint par les poignets. Tombée sur ses genoux, elle se débattait, le tirant, renversée en arrière, bégayant des mots sans suite : mon père, maman, et d'autres qu'il ne parvenait pas à entendre. Lui-même ne savait plus ce qu'il faisait, il comprenait qu'elle voulait s'enfuir pour ne pas s'expliquer, il s'efforçait de la relever, de la rassurer encore, de lui parler, de l'appeler, sa voix sortait rauque, étranglée :

— Ma chérie, ma chérie.

Son pied se prit dans une chaise. Il fut projeté en avant le front contre le battant de la fenêtre. La douleur, inattendue, fut si vive qu'il la lâcha. En se relevant aussitôt, il la vit sur la rampe du balcon, et poussa un cri déchirant : Charlotte ! auquel d'autres cris répondirent dans la rue.

On la releva les jambes brisées. Le médecin avait prié qu'on les laissât tranquilles, ajoutant qu'il n'y en avait pas pour longtemps. Etendue dans le

lit de Sonia, elle venait d'ouvrir les yeux et regardait Henri. Assis à côté d'elle, il était extraordinairement pâle et calme. Que croyait-il ? qu'avait-il compris ? Il lui parlait, lui promettait que Sonia allait venir, la guérirait et qu'il l'aimerait toujours quelle que puisse être cette vérité qu'elle lui dirait et qui s'évanouirait devant leur tendresse comme un fantôme de la nuit. Quand quelqu'un entrait, il demandait : C'est Sonia ? et voyant que ce n'était pas elle, de nouveau ne regardait plus que Charlotte : ma chérie, elle va venir. Des gens étaient venus pour l'interroger et n'avaient pu en obtenir aucune réponse. Séraphine et Eulalie en larmes les suppliaient d'attendre. Lui se dérangeait seulement pour lui donner à boire. Elle avait une soif horrible. Il lui baisait les lèvres en l'appelant : Ma chérie, ne t'en va pas, n'aie pas peur, je t'aime, tu es ma vie. Alors elle semblait heureuse et s'efforçait de lui sourire bien qu'elle souffrît atrocement. Un bourdonnement continuel emplissait ses oreilles, on eût cru des cloches sonnant à toute volée, mais c'était seulement la chanson de Mémaine, et Henri qui parlait d'aller à Clary pour y vivre des jours sans fin.

Elle mourut ainsi vers cinq heures du soir sans avoir pu parler, et il resta à lui causer la soirée et la nuit entière, jusqu'à l'arrivée de Sonia.

XV

— Sonia, je veux savoir, je veux comprendre pourquoi elle est morte.

... Sonia a cherché sans savoir où cela la mènerait et uniquement pour occuper l'esprit de son pauvre enfant. Grâce à l'obligeance d'Armandine, elle a pu rencontrer Marthe chez elle, et Marthe a répondu :

— Non, Madame. Charlotte n'a jamais eu d'autre amant que votre frère, il en sait quelque chose, je suppose. Elle n'a pas eu trop de chance de le rencontrer la pauvre petiote. Si vous êtes venue pour me faire parler autrement, vous vous êtes joliment fourré le doigt dans l'œil.

— Non, Mademoiselle, nous cherchons la vérité, parce que nous ne la savons pas, et nous la voulons, parce que nous ne croyons pas au mal pour le mal. Si nous devions apprendre que le malheur de celle que j'appelais déjà ma sœur était plus grand que nous ne l'avions supposé, sa mémoire ne nous en resterait pas moins chère, mais notre douleur en serait augmentée. Je vous remercie de cette assurance que vous me donnez si franchement. Mon frère est en bas. Je vais le chercher. Vous êtes bonne, voudrez-vous la lui répéter ? Il est très mal encore, qui que vous aimiez, c'est au nom de cette affection que je vous prie de nous être pitoyable.

Sonia ne s'est pas trompée, Marthe est bonne et elle a été très douce, mais elle ne sait rien, ne comprend rien. Armandine le déclare également : Charlotte n'a jamais eu d'autre ami que le M. Henri qu'était bien gentil.

— Oui, Madame, vous pouvez compter sur ce que je dis, Charlotte n'était pas une petite fille menteuse, mais elle avait son petit orgueil, votre frère était trop bien, trop savant, je le voyais bien quand il expliquait à mon garçon. De pas le valoir, elle s'est pas consolée. Allez, y a beaucoup de choses dans ce monde qu'on y comprend rien. Pourquoi que ma Lili était cardiaque comme y disaient, quand chez nous personne l'était ? Cherchez pas, vous trouverez pas. Vous êtes ensemble avec votre frère, restez ensemble.

— Ric, tu sais cette jeune femme, Lucie, qui l'avait connue toute petite, je l'ai retrouvée, Armandine vient de m'envoyer son adresse. Par elle nous saurons. C'est dans sa famille qu'il faut chercher, j'ai vu cela aux manières de sa mère.

— Qui t'a chassée, insultée, Sonia, qui voulait nous faire arrêter malgré tes lettres, les miennes, pourtant des preuves. Oh, ces gens qui ne savent rien aimer, pour rien souffrir, et qui haïssent !

— La pauvre femme, elle voudrait pouvoir nous prendre pour des assassins, mais j'ai vu qu'elle était troublée quand je lui ai dit que Charlotte ne voulait pas que tu l'épouses. Elle est devenue pâle, elle m'a défendu d'aller raconter cela au père, alors que je n'y pensais pas. Dès que j'aurai causé avec la demoiselle Parent, j'irai trouver cet homme.

— Oui, Charlotte le craignait son père, il buvait, méfie-toi de lui, ma pauvre chère Sonia. Tu lui demanderas pourquoi ils l'ont laissée partir, toute

seule, seule, une si petite âme. Elle avait un... amoureux, peut-être. Sa mère ne t'a pas dit cela, Sonia ?

— Non, mon petit, tu sais bien que cela il ne faut pas le croire, que ce n'est pas possible. Charlotte n'a jamais habité que rue Flocon, la concierge t'a bien reconnu, et n'a jamais vu que toi.

— Je l'ai cru cette nuit où elle était malade, mais quand je l'ai vue comme elle était, avec ses yeux qui ne me quittaient plus comme si j'eusse été leur dernière lumière, j'ai compris qu'elle m'aimait, mais qu'avant moi, elle en avait suivi un autre, un misérable, alors elle avait peur de recommencer, et quand je l'ai aimée, elle n'a plus osé me le dire. Tu crois cela ?

— Calme-toi, mon petit, c'est quelque chose comme cela qui est possible, mais...

— Si tu m'avais moins aimé, si j'avais été comme les autres, elle vivrait, et je souffrirais moins de penser qu'un autre...

— Calme-toi, elle serait comme cette Marthe et toi comme ce... cet inconscient qui l'a perdue sans s'en rendre compte, tu ne le voudrais pas.

— Nous le trouverons, Sonia, si tu l'as trouvé, dis-le moi, je suis très calme.

— Entends-moi, mon petit, si je n'avais pas aimé, j'aurais moins souffert, mais saurais-je te comprendre aujourd'hui et pleurer avec toi, je ne regrette rien. Nous trouverons la vérité, je te la donnerai, je te l'ai promise, parce que je suis sûre que tu verras qu'elle est morte pour rien, parce qu'il y a le mensonge, l'hypocrisie, la fausse pudeur, nos conventions, nos préjugés. Ils sont sourds, aveugles, imbéciles et formidables, ce n'est pas en un jour que nous les démolirons. Mais tu te souviendras de ce beau visage qu'elle avait encore dans son agonie

quand tu l'embrassais et que tu voyais qu'elle était heureuse. Elle t'aimait, elle t'aimait, n'en doute pas, mon petit, et elle était heureuse, c'était pour que tu saches que de la vérité seule nous viennent les joies qui ne coûtent jamais trop cher ; qu'importe le temps, l'éternité tient dans les minutes qu'elle accorde. Tu le croyais, tu allais à elle d'un cœur léger, tu t'étonnais que tant de malheureux s'en détournent. Tu étais jeune, mon petit, toi, tu ne te détourneras pas, toi, tu ne perdras rien de toi. Crois-moi, comme la vérité, ta Charlotte était simple, naïve et pure, elle s'est affolée, elle ne voulait pas que tu doutes d'elle, et elle est partie avec ta pensée. Tu as été le seul, le grand bonheur de sa pauvre vie. Tu travailleras, Ric, tu seras toujours bon, tu lui dois de n'apprendre du mal qu'elle t'a fait que le désir de rendre les chemins meilleurs.

— Sonia, tu sais !

— Oui, peut-être, calme-toi, je ne voulais pas te le dire trop vite, calme-toi, j'ai vu son père...

Fin

Imp. BONVALOT-JOUVE, 15, Rue Racine, Paris.

Date Due

